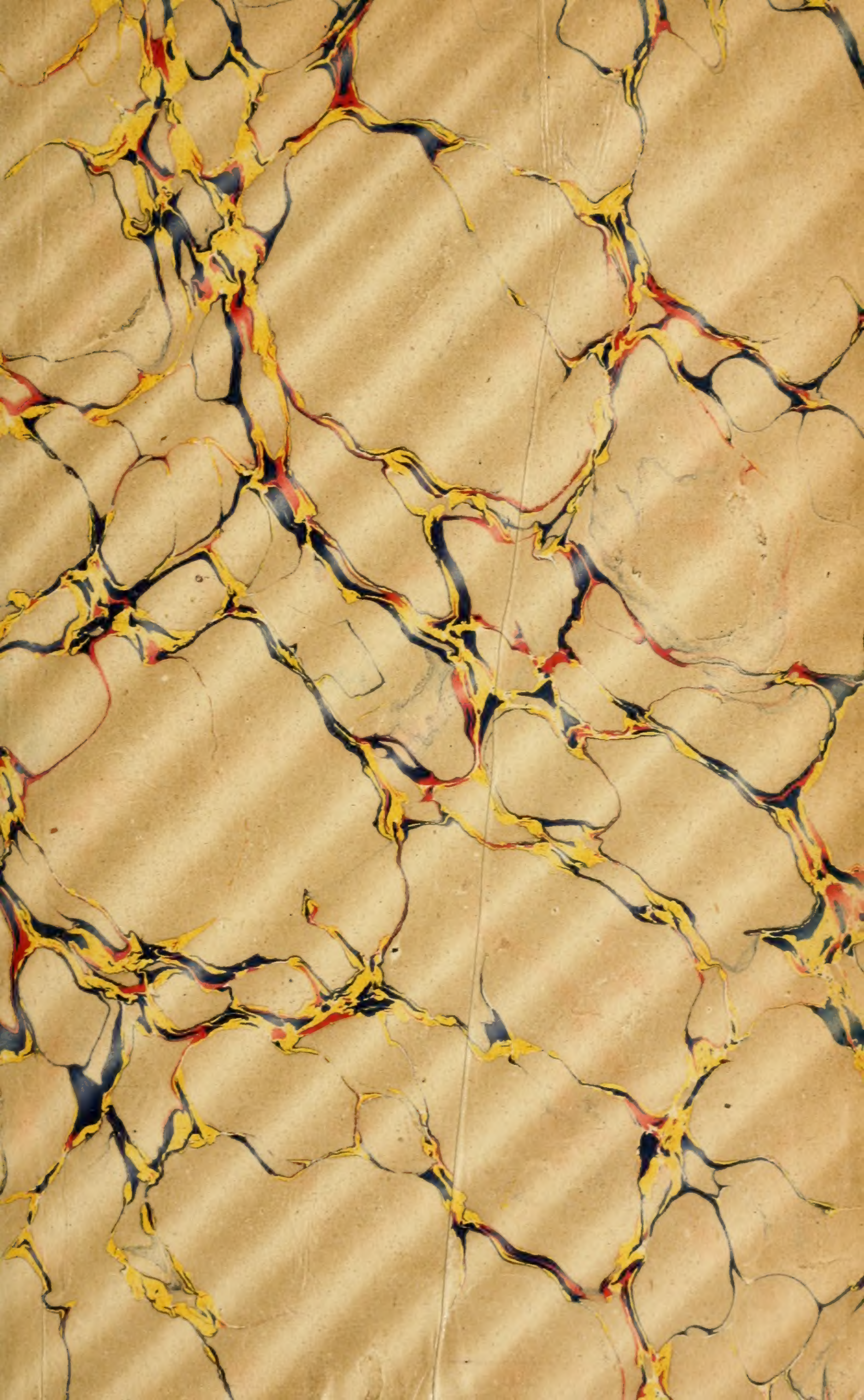



EM. TERQUEM
BOOKSELLER



GILBERT STENGER

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE PENDANT LE CONSULAT

LA RENAISSANCE DE LA FRANCE

DEUXIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie.

LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
PENDANT LE CONSULAT

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Romans

La Petite Beaujard, 1 vol. (15e édition). . . . 3 fr. 50
Le Sous-Préfet de Châteauvert, 1 vol. (16e édit.). 3 fr. 50
Maître Duchesnois, 1 vol. (15e édition) . . . 3 fr. 50
Une Fille de Paris, 1 vol. (14e édition) . . . 3 fr. 50
Le Père Harcouët, 1 vol. (10e édition) . . . . 3 fr. 50
Mlle de Grandvaure, 1 vol. (10e édition) . . . 3 fr. 50
Les Misères du Divorce { Un Orphelin, 1 vol. (11e édition). 3 fr. 50
L'Amant Légitime (15e édition). 3 fr. 50 }
Le Malheur des autres, 1 vol. (15e édition) . . 3 fr. 50
En Pays Bourbonnais, 1 vol. (10e édition). . . 3 fr. 50
Les Misères du Mariage { Une Femme d'aujourd'hui . . 3 fr. 50
(17e édition). 1 vol.
Un Mari d'aujourd'hui . . . 3 fr. 50
(20e édit.) Trad. de ce dernier
vol. en langue allemande. 1 vol. 3 fr. 50 }
Le Perpétuel Mensonge, 1 vol., rom. d'histoire comtemporaine. . . . . 3 fr. 50
Le Sacrifice, 1 vol. (12e édition) . . . . . 3 fr. 50

Théâtre

Les Hypocrites, comédie en 4 actes (*épuisé*). . 1 vol.
Lien Fatal, pièce en 1 acte (*épuisé*) . . . . . 1 vol.
L'Amant Légitime, pièce en 3 actes (*épuisé*). . 1 vol.

GILBERT STENGER

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE PENDANT LE CONSULAT

LA RENAISSANCE DE LA FRANCE

PARIS
LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1903

PRÉFACE

Il est, dans notre histoire, une époque glorieuse entre toutes, le Consulat, dont plusieurs écrivains de talent ont raconté les événements politiques.

Mais, il nous a semblé, que ces études n'étaient point suffisantes, pour ces quatre années, les plus brillantes de la domination napoléonienne. Ce qu'était la France, avant le retour d'Égypte du jeune général ; ce qu'elle devint, ensuite, sous son égide bienfaisante; quelle était la vie dans les campagnes, dans les provinces, à Paris; quelles furent les modes et quels changements subirent les mœurs, après les dix années de révolution, que notre pays avait traversées, cet ensemble devait offrir un sujet de récits intéressants, et présenter, aux yeux du lecteur, un tableau émouvant de ces temps passés. Nous avons tenté de le faire.

Ce volume décrit seulement la renaissance de la France, les efforts de Bonaparte pour l'organisation de l'ordre et la reconstitution de la société. Mais sa lutte contre les ennemis de son pouvoir, émigrés et complots royalistes; mais son origine et sa famille; l'homme intime et l'homme public; la vie de ses coadjuteurs et de ses conseillers; mais la littérature, sous le Consulat, l'étude des écrivains, du théâtre et des comédiens, des beaux-arts et des artistes; enfin, le développement des grandes institutions, destinées à rendre la France glorieuse et forte, tout cela se poursuit par fragments dans les revues et formera les prochains volumes.

Ce n'est donc pas une discussion de faits, ni l'éclaircissement de points d'histoire douteux que nous avons entrepris, mais un tableau peint sur le témoignage des journaux, des mémoires et des brochures publiés sous le Consulat, et jusqu'à nos jours. Un mot piquant, une réponse à un interlocuteur célèbre, une réflexion ou une opinion indiquées dans un ouvrage contemporain suffisent, le plus souvent, à révéler l'état des esprits; de même, la narration d'une fête, d'un voyage; l'analyse d'un livre et d'une pièce de théâtre; et les confidences, ou les aveux de ceux qui eurent part à un événement important, à un drame de cette époque. En tous ces docu-

ments, épars dans une grande masse de volumes et de papiers, nous avons choisi les couleurs propres à former les reliefs de notre œuvre : œuvre d'observateur et de philosophe plutôt que d'historien.

Que le lecteur en soit juge!

G. S.

Janvier 1903.

LIVRE I

LA RUINE DE LA FRANCE

CHAPITRE I

LES CAMPAGNES

SOMMAIRE. — Aspect des campagnes. — Les habitants des champs. — En Bretagne, en Vendée, dans le Midi. — Les brigands; les routes. — La famine dans les villages. — Les superstitions des paysans. — Leur crédulité. — Comment les royalistes les trompent. — Les paysans riches soutiennent le nouveau régime. — Mais, mal protégés par le gouvernement républicain, les paysans devenus propriétaires sont en butte aux persécutions des royalistes, et peu à peu se détachent du pouvoir établi. — Entre eux, d'ailleurs, les paysans se jalousent. — Les pauvres dénoncent les riches. — Cruauté des chouans, en Vendée ; des royalistes, dans le Midi. — Découragée, la population rurale attend un sauveur.

En ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand[1] raconte que, revenant de son exil volontaire, à la veille du Consulat, il subit les plus douloureuses émotions, en voyant l'état de la France. Il arrivait d'Angleterre où l'activité commerciale et industrielle des habitants emplissait les rues de Londres, son fleuve, sa banlieue, d'un mouvement admirable. Tandis que, sur le sol de sa patrie retrouvée, depuis le port de son débarquement jusqu'à Paris, les champs, les forêts, les villages, offraient à ses regards le plus lamentable aspect.

Vers l'horizon, sur les collines, les châteaux des

1. Chateaubriand, *Mémoires*, t. III, p. 354 et suiv.

nobles étaient en ruines, les toits abattus, les murailles noircies par le feu. Les arbres des avenues gisaient par terre, et les hautes futaies, dépendant naguère du domaine seigneurial, dévastées par la déprédation des paysans[1]. Sur les routes, les passants étaient rares; les voitures plus rares encore. Point de maisons neuves; les vieilles masures d'autrefois servaient d'abri à une population montrant des traits émaciés, dévorés par la famine, ou abêtis par la peur. Les diligences, qui transportaient les voyageurs assez audacieux pour affronter l'attaque des brigands répandus dans le pays, n'étaient que d'informes véhicules très sales, traînés par d'étiques chevaux attelés de cordes. Une solitude triste régnait partout. Quelques femmes, le teint basané, à peine couvertes de haillons et suivies de leurs marmots, labouraient lentement la terre devenue rebelle, dans l'abandon. A les voir si maigres, si hâves, si noires, on les aurait prises pour des esclaves.

On ne rencontrait presque plus d'hommes valides autour des fermes. Ils s'étaient enrôlés sous le drapeau des royalistes; beaucoup dans les bandes de brigands, afin d'échapper à la conscription nouvellement établie, qui alimentait de combattants les armées républicaines. Les vieillards, les femmes, les enfants, vaguaient inquiets dans les chemins; livrés à la désespérance, — misérables.

Partout où se portaient les yeux, on ne voyait que désolation. La fureur des Jacobins s'était acharnée à la mutilation des statues, dans les églises. Les cimetières étaient sans croix; les clochers, sans

[1] [illegible]. En certains endroits on vendait [illegible] comme bois de chauffage.

cloches ; les presbytères, veufs de leurs prêtres ; les piédestaux, dépourvus de leurs saints de pierres [1]. Plus de madones non plus, dans les niches extérieures consacrées à la Vierge. Et les humbles chapelles, élevées aux lieux des pèlerinages, montraient leur seuil privé de porte et leur tabernacle renversé, tandis que, sur les monuments religieux ou au fronton des palais, étaient tracés ces mots, comme un commandement farouche : « Liberté, Égalité ou la Mort. »

Il faut lire, dans le journal de Louvet, *la Sentinelle*, les notes inspirées par son voyage dans le Midi, quelques années avant le Consulat. Autour de Lyon, écrit-il, le Rhône charrie des cadavres qui viennent échouer sur les rives du fleuve. Il en compte jusqu'à vingt-cinq, amoncelés vis-à-vis du château de Coëtlogon. Plusieurs avaient encore la baïonnette dans les reins ; et, abandonnés sans sépulture, ils devenaient la proie des animaux errants. Une femme, attachée avec son enfant à un arbre, avait été presque entièrement dépecée par les oiseaux de proie. Mercier, dans *le Nouveau Paris*, parle de la « terre de Vendée, boursouflée de cadavres. Vastes cimetières, épouvantables catacombes, ouvrage de l'armée royale et catholique ». Quelques lignes au-dessus, il écrit qu'il a vu, dans les plaines de Châlons, dans les rues encombrées de Lille, dans les débris de Valenciennes, du Quesnoy, de Thionville, de Condé, dans les campagnes ravagées du Midi et des côtes de Brest, des monceaux de « croix humaines ». Plusieurs années avaient passé sans rien changer à cet affligeant spectacle. Le temps n'avait apporté

1. Lemé, *Un Séjour en France*. A Abbeville, on fondait les médailles et des saints en argent d'un travail exquis.

aucun remède à tant de malheurs. Si la fin du Directoire était souillée de moins de crimes, la paix n'était pas rentrée dans les esprits, ni la générosité dans les cœurs. Les polémiques entre les journaux, les injures, les dénonciations étaient aussi violentes qu'au temps de Robespierre. La tolérance ne s'établit qu'avec le Consulat ; et la France restait dévastée[1].

Et quel accoutrement travestissait ce peuple des champs dépouillé de son costume provincial !...

Par une habitude prise depuis dix ans bientôt, les villageois s'affublaient de la carmagnole et se couvraient la tête du bonnet rouge. Les nobles qui n'avaient point émigré avaient endossé l'uniforme égalitaire. M. de Barante rappelle, en ses *Mémoires*, qu'en sa jeunesse il avait porté la coiffure aux trois couleurs. En Bretagne, les possesseurs d'un petit manoir s'habillaient de bure pour cultiver leur domaine de leurs propres mains ; ralliés aux maximes républicaines pour sauver leur tête et leur mince fortune. Et puis les dames de la maison, en camisole, se tricotaient des bas de fil gris[2].

C'est pourquoi cette population rurale décimée, sans autre distraction que les travaux des champs, demeurait triste, ne s'étant point mise à l'unisson de Paris. L'épouvante inapaisée, malgré la cessation de la Terreur, comprimait les âmes. On ne vivait qu'au jour le jour, attentif à ne point laisser échapper une parole compromettante, qui aurait amené une dénonciation de la part des valets, et ensuite la

1. Mallet Dupan, cité par Taine, t. IV. *Origines de la France* ; — Larévellière Lépeaux, t. II, p. 400.
2. Taine. *Un Séjour en France*.

mort[1]. Dans le voisinage des petites villes, même au milieu des champs, sous la surveillance des Jacobins, qui n'avaient point cessé leur espionnage, — quoique les clubs eussent été fermés, — on n'était pas libre comme à Paris. En Auvergne, les de Barante, réfugiés à la campagne, ne parlaient jamais de politique. Leur conversation en famille était surtout frivole et se complaisait aux critiques littéraires[2]. On fuyait ses voisins, claquemuré chez soi par la peur, barricadé, le soir, en sa demeure, de crainte d'une attaque ennemie, ou d'une descente de police. Tous les bruits engendraient la panique. Une voiture, s'arrêtant à une porte, faisait trembler tout le monde. Que voulait-on? Si c'était un émigré insoumis, qui demandait asile pour la nuit, la porte, le plus souvent, ne s'ouvrait pas. Et le proscrit, ne trouvant de refuge nulle part, se résignait à gîter dans une grotte des bois, ou bien sous les broussailles d'une haie.

Oh! non, la France n'était plus reconnaissable. Dans la Bretagne, dans la Vendée, dans le Midi, un peu partout, en ces temps de détresse, les grandes plaines boisées et les défilés des collines favorisaient l'embuscade des brigands, qui attendaient le passage des courriers, pour les piller. Un cri! un commandement bref! les chevaux s'arrêtaient. Des hommes, masqués souvent, et armés jusqu'aux dents, entouraient aussitôt la voiture, forçant le conducteur à livrer l'argent de sa caisse. Si le courrier était accompagné de soldats, les agresseurs tiraient sur eux. Une fusillade s'engageait, tuant soldats, bandits, voyageurs même. Tous les journaux de l'époque sont pleins du récit de ces attaques à main armée, et du pillage de l'argent, transporté pour le Trésor

1. Lacretelle, *Dix Ans d'épreuves.*
2. De Barante, *Mémoires*, t. I.

public, au chef-lieu du département. Quand la somme était importante, une escouade de soldats l'escortait. Mais les brigands, renseignés, arrivaient plus nombreux que l'escouade, et enlevaient quand même l'argent dénoncé[1].

Les correspondances étaient donc difficiles, avec ces alertes permanentes.

Cependant, au jour de la décade, sur la place publique du village, devant le peuple assemblé, le représentant de l'autorité venait lire, à haute voix, *le Moniteur officiel* qui, de temps à autre, arrivait de Paris. Après dix années de troubles et de discordes intestines, dix années de guerre, dix années de disette, ce que désirait le paysan, c'était la paix, c'était la circulation des blés et des marchandises. Mais aucune de ces bonnes nouvelles pour réjouir les cœurs! *Le Moniteur* ne parlait toujours que de la guerre, de la rareté des marchandises, des ports bloqués par les flottes anglaises, qui empêchaient les arrivages; de la difficulté des paiements; de la disparition du numéraire.

Et cette série de malheurs n'était que trop croyable; rien n'annonçait la fin de tant de souffrances.

Sur les routes défoncées qui n'étaient plus entretenues[2], lorsque passaient des convois chargés de blés, leur destination restait inconnue; ils traversaient le pays sans s'arrêter, ou bien c'étaient de longues files de charrettes, attelées de bœufs, transportant des munitions de guerre, vers les grandes villes garnies de troupes. Souvent le nombre des

1. *Journal du Commerce*, messidor an VII.

2. Les adjudications de barrières ne donnaient aucun résultat. Les adjudicataires payaient le net, c'est-à-dire l'excédant de l'entretien au Trésor, mais ne faisaient aucune dépense d'entretien.

voitures diminuait en avançant. Les chevaux et les bœufs, mal nourris, alimentés de bottes de roseaux, crevaient en route, et leurs cadavres, ici et là, attestaient l'incurie du Gouvernement ou la scélératesse des traitants et des fournisseurs.

Du pain! du pain[1]! criaient alors les femmes affolées par la faim. Du pain! imploraient les vagabonds décharnés, et les mendiants qui erraient, en troupe, de village en village[2]. La paix! demandait à son tour le laboureur voyant son foyer dégarni de ses enfants, sa charrue impuissante et ses champs incultes.

En Vendée, dans le Midi, le paysan, enténébré par les superstitions dont il avait eu son enfance nourrie, se trouvait accessible à toutes les légendes. Pour agir sur lui, les étrangers, qui foisonnaient en France et obéissaient aux inspirations des royalistes, semaient, sans relâche, des bruits très propres à surexciter sa foi monarchique, et sa passion religieuse, invariablement vivace.

On lui racontait que des prêtres, ayant prêté serment à la Constitution, étaient tombés foudroyés, au moment où ils avaient mis leurs pieds sacrilèges sur les marches de l'autel; à Nantes, que la maison d'un libraire, imprimeur de faux brefs du pape, avait été incendiée par ces papiers odieux, enflammés subitement, et que la fille du libraire, à la veille de son mariage, avait péri dans les flammes; à Poitiers, que le premier évêque constitutionnel

1. *Mémoires du chancelier Pasquier*, t. I, p. 119.

2. Taine, *le Régime moderne*, t. I, p. 210. On comptait 5.600 mendiants par département :

Michelet, *Histoire du XIXe siècle*, t. I, p. 214.

Taine, *Origines de la France contemporaine*, t. II, *passim*; Larévellière-Lepeaux, *Mémoires*, t. I, p. 319.

était mort à l'instant où il se disposait à signer l'interdit sur les prêtres restés fidèles à la religion d'autrefois. Dans leur crédulité, ces hommes simples acceptaient sans discussion toutes ces fables, ainsi que l'étrange nouvelle touchant le général Hoche, commandant de l'armée républicaine en Vendée, qui avait possédé une lettre de blâme, écrite, en caractères d'or, de la main de Dieu même, apportée en province par un archange et qu'un jeune enfant, sourd et muet de naissance, avait pu seul déchiffrer[1].

Les plus intelligents d'entre les paysans, ceux qui s'étaient liés par serment à la République, et qui, aux premiers temps de la Révolution, s'étaient attaqués aux nobles; les mécontents qui s'étaient vengés, disaient-ils, de plusieurs siècles d'oppression et de misère, c'était par d'autres moyens que l'on tentait de les détacher du nouveau régime. On leur affirmait que les armées se retiraient vaincues des frontières de l'Italie; que Lyon et Grenoble avaient fait leur soumission à Louis XVIII; on certifiait que Bonaparte avait été tué au siège de Saint-Jean d'Acre, et que, privé de ce jeune général, le Directoire était perdu. Ailleurs, des personnages bien vêtus, les poches remplies d'or, arrêtaient les jeunes conscrits en marche vers leurs garnisons, et, faisant briller à leurs yeux leur belle monnaie, leur proposaient de se rallier aux troupes royalistes et même de tuer les chefs qui les conduisaient. Afin d'ébranler leur confiance, on leur répétait que les conscrits, aux armées, ne recevaient ni solde, ni nourriture, ni habits, ni armes; qu'on les envoyait à l'ennemi avec des sabots[2] et des bâtons.

1. Louvet, *la Sentinelle*.

2. *Journal du Commerce*, messidor an VII; — *le Moniteur*, 11 ventôse an VII.

Car le paysan patriote, le paysan éclairé, le paysan aigri par sa misère et sa sujétion maintenue durant des siècles, les royalistes le redoutaient à l'égal des Jacobins. C'était lui, qui, de son village, dans une colère aveugle, s'était précipité à l'attaque du château voisin, dont il avait jeté aux vents toutes les pierres, comme les Parisiens celles de la Bastille. Taine[1] cite un nommé Ferréol, du haut Dauphiné, qui, dans le château abandonné de M. de Murat, frappait avec un gros bâton sur les meubles, en disant : « Tiens, voilà pour toi, Murat. Il y a longtemps que tu es le maître; c'est notre tour. » Mme de Genlis[2] revenant d'Allemagne, à la fin du Directoire, visite son château de Sillery, mais en quel état! « Je ne revis pas sans une profonde émotion, dit-elle, ce lieu où j'avais passé les plus heureuses années de ma jeunesse. Je le trouvai bien déplorablement changé. Les superbes bois du Mésirel étaient coupés, ainsi que les beaux arbres de la cour. Une aile du château, contenant la belle galerie et la chapelle, était abattue; les îles délicieuses et leurs charmantes retraites, si obligeantes pour moi, faites par M. de Genlis, étaient détruites, et n'offraient plus que de tristes marécages. Le reste du château était démeublé. Les beaux parquets du rez-de-chaussée, qui avaient été refaits avec magnificence en bois précieux par Mme la maréchale d'Estrées, avaient été arrachés par la rage révolutionnaire, parce qu'on y avait vu représentées des armoiries, avec le bâton de maréchal de France. Je n'y retrouvai avec plaisir que la chambre où Henri IV avait couché trois nuits. Tous les vieux meubles y étaient encore; le damas

1. Taine, *les Origines de la France contemporaine*, t. II, p. 169.
2. Mme de Genlis, *Mémoires*, t. V, p. 361.

cramoisi qui les formait était si usé qu'il n'avait pu tenter la cupidité révolutionnaire. »

Et cependant cette rage des paysans était surpassée par l'avidité criminelle des spéculateurs. Dès qu'un château, dès qu'une abbaye, — biens nationaux, — s'offraient à la convenance d'un personnage important, ils étaient mis aux enchères et livrés aussitôt au pic des démolisseurs. La superbe abbaye de Marmoutiers, en Touraine, devient ainsi la propriété du commissaire du Gouvernement, Lhéritier, pour une somme de 800.000 francs, qui représentait à peine 8.000 francs de numéraire. Gidoin, président de l'administration municipale, était son complice ; et tous les deux, sans aucun payement préalable, amenèrent aussitôt soixante ouvriers, qui enlevèrent tout ce qu'il y avait de précieux, ensuite renversèrent les murailles à la pioche, et, pour avoir le plomb des fenêtres, brisèrent les vitres à coups de perche. Il fallut l'indignation générale de la population pour arrêter ce saccage honteux[1].

A Chantilly, une Anglaise écrit ce qu'elle a vu...

« Dans le chemin qui mène à la galerie portant le nom de Galerie des Conquêtes, le concierge me montre la statue du grand Condé mutilée par les furieux Jacobins, et l'endroit de la cour où ces barbares amoncelèrent un grand nombre de tableaux pour les livrer aux flammes. La fiscalité aux mains de fer s'est saisie du reste[2]. »

Chateaubriand, quelques années plus tard, déplore aussi ces dévastations impies[3]... Il parle « des

1. *Le Voyageur de Prud'homme*, 15 messidor an VII.
2. *Aperçu de l'état des mœurs*, par Hélène Maria Williams, p. 256.
3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 325.

statues mutilées ; des lions dont on restaure la griffe ou la mâchoire ; des trophées d'armes sculptés dans des murs croulants ; des écussons à fleurs de lis, effacés ; des fondements de tourelles rasées ». Et dans les châteaux près de Paris, qu'il visite, des pièces, demi-démeublées, demi-meublées, où à un vieux fauteuil avait succédé un fauteuil neuf. Chez M. Molé, à Champlâtreux, « une superbe patte d'oie de tilleuls avait été coupée, dit-il, mais une des trois avenues existait encore, dans la magnificence de son vieux ombrage. On l'a mêlée depuis à de nouvelles plantations. Nous en sommes aux peupliers », ajoute le grand écrivain. Et il avait fallu se laisser faire ; subir sans plaintes ces violences. District de Saint-Etienne et de Montbrison, Taine dit « que l'on avait enlevé impunément les arbres des propriétaires ou démoli leurs murs de clôture ou de terrasse. Ceux qui se plaignaient étaient menacés de mort et de voir abattre leurs maisons[1] ».

Signe des temps ! Chateaubriand, voyageant vers Blaye, à l'époque du Consulat, écrit que la diligence, « dans laquelle il se trouvait enterré, était remplie de voyageurs, qui racontaient les viols et les meurtres dont ils avaient illustré leur vie, durant les guerres vendéennes ». Et la diligence venait de traverser un pays où l'on s'était montré, sur le sol, des ossements blanchis et des ruines issues de la guerre dont ces voyageurs avaient été peut-être les principaux acteurs !

« Chacun son tour », avait crié Ferréol. Le paysan avec sa foi naive, en se donnant à la Révolution, avait espéré le partage des terres[2]. Et malgré ses

1. Taine, *les Origines de la France contemporaine*, t. II, p. 3[illegible].
2. Taine, *Un Séjour en France*.

désillusions qui avaient suivi cette dévotion, malgré la guillotine sur laquelle beaucoup de ses pareils avaient expié le crime d'avoir soustrait leurs récoltes aux exactions des agioteurs et des fournisseurs, il était resté fidèle à ce nouveau régime, qui l'avait débarrassé de son suzerain et du prêtre, ses créanciers, depuis des siècles, pour des redevances accablantes.

Les paroles, citées par Chateaubriand, mettent en lumière cet état d'âme des paysans patriotes et républicains, aux yeux de qui le meurtre et le viol, consommés au nom de la République, ne sont plus des crimes, mais actions d'éclat, dignes de fanfaronnade. Ils ont violé des femmes ; ils ont tué des Vendéens ; qu'importe ! C'était pour la République ! Étant ses affranchis, ils la devaient défendre ; et ils s'en glorifiaient. C'est pourquoi, tant que Bonaparte s'est dit le protecteur de la Révolution, ils ont subi le despotisme de ce maître le plus absolu. A ce monarque, impérieux en ses exigences, entouré d'autant de faste que les plus puissants rois de l'Orient, le paysan cède toujours.

Jamais il ne se lasse. Il le suit de Madrid à Moscou. S'il murmure en Égypte, c'est qu'il a une nostalgie de la France ; et il faut une succession de revers et de guerres incessantes, pour donner aux conscrits le dégoût des batailles qu'ils affrontaient avec tant d'enthousiasme, sous le jeune empereur. Car ce soldat couronné lui représente l'incarnation du peuple, du peuple idéalisé, du peuple souverain. Tant qu'il sera là, lui, ce glorieux capitaine, le petit villageois ne redoutera ni le rétablissement de la dîme pour le prêtre, ni de la corvée pour le noble. Il jouira, sous son égide, de tous les droits que lui a donnés son affranchissement.

Quels droits? Ceux qui lui tiennent le plus à cœur, les droits du propriétaire.

C'est, en effet, parmi les paysans possédant une épargne, ou parmi les fermiers, que se recrutèrent les plus nombreux acquéreurs des biens nationaux. Châteaux, bois, étangs, terres labourables, confisqués aux émigrés au nom des lois, ils pouvaient en jouir, comme en jouissait le noble, jadis. Et devenus indépendants enfin, indépendants du régisseur du château auquel ils n'apporteront plus leurs redevances ; indépendants du garde forestier qui ne leur interdira plus le plaisir de la chasse et la protection de leurs récoltes contre la dent du gibier, ils connaîtront le suprême bonheur d'être maîtres ; maîtres de leur temps et maîtres de leur fortune. La terre, qui les avait tenus asservis, les rendait libres maintenant, et ils l'aimaient par-dessus tout, cette terre libératrice[1]. Pour elle, ils n'hésitaient pas à se souiller de crimes.

Mais bientôt, voici ce qui arriva.

Entraînés par l'ancien propriétaire revenu dans le pays secrètement, Chouans en Vendée, Compagnons de *Jésus* et du *Soleil* dans le Midi, se réunissaient en nombre devant le château désigné à leur haine. Ils en faisaient le siège; et quand ils réussissaient à y pénétrer, ils passaient par les armes le nouveau possesseur, quel qu'il fût[2]. Ailleurs, des « chauffeurs », des brigands, s'introduisaient, par surprise, au foyer du récent enrichi, et le forçaient, en le martyrisant, à leur livrer le contenu de sa caisse. Partout, ces acquéreurs républicains sont marqués pour les vengeances des partisans de l'ancien régime. On

1. Taine, *le Régime moderne*, t. Ier, p. 267.
2. *Le Voyageur. Journal de Pradhomme*, vendémiaire an VIII.

enlève leurs femmes, leurs enfants ; on les emmène au milieu des bois, en des cavernes. Ils serviront d'otages, en échange de ceux qui sont arrêtés au nom de la loi parmi les parents des rebelles[1].

Alors, ces patriotes, sur qui le Gouvernement s'était appuyé, se détachèrent peu à peu du pouvoir établi, dont ils ne recevaient point de protection suffisante. Sans cesse sur le qui-vive, ne comptant que sur leur courage pour défendre et leur vie et leurs biens[2], ils se voyaient encore en butte à la jalousie de leurs voisins, qui ne se privaient pas de les dénoncer aux bandes errantes cherchant une proie. La vie au village, cette existence coude à coude, engendre des rivalités, une envie sournoise dont le jalousé devient la victime. On a été pauvre, pareil aux autres travailleurs des champs, et corvéable comme eux ; puis, tout à coup par une spéculation heureuse, la fortune accorde à l'élu ces beaux champs étalés au soleil, que, si souvent, chacun a convoités. Cet accroissement subit d'état soulève dans toutes les âmes l'égoïsme le plus âpre. Et on dénonce.

Et on dénonçait encore lorsque l'enrichi s'en allait à la ville et rapportait au village les beaux meubles des aristocrates, que les brocanteurs avaient tirés du pillage des châteaux. Les maisons des fermiers s'embellissaient de fauteuils d'acajou, de tentures de haute lisse, de glaces, qu'ils avaient obtenus contre les produits de leurs fermes ; et les paysannes, leurs femmes, se paraient des bijoux, ou des robes des marquises, échouées aux boutiques des fripiers.

1. Pour combattre ces enlèvements, il fallut une loi qui les assimilât aux assassinats.

2. *Journal du Commerce*, 12 messidor an VIII.

Et l'on dénonçait toujours[1].

A la fin du Directoire, on sentait donc la masse rurale agitée, inquiète, prête à se donner à qui lui assurerait le repos et la laisserait cultiver en paix ses champs en friche, devenus des landes sauvages. Toutes ses habitudes étaient anéanties, d'ailleurs, depuis la République. Les jours, les mois, les années ne se comptaient plus comme autrefois. La décade n'avait pu lui faire oublier le dimanche. L'assignat n'était qu'un informe chiffon dont le villageois ne voulait pas reconnaître la valeur, et la fausse monnaie pullulait. Le mètre s'était substitué à la toise et à l'aune. Les foires n'avaient plus lieu régulièrement, empêchées souvent par une échauffourée de révolte. Devant la justice même, c'est en vain que l'on citait ses témoins; aucuns ne voulaient déposer, par peur des représailles de ceux qu'ils auraient accusés. La terreur inspirée par le brigand rendait les lois impuissantes. Déjà, la cloche de l'*Angelus*, au déclin du jour, se faisait désirer; déjà, chacun se raidissait contre l'enterrement de ses proches portés en terre comme la bête, sans prière et sans suite de parents; contre cet enfouissement, fait à la hâte, entre le fossoyeur et le représentant de la commune.

Ce Gouvernement, où domine Barras, n'a plus ni prestige, ni autorité et ne peut même faire respecter ses agents. Ses plénipotentiaires à Rastadt sont assassinés; ses commissaires dans les départements, assaillis à coups de fusil : tel, Labarthe, aux environs d'Arles; tel, Chappe, l'inventeur du télégraphe aérien, à son passage, près de Lyon, pour l'installation de postes télégraphiques jusqu'en Italie.

1. *Journal du* [illegible].

A Évreux, le corps de garde étant vide, les brigands y sont entrés et ont pillé toutes les armes. Dans le Lot-et-Garonne, les assassinats ne se comptaient plus. Renforcés, chaque jour, les Chouans cherchaient à interrompre la circulation sur la Loire, en saisissant les bateaux, pour ruiner le commerce ; et en s'emparant des marchandises destinées aux fabricants. Ceux de Cholet en perdirent, un jour, pour 12,000 francs. A Aubenas (Ardèche), deux cents brigands armés ont enlevé des prisons vingt républicains et les ont emmenés, avec eux, au cri de : « Vive le roi ; à bas la république[1] ! »

Un jour arrive où, du nord au midi, la France est troublée par les rebelles[2]. Les forêts des Ardennes sont pleines de révoltés. Autour d'Aix, le brigandage s'est multiplié. Le Mans a été occupé, durant plusieurs jours, par les Chouans ; Nantes a été envahie, un matin, à la faveur du brouillard, aux cris de *Vive le roi et la religion !* Les habitants réveillés ont couru aux armes. Un combat acharné s'est livré dans les rues, et les Chouans repoussés ont été poursuivis sur la route de Rennes[3]. Toulouse a été assiégée par une véritable armée de royalistes. La ville, tombée en leur pouvoir, a été abandonnée au pillage. Et quand les renforts républicains sont arrivés de Montauban et de Foix, les principaux chefs avaient pu se disperser. Le moindre frétin était resté seul aux mains des républicains : un meunier, un chaussetier, payant de leur tête cette révolte qu'ils avaient dirigée[4]. Dans la Sarthe, les Chouans s'étaient emparés du président d'un dis-

1. Le chancelier Pasquier. *Mémoires*, t. I, p. 13[illegible].
2. Extrait du rapport de Chénier, vendémiaire an IV, sur les compagnies du *Soleil*.
3. *Journal du Commerce*, 1er brumaire an VIII.
4. *Le Voyageur*, *Journal de Prudhomme*, vendémiaire an VIII.

trict et l'avaient forcé à revêtir son costume officiel pour être fusillé. Toujours dans la Sarthe, à Pontvalain, ils avaient massacré douze habitants réfugiés dans le clocher, quoique les pauvres gens se fussent rendus à merci; puis ils avaient incendié le clocher et l'église. Le commissaire du Directoire avait été coupé en morceaux; son neveu fusillé sous les yeux de sa femme et par les ordres des chefs Potiron et Tranquille; ce qui faisait dire par Talot aux Cinq-Cents : « En Vendée, tous les liens de rapprochement sont brisés; toutes les affections détruites. Les « cannibales » ont horreur des républicains, et ils les égorgent et les mutilent. La foudre nationale, les baïonnettes, peuvent seules en faire justice. » Et par Gaston (du Var) : « Les Bouches-du-Rhône et le Var sont le théâtre des excès des royalistes. Des républicains ont été hachés en morceaux. Un officier municipal est mort sous les coups des égorgeurs. Une brigade de gendarmes allant à la Ciotat a été assassinée tout entière. »

De toutes parts arrivaient les mêmes nouvelles[1].

Las de ces assassinats, quelques républicains courageux, placés en embuscade, avaient tué d'un coup de fusil les chefs les plus redoutables. Ainsi avait péri le fameux brigand *Frappe-à-Mort*, la terreur des environs de Fougères et de Vitré; ainsi, le chef des Chouans, Allaire, dans les marais de Garges (Manche), visé par deux cultivateurs[2]; ainsi, un autre, qui portait le surnom de *la Lunette*[3].

La haine entre voisins et la terreur[4] ne pouvaient

1. *L'Ami des lois*, 24 vendémiaire an VIII.
2. *Journal du Commerce*, an VII.
3. *Gazette de France*, vendémiaire an VIII.
4. Voici ce que rapporte Louvet, dans *la Sentinelle*, sur la cruauté des Chouans et le supplice infligé aux patriotes :

Après avoir eu les bras et les cuisses coupés, l'un avait été grillé à

être plus grandes dans les campagnes. Le paysan vivait en une alarme continue, trop souvent rançonné par des bandes pillardes. L'une se présentait au nom du roi, exigeant des subsides et se faisait héberger. Quelques heures après, une autre apparaissait, et au nom de la République en exigeait autant. Terrifié par la grosse voix et les jurons des ribauds, le paysan sellait un cheval et, s'échappant de sa demeure, galopait jusqu'à la ville prochaine pour chercher du renfort. Quand il rentrait chez lui, son cheval fourbu, les pillards avaient disparu. Il avait perdu son cheval ; et sa femme, laissée seule, épouvantée par les menaces, était couchée en son lit avec la fièvre.

Était-elle tenable, cette vie, sans cesse traversée du bruit des combats, du crépitement des fusils déchargés dans les clairières des bois? La nuit, on entendait au loin l'imitation du cri de la chouette, un hululement sinistre, qui indiquait le passage des rebelles et l'approche du danger. L'ombre était pleine de mystères redoutables; le tournant des chemins, de veilleurs qui s'embusquaient pour leur

petit feu dans une caisse. Après des mutilations non moins effroyables, l'autre avait eu la tête écrasée graduellement sous un pressoir. Enfin, vingt-six enfants de Paris, se rendant à Lorient pour être mousses, avaient été massacrés. » — « Pour exalter le fanatisme de leurs hommes, les chefs faisaient distribuer un calendrier où les saints du martyrologe étaient remplacés par le nom des Vendéens morts pour le roi. »

A mettre en opposition ce petit tableau extrait des *Mémoires du chancelier Pasquier*, t. I, p. 116 :

« Heureux dans mon intérieur, j'ai passé plus de deux ans dans la retraite, réduit au strict nécessaire, cultivant mon jardin dont les produits m'aidaient à vivre. Le village de Croissy était resté en dehors des troubles qu'avaient amenés la Révolution. Aucun grand malheur ne s'y était fait sentir pendant la Terreur, et il avait dû sa tranquillité à un prêtre marié, à son ancien curé devenu maire. C'était, dans la réalité, un excellent homme, mais de mœurs plus que légères. Oubliant ses devoirs ecclésiastiques, il s'était marié, et il cherchait à se faire pardonner sa faute par tout le bien qu'il faisait. »

vengeance. La mort était partout; partout, à toute heure, lorsque les républicains, ou bien les rebelles précédés de leurs tambours, entraient en un village, au pas de charge, et sur une dénonciation hypocrite et méchante punissaient un innocent. Vienne un dictateur! s'il rétablit l'ordre et donne la sécurité à cette masse rurale si éprouvée, elle l'acclamera et subira sa loi.

CHAPITRE II

LA PROVINCE

Sommaire. — Les villes présentent un autre spectacle que les campagnes. — Les bourgeois et les prêtres. — Les clubs dominent l'opinion. — Situation des villes. — Détresse des rentiers et des petits bourgeois. — Désordre et incurie des municipalités. — Allégresse à la chute de Robespierre. — Divertissement dans toutes les classes de la population. — Mariage des prêtres et des religieuses. — Réaction nouvelle. — Dénûment des caisses publiques. — Les fonctionnaires et les armées ne sont plus payés. — Plaintes des villes maritimes. — Cessation du commerce. — L'emprunt forcé de cent millions. — Corruption des hommes au pouvoir. — Résurrection des pratiques religieuses. — Retour de Bonaparte. — Popularité du général.

Les villes présentaient un autre spectacle, les passions n'y poursuivant pas le même but que dans les campagnes.

Le paysan ne pensa toujours qu'à posséder de la terre, et, la couvant des yeux, il ne s'en sépara pas au milieu des dangers les plus grands. A la ville, on négligeait ces compétitions ardentes pour la propriété; on ne s'attachait qu'aux théories politiques et sociales. Il fallut donc, en ce temps-là, devenir sectateur des idées nouvelles, ou émigrer; céder aux Jacobins des villes, ou disparaître[1].

1. Taine, *les Origines de la France contemporaine*, t. IV, p. 49.

Les terroristes de Marseille, au nombre de cinquante ou soixante, en carmagnole, avec des lanières de cuir, tombaient à bras raccourcis sur les gens qui leur déplaisaient, notamment sur ceux qui avaient une chemise

Alors ceux qui restèrent se firent hypocrites, supprimèrent leur moi et suivirent l'engouement général. Ils affectèrent d'être heureux sous la Terreur, alors que l'échafaud demeurait en permanence sur la place publique. Pour ne point se distinguer des autres habitants, mais se faire oublier, la plupart des nobles, habitant les villes, envoyaient leurs enfants en apprentissage chez des ouvriers [1], et ils ne manquaient pas d'assister à toutes les fêtes patriotiques, se rappelant leur rancune jalouse contre la noblesse de Cour qui les avait éclaboussés de son faste et de ses insolences, sous l'ancien régime. Ils tâchaient de se confondre avec le peuple [2].

De même des prêtres; ils avaient émigré ou s'étaient mariés, et, nouveaux citoyens, ces dé-

propre ou une cravate blanche. Plusieurs personnes furent ainsi fouettées à mort sur le cours. Nulle femme ne sortait sans un panier au bras, et tout homme portait la carmagnole, sans quoi il passait pour aristocrate.

Lacretelle, *Histoire de la Révolution*, citée par l'Observateur nº 463 :

On marchait dans les rues, mais on craignait de se rencontrer. Beaucoup de personnes étaient glacées, à l'aspect d'un ami, comme à l'aspect d'un ennemi même. Les lâches redoutaient qu'on vînt leur demander un asile, on ne se montrait que sous de hideux travestissements. Il n'y avait que peu d'hommes qui osassent refuser, à la terreur, le sacrifice de la propreté. Une barbe longue, une perruque noire, des moustaches, donnaient aux traits un masque jugé nécessaire. Si quelquefois vous voyiez une fausse image de la gaieté sur les figures, en vous approchant, vous reconnaissiez que c'était une saillie féroce qui l'avait excitée chez des auditeurs tremblants. Il y avait des spectacles encore: mais quels spectacles! « Le triomphe de la Montagne », la « Mort de Marat » étaient les sujets des pièces nouvelles qui inspiraient du dégoût à ceux mêmes qui les avaient commandées. Dès les premières ombres de la nuit, un calme lugubre succédait aux mornes occupations du jour. »

1. Mme de La Valette, *Mémoires*, t. I, p. 254.

Elle raconte « qu'elle était forcée d'assister aux fêtes publiques et, chaque mois, aux processions patriotiques. J'y étais fort maltraitée, ajoute-t-elle, par mes compagnes, les filles du quartier. La fille d'un émigré, d'un marquis et d'une mère emprisonnée ne devait pas partager l'honneur d'être avec elles. On trouvait mauvais qu'elle ne fût pas mise en apprentissage. Hortense de Beauharnais fut mise en apprentissage chez la couturière de sa mère; et Eugène chez un menuisier du faubourg Saint-Germain.

2. Dauban, *Histoire des Prisons*.

L'auteur cite des lettres d'aristocrates s'efforçant de prouver qu'ils étaient *peuple*, au prix de l'honneur de leur mère. Caroline de Fontanges, déclarée suspecte, se défend d'être noble.

classés, affectant le plus pur civisme, suivaient dévotement les séances du club, en compagnie de leur femme, dans l'église même où ils avaient jadis célébré le sacrifice de la messe. Ceux-là voulaient dépouiller le vieil homme et leur caractère sacerdotal[1].

Elles étaient, d'ailleurs, les grandes et les petites villes, peuplées de bourgeois, de marchands, d'ouvriers, qui n'avaient aucune raison de bouder à la République. Le bourgeois était satisfait de l'écrasement de la noblesse, et si le marchand souffrait de la modicité de ses ventes, bourgeois, lui aussi, il attendait la paix, pour reconquérir son ancienne prospérité. Quant à l'ouvrier, le prix de sa journée avait doublé. Il ne souhaitait que la reprise du travail[2].

En ce temps-là, les clubs dominaient l'opinion et régentaient les mœurs. En eux se concentrait toute la force révolutionnaire de la nation, et ils inspiraient la terreur, parce que les députés à la Convention leur transmettaient les ordres des grands clubs de Paris. Ainsi que le disait Bailleul, « chaque individu n'était alors qu'une machine allant, venant, pensant, ou ne pensant pas, selon que la tyrannie le poussait et l'animait ». On s'attendait à tout, et il n'y avait pas une opinion qui parût extraor-

1. Les églises avaient été transformées en halles pour les marchés, en salles de danse ou de club. Des agents des conventionnels, envoyés dans les départements, avaient été chargés de transporter à Paris les dépouilles des églises. Hyde de Neuville raconte en ses *Mémoires*, t. I, p. 63, comment, en 179[illegible], il se trouva à l'auberge de Cosne, nez à nez, avec deux de ces agents.

Voir également de Barante, *Mémoires*, t. I, p. 24.

2. Taine, *Un Séjour en France*, p. 267.

Un ouvrier qui gagnait 25 sols par jour a maintenant 3 livres; et l'on donne à une couturière 30 sols au lieu de 10 sols. »

dinaire, puisque les pires et les extrêmes étaient journellement discutées dans les assemblées populaires.

La joie et la douleur n'étaient plus que des sentiments factices. La nation vivait dévoyée. Les prisons étaient pleines de suspects : nobles, prêtres, religieuses, paysans aussi, qui avaient caché leurs denrées pour éviter la réquisition. Et partout régnaient le désordre et l'incurie. En chaque ville, les rues étaient encombrées d'ordures, les municipalités, sans ressources, ne pouvant payer le balayage. Les objets de première nécessité manquaient. Le soir, planait une obscurité effrayante. Point d'éclairage. A quelques pas des villes, l'insécurité. On ne voyageait plus la nuit, à moins que d'être plusieurs. Enfin, les correspondances d'une ville à une autre voisine étaient le plus souvent suspendues, les entrepreneurs de messageries effrayés par l'audace des routiers. De Nantes à Paris, les diligences restèrent longtemps supprimées.

Oh! quelle détresse dans les petites maisons, aux volets repliés, où se claquemurent de pauvres officiers retraités dont les rentes ne sont plus payées, soutenant leur existence avec quelques pommes de terre et des œufs, sans pain. Oh! quel désespoir, dans les faubourgs, chez les veuves qui ont perdu leur mari, à la suite d'une escarmouche avec les révoltés, incertaines du lendemain avec leurs enfants! On ne fait rien pour elles. Qui leur assurera la nourriture? La disette durait encore et surtout dans les villes où les paysans n'apportaient leurs blés qu'en tremblant [1]. Elle dura

1. Taine. *Un Séjour en France*, p. 274.
La nouvelle importante du jour est la ration qu'on distribuera. Les nouvelles des armées passent après (p. 275). Les pauvres qui n'ont ni argent

jusqu'au Consulat, et la mortalité croissait toujours.

L'angoisse étreignait tous les cœurs.

Que de fois on se réveillait la nuit, au milieu des coups de fusil, des cris des combattants, des fuyards, des mourants! une troupe de brigands assiégeait la maison du receveur de l'enregistrement ou celle du percepteur, pour enlever la caisse. L'alarme était donnée. L'homme s'armait et descendait dans la rue, fuyant l'étreinte de sa femme, dont les pleurs tâchaient de le retenir. Reviendrait-il?

Que de fois, ensuite, en se levant, au matin, on trouvait les murailles couvertes de placards incendiaires, ou bien de menaces, au nom du roi, souvent au nom des Jacobins!...

En ces conjonctures, lorsqu'arrivait, en province, un délégué de la Convention, ainsi que Rousselin à Troyes, tout le monde affichait le plus grand zèle. On tirait le canon, comme au passage d'un prince. A Nevers, les autorités civiles et militaires se réunissaient pour congratuler Fouché sur la naissance de sa fille[1]. A Bordeaux, les fils de la noblesse outraient leurs louanges hyperboliques devant un autre conventionnel, Ysabeau, et devant Tallien[2], son collègue, qui traversait les rues en voiture, avec Térésa Cabarrus, dont il avait fait sa maîtresse, avant d'en faire sa femme. Toutes ces bassesses ne paraissaient nullement des platitudes, parce qu'elles étaient générales et ne s'écartaient point du senti-

res, ne rien autre, échangent leur meilleur vêtement pour un pain, ou pour une petite quantité de farine. A certaines portes, on voit 30 personnes demander du pain.

1. Fouché avait été envoyé en mission à Nevers pour y lever l'armée de la Loire. Sa présence y donna le signal des mesures les plus révoltantes les plus tyranniques. Ses arrêts, ses taxes devenaient la ruine de tous ceux qui pouvaient encore être ruinés. (Hyde de Neuville, *Mémoires*, t. I. p. 62.)

2. Taine, *les Origines*, t. IV, p. 277.

ment public. On ne réfléchissait pas qu'il eût pu en être autrement. On se pliait à tout comme à une fatalité inéluctable. Ce fut l'époque de la plus grande misère, de l'obéissance la plus absolue. On ne discutait plus. On ne pensait plus. On attendait en silence la fin de cette tyrannie abominable.

Ce fut un réveil inoubliable, une allégresse bruyante, dont la trace est marquée dans tous les mémoires du temps, lorsqu'on apprit que le pouvoir de Robespierre n'existait plus, que la Terreur avait pris fin, et que toutes les prisons allaient se vider. Il y avait encore quatre cent mille détenus sous les verrous, destinés, pour la plupart, à périr sur l'échafaud. Ils furent rendus à la liberté. Chacun rentra en sa demeure, dont il avait été arraché sur une dénonciation calomnieuse, souvent du débiteur contre son créancier, du domestique contre son ancien maître; et les villes se repeuplèrent. Les prêtres, les religieuses, affranchis, cherchèrent un asile chez leurs amis; les nobles errèrent autour de leur château, attendant l'heure d'en reprendre possession. Ils vivaient d'illusions, ne considéraient la Révolution qu'en accident éphémère, comme un orage pareil à ceux du ciel où le calme renaît avec le soleil.

La mort semblait éloignée pour toujours. Et chez tout le monde, aussitôt, naquit un désir effréné de jouissances, de plaisirs, de joie, qui se prolongea plus d'une année. On s'amusait aux épigrammes sur la guillotine, aux calembours sur la mauvaise chère de la gamelle des prisons. Les femmes devenues veuves, les orphelines, cherchèrent un mari, sans s'inquiéter de sa naissance. Etait-il beau garçon, quoique d'une naissance obscure, il était agréé. Des

menuisiers, des cordonniers épousèrent des femmes nobles. Les religieuses mêmes, incapables de gagner leur vie, décontenancées, mourant de faim, inexpertes hors de leur couvent, se marièrent aussi et le plus souvent avec un prêtre, lorsqu'elles en trouvèrent l'occasion. Il y eut des bals où la foule fut énorme, en toilette très modeste, car personne n'était riche. De toutes parts s'échappait une sorte de délire, comme si, après des années de ténèbres, la lumière tout à coup eût fait irruption.

Trêve éblouissante, mais passagère.

Les luttes et les rivalités de partis, les perfidies, les convoitises, les ambitions, se renouvelèrent bientôt avec la même fureur qu'autrefois. Les Jacobins, dont on avait supprimé les clubs, cherchèrent à ressaisir leur influence, excités par la rentrée des émigrés, que la faiblesse du Directoire encourageait aux complots. Et puis, la plupart des prisonniers, livrés d'abord à la joie d'être libres, les femmes nobles, mariées à des roturiers, les prêtres libérés de leur couvent, tous ceux qui, dans la promiscuité des prisons, avaient subi la souillure des vices à la mode, de la luxure et de la prodigalité, ne se trouvèrent plus satisfaits de leur nouvelle condition. De toute l'âpreté de ses désirs, chacun voulut recouvrer la vie aisée d'autrefois. Les femmes nobles, devenues roturières par leur alliance, divorcèrent, reprirent leur ancien nom, et n'obtenant plus le respect désiré, se lancèrent dans la vie galante. Des moines se firent industriels, commerçants, journalistes, sous un nom emprunté, et, débarrassés de la règle de leur ordre, s'abandonnèrent à toutes les tentations de la vie libre, dont ils n'avaient point l'habitude.

De là surgit, après la Terreur, un désordre dans

l'harmonie sociale. Ce grouillement de personnes équivoques imposait, autour d'elles, un exemple pernicieux. Les mœurs en souffrirent, ainsi que l'apaisement des esprits. Ajoutez presque partout un fourmillement de brochures, de gravures anglaises, de proclamations de Suvarow et de Louis XVIII, distribuées secrètement par les royalistes, n'était-ce point suffisant pour jeter, dans les âmes, un profond découragement? On fusillait, de temps à autre, un émigré maladroit ; on en arrêtait d'autres, soixante-treize à la fois, à Bordeaux, dit *le Thé* ; on guillotinait, en grand appareil, des chefs de chouans ! Emigrés et Chouans pullulaient quand même, troublant sans cesse la paix si désirée.

Les femmes poussaient à la violence, ardentes républicaines, ou ardentes royalistes, ne laissant point s'apaiser les haines. Et la misère, faute de sécurité et faute de commerce, régnait toujours. On écrivait de Toulon que les armées mouraient de faim ; qu'à Angers, les conscrits, sans souliers, refusaient de partir ; qu'à Besançon, les caisses publiques étant vides, le général Préval avait avancé l'argent de la solde. Les émigrés, pour déprécier le papier-monnaie, organisaient en Angleterre et en Suisse une fabrication de faux assignats, en se chargeant de les répandre, si bien que la dette publique, de quatre milliards en 1789, s'élevait, à la veille de Brumaire, à cinquante milliards, et que le tiers consolidé de la rente [1], malgré la garantie de l'Etat,

1. Lacretelle, *Dix Ans d'épreuves*, p. 210 :

« Toutes les nouvelles émissions d'assignats écrasaient les premières. Les denrées arrivèrent à des prix dont l'extravagance ne cessait de s'accroître. De là une disette qui fut la compagne de la Révolution. » (Et plus loin, p. 279) : « Fatal papier auquel succédèrent des mandats territoriaux, plus promptement déshonorés encore. Ce fut une cascade de banqueroutes particulières, autorisées par la loi. Un débiteur pouvait s'acquitter et s'acquittait trop souvent avec un papier qui représentait à peine la centième

perdait le lendemain 83 0/0. Et l'on marchandait avec les joailliers de Berlin sur le prix des diamants de la couronne, offerts pour sept millions.

Enfin les villes maritimes se plaignaient de l'embargo mis sur les navires étrangers stationnant dans nos ports. Marseille, Bordeaux, Nantes, le Havre, perpétuaient leurs doléances sur l'état misérable dans lequel se trouvait leur commerce. C'est en vain que le *Moniteur* annonçait pompeusement la prise de vaisseaux anglais, faite par nos corsaires, et la vente des marchandises saisies. Cette compensation était rien moins que suffisante, et on lisait aux bulletins commerciaux ce refrain immuable : « Rareté des marchandises; baisse. » Il n'y avait toujours que la même plainte : « La fortune de la France est anéantie. » Les fabriques, les unes après les autres, étaient fermées. Près de Montargis, les grandes manufactures de Buges avaient arrêté la fabrication du papier des assignats, les directeurs, faute d'argent, ne pouvant plus payer les ouvriers.

On attribuait cette immense détresse à l'emprunt forcé de cent millions, que le Directoire venait de décréter, pour remplir ses caisses continuellement vides. En même temps, un cri unanime de réprobation s'élevait de toutes les villes contre les agioteurs, les fournisseurs, les spéculateurs, que l'on voyait gorgés de richesses. Les municipalités, les sociétés populaires, avant de lever leur séance, envoyaient au gouvernement l'expression de leur étonnement,

partie du capital. Il en serait résulté une complète abolition des dettes, si l'honneur antique, le scrupule religieux et la probité commerciale des maisons les plus puissantes et les mieux famées, n'avaient refusé de faire emploi de cette ressource inique, même après en avoir été victimes. A ce moment-là, le louis d'or valait 28.000 francs en assignats. »

sur l'impunité de tous ceux qui étaient accusés d'avoir dilapidé la fortune publique. Schérer, l'ancien commandant des troupes d'Italie, était, plus qu'aucun autre, l'objet de l'animadversion générale; et l'écho de cette désignation suspecte retentissait jusqu'au Conseil des Cinq-Cents. On arguait, contre lui, qu'il avait vendu des tentes de coutil neuf, à raison de 3 francs; des vestes et des culottes à raison de 2 francs; des sacs de peau pour un décime. A ceux qui l'invectivaient, sa réponse était précise : « Je n'ai rien à craindre, disait-il; j'ai des pièces; il faudra que quarante hommes me défendent, ou qu'ils tombent avec moi. » Briot, par une virulente apostrophe, à la tribune, montrait la plaie béante du gaspillage qui ruinait alors les finances : « Que sont devenus, s'écriait-il, les 280 millions imposés dans la Cisalpine; les 32 millions, levés en payement de pareille somme à Naples, à Rome et en Toscane; que sont devenus l'or, l'argent, les effets précieux, levés dans les palais et les églises d'Italie et dans les maisons des riches étrangers? »

Et tout le monde se taisait.

Les hommes au pouvoir étaient les plus compromis dans ces dilapidations. Presque tous étaient corrompus[1].

Cependant, pour l'exemple, — comme la chose s'est vue et se verra encore, — on poursuivait bruyamment, férocement, les fonctionnaires subalternes et les petites gens, afin d'apaiser l'opinion surexcitée. On condamnait aux fers des percepteurs convaincus d'avoir versé leurs recettes en d'autres

1. Barras, pour 700.000 francs, sauvait la République de Venise; pour 12 millions, il s'engageait à rétablir les Bourbons sur le trône.

Talleyrand reçut de M. Sinking, envoyé de Hollande pour le traité, 500.000 francs; autant de Venise et autant de l'Espagne, pour faire renvoyer la flotte (*Mémoires de Barras*, t. III. Préface de George Duruy).

valeurs que celles remises en leurs mains : en assignats, au lieu d'espèces sonnantes. On poursuivait aux conseils de guerre les ordonnateurs des armées, les gardes-magasins coupables de concussions et de vols ; on guillotinait des cordonniers et des tailleurs, pour infidélités dans leurs fournitures ; des colporteurs pour propagation de faux assignats.

Ces exactions, ces friponneries des chefs impunis, à cause de leurs complices tout-puissants, indignaient, en province, ceux qui, en leur journée monotone, ressentaient vivement leurs privations quotidiennes[1].

Toutes ces petites gens qui vivaient, au jour le jour, dans leurs boutiques, étaient préoccupés bien davantage de leurs besoins incessants que du triomphe d'un principe de la Révolution. Ils ne possédaient plus d'enthousiasme pour les temps nouveaux ; les complots des rebelles, à l'Ouest et au Midi, les tenaient seuls en émoi, au milieu de leurs petites intrigues, de leurs petites passions, de leurs petites manies. Taine cite un témoignage de Malouet, affirmant que, durant les jours les plus sanguinaires, il avait connu un commis de bureau, désintéressé de ces drames tragiques, dont l'ambition s'était bornée à tenir à jour ses écritures, ses registres, sa correspondance.

Combien d'hommes pareils traînaient même existence rétrécie, dans les petites agglomérations provinciales? Leur vue, délivrée de l'image de la fatale machine, ils revenaient peu à peu à leurs coutumes,

1. *Mémoire de Larevellière Lepeaux*, t. II, p. 194 :
« Les Thermidoriens, voleurs en grand, ramassaient des trésors, pour étaler un luxe asiatique, tout en prêchant le sans-culottisme, se partageant, en même temps, tous les emplois lucratifs. Ils étaient devenus l'objet de l'envie et de la haine des anarchistes de l'autre classe. »

à leurs idées d'autrefois, regardant en arrière plutôt qu'en avant, avec le regret des choses évanouies. Le bonnet rouge, qui coiffait les drapeaux, avait été enlevé; les couverts d'argenterie reparaissaient sur les tables. Le culte de la Raison, institué par Robespierre, les maximes des Théophilanthropes, propagées par le directeur Larévellière-Lépeaux, ne donnaient aucune satisfaction à ce besoin de rêverie mélancolique et de poésie qui est immanent en l'âme humaine, et on appelait secrètement le retour des pratiques religieuses abolies. Quelques prêtres, rentrés de Suisse et d'Allemagne où le plus grand nombre avaient émigré, officiaient dans les salons des vieilles dames et célébraient la messe, le dimanche du calendrier grégorien. Quelques croix se redressaient timidement dans les cimetières, proscrites bientôt par les autorités municipales et enlevées par les gendarmes. Mais les enterrements traversaient les rues avec moins de hâte et se poursuivaient plus décemment qu'aux temps farouches de la Terreur. Ici et là, quelques églises, moins saccagées que d'autres, étaient rouvertes, puis refermées sur une démonstration jacobine. Comme marque de protestation, quelques manufacturiers congédiaient leurs ouvriers le jour du dimanche et les retenaient le jour de la décade révolutionnaire. Plus que les villages peut-être, les villes étaient possédées d'un immense besoin de paix.

C'est pourquoi le jeune Corse, bataillant en Égypte, occupait alors tous les esprits. Sur lui se reportaient toutes les espérances d'un meilleur avenir. Reviendrait-il?

On apprenait les échecs successifs de nos armées, en Allemagne, en Italie. Masséna seul résistait en Suisse aux légions russes de Suvarow. Tous les

autres généraux battaient en retraite et soulevaient des railleries, ou des accusations. On affichait des placards où Moreau était traité de *tatonnier;* Joubert d'*aristocrate*, à cause de son mariage; et Bernadotte d'*hypocrite*.

Et cet engouement pour le général corse était devenu si fort[1] que l'on se querellait, que l'on se battait à propos de lui, en certaines villes, comme à Dijon. Ceux qui étaient attachés à la Révolution proclamaient très haut la certitude de son retour : les autres, d'une opinion contraire, annonçaient sa mort dans les derniers combats de Syrie. Et, entre les groupes dissidents, les coups ne tardaient point à pleuvoir[2].

Lorsque l'on connut son débarquement à Fréjus, cette nouvelle enthousiasma toutes les villes sur son passage. Les routes se couvrirent de paysans, qui arrivaient de leurs villages pour le saluer. Lyon organisa des fêtes en son honneur. Au grand théâtre de cette ville, les acteurs parurent en une pièce de circonstance : *le Retour du héros*. A Valence, la population de la ville se porta à sa rencontre. La foule pressait sa voiture. Chacun le voulait voir. Les plus ardents dételèrent les chevaux pour conduire la marche triomphale de ce revenant glorieux. Et les conscrits l'entouraient en criant : « Vive notre père! »

Lui se laissa faire. Il rentra dans son hôtel en sourdine. Il savait que la France lui appartenait. Mais Paris?...

1. Baudin des Ardennes, dit Dulaure, dans sa joie du retour de Bonaparte, eut un accès de goutte remontée, dont il mourut.

2. *Journal du Commerce*, 1er brumaire an VIII.

CHAPITRE III

PARIS

SOMMAIRE. — Paris, ville de plaisirs. — Afflux des provinciaux et des étrangers. — L'aspect des monuments. — La nouvelle destination des hôtels aristocratiques. — Fièvre de démolitions. — La beauté des Champs-Elysées. — Le Palais-Egalité, rendez-vous de tous les gens mal famés. — Le Perron. — Les étrangers y dominent. — La spéculation fait rage, même chez les femmes. — Les nouveaux magasins. — Luxe des magasins de pâtisserie. — Débordement d'affiches. — Les maisons de jeu. — Les boutiques de revendeurs. — Quais et berges de la Seine. — Les prés Saint-Gervais. — Les chansons de l'époque. — Les dilapidations des gens au pouvoir. — Les parvenus. — Les lieux qu'ils fréquentent. — Les femmes à la mode. — Les petits bourgeois. — Nouvelles mœurs : nouveau langage. — Le salon de Mme Tallien. — L'influence de cette femme sur le gouvernement. — Son règne au Luxembourg. — Barras s'incline devant sa beauté. — Madame de Staël et les partis politiques. — Le retour des Emigrés. — Leurs actions. — Joseph et Lucien Bonaparte. — Retour d'Egypte de Bonaparte. Les fêtes qui lui sont offertes. — Défiance de Sieyès. — Rendez-vous, pour le coup de Brumaire, chez Lemercier, président des Anciens. — Démission de Barras. — Bonaparte s'empare du pouvoir. — Sieyès définitivement écarté.

Avec le Directoire, Paris, la ville des plaisirs, avait repris un aspect agréable.

Depuis dix ans, ce n'était plus le chef-lieu de la royauté, l'immense cité dont les rues étaient traversées d'humbles voitures qui se garaient devant les équipages des grands seigneurs. Les vieux Parisiens se trouvaient noyés en un flot d'hommes accourus

de tous les pays, de la province et de l'étranger : foule de cosmopolites, attirés par les affaires et les gains faciles ; masse de provinciaux fuyant les persécutions et les jalousies locales, cherchant l'oubli et la sécurité, si instables en leurs petites villes. Jusqu'en ses quartiers les plus excentriques, un afflux de sang nouveau donnait à Paris une vie plus active. La vieille montagne du pays Latin s'était couverte, en quelques années, des essaims d'une jeunesse désireuse de s'instruire aux écoles fondées par la Convention. Et, parmi elle, beaucoup d'Espagnols dont le pays, en Europe, fut le premier à vivre en paix avec la France.

Paris était une ville nouvelle.

Ni les palais, ni les maisons ne possédaient leur ancien état. Les églises, comme en province, servaient de salles de danse, ou de dépôts de marchandises ; et leurs clochers demeuraient silencieux, privés de leurs cloches. Les statues de pierre avaient été arrachées aux façades des édifices religieux ; les couvents étaient déserts ; les tableaux, qui les ornaient, brûlés ou vendus à l'encan. Les demeures princières étaient surchargées d'inscriptions burlesques et sauvages en même temps : « Maison ci-devant Bourbon ; ci-devant Conti... la fraternité ou la mort. » Ces mots revenaient partout comme un refrain de litanie. Les hôtels aristocratiques montraient, au-dessus de leur grande porte cochère, la place vide de l'écusson où resplendissaient naguère les armes de la famille tombées sous le marteau des iconoclastes. Avec une sorte de rage, les fleurs de lis, sculptées dans la pierre sur les monuments publics, avaient été remplacées par le bonnet de la Liberté. Dépenses énormes ! On n'en avait laissé aucune, nulle part ; aucune, même dans les coins les plus obscurs où,

depuis des siècles, elles dormaient à l'abri des toiles d'araignée[1].

Paris était méconnaissable à ceux qui revenaient.

Et de toutes ces demeures superbes que les propriétaires avaient abandonnées, pour se réfugier à l'étranger, la plupart s'étaient transformées en maisons de commerce. Les antichambres, les grands salons du rez-de-chaussée, les salles de jeu et la bibliothèque, étaient disposés en boutiques d'épicerie, ou magasins de quincaillerie. Une couche d'ocre, un badigeonnage grossier annonçaient tant bien que mal cette nouvelle destination. A ce point que Mme de Genlis, une émigrée, ne put reconnaître son ancien hôtel, dans la boutique d'un marchand de vin où elle était entrée pour solliciter une aide.

La fièvre de la démolition sévissait aussi comme en province, dans cette grande ville que la Révolution avait ravagée et sillonnée de cicatrices trop visibles. Les vieilles maisons tombaient avec les églises, avec les couvents, avec les statues, sous le pic des entrepreneurs et des spéculateurs. On ne rencontrait partout que voitures chargées de gravats et de plâtras, de grilles de fer descellées aux chœurs des églises, de vieilles boiseries enlevées aux grands salons des hôtels confisqués et vendus à vil prix. On démolissait, sans rebâtir encore, car il y avait de la place dans les demeures délaissées par leurs habitants; et les galetas et les mansardes se peuplaient de pauvres gens que Paris avait fascinés.

Parmi eux, quelle activité, quel enthousiasme, maintenant que la guillotine a disparu de la place de

1. Mercier, *le Nouveau Paris*, t. IV, p. 130.

la Révolution! Paris, alors, presque semblable à une grande ville de province, ne se divisait point, comme aujourd'hui, en d'immenses quartiers de maisons neuves où n'habitent que des gens de mêmes mœurs, de même fortune, de même condition. Les petites maisons, asiles des ouvriers, s'élevaient à côté des palais. Il n'existait pas cette démarcation, qui, de nos jours, fait la solitude des grands espaces aristocratiques et le fourmillement des faubourgs populaires : Paris vivait dans une fusion perpétuelle des riches et des pauvres.

Hors de France, beaucoup de gens s'imaginaient que les hécatombes de la Terreur avaient fait de Paris une ville déserte, enveloppée de deuil. Mais le nouvel arrivant, qui aurait suivi l'avenue des Champs-Elysées, eût été bien vite détrompé. Jamais il n'y avait eu tant de mouvement, ni tant de luxe, sur cette chaussée splendide, ombragée d'arbres, où se trouvaient réunis tous les attraits d'une vie agitée. De tous côtés partaient des bruits d'orchestre, des sons stridents d'instruments de cuivre, des ronflements de tambours; de tous côtés se groupaient des chanteurs ambulants, entourés d'oisifs; des baladins établis sur des tréteaux et vociférant pour retenir les curieux payants. Ici, des orateurs bénévoles, perchés sur les chaises, narraient les victoires des troupes républicaines, ou prêchaient les doctrines que les clubs fermés ne pouvaient plus faire entendre. La police les pourchassait. Ils recommençaient ailleurs. Pendant ce temps circulaient, en double rang, des phaétons, des wiskis conduits par des femmes, le fouet en main, qui, arrivées au bout de l'avenue, descendaient pour s'épanouir sous les regards des hommes assis en expectative. Comme aujourd'hui,

les Champs-Elysées offraient la plus merveilleuse promenade que l'on pût voir, dont l'étendue immense venait se perdre sur le jardin des Tuileries, plus fleuri, plus épanoui qu'il ne l'avait jamais été.

Mais où la vie se montrait tumultueuse, bruyante, désordonnée, inquiétante, où elle était le plus attachante aussi, c'était au Palais-Egalité[1], le Palais-Royal de nos jours. Avec tout ce que le Paris nouveau comportait de plaisirs, de curiosités, de spectacles étranges, c'étaient également les vices que la furie de l'agiotage et de la spéculation engendrait. Les sous-sols étaient encombrés de bals et de cafés où se chantaient les romances nouvelles, où se jouaient de petites saynètes et des allégories aux événements contemporains. Chateaubriand, à son retour, eut la fantaisie de descendre en l'une de ces caves, et il aperçut, planté sur une table, un petit bossu qui déclamait un hymne à Bonaparte, tandis que, derrière le comptoir, présidait aux beuveries une femme effrontée, la poitrine à demi nue.

Le soir, toutes les galeries, toutes les allées de ce palais marchand se garnissaient de promeneurs, au milieu d'une foule de prostituées, portant, en évi-

1. Mercier, *Nouveau Paris*, t. III, p. 226.

« Les intrigants, les faussaires, les filous, les escrocs, les joueurs, les accapareurs, les filles publiques, en un mot tout ce qu'il y a de nuisible à la société se trouve rassemblé dans des coins obscurs, dans des mansardes, dans des greniers. Tout cela fond, à point nommé, sur le sol du Palais-Egalité et remonte dans son quatrième étage, après avoir exercé toute la journée son brigandage industriel. La profession d'intrigant et d'escroc est tellement répandue qu'elle forme une classe nombreuse qui a ses rapports, ses coutumes, ses usages. Si vous n'êtes pas du secret, vous serez trompé en tout et sur tout. L'étranger ne voit rien de ce qui est sous ses yeux. Il entre au café de Valois ou de Foy, au café de Chartres ou de la Rotonde et il ne reconnaîtra ni la physionomie d'un capitaliste, ni celle d'un fripon. » (*Ibid.*, t. IV, p. 191.)

« Dans les souterrains du Palais-Egalité, l'Académie des Quinze-Vingt attire la foule. Une Diane échevelée, gorge rebondie, joue du cor. Un portefaix frappe un énorme tambour. Ce sont ces cafés qui ont amené la mode des concerts d'harmonie. On y joue même la tragédie et l'opéra bouffon. »

dence, la marque de leur infamie. Les émigrés n'y étaient pas rares, se cherchant, se reconnaissant d'un signe, et des chefs de Chouans aussi au nombre de plus de quarante, disait le *Moniteur*, qui venaient y donner des nouvelles des révoltés de l'Ouest et du Midi et propager le mot de passe envoyé par les princes ; tous, personnages louches, aux mains sales à la tenue insolente, disait Mercier. La police finit par s'apercevoir de ces rencontres suspectes, et peu de temps avant le Consulat, elle interdit et ferma le café Valois, connu sous le nom de « café des Incurables », parce qu'il était le lieu préféré de tous les ennemis de la République, d'où partaient les bruits les plus alarmants pour l'opinion.

Le jour, c'était une autre cohue, plus dangereuse, plus troublante, plus pernicieuse encore, sur les marches du perron, où l'on trafiquait de toutes les marchandises ; où en quelques minutes, les pièces d'or subissaient des hausses imprévues ; où des fortunes considérables se constituaient en quelques heures et se désagrégeaient de même, par un jeu immodéré. Là, se rencontraient tout ce que Paris abritait d'équivoque, tous les étrangers sans aveu, tous les aventuriers, tous les paresseux, tous les audacieux, que la fortune des favorisés tentait : commis de banque, garçons coiffeurs, domestiques, habitués des cafés et des tripots, recommençant, à un siècle de distance, les folies de la rue Quincampoix, sous le Régent ; sans foi, sans loi, usant de toutes les ruses et même de la violence, pour réaliser un gain sûr, jusqu'à dépouiller une pauvre femme venue de la banlieue pour vendre du pain.

Et cette mêlée, ce grouillement de tous les coquins et chenapans de Paris, cette foule cosmopo-

lite de Juifs, d'Allemands, de Suisses, d'Italiens, était devenue à la fin un danger public que la police était impuissante à conjurer, parce qu'il y avait, dans le nombre de ces agioteurs, des hommes que le Directoire était forcé de ménager par besoin d'argent ; des hommes maîtres des bureaux dans les Ministères par la corruption, achetant les subalternes aussi bien que les ministres, pour obtenir l'impunité.

En vain, Bailleul avait demandé aux Cinq-Cents une loi contre les agioteurs, « défendant à tout individu de vendre dans les lieux publics, autres que la Bourse, l'or, l'argent et les marchandises dont il ne sera pas propriétaire » ! La sanction de la loi était deux ans de prison et même l'exposition publique et la confiscation des biens. Rien n'y fit. Il fallut n'ouvrir la Bourse qu'une heure par jour, et de plus n'en tolérer l'entrée qu'aux vrais commerçants.

Et cette ardeur maladive pour la spéculation était répandue partout, jusque chez ceux qui semblaient le plus éloignés de ces tripotages. Il n'y avait pas de femme qui ne fît du négoce, qui n'achetât, pour les revendre, des denrées, des épices, des cotonnades, des toiles et des soies, cherchant ainsi un supplément de ressources à son budget en déficit, depuis la Révolution. Femmes élégantes et ouvrières, toutes s'efforçaient à placer, avec avantage, ce qu'elles avaient accumulé dans leurs salons, ou leurs mansardes.

Aucune, alors, ne craignait de s'aventurer dans les rues, depuis que les clubs étaient fermés et que les magasins et les boutiques mettaient un nouveau luxe en leur étalage. Les vitrines des bijoutiers étin-

celaient des plus belles parures enlevées aux dépouilles des émigrés, et les affaires de ces commerçants étaient excellentes, quand ils avaient la clientèle des grandes coquettes, qui avaient plu aux parvenus de la veille, à ceux qui, en une heure, par le jeu, ou par une spéculation hardie, avaient gagné une fortune. Les femmes aimaient les bijoux, les pierres précieuses, les matières d'or ou d'argent qui croissaient en valeur, à mesure que s'avilissaient les assignats, et que la solidité du crédit public diminuait. Et, chaque jour, ces magasins naissaient plus nombreux, agencés par d'anciens domestiques, qui, ne trouvant plus de grands seigneurs à servir, employaient leurs économies à faire du commerce. Plus nombreux, encore, les restaurants, les cafés, les retraites de plaisir, tenus par les cuisiniers inoccupés, depuis qu'il n'y avait plus de cour, ni de courtisans grassement rétribués. De même, enfin, les pâtisseries que les femmes à la mode fréquentaient et avaient mises en vogue.

Le centre de Paris, — c'est-à-dire, en ce temps-là, les rues qui avoisinaient le Palais-Egalité, — commençait à être mieux tenu et plus propre. Les beaux magasins faisaient leurs abords engageants. Le soir, ils resplendissaient de lumières, jusqu'à dix heures, ce qui n'était jamais arrivé au temps de la popularité des clubs et lorsque « le Manège », où dominaient les « montagnards », persistait à faire entendre le chant de la *Marseillaise* et le roulement du tambour, à l'entrée et à la sortie de ses membres.

Puis, à côté de ces magasins brillants, sur le mur d'une maison en ruines, sur les clôtures de planches, sur les bornes, sur les portes, des affiches multicolores, des affiches innombrables, disparaissant sous d'autres du matin au soir : affiches de

théâtre, affiches de commerce, affiches pour des ventes de mobiliers et de marchandises, affiches pour un service nouveau de messageries; toutes répandues à profusion par les imprimeries qui s'étaient créées à la suite de l'abrogation des brevets d'imprimeur. Elles répondaient alors à ce besoin de renseignements et de lumière, qui harcelait cette population débridée et cupide, chaque jour aiguillonnée par de nouvelles recrues de citoyens.

Forcément ce devait être aussi le temps prospère des maisons de jeu[1] où venaient tenter la fortune

1. Barras, en ses *Mémoires* (t. III, p. 241), en donne une liste assez complète : en voici quelques citations :

Indépendants de la régie. « Rue Honoré, petit hôtel de Noailles, maison tenue par la veuve Bentabole avec, pour associé, Cayeux, ancien traiteur qui avait fait sa fortune en vendant des étouffoirs.

Rue Honoré, 58, maison tenue par la femme Raynal, qui était protégée par François de Neufchâteau. On l'accusait de fournir des filles aux députés. Le matin, venaient chez elle des émigrés, des fournisseurs. Le soir, on jouait. Ceux qui ne jouaient pas montaient au second, faire de la politique. On savait ce que cela voulait dire.

« Rue Honoré, maison Venua : autre maison de jeu tenue par la femme La Boucharderie, maitresse de Chénier. On y jouait la bouillotte. Il y venait des militaires, des agents diplomatiques. On disait que la baronne de Staël fournissait les fonds, par ses libéralités à un nommé Vivien, homme immoral, lié à la femme La Boucharderie, mais qui avait pour maitresse une femme Cauchois.

« Rue de la Loi (Aux Trois Pigeons), la maison de jeu était tenue par une femme Vienay, qui favorisait les orléanistes.

« Rue de Cléry, 96, la maison était tenue par une dame de Saint-Brice, ancienne femme de chambre, ci-devant attachée à la Dauphine ; elle était l'amie de Mmes Tallien et Chateau-Renaud, mais surtout une aventurière, dont le père tenait un hôtel garni au faubourg Saint-Germain. Elle avait été mariée à un garçon boulanger.

Rue Basse-du-Rempart, 337, la maison était tenue par une dame La Fare, nièce du maréchal de Biron. Le général Schérer, grand joueur, était un habitué de cette maison.

« Place des Victoires, 16. Là se tenait le club des Banquiers, où se réunissait, sous l'égide d'une dame Frémont, tout ce qui appartenait à la finance. »

Il y avait ensuite ce qu'on appelait des maisons de rassemblement.

« Rue Ville-l'Evêque, nº 987, se tenait un tripot orléaniste, sous la présidence d'une nommée Bonnecarrière.

« Rue Honoré, 90, la maison était sous la surveillance d'une dame Laurine. Là, on trouvait des hommes qui formaient la queue du club de Clichy, et l'on y rencontrait la comédienne Raucourt, l'Anglaise Eliot, la

et la chance ces aventuriers insatiables. Le besoin du plaisir ne pouvait attendre. La vie s'était faite persécutrice inlassable pour tout le monde. On voulait la fortune, tout de suite, sans délais; et puisqu'il n'y avait plus de castes privilégiées, puisque chacun était classé suivant son apparence, il fallait que cette apparence fût éblouissante. Le jeu seul rassasiait tant d'appétits, et les tripots pullulaient, répandant partout une fièvre d'émotion malsaine, favorisant les vices, excitant toutes les convoitises. On criait contre cette licence et ces mauvaises mœurs. Des placards appelaient la sévérité du législateur contre ces clubs malpropres. Sous la pression de l'opinion, ils étaient fermés, mais bientôt réouverts, parce que c'était un lieu d'espionnage où la police venait se renseigner, la plupart étant présidés par d'anciens émigrés.

De même on vit aussi se multiplier les boutiques de revendeurs[1] où se trouvaient entassés, par suite de confiscation, les meubles des grands seigneurs et les dépouilles des sacristies et des églises. Il y avait

femme Demailly, dite Charpentier, qui avait été la maîtresse de Barrère, secrétaire du Comité de Salut Public. De lui, elle obtenait des renseignements qu'elle vendait aux Anglais. Elle possédait une maison de campagne à Meudon, et, dans le rapport fait à Barras, il est dit que, si on perquisitionnait dans cette maison, on y trouverait sûrement des choses intéressantes. Lorsque lord Malmesbury vint à Lille pour les négociations de la paix, la femme Demailly s'y rendit aussi pour le voir. Le banquier Pargot avait fourni l'argent du voyage. Il était accusé, ce banquier, d'avoir reçu, tant de la Suisse que de l'Angleterre, 8 millions pour faire l'agiotage des mandats territoriaux et ensuite pour les déprécier. »

On citait aussi, comme intéressée aux maisons de jeu, une femme Thiolon, qui avait pour associé d'Aoust. Sotin, en ce temps préfet de police, avait donné à cette femme la régie des jeux, pour l'enrichir.

On citait, enfin, un nommé Dalzen comme étant à la tête de la régie en activité. Ce Dalzen était un ancien banquier de jeu de la princesse de Lamballe, et quoique ex-perruquier, il avait eu l'honneur de tailler chez la reine. Il avait pour associé un certain Varnière, ancien banquier à Spa, et le marquis de Gavelle, ancien capitaine de cavalerie. Avec ses bénéfices de jeu, le marquis de Gavelle soudoyait les partisans du prétendant.

1. Mercier, *Tableau de Paris*, t. IV, p. 137.

de tout, en ces boutiques : des objets du plus grand prix à côté d'objets intimes; des chefs-d'œuvre à côté d'insignifiants ustensiles de ménage. Le plus souvent, ils avaient fait partie du butin des présidents de clubs ou de sociétés populaires. On avait vu, aux doigts de ces hommes, au début de la Révolution, des bagues magnifiques, et leurs chemises taillées dans des aubes d'enfants de chœur; tandis que, par dérision, montés sur des ânes, des chenapans, avec les ciboires des églises, allaient, de rue en rue, se les faire remplir de vin chez les marchands. Et puis, un jour, ces richesses méprisées avaient été fondues et envoyées à la frappe, ou bien changées contre de bonnes espèces sonnantes; ces choses exquises, — où le talent des grands artistes s'était épanoui merveilleusement, — subissaient, à la fin, la honte d'un voisinage salissant.

Ailleurs, les berges de la Seine, les quais, les abords du Louvre, le pont au Change, la place de Grève, offraient un spectacle curieux dont l'observateur eût pu tirer un jugement certain sur la détresse, qui régnait parmi les ouvriers et la petite bourgeoisie. Là, se suivaient des abris de toile grossière, montés sur de longues perches, au-dessous desquels pendaient en chapelets des harengs fumés et des merluches. Dans des terrines, sur une table à tréteaux, de grosses feuilles vertes, en guise de salade; des lentilles nageant dans une sauce claire et des pruneaux bouillis. A côté, entre deux pavés, une marmite sur un feu de charbon, laissant échapper la fumée de son bouillon. Chacun venait s'asseoir devant la table, et on servait, dit Mercier, « trois harengs grillés, saupoudrés de ciboules et arrosés de vinaigre, le tout pour un billet de

quinze sols ». Et il y avait des centaines de mangeurs de toute condition, qui, pressés par la faim, se hâtaient d'avaler leur portion, sans songer aux arêtes.

Tout le petit peuple des artisans et des commis s'en allait aux Prés-Saint-Gervais, le dimanche, pour se divertir, au temps des fraises, des groseilles et des cerises, avec de jolies filles très peu farouches, toutes jolies, dit encore Mercier ; et, de loin, on les voyait monter, en folâtrant, la côte de Belleville, où les chemins serpentaient à travers les arbres. Eux lançaient, à toute gorge, les chansons propagées par les journaux satiriques : *les Écus rognés*, *les Cloches*[1], les épigrammes contre Barras et les

1. *Le Voyageur, Journal de Prudhomme :* sur les Écus rognés.

Sur l'étoffe de sa pratique
Le tailleur rogne adroitement ;
On voit, sur la caisse publique,
Le fournisseur en faire autant.
Notre or est, avec imprudence,
Rogné par les agioteurs ;
On devrait bien en conscience
Rogner les ongles des rogneurs
etc., etc.

Le Thé, juillet 1797.

SUR LA NÉCESSITÉ DE RÉTABLIR LES CLOCHES

Par une Femme Poète de l'Institut national.

Plus ni cloches, ni battants
C'est le vœu d'une horde ;
Qui sait que, dans l'ancien temps,
Les cloches n'allaient pas sans
La corde, la corde, la corde.

Les Jacobins, que j'entends
Crier miséricorde,
Seraient moins recalcitrants,
S'ils ne voyaient là-dedans
La corde, la corde, la corde.

Sur les cloches, maintenant,
Puisque chacun s'accorde,
Ne serait-il pas prudent
De rétablir seulement
La corde, la corde, la corde.
Etc., etc., etc.

autres directeurs. Et toute cette jeunesse riait, ne pensant qu'à ses amours, oubliant sa misère et sa faim.

On la découvrait, on la sentait partout, cette misère. Jamais il n'y eut pareille discordance entre le logement et les mœurs de l'humble habitant de Paris. Une visite chez un petit bourgeois ou chez un réfugié de la province, vous laissait voir des meubles riches, restes d'une splendeur disparue, près d'un pétrin grossier, et des chenets dorés, dans une vieille cheminée de plâtre, sans plaque; tandis qu'un cordonnier, ou un tailleur, offrait à ses amis en visite un verre de vin choisi, marasquin ou liqueur des îles, acheté pour rien à une vente d'aristocrate; tandis qu'un marchand de salade habitait un jardin anglais, au milieu duquel se dressait un buste en cuivre de Louis XIV.

Cependant, à mesure que le Directoire se prolongeait, les petits boutiquiers reprenaient leurs habitudes de flânerie, de critique et de fronde, au seuil de leur porte. Ils avaient vu passer sous leurs yeux comme un spectacle intéressant, les charrettes des condamnés pour la guillotine, n'osant manifester ni répulsion, ni pitié. Ils avaient lu, indifférents, les affiches; ils avaient lu les brochures diffamatoires contre la République, aussi répandues que les affiches et payées par l'or de Pitt. Inertes, ils avaient subi le Vendémiaire des royalistes et la réaction républicaine de Fructidor, souffrant toujours de la rareté des ventes, de la dépréciation des assignats, mais se taisant dans la crainte du pire; et maintenant qu'ils ne redoutaient plus les délations, ni l'expiation suprême, ils s'unissaient à tous ceux qui eussent voulu, dans le gouvernement, plus de

virilité et surtout plus d'honnêteté. Ils formaient la masse des mécontents prêts à se donner à un nouveau maître[1].

Oh! la liste était longue de tous leurs griefs!

Lagarde, le secrétaire général du Directoire. Lagarde, disait Lareveillère-Lépeaux, à qui l'on pouvait très justement appliquer cette observation, « que l'insolence est une médaille dont le revers est la bassesse », était accusé d'avoir dépensé plus de cent cinquante mille francs en frais de réparations et d'embellissements, dans les lieux qu'il habitait au Luxembourg. Il avait de nombreux chevaux, de superbes équipages; et à sa maison de Suresnes, il avait fait transporter des glaces, des tapisseries, des porcelaines, des cristaux, une batterie de cuisine, qui appartenaient à la République.

Aux Cinq-Cents, Poulain-Grandpré apportait des pièces qui contenaient les faits suivants : « Le 29 prairial an VII, le commissaire de police de la section du Théâtre-Français trouva 35 canons dans la cour du citoyen Oudot. Celui-ci répondit au commissaire que ces canons, primitivement au nombre de 44, pesaient 450 milliers de livres ; qu'ils venaient de l'arsenal de Metz; qu'ils avaient été donnés, en payement, au citoyen..., charron, pour fournitures par lui faites à l'armée d'Angleterre, et cela sur l'autorisation du ministre Schérer; que lui, Oudot, avait acheté ces canons à raison de 60 centimes la livre, et qu'il devait les revendre aux fonderies nationales. »

Et toujours aux Cinq-Cents, Doche, de Lille, confirmait ces dilapidations des agents du Directoire. Nos canons sont donnés en payement, disait-il. Un

1. *Le Thé.* juillet 1797.

citoyen Gaillard avait reçu, pour sa part, 22.500 livres de canons de forteresse.

Puis c'était Rapinat[1], le beau-frère de Rewbell[2], l'un des cinq premiers directeurs, que l'on accusait d'avoir mis à sec les trésors de l'Helvétie conquise.

Et Trouvé, le destructeur de la Cisalpine par ses exactions, déchu enfin de sa carrière diplomatique, traînant à sa suite un cortège fastueux de laquais et trois caméristes pour sa jeune femme, Mlle Thouin !... Et Faypoult, que sa brouillerie avec sa femme démasquait en toutes ses vilenies ! Et Palais, que Schérer appelait l'organisateur en chef de ses rapines : il fit perdre à la République un million, rien que sur une vente d'effets d'artillerie qui se trouvaient à Antibes, en état de servir. Et Collot, et Savignac, et Lagorce, riches à plusieurs millions, après quelques années de service, eux qui, auparavant, n'avaient de crédit qu'au Mont-de-piété !... Et Peyras, qui, destitué pour vol de chevaux à Meaux, conservait son influence sur Schérer et tenait auprès de ses bureaux un cabinet public d'affaires !

1. *Journal du Commerce*, p. 1210.

« Le nom de Rapinat lui vient de son bisaïeul, qui, dans la guerre de la succession d'Espagne, fit de tels dégâts et maraudes que ce nom de guerre lui en resta. D'ailleurs Rapinat était bâtard et n'avait point d'autre nom à transmettre à sa famille.

Sur ce personnage, Alexandre Rousselin de Saint-Albin, qui avait accompagné le général Chérin en Helvétie, fit courir ce quatrain dans la presse :

La pauvre Suisse qu'on ruine
Voudrait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine
Ou rapine de Rapinat.

2. *Le Voyageur de Prudhomme*, 2 messidor an VII, disait aussi : « L'ex-directeur Rewbell, en sortant du Directoire, a tout emporté, meubles, effets, porcelaines, appartenant à la nation, entre autres un service évalué à 12.000 francs : ses fils se sont approprié tous les chevaux et harnais : sa femme, très prévoyante et très bonne ménagère, a eu une violente altercation avec le portier, qui voulait s'opposer à l'enlèvement d'une pelle et d'une pincette.

Et les fournisseurs Gobert et Séguy gravement soupçonnés au sujet des cent millions fournis par le Portugal ; et Ramel, aussi, ministre de la Guerre durant quelques mois, accusé d'avoir passé le bail des Salines de l'Est et de s'être réservé une part dans les bénéfices, pour lui et ses employés ; et Masséna mettant en coupes réglées les richesses de Rome et vendant les fortifications de Manheim, après l'avoir prise, pour en percevoir le prix de la démolition ; et le général Brune ; et Fouché ; et Merlin, propriétaire du calvaire du Mont-Valérien, du Raincy et de la superbe terre de Montmorency ; et Daubigny, commissaire près l'administration des Subsistances militaires, aux bureaux de la Guerre, que l'on soupçonnait d'avoir volé, aux Tuileries, le bâton royal et des flambeaux en or massif ; et que d'autres encore !

L'avilissement du caractère était si général que Barras, en ses *Mémoires*, — lui, aussi vénal que les plus compromis, — raconte qu'à la veille des élections il fit dresser une liste des citoyens capables de se vendre, pour soutenir son gouvernement ; et tous se vendirent.

Que de bruit, enfin, que de récriminations sur l'emprunt forcé de cent millions, pour lequel chacun se récusait, se faisant pauvre ! que d'injustice même, puisque l'un des plus fortement imposés, le citoyen Carrichon, se donna la mort, plutôt que de subir sa taxation à cent mille francs.

Pour apprécier la détresse publique, il suffit de lire aux *Petites Affiches* les annonces commerciales de cette époque. Elles y sont d'une rareté désespérante. On demandait à acheter des biens patrimoniaux. Quelques femmes s'offraient pour des ménages à tout faire ; des jeunes hommes comme

cochers. De petits bourgeois tâchaient d'amener chez eux des locataires en pension. On offrait des appartements ayant vue sur les Tuileries; du lait virginal à la sultane; un cheval, un wiski, harnais, bride et fouet pour 600 francs; une location de cabriolet et un homme pour 250 francs par mois. Les Didot mettaient en vente l'ouvrage de *Don Quichotte* traduit par Florian; un autre libraire, un ouvrage de botanique, traduit de l'allemand, pour les femmes et pour les amateurs de plantes. Une seule annonce, durant l'espace de quelques mois, est vraiment commerciale et donne un aperçu de l'exiguité des ressources des petits ménages parisiens. C'est aux *Petites Affiches*, vendémiaire an VIII, celle de Buzenet père et fils, qui tiennent le *Gagne-Petit*, rue du Vieux-Colombier.

Il n'y avait de bien-être, d'insouciance, de folle vie que chez les parvenus, dans la nouvelle société qui avait pris la place de l'ancienne : fournisseurs, agioteurs, entrepreneurs, enrichis, femmes légères, aristocrates même, qui avaient vendu le reste de leur patrimoine pour céder à l'entraînement général vers les plaisirs. On les voyait, alors, ceux-ci ou celles-là, aux Champs-Elysées, ou bien aux pâtisseries à la mode, ou bien au bois de Boulogne, à Bagatelle, rendez-vous des gens les plus huppés, les plus connus, les plus cités. On dînait à cinq heures, et ensuite on allait à l'Opéra, vers six heures, pour le ballet de *Psyché*, ou aux beaux concerts de Garat rue Saint-Marc. Un autre jour, rue Saint-Lazare, aux Folies-Boutin, où l'on trouvait des gazons verts, des fleurs odorantes, des bouquets de bois remplis de chants d'oiseaux, les temples de Vesta et de la Sibylle, une grande cascade et la grotte de

Neptune. Là, chaque allée était garnie de deux rangées de chaises, sur lesquelles se prélassaient les oisifs, jeunes femmes et jeunes gens venus pour s'y rencontrer. Le feu d'artifice éclatait. Puis une troupe folâtre de Grâces et d'Amours courait, voltigeait, jouait de tous les jeux connus à Cythère. Et les femmes regardaient, regardées à demi vêtues, sous un voile qui ne dérobait rien à la vue. Et pendant ce temps, on parlait de Bonaparte, des visites faites à « Bagatelle », ou des petits soupers de Mme Ervieux, chez qui allait Barras, accusé par Bertin d'Antilly, en son journal *le Thé*, d'avoir oublié de payer à cette jolie femme une somme de 100 livres. A Tivoli, les entrepreneurs du spectacle attiraient les curieux avec une reprise de *la Descente d'Orphée aux Enfers*, pantomime en plein air sur une montagne, — disait l'annonce, — que « l'illusion des lumières rend presque naturelle, dont le sommet vomit des flammes d'un volcan, et qui offre à sa surface les bouches de l'enfer, rendues effroyables par le fracas des feux d'artifice ». Au parc de Mousseaux, on accourait pour assister à la descente en parachute du citoyen Garnerin, précédée de l'ascension d'une riche escadrille de ballons dorés enlevant une Vénus aérostatique.

Ces spectacles étaient fort suivis. Le mauvais temps n'arrêtait point leur vogue. Et l'astronome Lalande et l'aéronaute Blanchard faisaient annoncer leur excursion dans les airs, en ballon, alors qu'un amateur physicien tentait l'expérience du vol à tire-d'aile. Malheureusement, le lendemain, on annonçait l'insuccès des aéronautes et du physicien, tombé perpendiculairement, en se brisant le nez et les dents. Partout où il y avait fête, il y avait foule. Celle de Saint-Cloud avait ses fidèles, comme de nos

jours. L'affluence y était énorme, disent les journaux de l'époque.

Cette société oisive, riche de la veille seulement, ne demandait que du plaisir et le venait chercher avidement, copiant les habitudes des femmes le plus en vue, de Mme Tallien, de Mme Cambys, de Mme de Château-Renaud. Mme Tallien allait souvent à « la Chaumière » du Montparnasse en boguey déjeuner de laitage; aussitôt, parmi les femmes qui s'amusaient, qui recevaient les hommages des parvenus, ce fut un motif d'y aller aussi; de même, manger du beurre et des œufs frais aux rendez-vous de la Muette. Et les théâtres se remplissaient chaque soir d'une foule impatiente de jouissances nouvelles, quoiqu'on y fût mal assis sur des bancs incommodes. Commencé à six heures, le spectacle finissait avant onze heures. On montait en voiture. Et les bouquetières, postées aux alentours, s'installaient sur les sièges d'intérieur, et, pour vendre leurs bouquets et leur personne désœuvrée, violentaient les récalcitrants et les embrassaient passionnément. Il fallut que la police mît fin à ces entreprises amoureuses.

Dans les petits théâtres des boulevards, les femmes surtout se plaisaient, attirées par l'inconnu, certaines de n'y être point remarquées et de prendre leur plaisir avec autant de liberté que les petites ouvrières. Il y avait plus! Vers « l'Ambigu-Comique, dit Mercier, il était une allée discrète où se tenaient de petits soupers nocturnes dont elles raffolaient ». Voilà jusqu'où allait le goût des distractions populacières.

Tout ce qui flattait les sens devenait à la mode. Les privations subies pendant la Terreur avaient excité tous les appétits et tous les désirs. Jamais

les salles de restaurant n'avaient été si luxueusement décorées. Les dorures et les glaces y rayonnaient, le soir, aux grandes lumières des lustres. Méot dirigeait le restaurant le plus achalandé; et au Bois de Boulogne triomphait le glacier Garchi, dont les buffets étaient surchargés des fruits les plus rares et les plus exquis. Car on prenait, en ce temps-là, comme une marque de supériorité toutes les dépenses extravagantes, et l'on n'honorait que les gens prodigues de leurs richesses. C'était la seule manière de se distinguer. Les titres d'aristocratie abolis et les livrées supprimées, ceux qui sortaient en voiture se trouvaient perdus dans la foule anonyme, puisque les voitures se ressemblaient avec les mêmes panneaux, sans aucun écusson et recouvertes du même vernis.

De vieilles femmes de la noblesse, privées de leurs armoiries, en étaient mortes de dépit. Quelques-unes, comme M[me] de Coislin, dont parle Chateaubriand, ne sortaient plus de leur hôtel, confinées, en compagnie de leurs chiens, dans une pièce où elles vivaient des souvenirs du passé et de moqueries sur le présent.

Oh! quel contraste entre ces vieilles aristocrates et la société nouvelle! Ce n'est plus dix ans qui ont passé, mais un siècle, sur toutes ces existences.

En apparence, pourtant, il semblait que la vie se continuât, comme en un temps de paix et d'habitudes régulières. Chaptal, le chimiste distingué, dans une séance publique de la Société d'agriculture, racontait les efforts des habitants des Cévennes pour fertiliser le flanc aride de leurs montagnes; le poète Delille promettait ses *Géorgiques* et *l'Homme des champs*. *Le Moniteur* imprimait

les noms des examinateurs à l'Ecole polytechnique, nouvellement créée, et il indiquait la date des examens, en vendémiaire et en brumaire. On se préparait à transformer en jardin la cour du Louvre et à inaugurer la première de nos expositions publiques. Enfin, on installait un panorama, le premier qu'il y eût eu à Paris : une vue de la grande ville, prise du haut des Tuileries, à laquelle huit peintres avaient travaillé pendant soixante-dix jours.

Chacun s'efforçait maintenant à rendre le séjour de Paris agréable. Il y avait un lieu charmant, absolument abandonné. Quelques journaux entreprirent d'y attirer les promeneurs. Ils s'unirent pour vanter le Jardin des plantes, disposé par le grand Buffon, disaient-ils, et dans lequel on retrouvait les restes de la ménagerie de Versailles, des lions, des lionnes avec de jeunes chiens; des ours noirs et blancs; des aigles, quelques loups et des louveteaux, deux éléphants, les seuls qui fussent en Europe, à cette époque ; au milieu des parcs, vivant en commun, des cerfs, des gazelles, des zèbres, des taureaux, des chèvres rares, des dromadaires. On annonçait ensuite que les chevaux antiques de bronze, transportés de Venise à Paris, après les triomphes de Bonaparte, allaient être érigés sur la place des Victoires et attelés au char triomphal de la République. Enfin, à la fête patriotique qui avait lieu le premier jour de l'année républicaine, c'est-à-dire le 1er vendémiaire, le gouvernement s'efforçait de rendre cette cérémonie imposante et superbe.

Mais toutes les grandes maximes, affichées par le gouvernement en ces fêtes publiques, toutes les entreprises officielles, tous les efforts individuels

étaient insuffisants pour rendre à la société, si profondément bouleversée, l'enthousiasme des jours heureux. Le peuple en avait trop entendu et trop vu ; et en l'état de léthargie morale où il était affaissé, il lui fallait un aiguillon plus puissant pour le réveiller. Camille Jordan, un jeune député de Lyon, un éloquent et sentimental orateur, que Mme de Staël accueillait en son salon, fut le premier qui le comprit, le premier qui osa parler, à la tribune des Cinq-Cents, de ce besoin, inné en l'homme, d'un culte religieux. Son discours pour le rétablissement des cloches[1], fut le premier assaut donné à l'indifférence dont la société était imbue. S'il ne réussit point, il laissa en germe, dans les esprits, l'espoir d'un retour au catholicisme. Les cloches devinrent un sujet de conversation et de discussions passionnées, et l'on vit reparaître, dans les rues, des confessionnaux pour une destination inconnue.

Il y avait, au surplus, dans Paris, à côté du monde du plaisir, du monde officiel, un monde obscur et silencieux, de bourgeois, de rentiers, de petits nobles qui n'avaient point émigré. Ce monde-là, quoique très malheureux, attendait patiemment le retour de l'ordre, sentant bien qu'une grande nation civilisée ne pouvait vivre longtemps dans l'anarchie, et se fondant sur la faiblesse du gouvernement, sur le désarroi de la police, il entr'ouvrait discrètement ses salons. Les émigrés, rentrés sous des noms d'emprunt, ramenaient avec eux le charme des manières, la correction du langage, cette urbanité dans les idées que l'aristocratie avait tou-

1. Dans le peuple, ce discours lui valut le surnom de *Jordan Carillon*, de *Jordan les cloches*.

jours pratiqués. Les belles résidences de la banlieue se trouvèrent bientôt habitées. Les familles réfugiées à Paris, pour se soustraire à la fureur des paysans patriotes, commençaient à délaisser leur appartement misérable et revenaient à leur domaine rural, afin d'y rétablir leur fortune par l'économie. On empruntait à douze pour cent, nous dit Lacretelle. Il fallait regarnir les forêts dépouillées de leurs futaies, rebâtir les murs écroulés et repeupler les étables vides. Quelques-unes de ces familles se trouvaient plus riches après cette traversée d'orages révolutionnaires. Elles avaient recueilli l'héritage de leurs parents morts sur l'échafaud, et les mariages, rendus faciles par cet accroissement de fortune, s'enregistraient tous les jours plus pressés et les naissances plus fréquentes.

Respectueux des traditions, préservé des souillures de la rue par l'éducation, ce monde-là vivait entre soi, fuyant la promiscuité des gens que l'on ne connaissait point la veille. On évitait les domestiques, enrichis par des spéculations heureuses, qui s'empressaient d'éclabousser de leur morgue leurs anciens maîtres, devenus pauvres. Car on voyait, en ces années tristes, les descendants des Conti donner des leçons d'écriture pour subsister, et Laromiguière, l'illustre philosophe, s'offrir aux *Petites Affiches* pour des leçons de littérature. Après des souffrances inouïes, rompant leur exil, la plupart des émigrés avaient été forcés de mendier l'emploi le plus inférieur pour ne pas mourir de faim.

Taine cite M. des Echerolles, jadis maréchal de camp, qui tenait à Lyon un bureau de nouvelles diligences ; M. de Puymaigre, jadis possesseur de deux millions, qui devint contrôleur des droits réunis à Briey ; M. de Vitrolles, inspecteur des ber-

geries. Mais, quelle que fût leur pauvreté, on reconnaissait toujours en eux des gens de bonne compagnie, de manières douces et polies, sachant se tenir à leur place, avec le souvenir de leur naissance, qui les distinguait de la société nouvelle, à peine dépouillée de sa grossièreté native.

Tous les parvenus affichaient, en effet, leur richesse et leur orgueil en un luxe criard dont ils s'entouraient. Les nouveaux riches n'estimaient les objets que sur leur cherté, non sur leur grâce et leur élégance. Aux murs des hôtels, on plissait les damas au lieu de les étendre, afin de démontrer son opulence en une exagération de décors. Les meubles, pour la même cause, étaient lourds et massifs ; les draperies devant les portes étaient posées au hasard, mais surtout flottantes et amples avec une profusion d'étoffe. Les couchettes du lit, dans les chambres, disparaissaient sous des rideaux somptueux, retenus par des couronnes de roses ou des flèches dorées. Les tables de nuit se dressaient à côté, en autels d'églises, habillées de dentelles et de rubans. Et ces habitudes de mauvais goût durèrent jusqu'à ce que les architectes Fontaine et Percier les eurent proscrites.

Enfin quel relâchement dans la conversation ! Mme de Genlis, à cet égard, fait de très curieuses observations. Dans le langage de ce monde nouveau, on n'entendait jamais les mots de *respect* ou d'*honneur*, comme autrefois, mais ceux d'*avantage* et de *civilité*, qui les remplaçaient. Les femmes ne se plaisaient qu'aux conversations puériles, aux récits de faits sans saveur et sans intérêt, à des médisances qui frisaient la jalousie. Elles s'inquiétaient, avant tout, de la manière dont elles étaient reçues dans un salon, et accompagnées à leur départ, comptant leurs

pas et n'en faisant point un de trop, de peur de paraître humbles. Leurs entrées étaient bruyantes, leurs sorties de même. Au dîner, tout le monde se rinçait la bouche à table, et non plus, comme autrefois, les femmes hors de la présence des hommes.

On ne soupait plus, parce que les spectacles finissaient tard, à onze heures, au lieu de dix. Enfin, on ne trouvait partout que froideur et réserve, non cet accueil charmant de jadis, qui vous rendait heureux dès votre premier pas dans les salons de l'aristocratie.

Néanmoins on ne se tutoyait plus, ajoute Miot de Mélito, et le mot de *monsieur* s'était substitué insensiblement à celui de citoyen. Quant aux femmes, si mal élevées qu'elles eussent été, elles s'efforçaient d'être gaies et spirituelles; mais elles n'y réussissaient point. Leur gaieté était de mauvais aloi, tournant, presque sans fin, au calembour. Ce fut, à cette époque, la marque de l'esprit mondain. Les dix ans de sauvages habitudes, l'usage des insultes, le mépris de la pitié, le respect de la violence avaient laissé des traces trop profondes pour disparaître en quelques mois; et il subsistait encore trop de ruines, trop de causes de rancunes et de haines, pour rendre polies et avenantes les façons d'être de la société. Les uns se moquaient, les autres méprisaient. Il ne pouvait y avoir fusion, ni confiance, entre gens dont la naissance et l'éducation étaient si différentes, se rencontrant dans la même maison pour la première fois. Et puis, les officiers de passage à Paris, — et ils étaient nombreux, — y apportaient le sans-gêne des bivouacs et le langage de la soldatesque. Il semblait, en ce pays de traditions séculaires, où les mœurs avaient été si polies et si aimables, que l'on vécût en ces pays neufs où cha-

cun agit suivant son bon plaisir, sans aucun souci des bienséances.

Les grands salons dont on parlait alors, les salons où les ambitieux cherchaient à se faire admettre et à se faire remarquer; les salons qui avaient le privilège d'exciter la raillerie ou les louanges des journaux, étaient ceux de Mme Tallien, de Mme de Staël, de Joséphine Beauharnais, de Mme Récamier; ceux du ministre Talleyrand, du fournisseur Ouvrard, du conspirateur Antonelle, et le salon de Barras au Luxembourg. Mais il n'y en avait qu'un qui comptât, celui de Mme Tallien, parce que sa beauté l'avait faite la reine de Paris et que sa coquetterie lui avait soumis le directeur le plus influent, Barras, l'arbitre souverain de toutes les faveurs du gouvernement.

Mme Tallien accueillait tout le monde, les vaincus de la politique aussi bien que les vainqueurs, les proscrits d'autrefois et les proscripteurs de demain. En sa chaumière du Cours-la-Reine[1], elle s'empressait, avec une grâce d'émotion attirante, près de ceux qui avaient besoin de sa protection. Elle ne s'excusait jamais sur son impuissance, heureuse de justifier le surnom que lui avait donné le peuple de Paris, délivré par elle du règne de la Terreur : Mme Tallien — Térésa Cabarrus — était, pour tout le monde, Notre-Dame de Thermidor.

Les hommes de lettres, les peintres, les musiciens, les chanteurs, faisaient devant elle assaut de bonne volonté, de séduction et de talent. Les géné-

1. Il y avait autrefois, au bout de l'allée des Veuves, près du Cours la Reine, une petite maison cachée par un massif de peupliers et de lilas et qu'on appelait la « Chaumière ». Elle était, en effet, recouverte de chaume mais peinte à l'huile, orné de bois brut et entourée de fleurs, comme une chaumière d'opéra comique. — *Arsène Houssaye.*

raux les plus célèbres cherchaient à lui plaire ; et il ne tint qu'à elle de fixer le jeune Bonaparte et de l'enchaîner à ses pas.

Il ne se tourna vers Joséphine de Beauharnais qu'après avoir senti l'indifférence de la belle madone. Lacretelle, l'ami de Fréron, l'un des meneurs de la « jeunesse dorée », put croire un jour qu'il serait aimé. Il raconte que, jouant avec elle aux petits jeux qui n'avaient rien d'innocent, dans les salons de la célèbre Chaumière, il obtint d'abord un baiser qui ensorcela son cœur et lui donna de grandes espérances; mais, voyant presque aussitôt un affreux petit Montagnard, obscur député, favorisé de la même façon, il comprit la nature égoïste de cette femme, qui, se sachant très belle, trop belle, ne pouvait aimer personne. Elle s'adorait elle-même.

Ceux qui ont étudié sa vie ont vanté sa coquetterie ; mais ils ont négligé de parler de son orgueil, très manifeste pourtant. Ce fut son défaut majeur qui commanda toutes ses actions. Elle aimait à se montrer en public, dans sa voiture sang de bœuf, allant au pas pour mieux jouir du triomphe de sa beauté ; elle aimait à se montrer au théâtre, où les applaudissements et les vivats de la foule saluaient son entrée dans sa loge ; elle aimait à figurer comme la plus belle, dans les cérémonies officielles où sa place était réservée. On la proclamait la reine de la mode, la dispensatrice de toutes les grâces, la régente impérieuse et obéie des destins de l'Etat. C'était ce sceptre qu'elle ne voulait point perdre. Elle avait été séduite jadis par le courage et l'énergie de Tallien contre Robespierre, en Thermidor. Mais cette énergie perdue, et sentant l'influence passer en d'autres mains, elle chercha autour d'elle celui qui la maintiendrait en cette suprématie dont elle était

si vaine. Aucun autre que Barras ne sembla plus capable de lui garder cette royauté qui l'enivrait.

Elle et lui dominèrent Paris. Les fêtes des salons de la célèbre Chaumière se continuaient dans les salons du Luxembourg; et tous ceux qui recherchaient les faveurs du Directoire voulurent s'y faire admettre. Ce fut, comme au temps de la Régence, une réunion de roués, d'agioteurs, de fournisseurs, de munitionnaires, de généraux en congé, de conventionnels errants, de ministres déchus ou de ministres en espérance, parmi lesquels il n'y avait qu'un sujet de causerie, la politique, source unique d'où jaillissaient les pots-de-vin et les parts de bénéfices acquis sans peine.

Les femmes surtout y accoururent en foule. Jamais en aucun temps, elles ne s'occupèrent davantage de négociations et d'affaires; jamais elles n'eurent tant de réclamations à poursuivre; jamais elles n'eurent tant d'influence. Tous les émigrés demandant leur radiation sur les listes, ou la restitution de leur patrimoine, s'adressaient à elles pour le succès de leur cause. Joséphine de Beauharnais ne dut qu'à Mme Tallien, — dont elle avait partagé, sous la Terreur, la cellule en prison, — de rentrer en possession de la fortune de son mari, jadis confisquée; ce qui lui permit de tenir état de maison à son tour et d'ouvrir un salon. Barras avoue, en ses *Mémoires*, que Mlle de Chastenay, une ancienne religieuse, parvint à lui faire signer la nomination de Réal, comme commissaire du gouvernement pour le département de la Seine; Mme de Staël, celle de Talleyrand au ministère des Affaires étrangères; Joséphine de Beauharnais, celle de Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie.

Chez Mme Tallien, comme au Luxembourg, il suf-

fisait à une femme d'être belle pour y être reçue. Personne ne s'inquiétait de la pureté de ses mœurs ou de sa vie. Que n'eût-on pas découvert en scrutant les secrets de Joséphine, l'une des reines de ces salons si tumultueux ; et quel triomphateur, sans vergogne, se privait d'y amener sa plus intime amie ? La mode du costume favorisait l'influence de ces belles mondaines, en troublant les sens. Elles apparaissaient à peine habillées, les jambes nues sous des étoffes légères et collantes qui moulaient sur leurs personnes les formes exquises de leur stature ; leurs pieds nus en des sandales étaient cerclés d'anneaux d'or aux doigts ; et pour cette toilette, on avait supprimé la chemise, si bien qu'il y eut parmi les femmes les « sans-chemise », comme il y avait eu parmi les hommes les « sans-culotte ».

En cette promiscuité, les mœurs de la société ne devaient-elles pas se corrompre davantage ? Mme Tallien et Barras se livraient à leurs plaisirs, sans s'inquiéter de l'opinion. Ce n'était pas autour d'eux, au surplus, qu'ils trouvaient des censeurs ; ils n'avaient que des flatteurs prodiguant les louanges et l'admiration, prêts à encourager toutes les folies. L'ardeur du monde pour les fêtes ne connaissait aucune borne. Et ceux qui évoluaient autour de la reine si vantée et si admirée des salons de Barras n'avaient point d'autre ambition que de faire durer longtemps ces joies sans cesse renouvelées. Rien ne coûtait au jeune directeur pour plaire à sa préférée, ni à elle pour plaire à son amant. Lui seul des membres du Directoire était admis aux fêtes de la Chaumière, et son influence y était prépondérante comme celle de Térésa Cabarrus sous les lambris dorés du palais directorial. Aucun des grands artistes de cette fin de siècle, aucun des plus illustres généraux de la Répu-

blique, ni Hoche au mâle visage où se reflétaient le courage et le noble enthousiasme pour la gloire, ni Bonaparte, taciturne souvent et devant elle débordant d'espièglieries imprévues, aucun ne parvint à supplanter Barras. Tallien, son mari, vivait sombre, jaloux, désespéré, attendant, mais en vain, un retour de caprice. Les fêtes se perpétuaient pour elle au Luxembourg, fêtes splendides, courues par tout ce que Paris comptait alors de personnages renommés, riches de leurs dilapidations, de leurs concussions, de leurs déprédations dans les provinces nouvellement acquises à la République. Ouvrard, le généreux munitionnaire, dont les millions se doublaient chaque année au milieu de la détresse générale, s'y faisait remarquer, pour obtenir de nouvelles concessions. Gobert, Collot, Faypoult, Trouvé, fournisseurs pour les armées qu'ils volaient, ou commissaires prévaricateurs près les Républiques italiennes, ne manquaient point de s'y montrer, lorsqu'ils étaient à Paris. Et comme familier, on y trouvait Bergoin, un échappé des Girondins, ancien conventionnel, dont les habitudes dispendieuses venaient chercher des subsides dans les millions escamotés par Barras.

C'était, en ce monde de tenue licencieuse, un impérieux besoin de jouissances immédiates; et pour se les procurer, un laisser aller à d'écœurantes bassesses. Bonaparte avait stigmatisé cet entourage du mot énergique de « pourri ».

Barras, un peu sournois en ses *Mémoires*, met beaucoup de coquetterie à raconter sa réserve et ses résistances aux œillades et aux gestes pervers des femmes qui tentaient de le suborner. Ainsi de Mme de Staël, pour la nomination de Talleyrand au ministère des Affaires étrangères, dégrafant sa robe,

en ses mouvements impétueux de supplique. Ainsi de Joséphine de Beauharnais, arrivant éplorée chez lui, hypocritement chagrine, s'enquérir du bruit, fondé ou faux, de la mort de Bonaparte en Egypte. Elle voulait lui laisser en garde ses bijoux pour les soustraire aux exigences de ses beaux-frères, Joseph et Lucien, si Bonaparte était mort. Scène tendre, qu'il fit cesser, dit-il, en lui conseillant de porter les bijoux chez le notaire Raguideau.

Quoi qu'il ait écrit, cependant, on sait que le beau Provençal, qui paradait si cavalièrement au Luxembourg, courtisait toutes les jolies femmes, et que, pour leurs caprices, il avait toujours un extrême besoin d'argent. Son traitement de directeur n'y suffisait point, ni les offrandes acceptées comme prémices d'un marché, avantageux aux solliciteurs. Sa gène, ses embarras pécuniaires n'étaient un secret pour personne. Le journal satirique de Bertin d'Antilly, *le Thé*, ne cessait de le cribler de ses railleries. « Barras, écrivait ce journal, a mangé d'avance ses appointements du mois. Barras ne sait plus de quel bois faire flèche. Des créanciers à payer, un train à soutenir, des pourvoyeurs à stipendier..., le maître d'hôtel qui ne sait plus où prendre l'argent..., la halle qui refuse de faire crédit..., des parasites qui murmurent..., des Jacobins qui crient la faim et la soif..., un petit lever désert comme une séance de l'Institut... Cent coquins offrent leurs services, et n'ayant pas une idée, pas un écu, des méchants cherchent noise à Barras sur son extrait baptistaire, comme si l'on ne pouvait pas avoir quarante ans sans jamais avoir été baptisé[1]... Des effets engagés et à renouveler..., une maison de campagne à

1. D'après la Constitution, il fallait avoir quarante ans pour être directeur, et Barras, disait-on, ne les avait pas.

entretenir; des journalistes faisant quatre repas par jour..., Ramel aux abois[1]; les dépenses secrètes taries, les ressources épuisées, les bourses à sec... »

Et un autre jour, afin de discréditer le gouvernement, *le Thé* ajoutait :

« Les armées réclament l'arriéré de leur solde; il n'y a au Trésor qu'une somme de 234.000 francs pour faire face à des besoins urgents de 10 millions; il est dû aux employés cinq mois de leur traitement; la réparation des routes et des monuments est suspendue; la fourniture du pain aux prisonniers va manquer, et le service des hôpitaux est exposé aux mêmes dangers. Nulle part on ne trouve une réserve d'argent effective. »

Les épigrammes corroboraient ces véhémentes diatribes. Sur les guérites des sentinelles, au Luxembourg, des plaisants avaient écrit :

Manufacture de sires *à frotter,*
Nous ne pouvons pas continuer la guerre
Avec cinq cartouches.
Les Anglais ne se de Pitt *eront que quand les Français*
Seront de Barras *sés!*

Enfin, les brochures satiriques étaient répandues à profusion dans les lieux publics. L'une d'elles, *les Brigands démasqués*, que l'on attribuait au général Danican, réfugié à Londres, avait comme frontispice une gravure représentant Barras. En tête se trouvaient ces lignes :

« Paul Barras, premier du nom, roi de France, de Navarre et de Lombardie, duc de Brabant, comte de Nice, duc de Savoie, prince de Liège, électeur de Cologne, etc., etc. »

1. Alors ministre des Finances.

Et au-dessous ces vers :

Plus que Néron, mon vicomte est despote.
Se pavanant sous sa rouge capote,
Ce roi bourreau pérore sur un ton
Dont rit tout bas le badaud dans sa crasse.
C'est Arlequin, Pantalon ou Paillasse.
Contrefaisant les airs d'Agamemnon !

Mais tandis que Barras, ses maîtresses, ses amis, ses protégés, se livraient à leurs plaisirs, Paris était en proie aux souterraines menées des factions les plus actives. Malgré les coups d'Etat du Directoire, malgré Fructidor, malgré Prairial, aucun des partis en lutte n'avait désarmé. Le club de Clichy[1], club des royalistes, — était devenu plus remuant que jamais, et les Jacobins, qu'en ce temps-là on nommait « anarchistes », s'efforçaient également de ressaisir leur influence perdue. A côté, — allant des uns aux autres, — les frères Bonaparte, Joseph et Lucien, s'agitaient, préparant le retour du jeune chef d'armée qu'ils renseignaient en Egypte, sur l'état de la République ; ils lui expédiaient leurs lettres par les bateaux marchands qui partaient de Marseille et de Toulon.

Personne qui ne vît alors qu'un changement se préparait dans le gouvernement. On était las des disputes parlementaires, las surtout de la guerre, qui se faisait à notre désavantage. Les émigrés, pleins d'audace, revenaient empressés de Suisse, de Turin, de Coblentz, bien accueillis dans les villes où leur opinion triomphait, entonnant dans les rues

1. Ce club se tenait rue de Clichy. maison de Girard-Desoddières. Aubry était un des plus chauds partisans de ce club (*Bourrienne. Mémoires*, t. I, p. 227). Ce club était dirigé par d'André, vendu à l'Angleterre (Barras, *Mémoires*. t. II. p. 472

le *Domine, salvum fac regem*, distribuant des cocardes blanches, si confiants en l'avenir, qu'ils faisaient signer à d'ignorants fermiers un engagement de céder la dîme, comme autrefois, au prochain rétablissement du roi. Tous les spectacles servaient de prétexte à des manifestations bruyantes. Le public accueillait avec empressement les mots qui s'appliquaient à l'incohérence et au désarroi persistants. Au théâtre Feydeau, dont la réouverture avait été permise, les royalistes, qui s'y donnaient rendez-vous, applaudissaient à outrance les allusions contre le Directoire. Pour réchauffer l'esprit républicain, le préfet de police avait ordonné que *la Marseillaise* fût jouée à chaque représentation. Mais en vain les cuivres faisaient vibrer l'hymne enflammé de Rouget de l'Isle : il n'avait plus d'échos. L'enthousiasme était mort. On ne croyait plus à rien.

Au lieu de cette foule d'avocats qui péroraient aux Cinq-Cents, comme aux Anciens ; au lieu d'une autorité faible, partagée entre cinq directeurs qui se détestaient, les gens éclairés, les républicains eux-mêmes, commençaient à désirer la suprématie d'un homme décidé, qui réprimerait toutes les factions, sinon c'en était fait de la République et peut-être de la France. Laréveillère prétend que certains chefs de Chouans songeaient à rétablir, à leur profit, l'organisation féodale, et que les vainqueurs, au retour du roi, exigeraient une souveraineté indépendante, en leurs cantons. On aurait vu, alors, le dépècement de la France, l'anéantissement de la patrie.

Ce fut l'époque où le salon de Mme de Staël, composé d'anciens constituants, d'anciens conventionnels et de députés, tenta de s'immiscer aux affaires

publiques. Jadis Barnave, les deux Lameth, Duport y avaient brillé. On y rencontra, depuis, Talleyrand, Boissy-d'Anglas, Portalis, Siméon, Tronçon-Ducoudray, Pontécoulant, Thibeaudeau, Chénier, Rœderer, Benjamin Constant, Camille Jordan qui, repoussant la monarchie, voulaient, avec la célèbre fille de Necker, consolider le Directoire, quoiqu'ils le méprisassent[1]. Tous ces hommes distingués, nullement royalistes, ennemis du club de Clichy, se retrouvaient à l'hôtel de Salm où se tenait le *cercle constitutionnel*, dont le nom seul indique les convictions favorables au Directoire.

Entre tous, on remarquait Benjamin Constant, ambitieux politique, venu de Suisse dans le sillage de Necker ; briguant un rôle qui l'eût mis en lumière. Soutenu de Mme de Staël, il ne perdait aucune occasion d'affirmer ses opinions, qui étaient aussi celles de sa protectrice. La remuante Genèvoise s'était attachée à la République, comprenant bien que la monarchie, — celle des royalistes et des émigrés, — lui enlèverait l'influence qu'elle pouvait garder en un gouvernement parlementaire. Entourée d'orateurs, elle avait foi en la puissance de la parole, et vaillante polémiste, en celle des écrits. Malheureu-

1. *Hyde de Neuville, en ses Mémoires*, t. I, p. 179.

C'est une des inconséquences de cette époque de trouver la fille de Necker parmi les soutiens du Directoire, car là n'étaient plus assurément les véritables idées libérales. Si, du reste, ce génie incontestable, trop passionné pour ne pas s'emporter quelquefois, au-delà du positif et strict bon sens, penchait vers le Directoire, c'était moins, sans doute, pour lui-même que pour ceux qui le servaient. L'esprit d'indépendance de Mme de Staël se plaisait à réunir autour d'elle des couleurs et des idées différentes. Elle accordait son amitié à un homme qui, déjà célèbre par ses premiers discours, faisait entendre à la tribune des Cinq Cents un langage tout nouveau. Camille Jordan venait de s'illustrer par un rapport en faveur des prêtres proscrits et de la liberté des cultes. L'effet en fut immense, quoiqu'il n'obtînt encore que des résultats incomplets. Il y avait plus que du talent chez Camille Jordan, c'était un caractère qui se révélait à une époque où ils étaient bien rares.

sement pour Benjamin Constant et pour elle-même, ses familiers se laissèrent gagner au prestige de l'invincible général, que l'on vit, tout à coup, à Paris, de retour d'Egypte.

Si personne, en ces mois d'affaissement et d'inquiétudes, n'avait tenté de s'emparer du pouvoir suprême, c'est que tous les hommes qui eussent pu y prétendre n'avaient point assez d'audace ni d'ascendant. Moreau et Bernadotte, malgré la popularité dont ils jouissaient, malgré l'éclat de leur nom, n'étaient soutenus par aucuns partisans, et leur force d'âme n'était point à la hauteur d'une pareille témérité. Augereau ne savait qu'obéir; et les plaisirs et les conspirations royalistes avaient émasculé Barras [1].

Joseph et Lucien, ambitieux pour leur frère, s'efforçaient de perpétuer ce gâchis universel; et lorsqu'ils s'aperçurent que tout craquait, lorsqu'ils apprirent les intrigues de Sieyès pour établir une nouvelle constitution qui eût changé la forme du gouvernement, ils appelèrent le jeune général à Paris. Les temps étaient mûrs pour une révolution.

Ils n'aimaient pas leur belle-sœur Joséphine. Ils l'accusaient, avec raison, d'une grande légèreté. Mais ils avaient usé de son salon, nouvellement ouvert, pour s'y créer de puissantes amitiés. Talleyrand, Bernadotte, Fouché avaient reçu leurs politesses et leurs avances. Bernadotte s'excusa. Il était né jaloux et envieux. Il repoussait un rôle effacé. Jadis il avait reçu de Barras des propositions plus séduisantes, et il se confinait au faubourg du Roule, en sa petite maison de la rue

1. Les dénégations de Barras sur ce point ont été infirmées par les *Mémoires* de Gohier. Et M. Georges Duruy a fait ressortir la véracité de cette accusation, en sa préface du tome IV des *Mémoires* de Barras.

Cisalpine, qu'il avait achetée vingt mille francs, après être sorti du ministère de la Guerre. Talleyrand et Fouché, ne pouvant aspirer au premier rang, et dévorés d'ambition, prêtèrent l'oreille aux paroles mielleuses des frères du général.

Cependant, à l'arrivée de Bonaparte, le 16 octobre 1799, aucune volonté ne s'imposait en cette mêlée d'opinions et d'intrigues. Le jeune héros en fut d'abord déconcerté, quoiqu'il n'ignorât pas ce que ses frères attendaient de lui, et quoiqu'il fût pressé de s'emparer du pouvoir. Il sollicita une place au Directoire. Son âge lui fut opposé. Il épouvantait les membres du gouvernement. Gohier, Moulin et Sieyès très fortement repoussèrent la proposition de faire changer, sur ce point, les termes de la Constitution.

Barras, néanmoins, l'accueillit avec bienveillance. Il raconte qu'il écouta complaisamment le général, au récit de ses chagrins domestiques, et à l'étalage de sa jalousie, pour les escapades de Joséphine[1] pendant sa campagne d'Egypte. Avec une compassion un peu narquoise, le beau Provençal décrit l'air affecté et malheureux de ce mari, lorsqu'il arriva au Luxembourg, accompagné de son aide de camp Marmont, qui le soutint par le bras à sa descente de voiture, l'aida à monter les escaliers, portant, comme un valet, la longue lévite dont il s'enveloppait au dehors. Tout ce

1. Barras, à ce sujet, est d'une méchanceté noire envers la femme du général. Il parle de ses amours avec « un petit Charles, pour lequel elle avait fait toutes les folies et à qui elle avait donné des sommes énormes et jusqu'à des bijoux, comme à une fille ». Il parle de Hoche, aussi, qu'elle aimait passionnément. Le plus curieux est de voir Barras s'indigner contre le divorce que voulait demander Bonaparte. « Les personnes qui se respectent, lui dit-il, n'en usent pas, et c'est une tâche ineffaçable, aux yeux des gens qui composent la première société. »

passage se poursuit avec raillerie. Mais Barras, comme ses collègues, redoutait le pouvoir que ce jeune général bruni au soleil d'Egypte et auréolé de toutes les légendes venues d'Orient, que l'homme de guerre, enfin, avait conservé sur les troupes, sur les autres généraux, et plus encore sur la population parisienne, excédée de misère. Ils se seraient bien passés de lui. Pourquoi était-il revenu ?

L'opinion les poussant, les directeurs lui préparèrent des fêtes, des réceptions, des dîners. On organisa des banquets. Les membres des deux Conseils y prirent part. On y but à l'heureux retour « du déporté volontaire », au général « des savantes et glorieuses retraites », à « l'enfant chéri de la victoire » ; à ses lieutenants Lecourbe, Ney, Chabron, Molitor, Humbert. Le peuple le suivait dans les rues, l'acclamant au théâtre quand il s'y montrait. A la porte de son hôtel, rue de la Victoire, les curieux, artisans et rentiers, stationnaient pour l'apercevoir à sa sortie. On aimait sa tenue nouvelle, une grande redingote grise, ceinte d'un cordon de soie qui retenait le sabre oriental pendu à son côté, et sa coiffure, le petit chapeau légendaire qu'il ne quitta plus. Tout ce que l'on écrivait sur lui était lu avec avidité. Bonaparte aurait-il un nouveau commandement ; que pensait-il des affaires de l'Etat?... Le reste importait peu.

Ces manifestations de sympathie pour sa personne, ces hommages à sa gloire lui donnèrent confiance et excitèrent son audace. Il comprit tout de suite ce qu'il pouvait oser ; et stimulé par son ambition, averti de tous les complots qui se tramaient en secret, il n'hésita plus à renverser le gouvernement qui n'avait pas voulu de lui.

Il lui fallait des complices.

Ils lui arrivèrent en abondance. Tous les généraux présents à Paris étaient venus le voir en son hôtel ; tous les meneurs des deux assemblées également, à l'instigation de son frère Lucien, président des Cinq-Cents. Seul, Bernadotte résistait toujours, malgré les sollicitations de Joseph, son beau-frère. Bonaparte avait fait la connaissance de Moreau à un dîner chez Gohier, le directeur; il avait entouré de ses prévenances ce général illustre et s'en était fait un partisan. Brune le trouvait agréable, depuis qu'il avait été félicité de sa victoire sur les Russes et les Anglais, à Bergen; Masséna, de même, après avoir reçu ses éloges sur son grand triomphe à Zurich, qui avait sauvé la France. Et familièrement, pour donner plus de grâce à ces louanges, Bonaparte appelait Brune « le valeureux Patagon », rappelant ainsi le surnom appliqué, par Danton, au général, qui avait une stature de deux mètres.

Il parlait peu, d'ailleurs, se réservant, interrogeant plutôt, craignant de laisser échapper une parole imprudente. Il se défiait du Directoire, qui lui proposait déjà un nouveau commandement, afin de l'éloigner de Paris; il se défiait de Sieyès, le plus compassé des directeurs, qui voulait imposer aux assemblées une constitution de sa fabrique, dans laquelle il aurait eu la place prépondérante.

Lui aussi, Sieyès cherchait un complice, un bras assez fort, contre les récalcitrants qui avaient rejeté son œuvre. Il avait précisément porté ses vues sur Bonaparte, dont il discernait l'ambition. Mais chez Barras, un dîner, auquel tous les deux assistaient, les avait éloignés l'un de l'autre, aucun d'eux n'ayant voulu se soumettre aux premières avances. Ils s'étaient séparés furieux et jaloux.

Talleyrand les réconcilia, apportant à ce rapprochement sa souplesse de diplomate, sa finesse cauteleuse, ses ingénieuses considérations. Et le coup d'Etat fut décidé.

Les adhérents ne se firent pas attendre. « Dès que l'on connut le plan du général Bonaparte, dit Bourrienne, ce fut à qui aurait sa part des dépouilles directoriales et de celles des deux Conseils. A ce prix les services étaient tout prêts. » Chez Lemercier, le président des Anciens, on se concerta pour l'aventure prochaine. Les Bonaparte y avaient amené leurs amis : Boulay de La Meurthe, Régnier, Courtois, Cabanis, Villetard, Cornet, Fargues, Chazal, Vimar, Frégeville, Goupil, Hervieu, Cornudet, Rousseau, Delecroy. Et Fouché, qui ne s'illusionnait plus sur la durée du Directoire, mettait aussitôt son dévouement au service des maîtres futurs. En cette société désarticulée, émiettée par les factions et livrée aux plaisirs, où plus rien de fixe n'existait, où il n'y avait plus de solide que la discipline liant aux chefs quelques bataillons, il suffisait d'obtenir la confiance de ces chefs pour s'emparer du gouvernement. Les assemblées avaient perdu leur autorité; les hommes politiques les plus résolus et les plus fermes, leur virilité et leur empire. Les seuls clubs encore ouverts n'étaient que des foyers de conspiration sans effets.

La voix du peuple était muette. La déportation et l'exil avaient éloigné et supprimé ses plus énergiques soutiens. Les autres, attirés par coquetterie dans les salons qui s'ouvraient à la société renaissante, s'étaient trouvés petit à petit contaminés en la fréquentation des belles dames, habiles ensorceleuses. Devant eux, on se moquait de la République : on l'attaquait, puis on interpellait directement ces

hommes du jour, fourvoyés dans ces réunions de royalistes; et pour ne point paraître incivilisés, ces républicains, jadis intransigeants, s'unissaient aux récriminations amères. Thibaudeau explique ainsi la raison des palinodies qui parurent si étonnantes plus tard, sous le Consulat, et la dissolution lente, mais incessante de ce grand parti républicain, qui avait été si héroïque et qui avait changé de fond en comble l'idéal même de la société française.

Barras seul aurait pu contrecarrer l'entreprise de Bonaparte. S'il se fût joint à Gohier et à Moulin — les deux directeurs qui voulaient conserver la Constitution — le coup de main des conjurés n'aurait pas réussi [1]. Mais Barras avait ses projets cachés, et se trouvait lié aux royalistes auxquels il s'était vendu. Le matin du 18 Brumaire, ne croyant point être devancé par Sieyès et le jeune général, malgré les avertissements émanés, la veille, du Corse Salicetti, il se prélassait comme toujours en son bain; puis il avait reçu Ouvrard et se préparait à déjeuner, lorsque Talleyrand et l'amiral Bruix vinrent lui demander sa démission. Gohier et Moulin étaient gardés à vue par les soldats de Moreau [2]

Les conjurés eurent donc tout le loisir de poursuivre leurs projets et de les mener à bien.

Au moment du départ du jeune conspirateur, l'étroite cour du petit hôtel de la rue de la Victoire

1. Les deux autres Sieyès et Roger-Ducos devaient seconder Bonaparte.

2. Ouvrard, *Mémoires*, t. I, p. 42 :

« Vers neuf heures, le général Moreau entra dans la cour du Luxembourg, à la tête d'une demi-brigade, tambour battant. Je me trouvais en ce moment, auprès de Barras. L'aspect de sa demeure annonçait déjà un changement de fortune. Son salon était désert. Lorsqu'on vint l'avertir que son déjeuner était prêt, la table de trente couverts se trouva servie comme à l'ordinaire; mais les convives n'y étaient pas. Je m'y assis seul avec lui. Nous vîmes entrer MM. de Talleyrand et l'amiral Bruix, qui venaient demander à Barras sa démission de la part de Bonaparte...

était emplie des généraux qui voulaient avoir leur part de faveurs après le succès. On comptait soixante-huit généraux et adjudants généraux, dit Jung, d'après les *Mémoires* de Lucien. De la rue de la Victoire aux Tuileries, puis des Tuileries à Saint-Cloud, où venait d'être transférée la représentation nationale, la marche de Bonaparte reparaissant à cheval aux yeux des Parisiens, fut un nouveau triomphe. On voyait, en son escorte, tous les colonels des régiments gagnés à sa cause, surtout Sebastiani. Le général Macdonald lui avait tenu l'étrier pour le mettre en selle. Murat et Lefebvre le suivaient, et grâce à eux, la salle des Cinq-Cents fut envahie par les grenadiers, excités par les paroles enflammées de Lucien, dont l'ardeur sauva l'issue incertaine de l'aventure. La résistance ne dura que quelques minutes. Tous les pouvoirs légalement établis disparurent à la fois, et Bonaparte demeura vainqueur. Il était devenu le maître[1].

Alors Bernadotte, qui lui avait refusé son concours[2], ne se crut pas en sûreté chez lui et découcha

1. Chancelier Pasquier. *Mémoires*. t. I. p. 143 :

« Personne ne peut avoir oublié cette apostrophe du général Bonaparte à Botot, le secrétaire de Barras, dans la journée du 18 :

Qu'avez-vous fait de cette France que je vous ai laissée si brillante ? Je vous ai laissé la paix, je retrouve la guerre ; je vous ai laissé des victoires, je trouve des revers ; je vous ai laissé les millions de l'Italie, et je retrouve partout des lois spoliatrices avec la misère ? Qu'avez-vous fait des cent mille Français que je connaissais, tous mes compagnons de gloire ? Ils sont morts. Cet état de choses ne peut durer. Il nous mènerait au despotisme. Nous voulons la liberté assise sur les bases de l'égalité. »

2. Voici en effet ce qu'écrivait Bernadotte à Lucien, au mois de juin 1804.

« Je sais bien que vous n'avez été que bourgeoisement bon frère, quand vous deviez héroïquement mettre aux voix, en votre qualité de président du Conseil, la mise hors la loi de ce frère, qui violait à main armée l'enceinte de la représentation nationale, au risque, d'ailleurs, de vous faire écharper tout le premier. Oui, vous avez forfait à votre devoir, à votre conscience républicaine, car vous le saviez, mieux que qui que ce soit, la mise hors la loi était juste. Aussi, malgré votre éloquence, vous n'avez pu alléguer que votre fraternité.

... Mais est-ce bien à moi de vous reprocher de n'avoir pas imité

chez Marbot; le général Jourdan, pour le même motif, demanda un asile à son ancien lieutenant Lefebvre. Quant à Augereau, après avoir, avec véhémence, blâmé le changement de la Constitution, il se montra, le lendemain, le plus empressé des courtisans : « Eh quoi! général, dit-il à Bonaparte, vous faites un coup et n'y appelez point votre petit Augereau? »

Il ne restait au général victorieux qu'à s'entendre avec Sieyès. Mais que pouvait, contre le chef si résolu de l'armée, ce prêtre vaniteux et trop crédule, qui avait passé sa vie à émettre des aphorismes politiques[1]. Sieyès dédaigné dut accepter des

les grands modèles de patriotisme que l'histoire nous offre, quand moi-même j'ai pu faillir aussi aux prières de Joseph? Pourquoi? Je me le demande : parce que Joseph est le mari de Julie, sœur de Désirée, ma femme. Voilà pourtant à quoi tiennent les destinées d'un grand empire.

« Vous le savez, le faubourg Antoine était à moi ; nous avions des armes et des hommes qui n'auraient pas été des jobards pour s'en servir sous mes ordres. Mais tout a été de travers, ce jour-là. La faiblesse seule a triomphé, grâce à vous, dans l'orangerie, et grâce à moi, en me laissant enjôler par de belles paroles, quand je pouvais tout empêcher peut-être... »

1. Larévellière-Lépeaux raconte à la fin de ses *Mémoires*, comment Bonaparte se joua de Sieyès et parvint à l'écarter du gouvernement. Les deux conseils dissous avaient été remplacés par une commission législative qui devait élaborer la nouvelle constitution. Sieyès, qui n'avait fait un coup d'État, de concert avec Bonaparte, que pour voir adopter la sienne, espérait obtenir tous les suffrages, en cette commission, et de plus la place prépondérante dans le gouvernement. Il fut convenu qu'il y aurait trois consuls nommés pour dix ans, que le nom de ces trois consuls serait inscrit dans la nouvelle constitution, ainsi que le nom du président du Sénat.

« Lorsqu'il fut question, dit Laréveillère, de s'entendre sur le choix des quatre personnages dont on inscrirait le nom dans la constitution, comme proposés au peuple, pour remplir les fonctions de consuls et de président du Sénat conservateur, on se mit à faire un scrutin pour connaître le vœu de la commission. Un étalon de litre ou de décalitre, exposé dans la salle où se tenait la commission, servit d'urne. Les bulletins déposés, on allait en faire le dépouillement. Bonaparte était debout, le dos tourné au feu.

— Eh bien! que faisons-nous donc là, dit-il, avec un certain air de supériorité! » — « Vous le voyez, général, lui répondit-on ; nous faisons un scrutin. Comment pourrait-on autrement constater le vœu de la commission, sur les noms qui doivent être placés dans la Constitution? »

« Pendant sa demande et la réponse qu'on lui faisait, Bonaparte s'approche négligemment de la table, prend le décalitre qui contenait les bul-

compensations. Il se fit donner deux millions et la terre de Crosnes.

Barras ajoute :

« Il avait commencé par prendre l'argent qui était dans la commode du Directoire, et pour s'excuser, il disait : « Au moins, avec une bonne voiture, je ne « serai plus exposé à être coudoyé et « insulté par les aristocrates, en les rencontrant « dans les rues. Ce sera maintenant mon tour de « les éclabousser. »

Quant à Barras, escorté de dragons, il dut prendre mélancoliquement le chemin de son château de Grosbois où on l'exilait. Désormais sa vie politique était finie.

Tel se montrait Paris au mois de brumaire an VIII.

letins qu'il jette au feu, et vient le remettre sur la table, tout aussi négligemment qu'il l'y avait pris, en disant, chemin faisant : *Mais c'est inutile, ça!*

« Et personne ne se mit en devoir de le punir d'une semblable témérité.

« Bonaparte, moitié railleur, moitié sérieux, enjoignit alors à Sieyès de désigner le Premier Consul. Mais, devant l'audace du général, Sieyès n'osa point se désigner lui-même et il désigna Bonaparte.

« Allons, citoyens, dit sur-le-champ celui-ci, mettez mon nom dans le projet de la Constitution. »

Laréveillère ajoute : « Bonaparte usa de la même jonglerie pour obliger Sieyès à désigner le second et le troisième consul ; savoir Cambacérès et Lebrun, que Bonaparte désirait. Et Sieyès, toujours lâche, toujours persiflé, obéit. Ce fut ainsi que Bonaparte, non content de donner l'exclusion à Sieyès des trois places de consul, se joua de lui, au point de l'amener à s'en exclure lui-même, en dépit de tous ses vœux et de tous ses projets. »

Mais il fut déclaré président du Sénat.

LIVRE II

LA RENAISSANCE DE LA FRANCE

CHAPITRE I

I. — DU 18 BRUMAIRE A MARENGO

9 NOV. 1799-14 JUIN 1800

SOMMAIRE. — Manœuvres de Bonaparte. — Pusillanimité de Sieyès. — Offre d'une ambassade à Barras. — Ascendant du général sur son entourage. — Désir universel de la paix. — Talleyrand et Fouché se dévouent à la politique du Premier Consul. — Sélection des fonctionnaires. — Le Premier Consul au Petit Luxembourg. — Désarroi des finances. — Difficultés d'exercer le pouvoir. — Visite de Bonaparte dans les prisons. — Son attention bienveillante pour l'Egypte. — Ses lettres au roi d'Angleterre et à l'empereur d'Allemagne. — Soins donnés à l'Administration du pays. — Les halles, *Louvre du peuple.* — Quelques hommes politiques rappelés d'exil; d'autres maintenus hors de France. — Suppression d'un grand nombre de journaux. — Fermeture de tous les clubs. — Lenteur du commerce à renaître. — Création de la Banque de France. — Distribution d'armes d'honneur aux soldats. — Visite de Bonaparte aux Invalides. — Poursuite des exactions des fournisseurs d'armée. — Premières suspicions touchant l'ambition du Premier Consul. — Panégyrique de Washington, au moment de la mort de ce grand homme, commandé à Fontanes. — Restauration des Tuileries. — Installation des Consuls dans le palais des rois. — Bonaparte idole de Paris. — Confiance des paysans. — Le manque de routes. — Reprise, sur les canaux, des travaux en cours d'exécution. — Protection de l'agriculture. — Arrivée des préfets dans les départements. — Doléances incessantes des villes maritimes. — Renaissance de la foi religieuse. — Activité du Premier Consul. — Purification du Palais Egalité. — Rétablissement de la censure dramatique. — Rentrée de quelques proscrits. — Visite de Bonaparte à la veuve d'Helvétius. — Amélioration du régime à la prison de Saint-Lazare. — Les royalistes ne désarment pas. — Traité de Mont-

faucon. — Exécution du comte de Frotté. — Les parades de Quintidi. — Une armée de réserve à Dijon. — Départ du Premier Consul pour l'Italie. — Intrigues des ambitieux à Paris. — Victoire de Marengo. — Retour de Bonaparte. — Son arrêt à Lyon. — Enthousiasme de Paris.

Le soir du 18 brumaire, à Saint-Cloud, Bonaparte avait absorbé tous les pouvoirs de l'État. De ses deux complices, Sieyès et Roger-Ducos, membres du Directoire, qu'ils venaient de trahir et de renverser, Sieyès seul comptait : prêtre ambiteux, vaniteux et sensuel que les richesses et des honneurs allaient satisfaire. Durant un mois, jusqu'à ce que les pouvoirs publics aient été consacrés par une constitution nouvelle, le général les eut pour collègues. Ensuite, écartés l'un et l'autre, Sieyès comblé de biens et devenu président du Sénat, Bonaparte s'attribua le titre de Premier Consul, avec deux assesseurs, deux autres consuls, Cambacérès et Lebrun, ses complaisants, ses valets, disait Mlle Contat[1].

Quoiqu'il soit de créance commune que le jeune Corse ne s'éleva au premier rang dans l'État qu'en usant de violence, il lui fallut aussi, pour tromper tous les partis, beaucoup de finesse, d'entregent et de souplesse. La lassitude était générale, dit-on ; le peuple des faubourgs déçu, point disposé à fomenter de nouvelles émeutes dans la rue ; c'est vrai. Mais les partis avaient leurs sectaires ; mais le Directoire, si déconsidéré, tenait encore debout et, d'un mot et

1. De Lacretelle, *Histoire du Consulat*, p. 129 :

« Ce triumvirat de consuls si prodigieusement inégal en pouvoirs, fut à Paris l'objet de mille plaisanteries. En voici une assez piquante : Mlle Contat, excellente et spirituelle comédienne, jouait à la bouillotte dans une société. Trois cartes de même valeur, trois as, trois dames, trois rois, trois valets y formaient ce qu'on nomme un brelan. Un des joueurs accuse un brelan de dames. — J'ai gagné, s'écrie l'actrice ; j'ai brelan de consuls » ; et elle montra un roi, accompagné de deux valets. Ce mot fut rapporté au Premier Consul. Il ne put s'empêcher de lui accorder un sourire. »

par un ordre précis, il aurait pu rallier une majorité ; pour le soutenir, au moins deux généraux, Bernadotte et Moreau, toujours mécontents.

Son habileté, on l'a vu, servit l'entreprenant général, et son énergie aidant, il surmonta toutes les difficultés. Jamais, a-t-il avoué à ses confidents [1], il ne sut aussi bien diriger sa conduite que durant les semaines écoulées entre son retour d'Égypte et sa prise de possession du pouvoir, en Brumaire. Il parvint alors à se dégager de tous les partis. Les royalistes l'entourèrent ; les Jacobins lui soumirent leurs projets ; les conspirateurs le surveillèrent. A tous il échappa [2]. Et, néanmoins, malgré tant d'adresse savante, son entourage était rien moins que rassuré, à Saint-Cloud. Sieyès, timoré par caractère, y avait sa voiture qui l'attendait pour fuir, en cas d'échec. Les généraux eux-mêmes, qui partageaient les chances de la conspiration, assemblés dans une salle, près de l'orangerie du château, se considéraient, en sournois, pendant la harangue de Bonaparte aux Cinq-Cents. Aucun d'eux n'était fermement conquis. Les dévouements ne s'affirmèrent qu'après la dispersion des députés par les grenadiers de Murat. Oh ! alors, ce fut, près du vainqueur, un assaut de platitudes. Il ne resta plus d'opposants. Tous voulurent une part dans le triomphe, y compris les vaincus du jour, ceux que l'on avait chassés.

1. Mme de Remusat. *Mémoires*, t. I, p. 275 :
« Le Directoire frémit de mon retour. Je m'observais beaucoup. C'est une des époques de ma vie où j'ai été le plus habile. Je voyais l'abbé Sieyès et lui promettais l'exécution de sa verbeuse constitution. Je recevais les chefs des Jacobins, les agents des Bourbons. Je ne refusais de conseils à personne, mais je n'en donnais que dans l'intérêt de mes plans. Je me cachais au peuple, parce que je savais que, lorsqu'il en serait temps, la curiosité de me voir le précipiterait sur mes pas. Chacun s'enferrait dans mes lacs, et, quand je devins le chef de l'Etat, il n'existait point, en France, un parti qui ne plaçât quelque espoir sur mon succès. »

2. Musnier-Desclozeaux, t. I, p. 346.

Comment, à la place du jeune audacieux, ne pas se croire tout-puissant?

Un jour, donc, à la Commission provisoire où se débattaient, avec Sieyès, les articles de la prochaine constitution, certains hommes politiques voulurent, par un subterfuge, éloigner de Paris ce général dont l'ambition se décelait, chaque jour davantage. Ils lui offrirent le titre de généralissime, avec le pouvoir de décider de la paix et de la guerre, en le renvoyant à la tête des armées. Mais Bonaparte, avec vivacité : — « Je veux rester à Paris; je suis consul! » Chénier insista. — « Cela ne sera pas! » cria le général en colère. Et frappant du pied : — « Il y aura plutôt du sang jusqu'aux genoux[1]. » Et Sieyès, de sa voix lente, amère et attristée, répondait à ceux qui l'interrogeaient : — « Messieurs, vous avez un maître; il sait tout faire, et il veut tout faire. »

Chez ce jeune vainqueur, n'était-ce pas trop de présomption que de vouloir tout faire? De la France, on ne voyait que des ruines. Tout devait être restauré : les anciennes frontières, — rétablies avec des armées nouvelles; le crédit, — assuré afin d'y asseoir les finances en désarroi; l'administration si détestable, — remplacée pour la sauvegarde des citoyens et de l'Etat; la jeunesse paysanne, la jeunesse bourgeoise, — pourvues d'une instruction qui leur manquait depuis des années; enfin, les populations toujours crédules et pieuses, — doucement consolées par la résurrection d'un culte religieux. De la vieille France endommagée, ravagée, appauvrie par toutes ses misères et tous ses malheurs, il fallait tirer une France rajeunie et vaillante,

1. Fouché, *Mémoires*, t. I, p. 164.

pleine de courage et d'espérance, qui se laisserait conduire.

Etait-ce impossible?

Les vices du Directoire avaient souillé la surface seule de la nation, et la sève généreuse et les vertus des ancêtres bouillonnaient au fond. Il suffisait de se débarrasser des chefs.

Ce ne fut pas long. Barras, « vrai levain de corruption[1] », le beau potentat du Luxembourg, « ce brun personnage à la mine fière[2] », qui se montrait glorieux et triomphant au milieu de ses roués, dans la splendide galerie de ses salons, lui qui se croyait maître du temps, pour refaire la monarchie avec les Bourbons, était parti honteusement, débordant de rancune, pour sa terre de Grosbois. Il était, alors, le plus grand personnage de la République. Le jeune général, l'aimant mieux au loin que trop près, lui dépêcha Joséphine, très secrètement, pour lui offrir une ambassade. La douce créole se montra caressante, rappelant les beaux jours d'autrefois, touchée peut-être par cette déchéance si flagrante. Barras se récusa et avec hauteur, dit-il, comme si cette opposition rancunière pouvait le venger!... Les humiliations subies à la veille de Brumaire, l'algarade faite à Botot, son secrétaire, devant les généraux, à l'heure du départ pour Saint-Cloud, cette apostrophe véhémente contre les turpitudes et les fautes du Directoire l'éloignaient du Premier Consul, comme d'un ennemi. L'ancien directeur crut habile de refuser, afin de se ménager un retour éclatant. Qu'il connaissait peu son adversaire! Car il paya bientôt cette bouderie par un

1. Larévellière, *Mémoires*, t. I, p. 312.
2. Mlle de Chastenay, *Mémoires*, t. I, p. 359.

exil en Belgique, où il tâcha, comme Sieyès, en son château de Crosnes[1], de se consoler par des festins et des plaisirs voluptueux. Après lui, Gohier, séquestré sous l'œil de Moreau, fut invité par le beau-fils de Bonaparte, Eugène de Beauharnais, à laisser libre l'appartement qu'il occupait au Luxembourg; et malgré sa contenance hautaine, ne croyant qu'à soi, accusant Barras et ne lui pardonnant point sa déconvenue, il céda néanmoins la place au vainqueur. Moulin, le plus impopulaire des directeurs, le plus incapable et le plus fat[2], — soldat qu'aucune bataille n'avait illustré, — après avoir poussé Barras à faire cerner la maison de Bonaparte, le soir du 18 Brumaire et à le tuer comme rebelle, Moulin s'était caché ensuite, averti par Leclerc, au petit village d'Antony, à la campagne d'un ami du général Kléber; et, la bourrasque passée, il avait acheté une modeste maison à Eaubonne où il se fit oublier[3]. Les uns et les autres sombrèrent dans l'indifférence publique. C'est à peine si leurs noms se retrouvent dans les journaux du temps, pas plus que ceux de Rewbell, de Lareveillère et de beaucoup d'autres, naguère célèbres.

La route désormais large ouverte, Bonaparte s'y

1. De Lacretelle (*Histoire du Consulat*, p. 108).
On fit alors ce quatrain :

> Sieyès à Bonaparte a fait présent d'un trône !
> Sous un débris pompeux, il crut l'ensevelir :
> Bonaparte à Sieyès a fait présent de Crosnes,
> Pour le payer et l'avilir.

2. Barras, *Mémoires*, t. IV, p. 51.
Qu'est-ce que ce goujat de Moulin, ce cul-de-jatte de Roger-Ducos, disait Bonaparte à Barras ? — Et Barras insiste : « Roger-Ducos, vieil enfant à la remorque de Sieyès. »

3. Gohier, *Mémoires*, t. I, p. 344.

avance résolument, poussé par son ambition et par une mystérieuse prévision de l'avenir, qui le fascinait. On ne peut s'expliquer autrement les coups étonnants de hardiesse qui partent de ce jeune chef d'armée, maigre, la figure osseuse, petit et mince, à côté de la stature puissante de ses compagnons d'armes. Il n'a aucun dehors; sa démarche est inquiétante, saccadée; ses habits, ses chaussures à son petit pied ne l'embellissent point. Son apparence tourne contre lui-même. Et, cependant, dès qu'il parle, que de son œil, terne d'abord, s'échappe un regard qui enveloppe son interlocuteur, tout à coup l'homme supérieur se révèle. Cette parole est brève, aiguë, autoritaire; ce regard s'enflamme, se concentre et brille, — insoutenable. On est dominé, saisi de peur, comme Hyde de Neuville à sa première entrevue aux Tuileries. Arnault raconte qu'à Milan[1], au palais Serbelloni où le général recevait ses familiers, arrivant, le soir, pour le saluer, il ne put se soustraire à cet ascendant qui s'imposait aux plus célèbres généraux, écartés respectueusement dans les galeries du salon, comme en hommage à la renommée du héros. La constitution de l'an VIII acceptée par la nation, il n'y eut donc, en France, et partout où campaient nos armées, qu'une seule volonté dirigeante — la sienne — un seul maître, lui, s'élevant peu à peu, par la force de son génie, au-dessus des autres hommes, enchaînés à sa gloire.

Cependant, aux premières heures de cette révolution, Bonaparte put craindre une revanche des députés, si lestement dépossédés de leur état. Ne tenteraient-ils point de se réunir à Paris, voire même

1. Arnault. *Mémoires*, t. III, p. 11

en province ; — à Toulouse, comme le bruit s'en répandit ? Sieyès et Roger-Ducos seraient mis à mort ; Bonaparte hors la loi ; et une nouvelle Convention suivrait son cours. Ce ne fut qu'un bruit éphémère. Un seul député, à Sens, discourut contre le nouveau maître ; un seul magistrat, Barnabé, président du tribunal criminel de l'Yonne, refusa d'enregistrer la mention de la nouvelle constitution. Quelques villes, des cités royalistes, comme Toulouse, ne se rallièrent pas sur l'heure ; d'autres, des villes normandes, peuplées de Chouans, se montrèrent ouvertement hostiles : Caen et Arras, qui avaient tant souffert des désordres de la Révolution, et qui les redoutaient toujours. Mais Lyon où le Premier Consul, au retour de ses retentissantes victoires d'Italie, après Leoben et Campo-Formio, avait donné des preuves de son génie politique, accueillit, toute vibrante de joie, ce changement si radical. La majeure partie des départements était dans l'allégresse : les Ardennes, l'Allier, l'Eure, l'Eure-et-Loir, le Loir-et-Cher, La Manche, l'Oise, la Seine-et-Oise, la Seine-et-Marne, la Somme. A Nantes, la municipalité ordonna que le canon saluerait de seize coups le renversement du Directoire ; et Bordeaux se réjouit, croyant à la renaissance de son commerce.

Quant à Paris, si enthousiaste de Bonaparte, il ne manifesta, d'aucune manière, son opinion. Il en avait tant vu ! Il lut les affiches couvrant les murailles, le lendemain, et il attendit. Les députés avilis, rhéteurs boursouflés, ne lui inspiraient aucun regret. Quelques brouillons espéraient une révolte de Santerre. On le fit savoir au jeune général, et Moulin, proche parent du populaire agitateur des faubourgs, apprit, qu'au moindre trouble, cet incor-

rigible révolutionnaire serait fusillé. Santerre ne bougea plus[1].

Les mouvements de joie, ou de dépit, d'ailleurs, se manifestaient diversement. Autour de Paris, quelques statues de la Liberté furent brisées[2] ; tandis qu'à Mortagne la garde nationale faisait reprendre la cocarde aux paysans venus aux marchés ; tandis qu'à Nîmes des fanatiques renversaient l'autel de la Patrie et y mettaient le feu. Les esprits sont trop surexcités pour que la tranquillité publique s'établisse aussitôt, même sous la fermeté d'un gouvernement autoritaire ; et les complots ourdis de tous cotés, complots des royalistes, et complots des Jacobins, qui devaient éclater en Brumaire, sont à peine étouffés, laissant des regrets à tous les vaincus. Une confidence de Bonaparte, rapportée par *le Moniteur* de Brumaire, à Provost, député de la Mayenne, laisse entrevoir la tournure des choses, si l'échauffourée de Saint-Cloud eût avorté :

« Vous avez eu une terrible journée, dit le général au député. Si le complot de Jourdan, dont on m'avait proposé l'exécution, avait réussi, la représentation nationale eût été victime du plus affreux attentat. Il s'agissait de cerner le lieu de vos séances, de noyer, sur-le-champ, dans la Seine, trois cents députés et d'étouffer ainsi tout germe d'opposition au despotisme qu'on voulait établir. »

En ces jours mêmes, Bernadotte, animé de son esprit d'intrigue[3], l'allié des Jacobins, Lucien, le

1. *Moniteur*, 22 brumaire an VIII.
2. *Le Bien informé*, brumaire an VIII.
3. Barras, t. IV, p. [illegible]
« C'est bien l'homme fin et toujours fin que rappelait Sieyès : *[illegible] cortez*

frère du jeune général, — ces deux hommes pétris d'envie et d'orgueil, s'agitent, se coalisent avec leurs amis, projettent de nouvelles séditions, n'ayant pas eu leur ambition satisfaite[1]. Il ne faut donc point s'étonner de lire encore dans les journaux que les courriers sont arrêtés par des brigands sur les routes; qu'à Rodez, on tire des coups de fusil sur les tâcherons qui défrichent des biens nationaux[2]; que la population d'Amiens murmure, prête à se soulever, parce que les grains du pays leur sont enlevés pour l'exportation. Seule, au-dessus des passions, au-dessus des zizanies et des discordes politiques, une pensée s'élève en toutes les âmes et y domine; seul, un désir — la paix — dont on espère, enfin, un peu de bonheur. D'un bout à l'autre du territoire, c'est un cri unanime; on accepte, à la tête de l'Etat, ce chef de soldats, parce qu'on a confiance en sa magnanimité, et qu'il n'a plus besoin de la guerre pour être illustre. Et lui aussi la veut, la paix, comme tout le monde. Tout à l'heure, il la réclamera hautement, éloquemment, des monarques, nos ennemis, avec des accents dignes de celui qui ne craint pas la guerre; et déjà il s'efforce de l'imposer aux rebelles, qui désolent nos provinces. Hédouville, général des armées de l'Ouest, avait fait parvenir jusqu'aux sombres retraites des forêts, où stationnaient les Chouans et les Vendéens, la nouvelle que lui avait envoyée Bonaparte, l'annonce d'un Consulat réparateur. De bouche en bouche, ces mots ont volé à travers le pays, et lorsqu'au théâtre d'Angers, Hédouville apparaît

Béarnais, mais c'est encore l'homme qui était là au 18 fructidor, au 30 prairial, toujours attendant et toujours poussant les autres. »

1. Miot de Mélito, *Mémoires*, t. I, p. 263.

2. *L'Ami des Lois* (28 nivôse an VIII).

dans sa loge, la foule se lève pour le recevoir et l'acclame au cri de : *Vive la paix!*

Si Bonaparte, — ce que l'on a soutenu, — était jaloux de ses généraux, les plus capables et les plus chanceux, au rebours il aimait à s'entourer des hommes de talent qui se distinguaient ailleurs qu'aux armées. Au début de son gouvernement, il recrute tous les hommes éminents, tous ceux dont il a remarqué la netteté et la profondeur des idées. Quant aux hommes médiocres, d'eux-mêmes ils s'éloignent de lui. Qu'eussent-ils gagné à un tête-à-tête où les questions se succédaient, pressantes et ininterrompues? Ce ne furent donc point des hommes nouveaux qui le servirent, et chacun ne voulut recevoir que de lui l'autorité nécessaire à sa tâche. Talleyrand, nommé ministre des Relations extérieures, n'aura de rapports qu'avec le Premier Consul; à Fouché il impose la même condition pour le Ministère de la Police.

En prenant le pouvoir, Bonaparte prononce la phrase d'un homme d'État qui veut gouverner pour le peuple, et non pour une faction. Car, au-dessus de tout, il voit la France. Il annonce, en choisissant les coopérateurs de son œuvre, « qu'il ne tiendra pour ennemis que ceux qui l'auront voulu, et se seront manifestement déclarés hostiles au bien public[1] ». Peu lui importe le passé de ses fonctionnaires[2]. Il accepte des régicides, quoi-

1. Chancelier Pasquier, *Mémoires*, t. I, p. 148.

2. Talleyrand, *Mémoires*, t. I, p. 287.

Je me rappelle qu'un jour où je parus étonné de voir sortir du cabinet du Premier Consul un des Jacobins les plus déhontés de la Révolution il me dit : « Vous ne connaissez pas les Jacobins. Il y en a de deux espèces, des *sucrés* et des *salés*. Celui que vous venez de voir est un jacobin *sucré*. De ceux-là, je fais ce que je veux. Il n'y a personne de meilleur à employer pour soutenir toutes les hardiesses d'un pouvoir nouveau. Quel

qu'il en ait horreur, à côté de royalistes irréductibles[1].

Il aura, dans ses ambassades, plus tard, un de Larochefoucauld, un de Sémonville ; à la Cour de cassation, des hommes qui se sont proscrits l'un l'autre, au temps des grandes luttes politiques, Merlin et Muraire. Près de lui, ceux qui ont part à ses projets sont d'anciens Jacobins, Rœderer, Réal, Regnault (de Saint-Jean d'Angely), Lindet. Il replace à la guerre Carnot, après Berthier, après Pétiet. Les plus intelligents, les plus ardents, les plus laborieux, il les réserve pour son Conseil d'État : Defermont, Devaisnes, Dufresne iront aux finances ; à la législation, Boulay (de la Meurthe), Berlier ; à la guerre, Lacuée, Marmont, Pétiet ; à la marine, Gantheaume, Caffarelli-Dufalga, Fleurieu ; aux codes, que l'on prépare, Portalis, revenu d'exil, Tronchet, Merlin de Douai, à qui personne ne reprochera plus la loi des suspects, qui fit verser tant de larmes et causa tant de malheurs. Pas un homme de mérite n'est laissé à l'écart.

Mais, à côté d'eux, il y a les coureurs de bénéfices qui encombrent les antichambres. *Le Moniteur* de Brumaire an VIII publiait cette fine satire :

Depuis que la Constitution a créé une quantité de places richement dotées, que de gens en mouvement ! Que de visages peu connus qui s'empressent de se faire voir ! Que de noms oubliés qui se remuent sous la poussière ! Que de nouveaux débarqués sont accourus du fond de leurs départements pour grossir la foule des aspirants ! Que de tiers républicains de l'an VII se font petits pour se couler dans les antichambres

« quefois, il faut les arrêter. Mais avec un peu d'argent, c'est bientôt fait. « Mais les Jacobins *sucrés*, oh ! ceux là sont indécrottables. Avec leur méta- « physique, ils perdraient vingt gouvernements. »

1. Miot de Mélito, t. I. p. 265. Ce système de fusion faisait dire à de Ségur « que l'on saupoudrait de Jacobins toutes les fonctions publiques ».

et s'insinuer dans l'oreille de l'homme puissant qui peut les placer! Que de façonniers personnages qui nous rappellent l'épilogue de la *Chatte métamorphosée en femme*, et qui, après avoir pris quelque temps l'attitude élevée propre à l'espèce humaine, retombent tout à coup sur les quatre pattes et se glissent sous les meubles pour saisir les souris qu'ils ont vues paraître. Que de Brutus qui sollicitent! Que de Catons qui font la courbette! Que de petits talents on exalte! Que de minces services on exagère! Que de vilaines tâches on déguise sous le vernis des grands mots! Ce prodigieux changement de scène s'est opéré en un moment où tous les gens qui y figurent ne semblent point surpris de leur rôle et ne rient même pas en se regardant les uns les autres sous cette nouvelle forme. On croirait voir une troupe d'histrions, qui, débarrassés du masque et du costume qui les fatiguaient, se mettent enfin à leur aise derrière les coulisses et reprennent entre eux leur manière et leur langage d'habitude. Chacun d'eux convient tout bonnement qu'il faut se *montrer*, terme d'argot de l'ancien régime qui veut dire mendier des places. On se questionne sans rougir sur le poste qu'on espère, et surtout sur le revenu qui y sera attaché. »

Qu'importe! la nation est riche de talents, d'hommes qui ont traversé les années les plus terribles de la Révolution, qui ont acquis, en défendant leurs idées, une expérience dont ils vont user. La vaillance n'est pas encore émoussée chez ceux qui se sont montrés supérieurs aux autres. Ils ont l'enthousiasme de la jeunesse, l'élan reçu d'un chef qui rivalise avec eux de zèle et de labeur; et c'est à ceux-là qu'il s'adresse. Il faut des préfets, des sous-préfets, des conseillers de préfecture, depuis la nouvelle division administrative. Et tous les conventionnels, mis en disponibilité, tous les ambassadeurs du gouvernement proscrit, sur un signe se présentent. Il faut des tribuns et des sénateurs; il y a plus de candidats que de places à donner. Bonaparte ne sait à qui entendre. Mme de Staël alors n'a pas assez de louanges pour le célébrer. Afin

d'être plus en communication avec lui, avec ses projets, avec son action, elle intrigue par ses amis, par Joseph Bonaparte, par Lucien, pour faire agréer, comme tribun, le confident discret de ses pensées, Benjamin Constant, qu'elle envoie faire sa courbette dans les antichambres, jusqu'à ce qu'il ait obtenu le poste si désiré. Les royalistes le flattent, parce qu'ils se complaisent à le considérer comme le restaurateur futur de la monarchie; les Jacobins cherchent, en lui, le contempteur du passé, le défenseur de l'égalité, plus chère pour eux que la liberté. Sous son égide, la France se resserre, s'unifie, s'apaise, s'éloigne des mauvais citoyens qui l'ont si cruellement blessée et affaiblie. La masse n'est plus ni jacobine, ni royaliste. Elle s'est groupée autour de Bonaparte et ne veut plus que lui pour être gouvernée.

Si le général n'eût pas été un ambitieux; si tous les partis domptés et contenus l'un par l'autre, il se fût borné à diriger le gouvernement, à défendre nos frontières contre l'invasion; s'il n'eût pas eu de famille surtout, envieuse de biens et d'honneurs, orgueilleuse et arrogante; s'il eût pu, enfin, se défendre de ses conseillers les plus perfides qui lui soufflaient des désirs effrénés de grandeur, en le comparant aux grands capitaines de l'histoire, le Consulat, même accepté à vie, aurait été un âge d'or pour la France. Ses deux assesseurs étaient des hommes sages, dont les petits défauts étaient primés par de grandes qualités, par une influence salutaire sur les fonctionnaires. Cambacérès s'était attribué la direction des magistrats; — Lebrun celle des financiers. « Nous les passons au crible », disait Cambacérès. Bonaparte, d'après le *Mémorial* de Las Cases, pensait du premier qu'il cédait trop fa-

cilement aux abus de l'ancien régime; du second qu'il se laissait prendre à toutes les idéalités[1]. Que cela fut vrai, ils se faisaient ainsi contrepoids; et les trois consuls réunis formaient entre eux ce que l'on appelait *le tiers consolidé*.

Dès le premier soir du coup d'Etat, le général quitte sa maison de la rue Chantereine, ou rue de la Victoire, et vient coucher au Petit-Luxembourg. Il s'installe au rez-de-chaussée, dans l'appartement de Moulin, à droite de la cour, celui qu'avait habité jadis Mlle de Montpensier; et Joséphine, au-dessus, dans celui de Gohier. Roger-Ducos et Sieyès ont gardé le leur. Lagarde, l'ancien secrétaire du Directoire, est maintenu dans la même place au Consulat provisoire. On lui adjoint Hugues-Bernard Maret, le futur duc de Bassano, comme secrétaire d'Etat, qui occupe l'appartement de Barras. Mais tous les commis du secrétariat, qui ne pouvaient être que suspects comme créatures de Barras, reçoivent l'ordre de ne revenir que sur une convocation.

Le fronton du palais est aussitôt nettoyé de son inscription. On n'y lira plus : *Palais national du Directoire exécutif*. Et de même disparaît des papiers du Consulat l'effigie de la République, assise, une pique à la main[2].

Bonaparte n'est, en ce moment, que l'un des trois consuls, et c'est chez lui, cependant, que se rendent les visiteurs. Après son déjeuner, il reçoit Defermont, Regnault, Boulay, Monge, Berlier, ses frères Joseph et Lucien. Bourrienne, son secrétaire parti-

1. Las Cases, *Mémorial*, t. III, p. 143.
2. Bourrienne, *Mémoires*, t. III, p. 243.

culier, ne le quitte plus. Les travaux des commissions provisoires, des Cinq-Cents et des Anciens, se poursuivent au Petit-Luxembourg, dans les salles, en face de sa demeure. Il y assiste toujours. Mais, dès qu'il en est sorti, c'est pour rentrer en son cabin et où il travaille avec acharnement. Il aime, alors, trouver, près de lui Rœderer, Volney, de Talleyrand, Cambacérès, qui est ministre de la justice. Ces hommes-là sont ses conseillers les plus écoutés, ses conseillers d'Etat, dit-il, en attendant la création de ce grand corps politique — le Conseil d'Etat — où il trouvera ses collaborateurs les plus précieux.

Hélas! l'argent manque ; et que faire sans argent? Le Trésor est vide, puisqu'il ne possède pas trois mille francs, le 20 brumaire, pour expédier un courrier en Italie, au général Championnet. Marmont, qui a épousé M[lle] Perregaux, la fille du banquier, est envoyé à Amsterdam, afin de tenter un emprunt chez les capitalistes. Tous refusent. Il est encore trop tôt. Aucun d'eux ne préjuge de l'avenir du Consulat. Et, d'ailleurs, un général, aide de camp de Bonaparte, n'était pas le négociateur qu'il eût fallu vers ces marchands d'or. Marmont le constate, en ses *Mémoires*. Il faut de l'argent, pourtant. Les rentes ont monté de quelques francs : on sent la confiance renaître ; les louis d'or sont au pair ; les impôts, en ces premiers jours de renaissance, ont été plus abondamment payés. Ce n'est pas assez. De toutes parts, de tous les points de la France, on réclame la solde des armées et des fonctionnaires. Dans certains départements, on doit aux juges de paix plus de cinquante mille francs. Dans le Midi, quelques ingénieurs des ponts et chaussées sont morts de faim, en attendant leur paye. Les institu-

teurs négligés désertent leurs écoles, ferment leurs classes et font autre chose. Les enfants, dans les hospices, reportés par les nourrices impayées qui ne veulent plus les nourrir, meurent par centaines, étiques, décharnés, moins pesants qu'à leur naissance. En ces tristes conjonctures, le général s'adresse, enfin, aux banquiers de Paris, aux Fulchiron, Récamier, Doyen, Perregaux, Mallet, Germain, Delessert, qui avancent douze millions. Telle fut la première mise de ce Consulat, qui devait être si brillant plus tard.

Le voilà, maintenant, le jeune Corse, à peine débarqué d'Egypte, aux prises avec toutes les difficultés qui accompagnent l'exercice du pouvoir. Il est Premier Consul. Le peuple s'est déclaré pour lui; l'armée avec enthousiasme, à l'exception de quelques généraux. Et ces difficultés ne l'effrayent point, et loin de là, surexcitent son ardeur. Rien ne lui paraît au-dessous de son attention. Alors qu'il est au Luxembourg, il visite les maisons d'arrêt de Paris. Au Temple, il se fait présenter les écrous, et toutes les personnes retenues comme otages, il les délivre. « Une loi injuste, leur dit-il, vous a privés de la liberté. Mon premier devoir est de vous la rendre. »

Quant aux autres détenus, il leur promet de faire examiner la cause de leur emprisonnement [1]. Au Jardin des Plantes, Daubenton, l'illustre savant, presque centenaire, reçoit ses hommages [2]. Mais

1. A Sainte-Pélagie, le 19 brumaire, se trouvaient 13 personnes enfermées pour dettes. Le 9 nivôse suivant, il n'y en avait plus une seule.
2. Daubenton mourut d'apoplexie quelque temps après, en rentrant chez lui du Sénat dont il faisait partie. Il fut enterré au Jardin des Plantes. Durant plus d'un demi-siècle, il avait consacré son temps à la formation du cabinet d'histoire naturelle qui n'était, en 1750, que le simple

Latour-Foissac, qui a livré Mantoue, qui ne l'a point héroïquement défendue, est traduit devant un conseil de guerre. Joubert est mort à Novi ; sa veuve habite rue des Capucines. La rue portera le nom de rue Joubert. La fête du 21 janvier, jour anniversaire de l'exécution de Louis XVI, est abolie. Le corps de Pie VI est toujours à Valence. Ses restes, embaumés et surveillés par les dévotes de la ville, ont été recueillis en un cercueil de plomb et attendent leur jour de magnifiques funérailles. Et ces funérailles sont ordonnées.

Bonaparte n'oublie personne. Les yeux sans cesse fixés sur l'Egypte où il a laissé des armées, prises de la nostalgie du retour, il fait réunir une troupe de comédiens et il l'envoie au Caire, pour distraire l'ennui des exilés. Il promet une prime de 10 pour 100 aux armateurs qui réussiront à y débarquer des marchandises et des denrées. Mamin, le fameux Mamin, qui se vante d'être l'assassin de M[me] de Lamballe et de lui avoir arraché le cœur, est arrêté et déporté. Les fureurs jacobines ont été trop criantes : il le sait. Les naufragés de Calais, des émigrés, parmi lesquels se trouve le duc de Choiseul, enfermés dans des casemates, à Lille, sont transférés à Ham, où leur détention sera beaucoup plus bénigne. Et déjà, à travers l'Europe, des hommes qui ont sa confiance ont porté aux monarques ses désirs de paix. Bourgoing, qui était à Madrid, est dirigé sur Copenhague ; Alquier, de Munich va à Madrid ; et Duroc, l'intime familier,

droguier de Geoffroy. Lacépède à ses funérailles prononça un discours. Le monument de Buffon fut réuni à celui de Daubenton.

A la même époque mourut aussi à Versailles Montucla, associé de l'Institut, auteur de l'*Histoire des mathématiques*. Puis Marmontel, obscurément, en un petit village de Picardie où il s'était retiré, laissant une veuve et deux jeunes filles dans le besoin. Egalement mourut Montalembert, général de division d'artillerie, à quatre-vingt-sept ans.

celui qui connaît toute sa pensée, est envoyé à Berlin[1]. Au roi d'Angleterre, à l'empereur d'Autriche, il écrit les lettres suivantes :

Au roi d'Angleterre :

Paris, 5 nivôse an VIII (26 décembre 1799).

Appelé, Sire, par le vœu de la nation française à occuper la première magistrature de la République, je crois convenable, en entrant en charge, d'en faire directement part à Votre Majesté.

La guerre qui, depuis huit ans, ravage les quatre parties du monde, doit-elle être éternelle? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre?

Comment les deux nations les plus éclairées de l'Europe, puissantes et fortes, plus que ne l'exigent leur sûreté et leur indépendance, peuvent-elles sacrifier à des idées de vaine grandeur le bien du commerce, la prospérité intérieure, le bonheur des familles? Comment ne sentent-elles pas que la paix est le premier des besoins, comme la première des gloires.

Ces sentiments ne peuvent pas être étrangers à Votre Majesté, qui gouverne une nation libre, et dans le seul but de la rendre heureuse.

Votre Majesté ne verra, dans cette ouverture, que mon désir sincère de contribuer efficacement, pour la seconde fois, à la pacification générale, par une démarche prompte, toute de confiance, et dégagée de ces formes qui, nécessaires peut-être pour déguiser la dépendance des Etats faibles, ne décèlent dans les Etats forts que le désir mutuel de se tromper.

La France, L'Angleterre, par l'abus de leurs forces, peuvent longtemps encore, pour le malheur de tous les peuples, en retarder l'épuisement. Mais, j'ose le dire, le sort de toutes les nations civilisées est attaché à la fin d'une guerre qui embrase le monde entier.

BONAPARTE,
Premier Consul de la République Française.

1. *Le Bien informé* (19 nivôse an VIII).
Duroc, en revenant de Berlin, rapporte pour Bonaparte une cocarde nationale, faite de la main de la reine de Prusse.

A l'empereur d'Allemagne :

Le même jour.

De retour en Europe, après dix-huit mois d'absence, je retrouve la guerre allumée entre la République Française et Votre Majesté.

La nation française m'appelle à occuper la première magistrature.

Etranger à tout sentiment de vaine gloire, le premier de mes vœux est d'arrêter l'effusion du sang qui va couler. Tout fait prévoir que, dans la campagne prochaine, des armées nombreuses et habilement dirigées tripleront le nombre des victimes que la reprise des hostilités a déjà faites.

Le caractère connu de Votre Majesté ne me laisse aucun doute sur le vœu de son cœur. Si ce vœu est seul écouté, j'entrevois la possibilité de concilier les intérêts des deux nations.

Dans les relations que j'ai eues précédemment avec Votre Majesté, elle m'a témoigné personnellement quelque égard. Je la prie de voir, dans la démarche que je fais, le désir d'y répondre et de la convaincre, de plus en plus, de la considération toute particulière que j'ai pour elle.

Bonaparte,
Premier Consul de la République Française.

Près du gouvernement de ces deux pays, ces lettres n'eurent aucun résultat. Néanmoins, il poursuit son œuvre de réparation. Son activité ne dédaigne aucun soin. Pour réagir contre la licence des mœurs, les femmes de mauvaise vie, qui pullulent aux galeries du Palais-Egalité, sont pourchassées, enlevées même, et le bruit court, mais à tort, qu'elles seront envoyées en Egypte. Des enseignes scandaleuses s'étalent sur les maisons de Paris ; elles sont proscrites ou réformées. Les rues vont être assainies, nettoyées, embellies ; des trottoirs y seront créés pour les piétons, que les voitures, au

passage, heurtent et blessent. Les maisons seront numérotées d'une manière plus commode et plus pratique que l'ancienne. Du Louvre, dont les pierres s'effritent et se désagrégent, on refait les plans pour son embellissement et son achèvement ; et lorsque les architectes consultés vont se retirer, Bonaparte ajoute, dit Lacretelle : « Et maintenant, Messieurs, occupons-nous des Halles ; c'est le Louvre du peuple ! ».

Ce jeune homme de guerre n'est point artiste ; mais il aime l'ordre et la propreté. Les quais envasés seront reconstruits ; des quartiers, sans communications entre eux, joints par de nouveaux ponts, rares alors sur la Seine[1], et les grandes places publiques et les jardins ornés des chefs-d'œuvre, qui arrivent chaque jour d'Italie, conquis par nos armes.

A l'heure présente du Consulat, en ces premiers mois de principat, Bonaparte se garde de réaction ; il ne cherche que l'apaisement des passions, l'effaçure des injustices du Directoire. Au-delà des mers, d'éminents citoyens pâtissent du climat des terres chaudes. Les déportés de Fructidor sont décimés par les fièvres. Beaucoup sont rappelés, et, les premiers entre tous, ceux qui ont obtenu la faveur de rester à Oléron. Parmi les exclus, toutefois, dont la peine est maintenue, il faut citer Bayard-Blin, des Bouches-du-Rhône ; Codroy, Ferrant-Vaillant, Imbert-Colomès, Camille Jordan, Lacarrière, Pichegru, le général Miranda, Ramel, Sicard, Vauvilliers, Willot. D'autres malheureusement sont morts : Aubry et Bourdon (de l'Oise), dont le dernier soupir s'est exhalé en proférant ces nobles paroles :

1. On devait établir trois ponts ; l'un devant le Jardin des Plantes, l'autre en remplacement du vieux pont Rouge, enfin une passerelle devant le Louvre, et qui porte aujourd'hui le nom de pont des Arts.

« Plutôt mourir sans reproche à Synamary, que coupable à Paris » ; et puis Brottier, Laville-Heurnois, Tronçon-Ducoudray, qui expire à Cayenne, la constitution de l'an III à la main.

La presse continuant son œuvre néfaste d'autrefois, la plupart des journaux sont supprimés. Seuls les suivants survivront : *le Moniteur universel*, *le Journal des Débats*, *le Journal de Paris*, *le Bien informé*, *le Publiciste*, *l'Ami des Lois*, *la Clef du Cabinet*, *le Citoyen Français*, *la Gazette de France*, *le Journal des Hommes libres*, *le Journal du Soir*, *le Journal des défenseurs de la Patrie*, *la Décade philosophique*. Et tous les clubs sont fermés.

Ces mesures de vigueur, ces manifestations de justice, en imposent, sans doute, à l'opinion de Paris. Mais les énergumènes qui conduisent les factions et organisent les complots n'en sont point désarmés. Ils se cachent, se terrent plus profondément. Ils épaississent l'ombre autour d'eux[1]. Bonaparte ne l'ignore pas. Il poursuit quand même les projets conçus avec son Conseil d'État. Aux inspirations de la clémence se joignent déjà les actes de bienfaisance. Ce n'est pas sous le Directoire que l'on eût vu des souscriptions instituées pour soulager la misère des indigents, trop nombreux à Paris; ce n'est pas sous le Directoire que l'on se fût occupé de subvenir aux besoins des colons qui avaient abandonné leurs domaines à Saint-Domingue et autres colonies, pour fuir la fureur des nègres révoltés. Ces créoles sont au nombre de plus de 700 à Paris. Ils ont été riches; ils sont de famille distinguée; et sans ressources aucunes, ne touchant plus les

1. *L'Ami des Lois* (24 nivôse an VIII).

revenus de leurs terres ravagées par les esclaves, ils vivent dans une pénurie absolue. Le gouvernement s'efforce de parer à leur détresse. Les lois, les arrêtés, les circulaires se suivent. Les préfectures, les sous-préfectures, les conseils de préfecture sont créés ; les tribunaux de première instance et d'appel, de même. La liste des émigrés est close ; le droit de tester rétabli ; enfin ce sont toutes les lois de finances que le Premier Consul, de concert avec le Conseil d'Etat, achève d'élaborer et de publier.

Les besoins sont partout ; les ressources nulle part. Les négociants se plaignent de leur inaction ; le commerce est anéanti. Les ports sont encombrés de navires qui se détériorent dans les bassins, sans pouvoir en sortir, bloqués par les flottes anglaises. Le crédit reste sans ressort ; le numéraire manque, entassé dans les caisses des banquiers ou celles des fournisseurs, qui n'ont rien cédé de leurs exigences et de leur arrogance. Ils veulent s'introduire, par leurs femmes, dans les salons du Premier Consul. Ils entourent Mme Bonaparte, espérant continuer leurs pilleries. Mais les salons du Consulat leur sont interdits, pendant qu'Ouvrard, le célèbre munitionnaire, est recherché pour être conduit au Temple. Cette nouvelle met tous les fournisseurs aux abois. Ouvrard s'est caché. Puis il se constitue prisonnier, rejetant ses exactions sur Barras et sur Mme Tallien.

Il faut, tout de même, réparer tant de ruines, forcer l'argent à quitter ses cachettes et le commerce à refleurir par des opérations à long terme. Pour la première fois, on travaille à fonder une banque nationale qui sera la Banque de France. Les négociants, les banquiers, s'inscrivent parmi les souscripteurs des premières actions, et, peu de temps

après, le capital tout entier est réalisé et la Banque fonctionne.

Sans cesse le mieux s'ajoute au bien.

Bonaparte est encore au Luxembourg, et il commence l'attribution des fusils et des sabres d'honneur aux héros des combats. Il a cette conviction qu'il faut aux hommes des hochets, que le Français, en qui revit le Gaulois, aime le panache, tout ce qui le distingue des autres. En ses premières guerres d'Italie, il a entraîné ses armées affamées, en leur montrant les plaines fertiles de la Lombardie, où elles trouveraient en abondance des vivres, des vêtements, des richesses. Ses armées ont été victorieuses ; ses généraux se sont enrichis. Il doit maintenant récompenser ses soldats par une distribution d'armes d'honneur. Il sait les prendre, d'ailleurs, par une grande bonhomie, par un langage qui les rapproche de lui. A un sergent de grenadiers, Aune (Léon), qu'il honore d'un sabre, il écrit modestement : « Mon brave camarade. » Pour eux, il veut n'être toujours que le « petit caporal », le chef qui a partagé, avec les simples troupiers, tous les périls de la guerre. Il recherche leur affection, afin de trouver, en eux, des compagnons dévoués. Bourrienne qualifie d'hypocrisie cette façon d'agir. N'est-ce pas plutôt que, dénigré et jalousé par ses généraux, il s'adresse aux plus humbles sur lesquels il appuiera son autorité, discutée par ses anciens émules, devenus ses envieux.

Oh ! l'armée ! Rien d'elle ne lui est indifférent. Comme aux prisonniers du Temple, il fait visite aux Invalides, aux vieux soldats mutilés, délaissés, peu secourus. Il apprend qu'à Versailles des individus, — des intrus, — se sont emparé de logements au château et y vivent béatement. Aussitôt

on les fait déguerpir, pour y installer les vieux militaires relégués dans les succursales de Versailles et de Saint-Cyr. L'énorme bâtisse de Paris sera érigée en temple de la Victoire; l'esplanade, plantée d'arbres; les cours, décorées des trophées enlevés à l'Italie; les murs de la chapelle, revêtus de fresques qui rappelleront les dates mémorables de notre histoire, et les voûtes tapissées de drapeaux pris à l'ennemi. Lannes a rapporté d'Egypte soixante-douze drapeaux turcs et trois queues de pacha; ils y seront déposés solennellement. C'est là, enfin, que les dépouilles des plus illustres de nos chefs d'armée seront conduites; c'est là que seront dressées les statues des grands capitaines, couverts de gloire : Condé, à côté de Marceau et de Hoche.

Il se montre heureux, surtout, lorsqu'il fait restituer l'argent du Trésor, volé par les fournisseurs. On ne peut le dissuader qu'ils soient tous des fripons; et il ergote, il chicane, pour régler leurs factures. S'il paie exactement ses propres fournisseurs, il n'en est pas de même de ceux qui nourrissent ses soldats. Il les fait attendre; ils n'obtiennent jamais que des acomptes. Son triomphe, en ces premiers mois de Consulat, fut de récupérer, sur la Compagnie Sagnier, qui fournissait la cavalerie, de chevaux, 170.000 francs d'avances, obtenues par faveur. Et comment ne pas s'indigner de l'insouciance coupable des bureaux, laissant, à Dijon, les chevaux du 1er dragons vingt-quatre heures sans manger[1]?

La marine ne l'intéresse pas moins que l'armée.

1. Roederer, *Mémoires*, t. I, p. [illegible].
« La cavalerie était dans un état de nullité complète. La plupart [illegible]
[illegible]

Nos flottes ont été anéanties en Egypte. Il faut en combler les vides. Que reste-t-il de nos bâtiments de combat? Il en demande l'inventaire, ainsi que des bois dans nos forêts, propres aux constructions navales. Toutes les sources de nos richesses, tous les éléments de notre activité nationale, il veut les connaître et les mettre en valeur[1].

A lire ces détails, ne dirait-on pas la vie de naufragés unissant leurs efforts pour se constituer un abri contre les intempéries du ciel? Ce mot de « naufragés » est écrit dans les mémoires du temps, et il n'est pas exagéré. Car tout ce travail doit servir au relèvement de la France. Ses ennemis croient y discerner un acheminement vers le pouvoir suprême. Ils font ensuite cette remarque. Au Luxembourg, disent-ils, le Premier Consul s'est installé sans faste, avec sa femme et les deux enfants de Joséphine. Ils y vivent comme de riches rentiers, recevant, sans façon, leurs amis, ceux de la rue de

tième, puis le trentième cheval. On rassembla ces animaux de tous les points de la France. Ils furent fournis sans murmures et livrés à jour fixe, dans les dépôts. On vit, comme par enchantement, l'armée se recréer de ses propres débris et reparaître aussi belle qu'aux jours glorieux de notre histoire. »

1. *L'Ami des Lois*, 2 nivôse an VIII :

Voici comment nos forces étaient distribuées : « Dans les ports 36 vaisseaux de ligne, 82 frégates, 115 corvettes. Bâtiments servant de dépôts, de prisons et d'hôpitaux : 36 vaisseaux de ligne, 1 frégate. Dans la Manche anglaise et irlandaise : 36 vaisseaux de ligne, 27 frégates, 54 corvettes. Aux Dunes et mer du Nord : 12 vaisseaux de ligne, 18 frégates, 41 corvettes. Aux Antilles et sur le passage : 3 vaisseaux de ligne, 13 frégates, 20 corvettes. A la Jamaïque : 8 vaisseaux de ligne, 17 frégates, 16 corvettes. A l'Amérique et à Terre-Neuve : 3 vaisseaux de ligne, 8 frégates, 8 corvettes. Cap de Bonne-Espérance, Indes Orientales et sur le passage : 16 vaisseaux de ligne, 9 frégates, 15 corvettes. Côtes de l'Afrique : 1 frégate, 1 corvette. Côtes du Portugal, Gibraltar, Méditerranée : 16 vaisseaux de ligne, 24 frégates, 22 corvettes. Total : En commission, 166 vaisseaux de ligne, 200 frégates, 292 corvettes. Ceux qui sont hors de commission, 51 vaisseaux de ligne, 37 frégates, 48 corvettes. Total : 794 bâtiments. Quant aux bâtiments pris depuis le commencement de la guerre et qui furent perdus pour la France, leur nombre s'élevait alors à 1118 et 701 corsaires de toute nature.

la Victoire, les généraux d'Egypte, les hommes de lettres, les artistes, les savants, qui avaient donné du relief aux salons de Joséphine [1], et quelques-unes de ces femmes dont tout le mérite était dans la beauté favorisant leurs intrigues. Mais, petit à petit, le triage se fait parmi les habitués d'autrefois. L'accession vers le chef du gouvernement devient, chaque jour, plus difficile. Les femmes, accueillies gracieusement, ne sont plus aussi souvent invitées quand elles se sont compromises dans des affaires d'argent. A la fin, on ne les invite plus. Bientôt même le jeune général s'éloigne de ces assemblées, n'y paraissant que pour s'en séparer presque aussitôt; gardant, au milieu d'elles, son recueillement, son absorption en soi, afin d'empêcher toute familiarité. N'est-ce pas là, façons de roi? Et, d'ailleurs, voyez, ajoutaient ces jaloux, ces rivaux, voyez les lois émanées du Conseil d'Etat, les arrêtés des ministres, les circulaires administratives aux nouveaux fonctionnaires, est-ce que, dans tous ces actes, l'autorité centrale, qui n'est que l'autorité du Premier Consul, n'y est point invoquée comme un palladium sacré? Tout vient se fondre en elle.

Le Premier Consul était instruit par sa police de ces rumeurs confuses. Il saisit donc avidement l'occasion de détourner ces suspicions criantes et de raviver les espérances des républicains. Washington venait de mourir. La nouvelle en était arrivée en Europe. Bonaparte dicte à Bourrienne une proclamation à l'armée, pour lui imposer un deuil de dix jours.

1. On y recevait Arnault, Bernardin de Saint-Pierre, Ducis, Legouvé, Lemercier, Méhul, David, Talma, Joseph Chénier, Volney, Andrieux, Picard, Colin d'Harleville, Baour Lormian, Parseval-Grandmaison, Alexandre Duval et Bouilly, auteur de pièces applaudies et des *Contes à ma fille*.

« Washington est mort, dit-il. Ce grand homme s'est battu contre la tyrannie et a consolidé la liberté de sa patrie. Sa mémoire sera toujours chère au peuple français, comme à tous les hommes libres des deux mondes, et spécialement aux soldats français qui comme lui et les soldats américains se battent pour la liberté et l'égalité. En conséquence, le Premier Consul ordonne que, pendant dix jours, des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux et guidons de la République. » Mieux encore, le Premier Consul voulut que l'éloge funèbre du grand homme fût prononcé par Fontanes, au temple de Mars, c'est-à-dire aux Invalides. En habile courtisan, cet homme de lettres, un ami d'Elisa Bacciochi, s'acquitta très bourgeoisement de son discours. Car ce panégyrique, ne devant pas être une comparaison perfide pour Bonaparte, vantait surtout le bon sens du mort, comme si c'eût été d'un négociant méticuleux qu'il eût voulu parler. Oh ! non, certes, le génie guerrier du vainqueur de l'Italie, son amour d'un pouvoir indiscuté, n'y trouvaient aucune allusion. L'éloge était mesquin ; Bonaparte en devenait plus grand.

En ces critiques, en ces dénonciations contre les tendances du jeune chef de l'État, tout n'était point injustifié. Peut-être devançaient-elles l'heure précise qui les devait rendre évidentes et vraisemblables. Mais le vrai, c'est que, son autorité et sa puissance grandissant, son ambition se développait à mesure. Il désire bientôt quitter le Luxembourg, demeure princière pourtant, luxueuse même, dont les jardins s'embellissent de travaux considérables. En ce palais, il était le voisin des deux autres consuls ; il était logé sans plus d'apparat qu'eux, et son élévation n'en était point accrue. Il lui fallait le palais

des rois, où le peuple s'habituerait à le considérer comme un monarque; le palais, largement pour lui, les autres consuls relégués en des appartements moins beaux où on les oublierait.

Un jour, avec Bourrienne, il visite les Tuileries que les émeutes populaires et les séances de la Convention avaient souillées de dégradations honteuses. Il mande l'architecte, ordonne les réparations nécessaires. Les galeries, les couloirs sont couverts des images du bonnet phrygien. Plus aucun tableau n'y est accroché aux murailles; plus aucun buste, plus aucune statue ne se remarquent nulle part; tandis qu'aux deux corps de garde, bâtis à droite et à gauche de l'entrée par le Carrousel, une inscription porte : *Le 10 août 1792, la royauté en France est abolie; elle ne se relèvera jamais.* Ironie, elle était déjà relevée ! Et faisant allusion aux bonnets phrygiens qui horripilent son regard, Bonaparte dit à l'architecte : « Surtout, faites-moi disparaître toutes ces saloperies. »

Il surveilla de près la réfection de cette demeure royale. Dans la galerie qui va précéder son appartement, outre les bustes des grands généraux, il fit placer celui de Brutus. Neuf statues et vingt-six bustes, disent *les Débats* du 14 floréal, suffirent au Palais des Tuileries. Parmi les bustes, on remarquait ceux de Démosthène, Alexandre, Annibal, Cicéron, Caton, Brutus, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le grand Condé, Duguay-Trouin, Malborough, le prince Eugène, le maréchal de Saxe, le grand Frédéric, Dugommier, Dampierre, Joubert. Le nombre des places excédant les grands hommes désignés, on ajouta ceux de Sully, Colbert, Ruyter, Montesquieu, L'Hospital. S'il voulut celui de Brutus, c'est qu'il n'était pas encore temps de proscrire

l'image de l'homme qui personnifie la révolte contre la tyrannie.

Cependant les journaux de l'époque commencent à parler des réparations du château. Quelques-uns pensent qu'il deviendra bientôt le palais du gouvernement. Et ceux-là ne se trompaient pas.

Il avait fait ce chemin silencieusement, sans ostentation, et comme si la chose eût été toute simple. Néanmoins il semble douter lui-même de son audace, car il disait à Bourrienne : « Ce n'est pas tout de loger aux Tuileries, il faut y rester. » Ce qui signifiait aussi qu'il ne consentirait jamais à se dépouiller du pouvoir qu'il avait saisi d'une main si ferme.

Il dormait profondément, le matin du 10 pluviôse an VIII, le jour fixé pour son intallation, quand son secrétaire Bourrienne entra dans sa chambre pour le réveiller. Pendant qu'il se levait, à en croire Bourrienne, Bonaparte simulait un grand ennui pour tout l'appareil cérémonieux qui l'attendait.

« Eh bien! Bourrienne, disait-il, c'est donc aujourd'hui que nous allons coucher aux Tuileries. Vous, vous êtes bien heureux ; vous n'êtes pas obligé de vous donner en spectacle. Vous irez de votre côté. Moi, il faut que j'aille avec mon cortège. Cela m'ennuie. Mais il faut parler aux yeux. Cela fait bien pour le peuple. Le Directoire était trop simple. Aussi il ne jouissait d'aucune considération. A l'armée, la simplicité est à sa place. Dans une grande ville, dans un palais, il faut que le chef du gouvernement attire à lui les regards par tous les moyens possibles. Mais il faut aller doucement. »

Doucement !... qui l'eût pensé en voyant la suite qui l'accompagne ? Des grandes assemblées, le

Conseil d'Etat, nouvellement institué, le précède en fiacres dont les numéros sont recouverts de papier qui se fond en la couleur des panneaux. On n'avait pu faire mieux, en ce commencement de régime. Les voitures manquaient. Quant à lui, dans une voiture brillante, attelée de six chevaux blancs, que l'empereur d'Allemagne lui offrit après le traité de Campo-Formio, il s'avance avec Cambacérès à côté de lui, et Lebrun, le troisième consul, en face d'eux. Les plus belles troupes de Paris, commandées par Murat, sont sur pied, et, formées en brigades, elles attendent au Carrousel, pour être passées en revue par le jeune général.

La voiture s'arrête à la porte du palais. Les deux autres consuls en descendent pour aller aux fenêtres jouir de ce spectacle, si rare depuis longtemps. Un état-major, composé de généraux, orgueilleux de leur jeune âge et de leurs blessures, plus nombreuses que leurs années, se presse derrière celui qui les a, tous, si souvent conduits à la victoire. Une foule immense, avec peine contenue, avide de contempler ces troupes d'élite, forme le fond de ce tableau émouvant. Bonaparte, alerte, d'un bond se met à cheval, et, acclamé par ses soldats, il passe entre les rangs, les regards posés sur ces nobles hommes où s'épanouit déjà ce prodigieux dévouement qui les attachera plus tard jusqu'à la mort. Lui continue son passage triomphal, enivré de cet enthousiasme que les cris de la foule manifestent pour sa personne. Puis, il se place entre Lannes et Murat, et le défilé commence. Lorsque se présentent les brigades qui n'ont pour drapeau qu'une hampe noircie au feu des batailles et des loques pendantes, trouées par les balles, Bonaparte se découvre et s'incline avec respect devant ces reliques

glorieuses. Et, parmi les assistants, les nerfs exaspérés jusqu'au délire, ce ne sont que vivats frénétiques, une rumeur grondante de foule qui adore son demi-dieu. Il voulait être roi! Ne l'était-il pas déjà, et malgré lui, car l'enthousiasme et l'admiration étaient unanimes, aux fenêtres des Tuileries où se tenaient les consuls et les étrangers de marque, aussi bien que dans la foule?

Le soir, à l'heure de se coucher, satisfait de sa journée et ne pouvant croire encore à sa haute fortune, il dit à Joséphine, qu'il appelait dans sa chambre : « Allons, petite créole, venez vous coucher dans le lit de vos maîtres! » Si les royalistes l'eussent entendu[1] !

Paris fut toujours amoureux de spectacles. Jadis les rues s'emplissaient lorsque les charrettes conduisaient les condamnés à la guillotine. Maintenant Paris a oublié ses furies sanglantes, ses tumultueuses orgies. Il a pour idole un chef d'armée qui le mitraillerait, s'il voulait troubler la paix établie. La petite bourgeoisie abdique son indépendance frondeuse, dans la prévision des fêtes qui lui rendront l'abondance. Les ouvriers ont du travail, non plus pour démolir, mais pour édifier; et ils sont heureux de cette besogne féconde, ne détestant rien davantage que l'action stérile qui ne profite à personne.

Et l'on constate, dans les provinces, les mêmes symptômes d'apaisement. Les paysans, depuis Bru-

1. Thibaudeau. *Mémoires sur le Consulat.*

L'ordre des réceptions aux Tuileries fut ainsi réglé : le 2 et le 17 de chaque mois, les ambassadeurs ; le 2 de chaque décade, les sénateurs et les généraux ; le 4, les députés au Corps législatif ; le 6, les tribuns et les membres du tribunal de cassation. Enfin tous les quintidis, à midi, il y avait grande parade.

maire, attendent patiemment l'avènement de la paix. Des bandes errantes, des rebelles en armes, troublent encore la Bretagne, la Vendée, le Midi. Mais les chefs sont découragés, prêts à se soumettre; il n'y aura plus, bientôt, que des assassins et des voleurs, qui continueront leurs attaques imprévues contre les villages et sur les routes, poursuivis par les paysans, de concert avec les gendarmes. Dans la Drôme, le préfet, bien inspiré, récompense ces paysans patriotes qui secondent, avec énergie, le rétablissement de l'ordre, en leur donnant une branche de chêne pour leur chapeau, et il les présente ainsi décorés à la garde nationale de leur commune. Le traité de Montfaucon est proche. Georges Cadoudal et le comte de Frotté résistent toujours. Après l'exécution du comte de Frotté, Georges, seul, poursuivra une lutte ténébreuse, qui ne finira qu'au suicide de Pichegru.

Ce qui manque, dans les plaines incendiées et ravagées de la France, ce sont des routes praticables. A peine si elles existent. On passe à travers champs où les roues s'enfoncent dans les terrains mouvants, et les carrioles restent en détresse. Du Havre à Dieppe, on ne marche qu'au pas. Les premiers fonds, attribués aux ponts et chaussées, ont été dépensés sur les grandes voies qui se dirigent vers l'Italie et vers l'Allemagne, pays de guerre. Mais les paysans n'ont que faire de ces grandes routes nationales. Il leur faut des chemins vicinaux qu'ils parcourent avec leurs voitures attelées de bœufs. Lassés d'attendre, des villages et des hameaux s'associent, se donnent rendez-vous sur les chemins défoncés pour les remettre en état. Les sous-préfets et les préfets, installés depuis quelques semaines, encouragent partout ces efforts

communns. Le Bas-Rhin, les Vosges, les Landes, redoublent d'efforts et rétablissent les communications de commune à commune.

Longtemps, néanmoins, les traces des guerres civiles seront visibles dans les campagnes. Avant d'embellir son village, le paysan achète de la terre. Rovigo traversant la Vendée, quelque temps après Brumaire, fait une description désolée du spectacle qui partout s'offre aux regards. Tous les villages sont détruits, et les loups, depuis qu'il n'y a plus d'officiers de louveterie, se montrent en nombre considérable, plus audacieux encore que les brigands au coin des bois. L'apparence de la vie ne se fait remarquer qu'autour des villes, surtout de celles où se tiennent les grandes foires de l'année. Il faudrait de grands travaux publics, afin de perpétuer ce mouvement, et faire rayonner, au loin, une activité durable. Des travaux publics, certes, le Premier Consul en a beaucoup en projet, et ils ne peuvent être qu'en projet puisque l'argent manque. On en parle cependant; on les discute. Il ira bientôt visiter les travaux suspendus à Saint-Quentin, au canal souterrain ; il leur imposera un nouveau tracé, afin d'arriver promptement à leur fin. Il ratifiera l'achèvement du canal de Beaucaire à Aigues-Mortes; dans le Midi, de celui de la Garonne à l'Adour ; dans le Nord, de celui qui joindra la Meuse au Rhin, et successivement, de tous ceux qui, plus tard, seront exécutés.

Les ministres, à leur tour, cherchent à rendre forte et prospère l'agriculture, cette nourricière féconde de l'État. Ils organisent des enquêtes ; ils promettent des primes à ceux qui reboiseront nos forêts saccagées, puis aux éleveurs de moutons mérinos, importés d'Espagne ; enfin, à tous ceux qui changeront la

routine des assolements. Ils envoient chercher, en Suisse, des taureaux et des génisses pour repeupler les étables de Vendée, tandis qu'ils proscrivent l'introduction des chevaux de race anglaise, afin de protéger l'élevage des chevaux français, si solides et si méritants. Les sources de notre ancienne prospérité sont taries; il faut en faire jaillir de nouvelles. Les pays, autrefois tributaires de notre commerce, nous ont échappé. L'Espagne, depuis la guerre, n'achète plus nos mulets du Poitou, de l'Auvergne, du Quercy. Aux dentellières d'Alençon, la mode ne demande plus ces jolis tissus dont se paraient jadis les grandes dames de la Cour. L'Angleterre et l'Allemagne délaissent nos vins; l'Italie, nos soieries, depuis que nous ne demandons plus au Piémont ses cocons et ses graines. Tous nos rapports avec les pays étrangers sont dénaturés, ou faussés.

La misère est donc grande dans les villages, dans les hameaux, dans les fermes. Et, cependant, ce ne sont pas leurs privations quotidiennes qui attristent ces hommes et ces femmes courbés misérablement vers le sol, mais plutôt la privation de leurs cérémonies religieuses. C'est, chez le paysan, un désir obsédant, sans trêve ni merci, de retrouver, en son presbytère, le prêtre; en son clocher, ses cloches; en son cimetière, ses croix. En quelques villages, les dimanches, les habitants, toujours superstitieux, se réunissent à l'église restée ouverte, et, faute du prêtre, chantent l'office entre eux. Sans cesse les municipalités, et, maintenant, le préfet, sont obligés de rappeler, mais paternellement, que décadi est le seul jour férié.

Que de respect, en effet, que d'attentions, en certains lieux, pour les prêtres rentrant d'exil! Rovigo raconte que, se trouvant un soir dans une auberge de

la Vendée où des ecclésiastiques, revenus de la Louisiane, doivent passer la nuit, il ne put obtenir une chambre pour y dormir. Quant au souper, il fallut se contenter des restes laissés par les premiers occupants. L'aubergiste était d'accord avec eux, et il ne se laissa tenter par aucune somme d'argent offerte par l'envoyé du Premier Consul.

Et les idées les plus inattendues hantent toujours le cerveau des paysans. Certains demandent le rétablissement des colombiers[1], abolis sous la Révolution, comme un vestige de servitude pour les alentours. Ailleurs, dans la Côte-d'Or, les habitants d'une commune veulent se partager les communaux[2]. Dans le Lot-et-Garonne, les jurés s'imaginent n'avoir été choisis que pour se gaudir durant les assises. Ils boivent, mangent, festoient dans les auberges, et, en se retirant, pour payer leur écot, ils signent à l'aubergiste un mandat sur les caisses publiques que le président du tribunal s'empresse de ratifier[3]. Dans la Somme, les fermiers se maintiennent, contre le gré des propriétaires, aux fermes qu'ils ont cultivées, et pourchassent violemment leurs successeurs désignés, afin, disent-ils, de n'être pas *dépointés*.

Cette aberration dans les idées va disparaître. Les préfets arrivent à leur chef-lieu, où ils sont reçus avec de grands honneurs[4]; et les gens lésés sauront

1. *Gazette de France.*
2. *Ibid.*
3. *Journal de Paris.*
4. Beaucoup pourtant laissent à désirer. Dans le nombre, on en vit de grotesques, à côté d'autres des plus distingués. « Tel préfet, dit Faber, qui sentait ce qui lui manquait, croyait y suppléer, en voulant tout faire. Un préfet prétendit, sur des plaintes qui lui étaient parvenues, rendre des jugements civils et des sentences de mort. On eut de la peine à lui faire concevoir « la séparation des pouvoirs », article de la constitution dont il n'avait jamais entendu parler. Un autre prétendit destituer tout ce qui lui

désormais à qui parler, pour se faire rendre justice, ou faire entendre leurs doléances[1].

A l'arrivée de ces hauts personnages, il y a joie, aux petites villes[2], de n'être plus en la dépendance des fonctionnaires qu'avait fait surgir la Révolution; gens ignares, despotes, sanguinaires, infatués de leur place où leur petit esprit et leur méchanceté ont engendré le désordre, au lieu de l'étouffer. Les juges de paix, entre autres, ont déchaîné contre eux toutes les colères par leur improbité et leur ignorance. De toutes parts, on réclame leur changement et la diminution de leur nombre.

Ils auront fort à faire, les préfets! Les mœurs, en certains pays, sont déplorables. A Dijon, à Bordeaux, les expositions d'enfants se multiplient; dans les Landes, les avortements; à Marseille, les assassinats des émigrés rentrés. Un peu partout, dès que les halles manquent d'approvisionnements de blés, la foule commence à gronder. On ne discute pas avec la faim; et on finit par donner des primes aux paysans qui apportent leurs céréales aux marchés.

Puis ce sont les villes maritimes dont il faut

déplaisait parmi les fonctionnaires de son département, juges, receveurs et autres. Un préfet décerna un jour à un régiment de ligne, qui passait par son chef-lieu, comme récompense de sa bravoure, des couronnes de chêne et des cravates qui furent attachées au drapeau. Il ne savait pas que le régiment, arrivé à deux cents pas de la ville, ôterait le cadeau det dispensateur des récompenses nationales. »

1. De Paris, les circulaires du ministre, alors Lucien Bonaparte, recommandaient la tolérance pour les idées religieuses, la liberté, pour chacun, de croire en Dieu et de le prier à sa manière, sans s'ingérer du culte d'autrui; et, avec la tolérance, l'urbanité qui devait rendre à la nation son caractère aimable d'autrefois. Il veut connaître l'état de la France, et, dans une nouvelle circulaire, Lucien écrit: « C'est par l'ensemble des faits que vous me présenterez, par les développements que contiendra votre lettre d'envoi, que je pourrai juger. Partout où les mendiants sont peu nombreux, où les crimes sont rares, où les contributions se paient, où la population augmente, l'esprit public est bon; et il est mauvais où l'on remarque le contraire.

2. Chancelier Pasquier, *Mémoires*, t. I, p. 148.

écouter les plaintes. Le Havre, Calais, Cherbourg, la Rochelle réclament l'amélioration de leurs ports; Rouen, et toutes les villes commerçantes, une Chambre de commerce et des Bourses de commerce. Les villes protestantes, comme Strasbourg, demandent des cours d'adultes; Lyon, la ville industrielle, des écoles pratiques; Bordeaux, des cours d'accouchement et des ponts volants sur son fleuve; Brest, une école de guerre maritime. Chaque pays manifeste un désir ou une passion qu'il faut savoir contenter. Valence organise, avec une solennité magnifique, les funérailles du pape Pie VI; Nîmes, celles du cardinal de Bernis qui vient d'y mourir; Aix restitue à leur tombeau les dépouilles mortelles du duc de Brancas; Chartres, Nevers, veulent ravoir les sœurs hospitalières; Orléans, sa statue de Jeanne d'Arc et les fêtes instituées en l'honneur de l'héroïne. Dans les villes, comme dans les villages renaît, avec un ensemble surprenant, la foi religieuse que l'on croyait éteinte. Privas attend son église paroissiale; Tours, ses cloches, ses croix et la liberté de porter le viatique aux malades, en traversant les rues, avec l'antique cérémonial. Le retour en arrière se précipite avec une sorte de furie. Quelques journaux demandent la reprise de l'ancien calendrier grégorien; d'autres parlent ouvertement du retour à Paris de la famille des princes d'Orléans.

Si on n'en trouvait la confirmation dans les *Mémoires* et les gazettes contemporaines, on demeurerait incrédule sur l'activité du Premier Consul, dont le cerveau est aussi lucide après quinze heures de travail qu'au début. Il passe le meilleur temps de ses journées au Conseil d'Etat, qu'il préside, et souvent il prolonge, bien au-delà de l'heure du dîner, ces séances laborieuses. Quand il en sort, il

recommence avec ses ministres et leur prépare le travail des bureaux, la direction de la politique intérieure, si complexe à cause des émigrés, celle de nos relations extérieures, si embrouillées par les intrigues de l'Angleterre. Rien ne lui échappe. Sa pensée est partout.

Maintenant qu'il est aux Tuileries, il s'occupe de l'embellissement de ce quartier. Le château sera débarrassé de sa clôture de planches, pour donner place à une grille de fer forgé. Les arbres des quinconces, plantés par la Convention, seront arrachés pour dégager les abords. Des groupes de maisons seront démolis. Le « Manège », le fameux Manège, les bâtiments dégradés des Feuillants et des Capucins disparaîtront, et des rues spacieuses seront ouvertes du côté des Champs-Elysées. Au Palais-Egalité, on travaille sans relâche dans les appartements de Mme d'Orléans, afin d'y loger le Tribunat. Pour que ce lieu devienne décent et ne soit plus un théâtre de scandales, les établissements de jeux, qui y pullulent, en seront expulsés; les femmes suspectes, qui y accourent, surveillées de près. Enorme nettoyage de ce palais que l'on sait être le grand lupanar de la capitale. Trop longtemps aussi, le théâtre fut une école de dépravation pour les mœurs, et la censure dramatique est rétablie.

De même, les journaux royalistes et *le Mercure Britannique* de Mallet-Dupan sont arrêtés à la frontière; enfin, les clubs clandestins sont dispersés à coups de fouet par des grenadiers. Sous cette puissante et indomptable initiative, Paris reconquiert son ancien aspect de ville aimable et attrayante. On rend à ses rues leurs anciennes dénominations, afin que les nouveaux venus s'y puissent reconnaître. On défend ses carrefours contre l'envahissement

des petites baraques de détaillants qui y ont pris pied et empêchent la circulation des voitures. En ce moment, des épidémies règnent dans les villes du Midi, à Grenoble, Avignon, Marseille, par défaut de propreté. Pour épargner ce malheur à Paris, la police exige impérieusement le balayage et le lavage des chaussées. En outre, les abattoirs sont éloignés du centre de la ville; des bornes-fontaines sont placées dans les rues; de nouveaux marchés aux fleurs et aux fruits sont créés. Il faut que la capitale reparaisse belle aux yeux des étrangers qui ne manqueront pas de la visiter, dès que l'ordre y sera devenu immuable[1].

Déjà, les exilés se montrent. Barthélemy, l'ancien directeur, affranchi de sa proscription, attiré par la gloire de Bonaparte, fait visite aux trois consuls et à Talleyrand. Portalis vient d'arriver; Suard est attendu; Boissy d'Anglas, parti d'Oléron, s'est refugié à Suresne. Les morts eux-mêmes sont groupés suivant leur affinité et semblent renaître dans le souvenir des vivants. Les restes de Boileau-Despréaux, retirés de la Sainte-Chapelle, sont déposés dans le jardin du Musée des monuments français, auprès de ceux de Descartes, de Molière, de La Fontaine. Haüy est nommé à la place de Daubenton, par suppléance à Dolomieu, toujours prisonnier du roi de Naples. Le Consulat s'humanise pour toutes les gloires. Des pensions aux anciens académiciens sont distribuées généreusement. Le poète Jacques Delille, royaliste avéré, est au nombre des bénéficiaires, ainsi que l'abbé Morellet et l'historien Gaillard[2]. Accompagné de Talleyrand, Bonaparte se présente à Auteuil chez la veuve d'Helvé-

1. *Gazette de France*, *Journal des Débats*.
2. *Mercure de France*, an VIII.

tius. La veuve de Mirabeau meurt. Frochot, le conseiller intime du grand orateur, est nommé préfet de la Seine[1]. Dans le même temps, les églises restées libres et inoccupées sont rendues au culte, et les personnes pieuses s'associent pour fournir les linges et les objets nécessaires aux cérémonies religieuses. A Saint-Eustache, on s'occupe de la réfection de la chapelle de la Vierge, dévastée sous la Révolution. La statue de saint Vincent de Paul, fondateur de l'hôpital des Enfants-Trouvés, est placée, sur les ordres du ministre de l'Intérieur, à l'hospice de la Maternité, dans l'église du ci-devant monastère de Port-Royal. L'ancienne émulation pour le mal s'est changée en émulation pour le bien.

Cette émulation se décèle partout.

Chaptal, qui va être ministre de l'Intérieur, lorsque Lucien partira pour son ambassade d'Espagne, publie un *Essai sur le perfectionnement des arts chimiques*. Il réclame quatre grands établissements. Le premier aurait pour objet les travaux de teinture, l'impression sur toile et les préparations animales; le second traiterait des métaux et de leurs préparations; le troisième ferait connaître les terres et leurs usages pour la fabrication de la poterie, et on y joindrait les travaux de la verrerie; le quatrième apprendrait à former les sels, à extraire les acides et les alcools, à distiller les vins, les plantes aro-

1. L'armée avait eu à déplorer, peu de temps avant, la perte du général Championnet, mort à Nice, à trente-sept ans, d'une fièvre putride. Sa mère était venue de Valence le rejoindre. — « Partons de Nice, répétait le général. Cette ville me sera fatale. » — Il s'inquiétait de ses troupes, si elles étaient payées, si elles avaient nourriture et habits. Après sa mort, son cœur fut transporté à Valence (*Moniteur*, 5 pluviôse an VIII).

Vers cette époque mourut aussi un descendant du grand Sully, M. de Béthune-Charost, homme très charitable, l'un des maires de Paris; et mourut également la fille de Montesquieu, à Agen, à l'âge de soixante-douze ans (*L'Ami des lois*, ventôse an VIII).

matiques, à combiner les parfums. Des ingénieurs, ensuite, proposent de rendre la Seine navigable jusqu'à Paris pour les bâtiments de 200 tonneaux, avec une gare maritime à la Salpêtrière; tandis que des spéculateurs parlent de rétablir le service aboli des Messageries, si on leur accorde les privilèges d'autrefois.

Le génie réparateur du Premier Consul s'étend jusqu'aux prisons. A Saint-Lazare, où se trouvent enfermées 800 femmes, une organisation nouvelle est établie. On y ouvre des ateliers de cordage, de filature, de broderie, de couture, et le produit du travail des détenues est ainsi partagé : un tiers leur est remis tout de suite, un tiers à leur sortie, un tiers pour la maison.

Cependant l'ordre ne s'impose pas sans la résistance acharnée des fanatiques et des malfaiteurs. Les prêtres réfractaires s'obstinent dans leur hostilité contre les prêtres constitutionnels. L'un deux renverse les bustes de Rousseau, de Voltaire, de Guillaume Tell; un autre, sous le porche des églises, distribue des pamphlets contre les acquéreurs des biens nationaux. Ailleurs, des aventuriers arrêtent des citoyens sur des ordres supposés et leur réclament des sommes d'argent pour les laisser en liberté. Puis des femmes, de celles qui s'honorent du titre de « citoyenne » et refusent d'être appelées de nouveau « Madame », font acte d'indépendance en s'assemblant, rue de Thionville, pour discourir sur le féminisme, sur leurs droits méconnus, que la Révolution, après Rousseau, avait mis en lumière. Pendant que ces faits se produisent, une contre-police royale est découverte à Paris, et, au dépouillement des archives, on trouve : une instruction

pour les agents; la liste de tous les fonctionnaires publics à surveiller; une appréciation sur leur conduite; la déclaration que 100.000 livres ont été distribuées à des fabricants de libelles contre le Premier Consul, enfin l'annonce d'un complot dirigé contre Brest à livrer aux Anglais. Ce n'est pas tout encore. La nuit de l'anniversaire de la mort de Louis XVI, le 21 janvier, un grand drapeau de velours noir, placardé d'une immense croix en satin blanc, est attaché près de la Madeleine, où les restes du royal supplicié ont été enterrés, dit-on; et sous les plis du drapeau, le texte du testament du roi, réimprimé clandestinement, s'étale affiché. Hyde de Neuville, en ses *Mémoires*, se vante de cette action hardie qu'il put exécuter, en tournant autour de la sentinelle postée en cet endroit, vers une statue de la Liberté, et en se dissimulant dans l'ombre, lorsqu'il craignait d'être découvert.

Les royalistes n'ont pas désarmé.

Espérant les amadouer, le Premier Consul fait rayer, d'un seul coup, de la liste des émigrés, 20.000 ouvriers qui y sont inscrits. Malgré le traité de Montfaucon, malgré la soumission des principaux chefs vendéens, la guerre n'est qu'assoupie dans les provinces de l'Ouest. Georges Cadoudal, mandé par Bonaparte, est venu aux Tuileries. Il a promis la livraison de ses fusils et de ses canons, reçus des Anglais; le comte de Frotté s'est engagé à mettre bas les armes, à renvoyer ses Chouans en leurs foyers. Mais, peu de temps après, Georges et Frotté ont recommencé les hostilités contre les troupes républicaines. Une tranquille soumission ne convient ni aux princes, ni aux émigrés, qui vivent à Londres; il en reste encore 9.774, au milieu de nos implacables ennemis : 4.153 laïques et

5.621 ecclésiastiques. C'est pourquoi Frotté, tombé aux mains des républicains, est sacrifié. Il meurt courageusement. Durant son interrogatoire, ayant soif, il se fait apporter du vin, et, vidant son verre, il pousse le cri de : *Vive le roi!* auquel les assistants répondent par le cri de : *Vive la République!*

Afin d'entretenir à Paris l'esprit belliqueux et l'enthousiasme nécessaire à tout gouvernement nouveau, Bonaparte ne manquait pas, chaque quintidi, de passer la revue de ses troupes dans la cour des Tuileries; ce qu'il appelait « la parade ». Monté sur son cheval blanc, *Désiré*, il traversait lentement les rangs de ses brigades; et, son inspection terminée, il provoquait les observations de ses officiers, de ses sous-officiers, de ses soldats. Bientôt, tous lui devinrent familiers. Il finit par se rappeler et leur nom et leurs gestes héroïques qu'il s'était fait narrer. Le 25 ventôse, au Champ de Mars, eut lieu une revue de 18.000 hommes avant leur départ pour Dijon, où se concentrait une nouvelle armée, son armée de réserve, disait-il, celle qu'en secret il destinait à la conquête des provinces italiennes, perdues sous le Directoire. Ses aides de camp, ses généraux le suivent, chamarrés de galons, ce qui rehausse magnifiquement leur groupe. M[me] Bonaparte assiste à la revue, du balcon de l'Ecole militaire, entre les deux consuls. Le tableau est grandiose, comme le jour de l'entrée aux Tuileries; l'enivrement guerrier de la foule est intense. L'un des rédacteurs de *la Gazette de France* rapporte que, se trouvant près d'une jeune dame, accompagnée d'un grand et beau jeune homme, il entendit ces paroles : *Je parie que ce spectacle vous fait battre le cœur*, et se penchant à son oreille : *Ce soir, je vous donnerai une jolie cocarde*,

et demain je vous ferai volontaire. Lorsque Bonaparte arrive au Champ de Mars, un vieil invalide s'écrie, en entendant les salves d'artillerie : *On croirait que le canon tire plus fort, aujourd'hui, que l'an passé. Qu'y a-t-il donc de plus? — Ce qu'il y a de plus*, dit aussitôt un autre vieux militaire, *il y a Mars.*

A Dijon, on vit bientôt affluer, pour la distraction des troupes, des comédiens, des danseurs, des musiciens. Une brillante jeunesse, séduite par la gloire du général, avait pris rang parmi les brigades de cette armée ; et, dans le nombre, le jeune de Ségur, qui n'avait pas vingt ans. Lui et ses camarades, arrivés à Dijon, donnaient à cette ville, par leurs plaisirs, un mouvement de petite capitale. Franconi s'était fait annoncer avec ses pantomimes équestres ; Garnerin, avec son ballon. Dijon se peuplait d'une foule élégante. Les villes d'alentour y envoyaient leurs jolies femmes aux bals où se pavanaient les beaux officiers de cette jeune armée ; et le théâtre était illustré par les plus grands acteurs de Paris.

Bonaparte dissimulait ses nouveaux projets à l'Europe, afin de fondre à l'improviste sur les Autrichiens, qui enserraient Masséna dans Gènes. Pour donner le change aux espions de Vienne, il avait mis Berthier à la tête de ses troupes. S'il vint à Dijon, ce n'était que pour les inspecter, disait-il ; et voulant accréditer ce mensonge, il partit de Paris, en habit officiel de l'Institut. Le bruit se répandit néanmoins que le général avait traversé la Suisse et rendu visite à Necker. Les Autrichiens se croyaient très avertis par Vienne des allées et venues de leur redoutable ennemi. N'y avait-il pas, d'ailleurs, entre eux et lui, le mont Saint-Bernard, dont

les pentes abruptes ne pouvaient être escaladées par la cavalerie, encore moins par une lourde artillerie ?

Paris vécut alors dans une attente anxieuse, remué par l'excitation des ambitieux, qui escomptaient la mort imprévue du général. Bernadotte et Carnot[1] écoutaient, avec bienveillance, toutes les suppositions fâcheuses. Si, par un accident très vraisemblable, au milieu d'une bataille, Bonaparte était tué, ne pouvaient-ils pas, l'un et l'autre, prétendre à le remplacer? Les frères du général se forgeaient les mêmes espérances. Les royalistes ne restaient point inactifs. On sentait donc, autour de soi, cette atmosphère lourde des temps de fièvre, où, du jour au lendemain, se produit un changement décisif.

Depuis un mois, le Premier Consul avait quitté Paris. Masséna demeurait bloqué dans Gênes. On apprit bientôt que Gênes s'était rendue. La guerre continuait ; les combats se succédaient. La dernière bataille, la bataille suprême, qui assure la victoire, n'avait pas été livrée.

Ce fut le 14 juin 1800 (le 25 prairial), qu'à Marengo Bonaparte remporta, enfin, son dernier triomphe. La lutte contre les Autrichiens exaspérés avait été acharnée et terrible. Leur artillerie était formidable.

Perdue à trois heures, la bataille était cependant gagnée à cinq heures, après l'arrivée de Desaix, qui mourut enseveli dans sa victoire. Il revenait d'Egypte avec le pressentiment de sa mort. « Il y a longtemps, avait-il dit, que je ne me suis battu en Europe.

1. *Gazette de France* :

Carnot, à cause de cela, fut remplacé à la Guerre par le général Berthier. Disgracié, il se retira à Saint-Omer, dans une propriété de sa femme.

Les boulets, ne me reconnaissant plus, ne me respecteront pas[1]. » Kellermann, par une charge fougueuse, acheva la déroute de l'ennemi.

Les envieux de toute gloire, ceux que le génie du chef de l'armée rendait plus petits, exaltèrent cette action héroïque, cette charge écrasante. Kellermann devint pour eux le vainqueur de cette grande journée. Ils auraient voulu, pour sa récompense, un éloge enthousiaste, oubliant que le Premier Consul demeurait accablé par la mort de Desaix, qu'il estimait au-dessus de tous. « Je l'aurais fait prince », disait-il plus tard. Sur le moment, on l'entendit prononcer tous bas ces paroles : « Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer?... »

Kellermann se présenta, le soir, au dîner de Bonaparte au milieu de ses généraux. « Vous avez fait une belle charge », lui dit son chef. Le lieutenant trouva ces mots trop mesurés. Il répondit sèchement : « Une charge qui place sur votre tête la couronne royale[2]. »

1. On cite encore de lui ces mots, au moment d'expirer : « Allez dire au Premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas fait assez pour vivre dans la postérité. » Son corps fut transporté en poste à Milan pour y être embaumé.

Marmont, *Mémoires*, t. II, p. 138 :

Il aimait la gloire avec passion. Son âme pure, son cœur droit étaient capables d'en connaître le prix ; mais il voulait qu'elle fût dignement acquise et méritée. Il était doué de la plus haute intelligence de la guerre et d'une activité constante. Sobre et simple, sa simplicité était souvent poussée jusqu'à la négligence. D'un commerce doux, égal, ses manières polies sans affectation et sa politesse venaient du cœur. Une élocution facile, assez d'instruction et le goût d'en acquérir toujours rendaient sa conversation agréable. Il avait l'esprit observateur, un grand calme habituel et quelque chose de mélancolique dans le caractère et dans la figure. Sa taille était haute et élancée. Personne n'était plus brave que lui, et de cette bravoure modeste qui n'attache pas de prix à être remarquée. Homme de conscience avant tout ; homme de devoir, sévère pour lui, homme de règle pour les autres, sa bonté tempérait sa sévérité. D'une grande délicatesse sous le rapport de l'argent, mais d'une économie allant jusqu'à l'avarice...

2. Bourrienne, t. IV, p. 124.

Quel que fût le triomphateur de Marengo[1], la France, ce jour-là, reprit possession de l'Italie. La capitulation de Gènes était annulée, et les suites néfastes de la perte de cette grande place maritime, d'un seul coup, étaient écartées. L'Autriche vaincue, les républiques italiennes, jadis créées au pied des Alpes, allaient renaître, et la France, victorieuse, dominer la péninsule, à la place de la monarchie vermoulue, que les derniers coups de l'empereur Napoléon devait si outrageusement humilier.

Avant de quitter l'Italie, le vainqueur expédia la nouvelle de son immortel succès aux deux autres Consuls. Il y ajouta ces mots : *J'espère que le peuple français sera content de son armée.* Il lui tardait de revenir à Paris pour étouffer les efforts des partis conjurés contre lui. Cependant il dut s'arrêter à Lyon pour y poser la première pierre de la place Bellecour, que l'on allait rebâtir. Lyon n'était qu'un monceau de ruines. La fureur des potentats de la Convention avait anéanti cette grande ville, que la gloire du jeune Consul tenait enthousiasmée. L'hôtel des Célestins, où il était descendu, fut entouré, et les clameurs de la foule exultante forcèrent le général à se montrer au balcon de l'hôtel, pour apaiser cette tumultueuse ivresse d'admirateurs. Le lendemain, s'adressant à la municipalité, au moment de sceller la pierre qui devait porter les assises des maisons nouvelles, il s'exprima ainsi : « On ne vous a donné que des espérances. Dans peu

1. Carnot, *Mémoires*, t. II, p. 213 :

« La bataille de Marengo fut perdue deux ou trois fois dans la même journée. Bonaparte, désespéré, se reposait sous un cerisier avec Petiet et Mathieu Dumas, je crois, ne disant pas un mot. Il avait des mouvements convulsifs. Puis, tout à coup, se mettant à casser les branches avec une cravache : « Allons, c'est fini !.. (*Un soupir.*) A la guerre, on en perd, on en « gagne. » C'est de M. Petiet que je tiens cette anecdote. »

de temps, vous aurez des réalités. La paix, seul but de mes travaux, fera disparaître les ruines de votre ville, rétablira vos 20.000 ateliers et ramènera l'abondance au milieu de vous. Les 30.000 habitants industrieux sortis vont revenir[1]. »

A Dijon, émoi extrême. Les femmes les plus belles, les plus distinguées, oubliant toute retenue, se pressaient, se maltraitaient, afin de l'approcher, de le contempler, de lui dire leur admiration. « Il n'y avait pas un réduit où Bonaparte pût être seul », ajoute Rovigo. Et lorsqu'il sortit pour aller inspecter les troupes, les femmes encombraient le chemin devant son cheval, à ce point que plus d'une faillit être écrasée. Et toutes jetaient, sous ses pas, des branches de myrte et de laurier.

Ce fut le soir que Paris eut connaissance de la défaite absolue des Autrichiens. On ne s'aborda plus que par ces mots : « L'Italie est reconquise. » Des feux de joie furent allumés dans les carrefours. Le peuple se dispersa hors de ses maisons. Chacun disait : « C'est ça un homme ! oh ! oui, le peuple est content de son armée ! » De tous les pavés montait le cri de : « Vive la République ! vive le Premier Consul ! » Ce n'était plus de l'amour, mais de l'adoration. Le 3 0/0 s'éleva de 29 à 35 francs.

Sa voiture, toujours menée grand train, sur les mauvaises routes de France, éprouvait souvent des avaries. Au pont de Montereau, une grande roue fut brisée, le général blessé à la tête et Bourrienne, son secrétaire, plus grièvement. A Paris, les consuls vinrent le recevoir. Il leur dit : « Nous voilà donc réunis de nouveau. Eh bien ! avez-vous fait beaucoup d'ouvrage, depuis notre séparation ? — Pas

1. *Gazette de France* (15 messidor an VIII).

autant que vous, général », répondirent Cambacérès et Lebrun. Cinq dames anonymes lui envoyèrent un buste couvert de lauriers, entrelacés d'immortelles, avec ces vers :

Dieu des combats, sois-lui toujours fidèle;
Dieu de la paix, couronne ce guerrier;
A son génie appartient l'immortelle,
A sa valeur appartient le laurier.

Une salve d'artillerie avait annoncé son retour. Une jeune fille, sœur du général Eblé, qui se trouvait présente aux Invalides, réclama et obtint la faveur de mettre le feu à la première pièce. La population ne raisonnait plus son élan vers lui. Elle était devenue Chimène pour ce nouveau Rodrigue. La paix, une paix glorieuse, depuis si longtemps poursuivie, depuis si longtemps illusoire, semblait, cette fois, définitivement conquise. La France n'avait d'autre désir qu'un long repos ; et elle le croyait assuré par l'intelligence de son jeune chef, à qui elle se donnait entièrement.

Cet abandon enivra Bonaparte et précipita ses projets de domination absolue.

CHAPITRE II

DE MARENGO A LA PAIX D'AMIENS

14 juin 1800-25 mars 1802

Sommaire. — Ambition avouée de Bonaparte. — Projets de restauration religieuse. — Négociations politiques avec la cour de Vienne et celle de Madrid. — Renvoi au czar Paul de six mille prisonniers russes retenus en France. — Persévérance de l'Angleterre dans sa haine contre la France. — Etablissement, à Paris, d'une caisse d'épargne. — Réorganisation de l'Institut. — Travaux du Conseil d'Etat. — Fête du 14 juillet an VIII. — Arrivée à Paris ce jour-là, de la garde consulaire, partie de Marengo. — Translation aux Invalides des restes de Turenne. — Nouvelle reçue de l'assassinat de Kléber, en Egypte. — Perte de l'Egypte par le général Menou. — Douleur de Bonaparte. — Ambition de Joseph et de Lucien Bonaparte. — Deux lettres de Louis XVIII, adressées au Premier Consul. — Réponse de Bonaparte. — Brochure intitulée : *Parallèle entre César, Cromwell, Monk et Bonaparte.* — Intervention de Fouché. — Mesures administratives nouvelles. — Création d'une caisse d'amortissement. — Distribution de soupes à la Rumford. — Insécurité persistante des routes. — Enlèvement du sénateur Clément de Ris. — Conférence de Lunéville. — Victoire de Moreau à Hohenlinden. — Traité de paix avec les Etats-Unis. — Complots contre le Premier Consul. — Machine infernale. — Rappel des congrégations de femmes dans plusieurs villes de France. — Distribution aux musées des départements des collections de tableaux. — Administration féconde de Chaptal au Ministère de l'Intérieur. — Premières expositions, dans les départements, des produits de nos manufactures. — Institution de la loterie nationale. — Réformes diverses de Chaptal. — Surveillance des forêts. — Voyage de Bonaparte à Saint-Quentin pour visiter les travaux du canal. — Paix signée à Lunéville. — Les fêtes de Paris à cette occasion. — Zizanie déclarée entre Bonaparte et Moreau. — Libelles contre Bonaparte

— Sa visite à Saint-Cyr. — Le roi d'Etrurie à Paris. — Doléances universelles sur l'impraticabilité des routes. — Projets du Premier Consul sur la religion. — Signature du Concordat. — Réformes de Gaudin au Ministère des Finances. — Signature de la paix avec toutes les puissances de l'Europe : l'Angleterre seule exceptée. — Opposition manifeste contre le Gouvernement au Tribunat et au Corps législatif. — Nomination de Dupuis comme président du Corps législatif. — Assurance de la paix avec l'Angleterre. — Joie unanime en France. — Reprise générale du commerce. — Congrès pour la paix, à Amiens. — Fêtes à Paris et en province. — Tenue de la *consulte* italienne à Lyon. — Fêtes magnifiques dans cette ville. — Lettre de Bonaparte à Louis XVIII pour lui demander sa renonciation au trône de France. — Signature de la paix, à Amiens.

Après Marengo, lorsque les grandes assemblées s'inclinèrent devant la gloire de Bonaparte et l'encensèrent de louanges ; lorsqu'il ne vit plus aucun obstacle devant lui pour refaire de la France une nation monarchique, le Premier Consul dirigea toutes les forces du gouvernement vers ce but souhaité. La bataille de Lodi, la victoire des Pyramides, son entrée au Caire, — il l'avouait à Las Cases, — avaient fait surgir en lui les plus brillants rêves. Il voulut les réaliser. Car il avait horreur des avocats, — il l'avoue encore à Miot de Melito, — et il eût été navré d'avoir vaincu pour eux.

« Croyez-vous aussi que ce soit pour fonder une république ? ajoutait-il. Quelle idée ! une république de 30 millions d'hommes, avec nos mœurs, nos vices !... Où en est la possibilité?... C'est une chimère dont les Français sont engoués, mais qui passera avec tant d'autres. Il leur faut de la gloire, la satisfaction de la vanité, mais de la liberté, ils n'y entendent rien. Voyez l'armée ! Les succès que nous venons de remporter, nos triomphes, ont déjà rendu le soldat français à son véritable caractère. Je suis tout pour lui. Que le Directoire s'avise de vouloir

m'ôter le commandement, il verra s'il est le maître. Il faut à la nation un chef, un chef illustré par la gloire et non par des théories de gouvernement, des phrases, des discours d'idéologues, auxquels les Français n'entendent rien. Si la paix est faite, si je ne suis plus à la tête de cette armée que je me suis attachée, il me faut renoncer à ce pouvoir, à cette haute position où je me suis placé, pour aller faire ma cour au Luxembourg à des avocats. Je ne voudrais quitter l'Italie que pour aller jouer en France un rôle semblable à celui que je joue ici, et le moment n'est pas encore venu; *la poire n'est pas mûre.* »

Par des mesures savamment combinées, il habitua donc le peuple à désirer et à vouloir ce qu'il voulait lui-même si ardemment : une royauté, sous le couvert d'une étiquette nouvelle. Ainsi, sa personne grandit et s'éleva au-dessus de toutes celles qui l'entouraient. Les actes officiels portèrent sa signature seule; les pièces de monnaie, son effigie. Lui seul reçut les ambassadeurs; lui seul écrivit, suivant son plaisir, aux monarques de l'Europe; lui seul, il s'arrogea une autorité qu'il ne supportait amoindrie par aucune autre. La France, — il en était convaincu, — lui appartenait.

Et, cependant, il faisait quelquefois d'amers retours sur lui-même. En fructidor an IX, il va, de Mortefontaine, déjeuner à Ermenonville, chez M. Stanislas de Girardin. Après le repas il se promène...

« Arrivé dans l'île des Peupliers, il s'arrête devant le tombeau de Jean-Jacques et dit : — Il aurait mieux valu pour le repos de la France que cet homme n'eût pas existé. — Et pourquoi, citoyen Consul? répondis-je. — C'est lui qui a préparé la

Révolution française. — Je croyais, citoyen Consul, que ce n'était pas à vous à vous plaindre de la Révolution. — Eh bien! répliqua-t-il, l'avenir apprendra s'il n'eût pas mieux valu, pour le repos de la France, que ni Rousseau ni moi n'eussions jamais existé.

« Et il reprit, d'un air rêveur, sa promenade[1]. »

M. de Sivry, un des grands physionomistes de cette époque, disait de lui, dans le salon de Mme de Fonfrède : « Avec ce front et ce profil, on n'est soumis à personne. J'ai étudié Lavater, et, s'il faut l'en croire, ce petit gaillard-là ne doit pas être facile à mener[2].

Il se sent assez maître de l'opinion pour laisser chanter à Notre-Dame un *Te Deum* d'actions de grâces après Marengo[3]. La foule y accourt, empressée comme à Saint-Roch, aux obsèques du général d'Arçon, que préside l'ancien curé de la paroisse. — Le pape Pie VII, nouvellement élu au conclave de Venise, est rentré à Rome. Bonaparte cherche à nouer des relations avec la Cour pontificale, afin de la rendre favorable à ses projets de restauration religieuse. — Et, pendant ce temps, se poursuivent à Paris les négociations du comte de Saint-Julien, sur les préliminaires d'un traité de paix avec la Cour de Vienne. — Toutes les affaires extérieures sont menées de front. Berthier est envoyé à Madrid, près du roi Charles IV, et il en obtient la Louisiane, en échange de la Toscane, qui sera érigée en royaume d'Etrurie, pour un prince de Bourbon. — Dans le but de

1. Stanislas de Girardin, t. I, p. 189.
2. Mme Sophie Gay, *les Salons*, p. 185.
3. Il y eut également un service solennel dans une autre église. La messe y fut chantée en musique (*Gazette de France*, 10 messidor an VIII).

s'attirer la bienveillance du czar, le Premier Consul fait habiller de neuf les 6.000 prisonniers russes qui sont en France, et il les renvoie sans conditions. Trait généreux qui le rend sympathique au potentat du Nord.

Mais l'Autriche cauteleuse prolongeait toujours ses discussions sur la paix, espérant un retour de fortune. La fortune se décida contre elle. Moreau fut vainqueur à Hohenlinden. Vaincus en Italie, les Autrichiens étaient battus en Allemagne. Vienne se trouva menacée, la Bavière presque entièrement envahie. L'Autriche, alors, dut se soumettre et envoyer un négociateur aux conférences de Lunéville.

C'est pourquoi le vigoureux pouvoir du Premier Consul ne cessait de s'accroître. Sa renommée s'étendait impérieusement en Europe. A la suite de tant de succès, les monarques l'admirèrent; l'Angleterre le redouta; et, toujours haineuse, d'une rage inassouvie, elle tint bloqués dans nos ports tous les navires qui s'y étaient réfugiés. A la Ciotat, il y avait cent cinquante bâtiments génois.

A l'intérieur, même activité, même souci du bien. Un esprit d'ordre, une volonté de reconstruction et d'apaisement, président à tous les actes du gouvernement consulaire. La Banque de France, désormais prospère, est installée au temple de l'Oratoire. Quelques mois après, six banquiers s'associent et prennent le titre de banquiers du Trésor public. C'étaient, dit le *Journal des Débats*, MM. Barillon et Cie, Bastide et fils, Médard Desprez, Louis Nourrissart, Gabriel Fulchiron, Jacques Récamier. De même fut fondée une société en commandite pour le commerce des îles de France et de la Réu-

nion. Une caisse d'épargne est établie, qui recevra des dépôts jusqu'à cinquante francs. La manufacture de Sèvres est réorganisée; la statue de la Liberté est proscrite de la place de la Révolution, et la place perd son nom et devient place de la Concorde. Enfin une souscription publique annonce un monument à la mémoire de l'immortel Desaix[1]. Les anciens désirs de Bonaparte prennent déjà consistance. « Si j'étais maître en France, disait-il, avant le Consulat[2], je voudrais faire de Paris non seulement la plus belle ville qui existât, la plus belle ville qui ait existé, mais encore la plus belle ville qui puisse exister. J'y voudrais réunir tout ce qu'on admirait dans Athènes et dans Rome, dans Babylone et dans Memphis; de vastes places ornées de monuments et de statues; des fontaines jaillissantes dans tous les carrefours, pour assainir l'air et nettoyer les rues; des canaux circulant entre les arbres; des boulevards qui entoureraient la capitale; des monuments réclamés par l'utilité publique, tels que des ponts, des théâtres, des musées que l'architecture enrichirait de toute la magnificence compatible avec leurs divers caractères. Ce que les anciens peuples ont fait, les peuples modernes ne peuvent-ils pas le faire? »

Puis, comme on veut remettre debout ce qui a été une gloire pour la France, l'Académie française, revivant en ses anciens membres, va être reconstituée sous un autre vocable. Au nombre de sept, les immortels s'étaient concertés dans une salle du Louvre, et ils étaient tombés d'accord pour n'appeler à l'Académie[3] que trente membres au lieu

1. Le sculpteur Moitte en fut chargé.
2. Arnault, t. IV, p. 102.
3. *Gazette de France*, 14 messidor an VIII.

de quarante. Mais le dernier nombre prévalut. On citait comme futurs académiciens Ducis, Suard, Morellet, Target, Boufflers, Saint-Lambert, d'Aguesseau, cardinal Rohan, cardinal Maury. On ajoutait le premier et le troisième Consul, le ministre de l'Intérieur, le ministre des Relations extérieures, ensuite Rœderer, Devaisnes, Laplace, Colin d'Harleville, Dacier, Fontanes, Dureau de la Malle, Bernadin de Saint-Pierre, Arnault, Garat. Les artistes avaient également formé une société afin de s'entr'aider et défendre leur art; société libre se composant des citoyens Reynault, Gérard, Girodet, Guérin, Lethière, Meynier, Prud'hon, Redouté, Chaudet, Durand, Thibaut, Percier, Fontaine, Bervic.

Jamais Bonaparte ne se lasse. Le Conseil d'Etat poursuit l'examen de toutes les questions soulevées par la rentrée des émigrés, par la remise de leurs biens non vendus, par leur radiation, ou leur maintien sur les listes existantes[1]. « Il employait le Conseil d'Etat à tout, disait-il à Saint-Hélène, et avec avantage. En masse, c'était son véritable conseil, sa pensée en délibération, comme les ministres étaient sa pensée en exécution. Au Conseil d'Etat se préparaient les lois présentées au Corps législatif, ce qui le rendait un des éléments de la puissance législative. Là, se rédigeaient les décrets, les règlements d'administration publique; là, s'exami-

1. Le gouvernement était souvent dupe de sa clémence. Par ordre du préfet de Police, on publia la note suivante, trouvée sur un individu se disant chouan amnistié : « 17 à 18 août, fait recette au nom de M. Hingand; arrestation de la diligence de la Ferté-Bernard, fonds appartenant à des particuliers. Enlevé à un général 5 chevaux, 1 cabriolet et son argent. Pillage d'une vieille comtesse. Bijoux. Elle n'a dû la vie qu'à un diamant qu'elle avait au doigt. Volé 90 louis à un marchand de bœufs. Volé et assassiné. Volé 200 louis qu'on lui avait remis en dépôt pour un officier. Volé à un évêque, compagnon de route, une ceinture garnie d'or. » (*Gazette de France*.)

naient, se discutaient et se corrigeaient les projets des ministres. » Il fallait donc un chef de gouvernement, d'une sagesse surhumaine, d'un large esprit assez élevé, pour dégager toutes ces difficultés de leurs conséquences extrêmes. Bonaparte y suffit, et les fonds publics montent toujours.

Cette année-là, an VIII, les consuls voulurent donner un grand éclat à la fête du 14 juillet. Ils demandèrent un hymne à Fontanes et la musique des chants à Méhul. Il y eut le chœur des guerriers, le chœur des vieillards, le chœur des jeunes gens, le chœur des jeunes filles. La cérémonie eut lieu aux Invalides, en présence de tous les grands corps de l'État. Elle fut suivie d'une revue au Champ de Mars[1].

Ce qui la distingua des autres fêtes officielles[2], ce fut la présentation au Premier Consul, par le ministre de la Guerre et le commandant de l'hôtel, de cinq invalides, « désignés comme les plus dignes de récompenses nationales pour les actions d'éclat de leur jeunesse ». Un héraut proclama leur nom.

1. Voici l'une des stances :

> O glorieuse destinée !
> Applaudis-toi, peuple français :
> Bientôt, de palmes couronnée,
> La Victoire obtiendra la paix.
> Le front des Alpes s'humilie ;
> Nous avons franchi leurs frimas ;
> Et tous les forts de l'Italie
> S'ouvrent deux fois à nos soldats.

Trois orchestres placés à de très grandes distances exécutèrent cet hymne.

2. Ce jour-là fut posée par le ministre, Lucien Bonaparte, la première pierre de la colonne nationale que l'on devait élever sur la place de la Concorde, au lieu où se trouvait précédemment la statue de la Liberté. Le nom de Desaix devait y être inscrit.

Le cortège qui avait assisté à la pose de cette première pierre se dirigea ensuite vers les Invalides.

leur âge, le lieu de leur naissance, le nombre des blessures reçues et les combats où ils s'étaient distingués. C'étaient Payen et Fontanet, chefs de bataillons; Lory, Petit et La Cassagne, capitaines. Tous avaient perdu un bras.

La foule, à cette solennité militaire, était innombrable. Le Champ de Mars la contenait à peine, démonstrative, bruyante, débordante d'admiration pour son héros, qu'elle ne se lassait pas d'acclamer. Tout à coup on vit apparaître les premiers rangs des grenadiers de la garde consulaire, qui arrivait du champ de Marengo. Elle était partie le lendemain de la bataille; elle avait fait le chemin par étapes, en vingt-neuf jours, et se présentait devant le jeune général, en ses poudreux habits, usés par le service, troués par les balles. L'assistance, en l'apercevant, ne put se contenir. Elle se précipita sur ses pas, poussant des hurrahs frénétiques, lui faisant cortège jusque vers le Premier Consul, devant qui la garde s'arrêta. Le soir, il y eut aux Tuileries un dîner de cent couverts, où furent invités les deux plus vieux invalides, l'un de cent quatre ans, l'autre de cent sept ans[1].

Quelques semaines après, ce fut une autre cérémonie militaire, en l'honneur de l'un des plus illustres capitaines qui aient commandé l'armée française, le glorieux Turenne. Ces rappels de grands souvenirs, ces fêtes qui honoraient les armées agréaient à Bonaparte. Il y trouvait un motif d'exalter ses soldats pour s'en faire adorer.

Turenne n'avait plus de tombeau. Lors de la profanation des caveaux de Saint-Denis, les restes du grand homme avaient été arrachés de son mauso-

1. A son retour d'Italie, la garde consulaire fut portée à 5,000 hommes.

lée, ainsi que ceux de nos rois près desquels ils reposaient. Un citoyen estimable, Lenoir, put sauver un grand nombre d'ossements, qu'il recueillit et plaça dans le grenier de l'amphithéâtre de chirurgie, à Paris. Plus tard il obtint l'autorisation de transporter ces dépouilles au couvent des Grands-Augustins, que l'on désignait alors sous le nom de Musée des Monuments français. Quatre des plus anciens généraux de l'armée, et parmi les quatre un parent du maréchal de Turenne, M. d'Estourmel, reçurent là le nouveau cercueil de ce mort glorieux, pour le conduire aux Invalides[1].

Bonaparte assistait à cet ensevelissement, et il ne put maîtriser son émotion, en présence de ces ossements blanchis qui évoquaient, en sa pensée, une si grande gloire. Ceux qui le virent, silencieux et recueilli, en furent profondément touchés, et quelques-uns de ses soldats se jetèrent spontanément à genoux[2]. Junot, commandant de la place de Paris, conduisait le cortège; des musiques funèbres l'accompagnaient. Les députés des départements étaient groupés aux Invalides, lorsque le cercueil de Turenne y arriva. L'église étant privée de ses prêtres, il n'y eut point de service religieux, mais un discours de Carnot, qui s'efforça de louer dignement ce vaillant chef d'armée.

Les Allemands laissèrent en friche, pendant plusieurs années, l'endroit où il fut tué; et les habitants le montraient comme un lieu sacré. Ils respectèrent le vieil arbre sous lequel il reposa, peu de temps avant sa mort, et ne voulurent point le laisser couper. L'arbre a péri, parce que les soldats de

1. On venait de rétablir également à Auteuil, place d'Auteuil, le tombeau de d'Aguesseau, détruit durant le proconsulat de Robespierre.

2. *Le Publiciste*, 4 vendémiaire an IX.

toutes les nations en détachaient des morceaux, par vénération pour la mémoire du grand homme[1].

On apprit alors l'assassinat de Kléber, le commandant de l'armée d'Egypte, par un jeune fanatique musulman, qui le poignarda[2]. Bonaparte en éprouva un grand chagrin. Ce chagrin fut contesté jadis. On disait le jeune général jaloux de la gloire de son lieutenant dont il connaissait les talents militaires. Mais ceux qui vécurent dans l'intimité du Premier Consul démentirent ces bruits malveillants. Si le jeune Corse savait dissimuler sa pensée quand il le fallait, il était toujours sincère et d'une grande expansion devant les siens; et, à ce moment-là, disent-ils, il ne parla de Kléber qu'en termes élogieux et avec un grand regret de sa perte. Il faut bien admettre, d'ailleurs, qu'il tenait à l'Egypte, puisqu'il l'avait conquise; et nul plus que Kléber n'était propre à conserver ce pays à la France. Ce sentiment, égoïste et vil, de se réjouir de l'échec ou de la mort d'un homme, parce que sa gloire, son énergie, toutes ses qualités éminentes peuvent nous être opposées à nous-mêmes, cette satisfaction scélérate n'exista chez Bonaparte que pour les grands traîtres à la France, qui plaçaient l'intérêt de leur personne au-dessus de l'intérêt de la nation. Il a pu ne pas aimer Bernadotte ni Moreau, parce qu'il les savait prêts à sacrifier la paix publique à leur ambition. Quant aux talents militaires de ses lieu-

1. *Le Publiciste*, vendémiaire an IX.

2. En ce temps-là mourait également M. de Bouillé, laissant deux fils et une fille, Mme de Contades. — Puis Rivarol quittait Hambourg et s'en allait à Berlin, pour de trop acerbes critiques contre les Hambourgeois. — Dolomieu, mis en liberté, arrivait à Paris. — Vauquelin remplaçait Darcet à la chaire de chimie au Collège de France. — Didot l'aîné était nommé imprimeur du Sénat. — Pastoret reprenait sa profession d'avocat.

tenants, pourquoi les eût-il enviés ou jalousés? Est-ce que les siens n'étaient pas assez grands pour subir la comparaison?

Ce fut donc une vraie douleur, chez le vainqueur d'Aboukir, d'apprendre cet événement si malheureux; et il en fut longtemps affecté, comme il le fut plus tard, lorsqu'il fallut se résigner à l'abandon de l'Egypte, que perdit le général Menou par son incapacité. La duchesse d'Abrantès rapporte, en ses *Mémoires*, la tristesse qui assombrit la Malmaison, les confidences lamentables qu'il fit à Junot, le jour qu'il apprit ce désastre irrémédiable. Il ne parlait pas; il se promenait loin de tout le monde. Il ruminait sa douleur. Il sentait, plus qu'un autre, parce qu'il en connaissait le prix, ce que perdait la France en perdant l'Egypte. Ne le sentons-nous pas encore aujourd'hui?

Pourtant la marche des choses ne s'arrêtait point; et pendant que le Conseil d'Etat, sous son impulsion, travaillait avec acharnement à mettre de l'ordre dans les lois, de la clarté dans les règlements d'administration; pendant que l'armée et la marine recevaient, chaque jour, sous sa direction, un accroissement nouveau, il avait à se débattre contre des tentateurs sournois qui l'incitaient à se démasquer brutalement. Ses deux frères convoitaient des dignités nouvelles, des situations plus élevées dans l'Etat. Lucien, comme ministre de l'Intérieur, croyait sa position bien inférieure à son mérite. Si on eût pu lire en sa pensée, on aurait connu le fond de son âme. Il désirait prendre la place de son frère. Quant à Joseph, sous sa bonhomie charmante, avec ses manières douces, son désintéressement affecté, il n'était pas moins ambi-

tieux. Tous les deux confiaient à leurs amis la crainte de se voir privés de l'importance dont ils jouissaient, si le général était victime d'un attentat ou bien d'un accident de guerre. Le lendemain de sa mort, ils auraient tout perdu. Ils descendraient, tout à coup, du faîte où la fortune glorieuse du Premier Consul les avait portés. C'est pourquoi ils auraient voulu que le pouvoir consulaire fût assuré à leur frère durant sa vie, et qu'en cas de malheur ils fussent désignés pour lui succéder; — c'est-à-dire qu'ils voulaient un Consulat à vie et l'hérédité dans leur famille.

Miot de Mélito, un des confidents de Joseph, a détaillé, en ses *Mémoires*, les phases de cette ambition excessive et mal justifiée. En un jour d'expansion, Joseph se démasquait :

« Mon frère pense qu'il ne devrait pas être remplacé par un militaire. Déjà, me disait-il, j'ai besoin d'une extrême habileté pour contenir cette foule de généraux qui ambitionnent le poste brillant que j'occupe. Quel est l'homme qui, après moi, pourrait commander à tant de passions? Je vous le dis, si je meurs avant que deux ans d'existence de l'ordre actuel aient pu le consolider, vous aurez à ma mort une nouvelle Convention. »

Mais était-ce Joseph qui aurait pu dominer ces généraux ambitieux?

L'hérédité fut, dès lors, l'unique préoccupation de la famille du Premier Consul[1], et comme il n'avait point d'enfant de Joséphine, les frères insatiables parlaient ouvertement du divorce. On lui donnait même pour épouse une princesse de Bourbon de la maison d'Espagne, ce qui provoquait

1. Elle était aussi le texte des conversations de Paris. On y parlait déjà de dynastie nouvelle (Bourrienne, t. IV, p. 220).

cette réponse du général, à Volney : « Si je devais me marier, je n'irais point chercher une femme dans une maison qui tombe en ruine. »

Le complot de Cerrachi, d'Aréna, de Topino-Lebrun, dans le but d'assassiner, à l'Opéra, le chef du gouvernement, réveilla toutes les angoisses de la population, puisque le bonheur de l'Etat, maintenant assuré, ne dépendait que d'un coup de poignard. Seul, le général semblait se détacher de l'anxiété publique. Il continuait imperturbablement ses efforts, méprisant ses ennemis qui se multipliaient depuis que son pouvoir s'affermissait par ses victoires [1]. Les princes venaient à la rescousse, redoutant l'oubli dans l'exil et surtout l'ingratitude de leurs partisans, qui s'accommodaient facilement du nouveau régime. Louis XVIII, ce prince impatient, avait écrit à Bonaparte une première lettre. La voici ; elle est datée du 20 février 1800.

Quelle que soit leur conduite apparente, des hommes tels que vous, Monsieur, n'inspirent jamais d'inquiétude. Vous avez accepté une place éminente et je vous en sais gré. Mieux que personne, vous savez ce qu'il faut de force et de puissance pour faire le bonheur d'une grande nation. Sauvez la France de ses propres fureurs, vous aurez rempli le premier vœu de mon cœur; rendez-lui son roi, et les générations futures béniront votre mémoire. Vous serez toujours trop nécessaire à l'Etat pour que je puisse acquitter par des places importantes la dette de mes aïeux et la mienne.

LOUIS.

Bonaparte ne répondit point à cette lettre. Une deuxième lui arriva quelques mois après, plus explicite, plus insinuante, mais non plus digne.

1. De Rioust, ex-chanoine de Nevers, qui avait épousé une actrice et que l'on disait complice des conspirateurs, fut arrêté à quelque temps de là.

Depuis longtemps, général, vous devez savoir que mon estime vous est acquise. Si vous doutiez que je fusse susceptible de reconnaissance, marquez votre place, fixez le sort de vos amis. Quant à mes principes, je suis Français : clément par caractère, je le serais encore par raison.

Non, le vainqueur de Lodi, de Castiglione, d'Arcole, le conquérant de l'Italie et de l'Egypte ne peut pas préférer à la gloire une vaine célébrité. Cependant vous perdez un temps précieux. Nous pouvons assurer le repos de la France ; je dis *nous*, parce que j'ai besoin de Bonaparte pour cela, et qu'il ne le pourrait sans moi. Général, l'Europe vous observe, la gloire vous attend, et je suis impatient de rendre la paix à mon peuple.

LOUIS.

Thiers fait observer avec raison que si, à cette époque, le Premier Consul eût rappelé en France les Bourbons, tous les bienfaits de la Révolution auraient été anéantis et la guerre civile s'en serait suivie. Le général fit à l'émigré cette courte réponse :

7 septembre 1800.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre; je vous remercie des choses honnêtes que vous me dites.

Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France; il vous faudrait marcher sur 50.000 cadavres. Sacrifiez votre intérêt au repos et au bonheur de la France. L'histoire vous en tiendra compte.

Je ne suis pas insensible aux malheurs de votre famille; je contribuerai, avec plaisir, à la douceur et à la tranquillité de votre retraite.

BONAPARTE.

Quoiqu'il eût gardé le secret de cette correspondance, les cercles politiques en furent avertis; et, désirant un dénouement, Lucien imagina de répandre, à Paris et dans les départements, une bro-

chure qui servirait d'appui et de justification à la dictature à vie dont ils voulaient tous dans la famille. L'hérédité viendrait ensuite d'elle-même.

Cette brochure anonyme avait pour titre : *Parallèle entre César, Cromwell, Monk et Bonaparte.* Les écrivains contemporains en désignaient l'auteur, Fontanes, sous l'inspiration de Lucien, son ami.

Partie du ministère de l'Intérieur, elle fut envoyée à tous les préfets et distribuée à profusion dans Paris. Mais elle produisit un effet différent de celui que l'on attendait. Elégamment écrite, habilement rédigée, en vue d'écarter toute comparaison avec Cromwell ou Monk, sans doute parce qu'elle insistait sur une ressemblance entre César et Bonaparte, elle effraya tous les lecteurs. Fouché, ministre de la police, instruit par ses agents de cet émoi imprévu, en vint avertir le tout-puissant général. Celui-ci s'indigna, s'impatienta, menaça. Fouché ne bronchait pas. « Qui en est l'auteur? que ne l'avez-vous fait arrêter? — Comment l'aurais-je pu, répondit Fouché. C'est le ministre de l'Intérieur, Lucien Bonaparte. Et le manuscrit porte, dit-on, des corrections du Premier Consul. »

Ces derniers mots coupèrent court à l'entrevue des deux personnages. Mais Bonaparte, ainsi éclairé sur l'imprudence de ses frères, à qui, en ses occupations diverses et si absorbantes, il ne savait pas résister, résolut d'envoyer Lucien hors de France et le destina à l'ambassade d'Espagne. La vie incohérente et dissolue du ministre de l'Intérieur, depuis son veuvage, lui commandait, d'ailleurs, de l'éloigner de Paris.

L'été de l'an VIII fut très chaud en France. Des

ibis avaient traversé Bordeaux où l'on constatait 31 degrés centigrades, à l'ombre. Les cultivateurs, désolés de voir sécher sur pied leurs récoltes, revinrent à leurs pratiques religieuses et, pour fléchir les rigueurs de la Providence, suivirent les neuvaines de quelques églises, rendues au culte catholique. Que les temps étaient changés par tant de foi naïve ! Ce fut l'époque, aussi, où arrivèrent d'Espagne seize superbes chevaux andalous, présent du roi Charles IV au Premier Consul, après la visite de Berthier, qui avait négocié, à Madrid, la cession de la Louisiane[1]. Et d'autres événements non moins intéressants se succédaient ; l'exposition des tableaux des peintres vivants était ouverte le 15 fructidor ; la Vénus de Médicis, expédiée de Florence, était installée à Paris, tandis que l'on démolissait, place des Victoires, le monument élevé à Michel Pelletier pour y substituer celui de Kléber et de Desaix. Une filature de coton, une fabrique de basin et de bas s'élevaient à Saint-Quentin ; d'autres aussi à Alençon. Les villes manufacturières, telles que Chemillé et Cholet, avec la renaissance de leur industrie, voyaient se raviver leur aisance disparue. La province reprenait confiance. Les préfets travaillaient assidûment au cadastre général de leur département ; au remplacement de l'ancien système des poids et mesures, par le système décimal. On était au 1er vendémiaire an IX (22 septembre 1800).

Pour continuer cette série de mesures réparatrices,

1. Bonaparte reconnut cette générosité par une autre. Parmi les présents destinés, par le Premier Consul, à être offerts à la reine d'Espagne, *le Publiciste* énonce les suivants : l'un, un costume à la romaine, composé de deux tuniques de crêpe, brodées en acier fin ; l'autre, une robe de superbe mousseline, brodée en plein de fleurs et de papillons divers, dont les ailes développées sont brodées au point à l'aiguille, fait à la main, dans la mousseline même, et ayant, pour bordure, une large guirlande mate sur un fond de points à l'aiguille, faits aussi à la main.

les plans du canal qui devait joindre l'Escaut et la Meuse au Rhin se poursuivaient sans désemparer. Quoi encore? Les fonds publics ne fléchissaient plus. Les temps étaient proches où les créanciers de l'Etat seraient payés en espèces sonnantes, au lieu de papier, et une caisse d'amortissement était créée[1]. La bienfaisance s'ajoutait aux prémices de ces restaurations, afin que les plus pauvres connussent, eux aussi, les bienfaits d'un bon gouvernement. Sous l'inspiration de Joséphine, — étourdiment charitable et distribuant ses largesses d'une main généreuse, — des soupes économiques à la Rumford[2]

1. De Lacretelle, *Histoire du Consulat*, p. 359 :

« Mettons au rang des plus beaux triomphes du Premier Consul, le jour où les rentiers furent payés en numéraire. Cette opération avait précédé même la paix de Lunéville, et c'est l'un des plus beaux éloges de l'administration consulaire. La Révolution avait pesé de tout son poids sur la classe des rentiers, qui avaient placé en elle leurs plus vives espérances. Après avoir subi un payement dérisoire en assignats et en mandats territoriaux, ils avaient reçu l'aumône de 10 0/0 sur le tiers de leurs capitaux, puisqu'on leur avait fait banqueroute des deux autres tiers. De silencieux suicides avaient été fréquents chez ces hommes dont les uns étaient parvenus à l'âge du repos et dont les autres en avaient longtemps goûté la molle douceur. On peut juger du degré de popularité, dont le Premier Consul jouit parmi ces rentiers, qui formaient le premier élément le plus actif, le plus ferme du parti modéré. Ce fut alors une chose merveilleuse de voir le tiers consolidé s'élever à 60 0/0, taux qui serait aujourd'hui le signal ou la suite de grandes calamités. »

Et plus loin (t. II, p. 163) :

« Les créanciers frémissaient au mot de la dette mise à l'arriéré, ce qui voulait dire méconnue, anéantie. M. de Fermont était chargé de cette opération rigoureuse. Il avait été membre de l'Assemblée Constituante et de la Convention. Un sobriquet épigrammatique s'attacha au nom du directeur de la caisse de liquidation. On l'appelait : *Fermont, la caisse*. »

2. Décade philosophique, an X : « Entre l'Etat de New-Hampshire et celui de Massachusset, dans l'Amérique septentrionale, est une petite île qui se nommait autrefois Rumford. C'est là que Benjamin Thompson naquit en 1752, et, lorsqu'il fut créé comte par l'électeur de Bavière, il prit le nom que portait sa terre natale. Sa famille, d'origine anglaise, est la première qui se soit établie en Amérique. Il dut le goût des sciences physiques à un curé anglican, sous lequel il étudia quelques années. En 1779, on fit venir Rumford, en Angleterre, pour connaître la situation de l'Amérique ; il continuait à résider en Angleterre lorsque l'indépendance fut proclamée. Alors il quitta l'Angleterre et voyagea. A Strasbourg, il rencontra l'électeur de Bavière, qui le voulut dans ses Etats... L'expérience acquise par Rumford dans la direction de la police de Munich lui procura les

étaient distribuées dans le quartier des Tuileries. Dans le même temps, les employés des finances terminaient trente-cinq mille liquidations de soldes de retraites. Au mois de ventôse, chaque pensionnaire reçut avis du quantum qui lui serait payé. Enfin, des offices d'agents de change étaient institués à Paris.

Enivrés par de si brillants débuts, ceux qui avaient coopéré à la Révolution du 18 Brumaire se réunirent en un banquet pour fêter l'anniversaire de ce coup d'Etat[1]. On avait foi en l'avenir. Les relations renaissaient de province à province ; les berlines de Saint-Victor avaient recommencé leur service entre Paris et Bruxelles.

Malheureusement, la sécurité des routes laissait à désirer. Les rouliers voyageaient toujours en bande compacte. Les attaques des brigands persévéraient, malgré des peines sévères. Et, tout à coup, un événement d'une audace téméraire affola l'opi-

moyens de réduire en principes généraux l'art de secourir et de nourrir la classe indigente. Il publia deux brochures : Des principes fondamentaux d'après lesquels on peut former des établissements pour le soulagement des pauvres en tous pays ; et un autre sur la nourriture des pauvres. Le second de ces essais contenait les recherches les plus étendues sur les qualités nutritives d'une foule d'aliments et sur les meilleures préparations qu'il conviendrait de leur donner. Il a fait d'utiles recherches sur la meilleure forme qu'on peut donner aux cheminées et aux fourneaux. L'introduction des procédés de Rumford pour la cuisson et le chauffage produisait cinquante mille francs d'économie aux hospices de Paris... Les fourneaux des soupes économiques, maintenant répandus dans toute l'Europe, sont fondés sur les mêmes principes. Ce sont des cuisines communes à l'usage des ménages indigents épars dans une ville et des cuisines où la cuisson s'opère avec le moins de frais possible. On distribue actuellement, dans Paris, une grande quantité de ces soupes, dont une partie est achetée par les indigents eux-mêmes. Sa principale découverte est la transmission de la chaleur par l'eau réduite en vapeur. »

1. Les Barbistes, aussi, se réunirent en un dîner, à cette époque, pour fêter l'anniversaire de la fondation de leur maison ; savoir Corvisart, le célèbre médecin ; Guichard de Marcilly, jurisconsulte éclairé ; Lombard (de Langres), ancien ambassadeur à la Haye ; Réal, conseiller d'Etat. Lemaire, dernier commissaire du gouvernement près le bureau central ; Maurice, munitionnaire et homme d'esprit ; Wailly, fils du grammairien ; Chauveau-Lagarde, défenseur officieux (*Gazette de France*, frimaire an IX).

nion publique, énervée déjà par un grand nombre d'attentats, sans cesse renouvelés. Un sénateur, Clément de Ris, fut enlevé en son château, près de Tours, et conduit en lieu sûr, où on le garda séquestré sans que la police pût le découvrir[1].

Bonaparte envoya l'un de ses aides de camp, Savary, faire une enquête sur place. Grâce à cet émissaire intelligent, la femme du sénateur résista aux invitations fallacieuses des criminels, demandant, pour la mise en liberté de leur victime, une somme de cinquante mille francs. Les langues, d'ailleurs, s'étaient déliées. Un médecin de campagne en tournée avait rencontré, dans la forêt, la troupe des malandrins, emmenant le sénateur, et il se rappelait une circonstance qui limita les recherches et orienta les investigations; c'est qu'au moment de la rencontre il avait entendu l'heure sonner à l'horloge de Montrésor, à sa gauche. Dès lors on trouva facilement la prison mystérieuse, près de Loches, une petite maison élevée sur trois marches, et le sénateur jeté dans une fosse profonde, creusée en terre, au milieu de la cave, où il aurait été enterré vivant si la femme de l'infortuné eût payé la rançon[2].

Il fallait donc purger la France de ces malfaiteurs, qui infestaient les routes et les forêts et arrêtaient les transactions par la peur. Des patrouilles furent

1. *D'Abrantès*, *Mémoires*, t. VI, p. 556 :

La duchesse d'Abrantès insinue que Clément de Ris, le sénateur, était au courant des intrigues de Fouché et de Talleyrand pour remplacer Bonaparte s'il n'était pas revenu de Marengo ; qu'il détenait papiers et proclamations et que ce fut la cause de son enlèvement et de son incarcération.

2. C'est en ce temps-là que des brigands, trente hommes armés, avaient fusillé Andrein, ex-conventionnel et évêque constitutionnel de Quimper, voyageant dans la diligence de Brest. Le préfet lui-même avait été attaqué durant une de ses tournées et, à Rosporden, la caisse des percepteurs avait été forcée. Quelques jours après, le chef de ces brigands, Le Cat, fut arrêté à Pont-Aven.

établies à travers les bois les plus dangereux afin de protéger les courriers ; et sur les diligences on posta des fusiliers, garantis par un blindage avec des meurtrières. Il y eut aussi des colonnes d'éclaireurs qui produisirent les plus satisfaisants effets. Dans le Var, en un mois, quarante-trois brigands avaient été arrêtés, jugés et presque toujours fusillés. Fouché obtint ensuite des Consuls la création de tribunaux spéciaux, — commissions militaires, — auxquels on déféra tous ces crimes à main armée. Les jugements furent sommaires, les peines excessives ; et, pourtant, les tribunaux ordinaires avaient fait grosse besogne en un an.

Bientôt les conférences de Lunéville furent ouvertes par les deux plénipotentiaires désignés : le comte de Cobentzel pour l'Autriche[1], Joseph Bona-

1. Talleyrand, *Mémoires*, t. I, p. 281 :

« La Cour de Vienne avait choisi pour traiter le comte de Cobentzel, parce qu'il avait traité avec Bonaparte à Campo-Formio, qui n'était alors que général de l'armée d'Italie et qu'il s'était établi entre eux des rapports de familiarité dans lesquels le comte de Cobentzel croyait facilement rentrer, mais que le Premier Consul fit bientôt disparaître. Il se passa à ce sujet une scène assez curieuse. Bonaparte lui donna une première audience, à neuf heures du soir, aux Tuileries. Il avait ordonné lui-même la disposition de la pièce dans laquelle il voulait le recevoir : c'était dans le salon qui précède le cabinet du roi. Il avait fait mettre dans l'angle une petite table devant laquelle il était assis. Tous les sièges avaient été enlevés ; il ne restait, et c'était loin de lui, que des canapés. Sur la table se trouvaient des papiers et une écritoire. Il y avait une seule lampe ; le lustre n'était pas allumé. M. de Cobentzel entra ; je le conduisais. L'obscurité de la pièce, la distance qu'il fallait parcourir pour arriver près de la table où était Bonaparte, qu'il apercevait à peine, l'espèce d'embarras qui en était la suite, le mouvement de Bonaparte qui se leva et se rassit, l'impossibilité pour M. de Cobentzel de ne pas rester debout, mirent immédiatement chacun à sa place, ou du moins à la place que le Premier Consul avait voulu fixer.

Mme de Staël, *Dix Ans d'exil*, p. 230 :

M. de Cobentzel ne connaissait de la littérature française que les comédies dans lesquelles il avait joué les rôles de Crispin et Chrysale… Homme d'une extrême banalité… il adressait les mêmes propos à tous ceux qu'il rencontrait dans un salon… Envoyer un tel homme pour négocier avec la force et l'âpreté révolutionnaire qui entouraient Bona-

parte pour la France. Le diplomate autrichien était connu du Premier Consul depuis Léoben. Il était âgé d'environ cinquante ans; aimable, connaissant le monde de l'Europe, et principalement la cour de Russie, où il avait joué, habillé en femme, des pièces de comédie. La duchesse d'Abrantès affirme qu'il était fort laid, de la laideur du comte de Mirabeau dont il avait le teint blafard et les petits yeux enfoncés dans le crâne. De beaucoup d'esprit, dit-elle; d'une extrême banalité, reprend Mme de Staël; mais encore plus orné de ridicules, ajoute la duchesse, parce qu'il affectait les manières et le langage du prince de Kaunitz, à qui il s'efforçait de ressembler en le copiant. Tel était l'adversaire du pacifique Joseph.

Le gouvernement consulaire entoura ces conférences d'une grande pompe. Joseph, en s'y rendant, voyageait à petites journées, dans une voiture superbe, attelée de quatre chevaux et précédée d'un écuyer. Dans les villes principales, sur sa route, il fut complimenté par les municipalités. Lunéville, mal pavée, mal éclairée, fut transformée, sans délai, par les soins du préfet de Nancy. L'horloge du château fut rétablie, la salle de spectacle restaurée; et, de Paris, on fit partir des cuisiniers et des hommes d'office, affectés au service intérieur du palais du Congrès. Les riches habitants de Nancy se dépouillèrent de leurs plus beaux meubles pour Lunéville. M. de Clermont-Tonnerre fournit un superbe lit de parade, et M. de Mayer-Maze, un des plus beaux lustres qui existassent en France. Des

parte, c'était un spectacle digne de pitié. Un des aides de camp de Bonaparte se plaignait de la familiarité de M. de Cobentzel. Il trouvait mauvais qu'un des premiers seigneurs de la monarchie autrichienne lui serrât la main sans gêne. Ces nouveaux débutants dans la carrière de la politesse ne croyaient pas que l'aisance fût de bon goût. »

tapisseries des Gobelins achevèrent la décoration de la demeure officielle des deux ambassadeurs. Quant au comte de Cobentzel, durant son séjour à Paris, on l'avait gratifié d'une garde d'honneur, dans la maison du sénateur Lecoulteux de Canteleu, chez qui il était descendu, faubourg Saint-Honoré. Le général Clarke, nommé gouverneur de Lunéville, voulut, en bon courtisan, que chaque entrée et chaque sortie des plénipotentiaires fussent saluées de dix-neufs coups de canon. Si bien qu'au bout de quelques jours les deux diplomates avaient entre eux les rapports les plus cordiaux. Mais Cobentzel, retenu par son gouvernement, ne cédait rien de ses prétentions.

Bonaparte, voulant accélérer les conclusions de ces conférences, fit entrer en scène ses armées. Moreau dut marcher sur la Bavière; Macdonald, sur le Tyrol italien; Brune, passer le Mincio et l'Adige. En cette dernière campagne, Moreau livra dans la forêt de Hohenlinden, le 13 frimaire an IX (3 décembre 1800), la célèbre bataille qui contraignit l'Autriche à la paix.

Moreau venait de se marier. Il ne s'était point encore séparé de Bonaparte; il lui rendait visite. En vendémiaire, à Paris, le Premier Consul, recevant des pistolets ornés de diamants, les lui avait offerts en s'excusant de n'avoir pu faire graver sur le canon toutes les victoires du chef d'armée. « Il ne serait resté aucune place pour les ornements », avait-il ajouté finement. Les deux généraux s'étaient quittés cordialement. Ensuite, Moreau, marié à une créole de Saint-Domingue, Mlle Hulot, la fille d'un ancien gouverneur de l'Ile de France, leur première cordialité s'était refroidie. La mère de la jeune femme était ambitieuse, jalouse, dénigrante. Bona-

parte disait qu'elle était « une peste », — « une intrigante », — « et il était bien fâcheux, ajoutait-il, que l'illustre capitaine, d'un caractère faible, fût tombé dans les mains d'une si méchante femme, dont il deviendrait le jouet ».

Le Premier Consul voyait-il juste? A dater de cette époque, Moreau ne cessa de fuir le contact de Bonaparte. Aigri, enfin, par le rôle qu'il avait joué au 18 Brumaire contre les Directeurs au profit de son émule, il semblait animé d'une antipathie invincible contre le chef du gouvernement[1]. Il fit son devoir, toutefois, et se montra, en cette dernière campagne, le plus habile tacticien que la République ait eu à son service[2]. S'il ne chercha point à s'en prévaloir, les femmes de son entourage en tirèrent vanité. En visite aux Tuileries, elles prétendirent être reçues tout de suite et avant les autres solliciteuses.

Cette défaite suprême à Hohenlinden abattit l'arrogance de l'Autriche. A Lunéville, elle avait usé de tous les moyens dilatoires, espérant que l'Angleterre, son alliée, partagerait les conséquences de cette humiliation. Comme toujours, la puissance

1. D'Abrantès, *Mémoires*, t. II, p. 390:

« Quelque temps après le 18 Brumaire, Gohier rencontra Moreau chez M. Garat. Le général fut embarrassé de cette rencontre et voulut essayer une justification qui ne pouvait être que maladroite. « Général, lui dit Gohier avec dignité, je suis, par mon état, appelé à lire dans les consciences. Ne me forcez pas à vous dire que je vois dans la vôtre rien qui puisse vous excuser. » Moreau voulut élever la voix et paraître blessé des paroles un peu amères de Gohier. « Général, lui dit celui-ci, je ne vous cherchais pas et surtout ne vous interrogeais pas. Je ne veux point poursuivre une conversation qui doit être aussi pénible pour vous que désagréable pour moi. J'ajouterais seulement, dit-il, en touchant légèrement le pommeau de l'épée de Moreau, que maintenant, il manque là un trousseau de clefs. »

2. *Gazette de France*, vendémiaire an IX.

« On cite le mot suivant adressé, par Bonaparte au frère du général Moreau : « Votre frère vient de faire la campagne d'un général consommé ; moi, j'ai fait celle d'un jeune homme. »

insulaire avait fort habilement esquivé les responsabilités; et l'Autriche accablée se résigna.

Deux mois auparavant, en octobre 1800, un traité de paix avait été conclu avec les Etats-Unis, qui, en reconnaissant « le droit des neutres », s'étaient rendus solidaires de la France contre l'Angleterre. Joseph Bonaparte, au nom du gouvernement français, signa ce traité à sa belle terre de Mortefontaine, qu'il venait d'acheter, très fier d'y recevoir les ministres américains, MM. Ellsworth, Davie et Van Murray, désignés par leur pays. Quelques jours après, il y donna une grande fête en leur honneur. Ce fut d'abord un dîner de cent quatre-vingts couverts, répartis en trois tables, dans trois salles contiguës : salle de l'Union, salle de Washington, et salle de Franklin. Les trois consuls, qui y assistaient, portèrent, chacun à son tour, un toast à l'Amérique, applaudie, ce jour-là, par tous ceux que cette terre, devenue libre, avait accueillis durant la Terreur, et par le général Lafayette. A la suite du dîner, il y eut concert où se firent entendre la belle voix de Garat, le violon de Rode, le cor de Frédéric Duvernoy; puis représentation théâtrale, où figuraient Mlle Contat et les acteurs Fleury et Dazincourt.

Ce fut alors qu'un nouveau complot faillit réussir contre le Premier Consul. Le 3 nivôse, une machine infernale, placée sur une charrette, dans la rue Saint-Nicaise, où devait passer la voiture consulaire allant à l'Opéra, fit explosion et causa la mort d'un grand nombre de personnes. Toutes les maisons voisines atteintes subirent des ravages énormes. Le hasard seul avait sauvé Bonaparte et

Joséphine, sa femme, qui le suivait dans une autre voiture.

La police ignorait tout. Le Premier Consul accusa le parti jacobin. Quoique décapité déjà et réduit à l'impuissance, il fut, à ses yeux, le seul coupable. On le lui fit bien voir. Il y eut des déportations sans jugement, des exils injustes, qui mirent à néant le groupe des républicains sincères, si souvent décimés. Mais le dévouement à l'égard du chef du gouvernement était, à cette époque, si grand, que ces atteintes à la liberté et à la justice s'oubliaient très vite. On excusait ces emportements aveugles chez celui dont la vie était, à tout instant, menacée. Paris et la province avaient d'autres soucis, d'ailleurs, et ne se passionnaient plus pour les victimes. A leur passage sur les routes et au port d'embarquement, les déportés furent assaillis d'injures. On ne pensait qu'à refaire sa fortune, à consolider son bonheur dans la paix, conquise par nos armes ; à embellir sa vie.

Et tandis qu'en Hollande le beurre augmentait de prix, en Angleterre le pain[1], on était certain d'échapper soi-même à la disette. Une surveillance très sévère empêchait l'enlèvement, sur nos marchés, des grains et des substances alimentaires, détournés vers l'exportation[2]. Les préfets y tenaient la main. C'était, de toutes parts, un épanouissement de bonnes volontés prévues. Les malheureux, comme précédemment, n'étaient point oubliés. Pour eux, on recherchait les anciennes congrégations hospitalières. A Nevers, le préfet

1. A Londres, 1 kilogramme de pain coûtait 1 fr. 80.

2. De même, sur les rives de l'Escaut, où la contrebande des grains était faite au profit de l'Angleterre.

rappelait dans leur maison les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, chassées de leur demeure et vivant dispersées et inconnues. A Paris, Mme Dulau, jadis supérieure des filles de la Charité, obtenait l'autorisation de réunir autour d'elle soixante jeunes filles et de les instruire dans le service des hôpitaux. On mit à sa disposition la maison des orphelines, rue du Vieux-Colombier. A Paris encore, les sépultures étaient soustraites à la fantaisie, ou à l'incurie des familles. Le préfet réglementait le prix des convois : cinquante francs, pour chaque enterrement.

Le Muséum présentait, alors, la plus riche collection de tableaux et de statues antiques qu'il y eût en Europe. En ses salles se trouvaient réunies toutes les richesses qui existaient éparses avant la Révolution. On y comptait 1.390 tableaux des Ecoles étrangères; 270 de l'ancienne Ecole française, et plus de 1.000 de l'Ecole moderne. L'ancienne galerie, ouverte au public, disaient les gazettes, ne peut recevoir la moitié des chefs-d'œuvre d'art dont la nation est propriétaire. Plus de 1.000 tableaux sont déposés à Versailles, et 6.000 à 7.000 existent dans les magasins du Louvre, en attendant une place qui puisse les recevoir ou la restauration qui leur est nécessaire. C'est pourquoi on forma une commission chargée de composer quinze collections de tableaux, à la disposition des villes de Lyon, Bordeaux, Strasbourg, Bruxelles, Marseille, Rouen, Dijon, Nantes, Toulouse, Genève, Caen, Lille, Mayence, Rennes, Nancy. Ensuite, on reconstituait la Société de Médecine, en y admettant quinze nouveaux membres, adjoints aux anciens. Les maires de Paris patronnaient la propaga-

tion de la vaccine. Et on s'occupait de dériver les eaux de l'Ourcq, un peu au-dessus de son embouchure dans la Marne, pour les conduire dans un vaste bassin à la Villette et, de là, les distribuer dans la ville.

Chaptal, depuis Brumaire de cette année an IX, avait remplacé Lucien Bonaparte au Ministère de l'Intérieur. De lui, l'industrie nationale reçut une vivifiante protection. Il ne se passait point de semaine qu'il ne visitât, à Paris, une manufacture, et en voyage, avec Bonaparte, il ne manquait pas de l'entraîner chez les fabricants les plus distingués.

Ses premiers soins se dirigèrent sur la fabrication des faulx, des faucilles, des scies, sur tous les objets de quincaillerie que nous tirions alors de l'Angleterre. Les fers tirés de notre sol n'étaient pas impropres à cette fabrication ; mais les manufactures existantes étaient trop éloignées des lieux de consommation et des cours d'eau nécessaires à la bonne marche des usines. Chaptal insista près des fabricants. Il les persuada, il les convainquit ; et dès ce jour, après la création de nouvelles usines, nous fûmes affranchis du lourd tribut que nous payions aux Anglais sur tous ces objets.

Lui encore, Chaptal, plein de zèle, imagina de démontrer à ses compatriotes, et en même temps aux étrangers, que l'industrie de la France n'était point inférieure à celle des autres pays. Il ordonna que chaque année, dans les départements, les fabricants exposeraient les produits de leurs manufactures, afin de les comparer aux produits similaires étrangers. Et il arriva que ces premières expositions furent une révélation inattendue des prodigieuses ressources de nos usines et de l'habileté de notre

main-d'œuvre. Non seulement notre fabrication l'emportait sur celle de nos rivaux, mais il fut acquis que beaucoup de commerçants, dans le but d'écouler facilement leurs marchandises, donnaient aux objets manufacturés en France une étiquette étrangère; et ce que l'on croyait issu de l'étranger sortait tout bonnement des mains de nos ouvriers.

Lui, toujours, laissa se réorganiser la loterie nationale, voulant détruire une multitude de petites loteries, une foule de banques particulières, qui dupaient le peuple, parce qu'elles n'étaient pas surveillées.

Il est difficile de passer sous silence l'administration de Chaptal, qui fut, à cette époque, l'un des coadjuteurs les plus fervents de Bonaparte. Chaptal, on le sait, ne lui était pas sympathique, ayant une obstination aussi forte et aussi tenace que celle de son maître. Ces deux volontés se choquaient. Le ministre, cependant, réalisa de grandes choses. En ses *Mémoires*, il les fait connaître.

D'abord, en son ministère, l'un des plus chargés, il réduisit son personnel à quatre-vingt-quatre employés avec six cent mille francs d'appointements. Il réorganisa les hôpitaux, améliora le régime des prisons et poussa la prévoyance jusqu'à faire entrer dans Paris six cent mille setiers de blé.

Dans toute la France, les hôpitaux présentaient un aspect lamentable. Les bâtiments tombaient en ruine et les malades se trouvaient dans le plus grand dénûment. A l'Hôtel-Dieu, les lits étaient occupés par deux personnes, pendant que soixante fous, relégués aux étages supérieurs, gisaient, attachés par les bras et par les jambes, aux bois de leur lit et poussaient des cris sauvages qui terrorisaient les mourants sur leur grabat. Le linge manquait; les

paillasses étaient vides. La nourriture était d'une qualité exécrable. A la Salpêtrière, cinq mille femmes étaient aussi négligemment traitées. Le ministre institua un conseil de surveillance, nomma un administrateur général, M. Richard d'Aubigny, créa une boulangerie, une pharmacie affectée aux malades et rappela près d'eux les Sœurs hospitalières, qui en avaient été éloignées. Un an n'était pas écoulé que déjà les économies de l'administration permettaient d'améliorer les services[1].

C'était un spectacle aussi douloureux, en province. Fourcroy, envoyé en Normandie, rapporte des faits incroyables pour les villes de Caen, de Pont-l'Evêque, de Honfleur, de Rouen. Infirmes, vieillards, enfants,

1. *Journal des Debats*, 7 thermidor an X.

« En pluviôse an X, le Ministre visite l'hospice national des femmes, ci-devant Salpêtrière), qui renfermait environ 4.500 individus. Il y trouva la nourriture détestable. Le bouillon n'était que de l'eau chaude salée, ayant le goût de suif. Pour conserver à la viande plus de poids, on la distribuait à demi crue, et toutes les indigentes étaient obligées de la recuire, et de l'apprêter sur des réchauds, à côté de leur lit, pour la rendre mangeable. Cette nourriture était encore la meilleure, et les indigentes ne la recevaient que de deux jours l'un. On leur donnait, pendant l'autre moitié de l'année, un bouillon d'eau salé légèrement acidulé par de l'oseille, avec une portion de haricots, ou de pommes de terre de si médiocre qualité, si mal cuites, d'un si mauvais apprêt, qu'elles la jetaient et qu'une spéculation d'engrais de porcs était établie sur la certitude que ces aliments seraient rejetés. Le vin était un mélange de poirée, de vinaigre et d'eau Après la visite du ministre, l'administration fut réformée. Le bouillon était de bonne couleur, d'un bon goût, succulent et garni de légumes. La viande, de première qualité, est parfaitement cuite. Le vin, sans mélange, est assez agréable pour être servi, à l'ordinaire, dans les maisons aisées. La seule portion d'eau salée, que recevaient autrefois les indigentes, est remplacée par deux bonnes soupes grasses de 18 onces chacune, garnie de égumes frais et de pain blanc. Il est mis à la marmite une demi livre de lviande pour chaque indigent ; 10 onces par folle ; 16 par personne employée au service. Il est distribué, avec la soupe du soir, ou de la salade, ou du fromage, ou des fruits secs. Il existe, aujourd'hui, dans cette maison, quatre mille femmes, tant septuagénaires qu'infirmes, malades, épileptiques, ou folles, toutes bien soignées, bien nourries, bien vêtues, et 340 personnes employées à leur service. La dépense de cette mai son, lorsqu'elle était réglée par des entrepreneurs, s'élevait à 80.620 francs par mois. Aujourd'hui, elle ne coûte plus au gouvernement que 40.500 francs. Les mêmes améliorations sont préparées dans tous les autres hospices de Paris. »

sont abandonnés dans la plus honteuse misère. De même François (de Nantes), pour Toulon et Marseille; de même partout, puisque partout les revenus des hôpitaux ont été supprimés, sans compensation.

Voici d'autres faits :

Le Louvre, où s'étaient réfugiées les Académies, où vivait, dans de petits logements, une colonie de douze cents artistes, le Louvre se dégradait chaque jour. Les sculptures de la cour intérieure demeuraient inachevées depuis la mort de Jean Goujon, tué par un coup d'arquebuse, le jour de la Saint-Barthélemy. Le ministre proposa au Premier Consul d'achever ce beau monument, d'installer les académies au palais des Quatre-Nations, de transporter les artistes à la Sorbonne et à l'hôtel d'Angevillers, en indemnisant ceux qui ne pourraient y trouver place. Devenus libres, ces vastes bâtiments recevraient la Bibliothèque nationale : les livres et les estampes au premier étage, la sculpture occupant le rez-de-chaussée.

Que d'autres projets encore qui ne furent exécutés que plus tard ! Donner de l'eau à tous les quartiers de Paris; terminer les quais; multiplier les ponts sur la Seine; percer de rues le faubourg Saint-Germain; démolir le séminaire Saint-Sulpice[1] qui masquait l'église; embellir encore et tou-

1. Le séminaire, dit *l'Observateur français*, était vaste et bien bâti, et sa chapelle était riche en tableaux. Le plafond, peint par Lebrun, représentait *l'Assomption de la Vierge*. Elle était à genoux sur un nuage que soutenaient des anges. Le Père Eternel lui tendait les bras, pour la recevoir dans sa gloire. Le tableau de l'autel était du même peintre, et représentait *la Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres*. L'auteur, satisfait de ce ouvrage, s'y était peint lui-même. Les parties latérales de la chapelle étaient decorées de plusieurs ouvrages de Jouvenet. C'était, dans cette maison qu'étaient élevés la plupart des évêques de France, les Sulpiciens, doux, modestes, sans fanatisme. Ils vénéraient Fénelon. »

jours les jardins des Tuileries et du Luxembourg[1]; augmenter les collections du Jardin des Plantes; agrandir la Faculté de Médecine de Montpellier; protéger, enfin, par une subvention, le Conservatoire des Arts et Métiers, fondé, depuis trente ans, avec les collections de Vaucanson et du duc d'Orléans. Chaptal fit davantage. Il ouvrit, pour les mines, des écoles dans les départements riches en minerais : en Savoie, à Pezay, où l'on exploitait une mine de plomb; sur les bords du Rhin, à Gailautern, au centre de mines de fer, de houille, de calamine. Grâce à lui, d'ailleurs, cent vingt mille francs de pensions annuelles furent distribués à des artistes malheureux : à M[lle] Dumesnil, à M[me] Arnould, à M[lle] Clairon, au musicien Piccini, au graveur Porporati, à Colin d'Harleville, à l'historien Gaillard. Anquetil-Duperron, un vieillard pauvre, refusa tout secours. Il était de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et vivait de laitage et de pain, en un galetas misérable. Arnault, le visitant, réussit, par un subterfuge, à lui faire accepter quelque argent, dont le savant n'avait que trop besoin. Il lui acheta une pendule qu'il découvrit sous un fouillis de papiers. La pendule était sans valeur. Il la paya quinze cents francs.

Depuis dix ans, les forêts, sans surveillance, étaient devenues la proie des paysans. Qui ne con-

1. Voici le plan que l'on devait alors adopter pour les Tuileries. Le jardin serait fermé, au nord, par une grille, qui rejoindrait celle du Carrousel, et se prolongerait jusqu'à la place de la Concorde. Une galerie spacieuse, et bien éclairée, ferait face à cette grille. Elle serait couronnée d'un balcon et d'une attique, construits sur un plan uniforme. Sur la place du Carrousel, à l'extrémité du pont tournant et de la cour des Orangers, on construirait un amphithéâtre, divisé en cinq sections demi circulaires, dont les gradins pourraient contenir 60.000 personnes assises, les jours où le gouvernement donnerait des fêtes, soit sur la place du Carrousel, soit dans l'avenue des Champs-Elysées

naît leur tendance aux rapines et leur désir de posséder, près de leur demeure, une réserve de bois de sciage et de charronnage? Les villageois avaient abusé, sans vergogne, de la longanimité forcée du gouvernement, et nos forêts étaient dévastées. Tous ces abus cessèrent dès qu'une organisation nouvelle, comptant des gardes, des inspecteurs, des conservateurs, fut préposée à leur administration. Les délits forestiers si nombreux furent alors poursuivis et punis.

Les travaux du canal souterrain de Saint-Quentin, commencés depuis vingt-cinq ans, dans le but de faire communiquer l'Escaut avec la Somme, ces travaux, mal dirigés, mal exécutés, menaçaient de s'éterniser. Le Premier Consul réunit à la Malmaison les savants, ses amis, avec lesquels il eut à ce sujet une longue conférence : Lagrange, Laplace, Monge, Bertholet, Prony, directeur de l'Ecole des Ponts et Chaussées. Le lendemain, 16 pluviôse, il partit, avec Monge et Berthollet, pour Saint-Quentin, où il demanda l'hospitalité au maire de la ville, Joly-Baineville. Tout de suite il voulut visiter les chantiers et descendre jusqu'aux parties souterraines du canal ; et, après inspection, il indiqua un nouveau tracé qui assura le succès de l'entreprise. Il y attachait la plus grande importance, car, par son achèvement, s'ouvrait pour la Belgique une communication facile et rapide avec les anciennes provinces françaises. Par le canal de Bourgogne, l'Yonne étant unie à la Saône, la navigation se prolongeait dans l'intérieur de la France sans interruption, et un bateau parti chargé d'Amsterdam pouvait arriver à Marseille avec son chargement intact. C'est pourquoi Bonaparte, parlant de ce canal, disait que « c'était le premier besoin de la République ».

La population picarde se montra aussi ardente à l'acclamer que les paysans de la Provence et de la Bourgogne à son retour de Marengo. Elle sentait tout le prix de ses visites aux manufactures du pays, lorsqu'elle l'entendait affirmer qu'il saurait bien réagir contre la mode engouée d'étoffes anglaises, et la diriger vers des étoffes de fabrication française : vers les linons, les batistes, les gazes de Saint-Quentin[1]. Pendant son séjour, les fabricants lui offrirent quatre pièces d'étoffe d'une exécution parfaite, qu'il emporta, voulant les imposer aux femmes de Paris. Une marchande de poissons sollicita l'honneur de lui donner le plus beau brochet de son vivier; un laboureur, un agneau de son troupeau; les fruitières, un bouquet composé des fleurs les plus rares.

Un autre canal restait en souffrance. Celui de Beaucaire à Aigues-Mortes avait été abandonné depuis la Révolution, et les habitants du Gard, désolés de cette inaction, s'étaient réunis, et avaient offert au gouvernement les premiers fonds destinés à la reprise des travaux : ce qui était au-dessus de ses moyens et de ses ressources financières.

Durant ce temps, la paix avait été signée à Lunéville, le 20 pluviôse (9 février 1801). Les joailliers de la cour de Vienne avaient déjà préparé les bijoux qui, suivant la coutume, sont offerts, en présents, aux personnages d'un Congrès. Paris, de son côté,

1. Chaptal, *Souvenirs*, p. 274 :
« S'il encourageait les industriels, il n'aimait pas les commerçants. Il disait que le commerce dessèche l'âme, par une âpreté constante du gain, et il ajoutait que le commerçant n'a ni foi ni patrie. Il prétendait diriger le commerce comme une bataille, et lui faire suivre une route déterminée. Il avait la prétention de désigner lui-même les seules maisons, qui pouvaient expédier tel ou tel article, dans tel ou tel pays. »

voulut rendre imposante la ratification du traité. Ce jour-là, 30 ventôse, le cortège, formé pour la proclamation de la paix, fut accompagné d'une foule immense à travers les rues, et à chacun de ses arrêts, les acclamations s'élevaient abondantes et retentissantes. On n'entendait de toutes parts que les cris de : « Vive la République! vive Bonaparte! » La marche du cortège dura six heures. Des décharges d'artillerie, d'heure en heure, solennisaient cette proclamation. Les fêtes, chez les ministres, se succédèrent. Celle du Ministère de la Guerre fut très brillante. On avait construit dans le jardin une galerie couverte, soutenue par des colonnes portant chacune le nom d'une victoire française. Au pied gisaient des bombes crevées, laissant échapper des flots de drapeaux tricolores, entremêlés de branches de laurier. Dans le lointain deux camps : l'un de Français, l'autre d'Arabes, avec les tentes et les feux allumés, qui produisaient l'illusion de la réalité. Le soir, dans les salons de l'hôtel, au premier étage, fut jouée une pièce de Picard et d'Andrieux, et la pièce fut suivie d'un grand bal animé par la présence de jeunes officiers que le ministre avait su choisir parmi les plus sémillants et les plus mondains. Les escaliers étaient jonchés de fleurs. Deux jours après, au Ministère de l'Intérieur, était dressée une table de marbre sur laquelle on traça les nouvelles frontières de notre patrie[1].

1. Dans les cafés, on chantait des couplets d'une facture triviale. Voici ceux que publiait alors un nommé Vasselle :

Enfin, v'là qu'est z'arrangé,
V'là la paix de r'tour en France ;
Bonapart' s'en est mêlé,
Je r'verrons bientôt l'abondance.

Ce traité consacrait de nouveau la cession de la Belgique à la France, et l'abandon par l'Autriche de tous les pays situés sur la rive gauche du Rhin. Les princes allemands héréditaires et les princes ecclésiastiques possédant des territoires sur cette rive gauche devaient être indemnisés ; mais les indemnités n'étaient point stipulées. En Italie, l'empire allemand s'arrêtait à l'Adige, et la Toscane passait de la maison d'Autriche en la maison de Parme. L'empereur perdait enfin le protectorat de la Confédération germanique et, de plus, il reconnaissait les républiques batave, helvétique, cisalpine, ligurienne, laissant aux peuples de ces républiques *la faculté d'adopter telle forme de gouvernement qu'ils jugeraient convenable*. Mots ambigus, dont se servit plus tard l'ambition de Bonaparte.

Moreau, après sa grande victoire, était venu à Paris, et sur sa route il avait été accueilli avec distinction. A Strasbourg, des salves d'artillerie avaient annoncé son arrivée. Les soldats qui avaient servi dans ses armées s'étaient présentés devant lui pour lui faire honneur ; des veuves, pour implorer un secours qu'il ne refusa point. Il était généreux. Le Premier Consul, toujours politique, lui réserva ses meilleures grâces. Moreau, néanmoins, retourna promptement au milieu de son armée, où il resta jusqu'à l'évacuation du territoire allemand.

Ma foi, sans c'brave hom' de Dieu,
Je n'aurions, y a gros, ni feu, ni lieu !
Bonapart' est not' bijou !
C'est depuis qu'il est à not' tête,
Qu'on dort vraiment tout son saoul
Et qu' chaqu' jour est un jour de fête.
Bientôt, Messieurs les Anglais,
Vous serez fâchés d' n'et' pas Français !

Entre lui et son émule subsistait, depuis son mariage, une antipathie ineffaçable qui se traduisait de mille manières, par ironie, par remarques désobligeantes, quoique Bonaparte sût mieux se contenir que son rival. Pour affirmer sa suprématie, le nouveau chef du gouvernement désirait passer la revue des troupes d'Allemagne, devant Moreau. Il envoya Duroc, son confident, l'ami sûr, sonder, en son camp, le vainqueur de Hohenlinden. Moreau ne répondit point à ces ouvertures, et, au contraire, se répandit en saillies méchantes contre celui qu'il jalousait.

— Connaissez-vous, dit-il à Duroc, les caricatures publiées contre Bonaparte.

Sur la réponse négative de Duroc : « Eh bien! tenez », lui dit-il, en lui montrant un phallum, dont la tête représentait celle du Premier Consul et ses satellites obligés, celles de Cambacérès et de Lebrun. « Seulement », ajouta-t-il, en mettant au masculin le nom populaire des satellites, « s'il y en a parmi les consuls, il n'y en a point parmi les généraux[1] ».

Et Moreau prononçait énergiquement cette diatribe canaille, signifiant une haine inaltérable.

Cette campagne de Moreau fut sa dernière. Asservi par deux femmes envieuses, dépité d'être au second rang, il vécut désormais retiré en sa terre de Grosbois, qu'il avait achetée à Barras.

La paix de Lunéville accéléra l'activité des transactions commerciales entre tous les peuples du continent. Des négociants allemands vinrent s'établir à Nancy ; ceux d'Angleterre, en Belgique, afin

1. Général Thiébault, *Mémoires*, t. III.

de prendre part aux bénéfices certains que devait leur procurer la renaissance du commerce. Nos ports, malheureusement, demeuraient toujours bloqués par les flottes anglaises; et c'était la paix avec l'Angleterre que désiraient maintenant les villes maritimes, dont les flottes marchandes pourrissaient au repos. La renommée du Premier Consul n'en était pas moins grande. Son portrait, exposé à Hambourg, à Londres, attirait tous les regards, et Turin avait décidé de lui élever une statue équestre à la place du vieux palais que l'on allait démolir. Partout, en province, à Paris, on reprenait avec ardeur les travaux commencés. Les trois ponts construits sur la Seine se dessinaient brillamment et approchaient de leur terminaison. Sur la Garonne, des ponts volants allaient être lancés, à Bordeaux, Cubzac, Saint-Pardon, Libourne et Langon. Clairvaux, l'ancienne abbaye, achetée par un industriel, Pierre Rousseau, s'était transformée en manufacture où travaillaient cinq cents ouvriers dans une verrerie de verre de vitre, une papeterie, une brasserie. Le couvent de Marienthal, en Franconie, acheté par un tribun, Ligier, devenait un asile pour les filles séduites et une école de sages-femmes. Au Simplon, au Mont-Cenis, s'élevait un monastère, copié sur celui du Grand Saint-Bernard. Une maison d'asile, sous le nom de Sainte-Perrine, était ouverte à Paris pour les vieillards peu fortunés : et dans les hospices, deux cents places étaient réservées aux parents de ceux qui étaient morts pour la patrie. La société des soupes économiques prenait chaque jour plus d'extension. Le trésorier, Delessert, annonçait que, la première année de sa fondation, cette société avait distribué 20.000 rations de 28 onces à 6 liards; la deuxième année, 164.000.

et l'année présente, qui était la troisième, 600.000. A l'hospice des Sourds-Muets, le ministre de l'Intérieur faisait établir des ateliers de tour et de pavage en mosaïque au ciment ; aux Quinze-Vingts, une manufacture de drap, qui occupait quarante-cinq ouvriers, dont huit aveugles, tandis que le Creusot, d'où le gouvernement tirait tous ses engins de guerre, était mis en communication avec le Nord et le Midi de la France, par une rigole débouchant au canal du Centre ; enfin la monnaie d'or, si souvent rognée par les agioteurs, était remise à la frappe.

Chaptal, comme son maître, était infatigable. Il venait d'instituer un prix de 40.000 francs, qui serait décerné à l'auteur des machines reconnues les plus propres « à ouvrer, peigner, carder et filer les différentes espèces de laine, dans tous les degrés de finesse pour chaîne de trame » ; et un de 20.000 francs à celui qui « aurait fait faire le plus de progrès aux machines de ce genre ». En vue d'une bonne administration, les grandes préfectures étaient réservées aux hommes politiques dont les talents étaient éprouvés. Najac, conseiller d'Etat, était envoyé à Lyon ; Jean Debry, du Tribunat, à Besançon ; Montalivet, ancien maire de Valence, à Cherbourg ; Guillemardet, ancien ambassadeur d'Espagne, à Angoulême. Un dernier vestige de la Révolution subsistait encore. Au bout de la galerie d'Apollon, au Louvre, un poteau y avait été planté, avec une inscription qui rappelait le souvenir de la Saint-Barthélemy. Image d'une potence. La police le fit enlever[1].

1. Ce fut l'époque où moururent Debonnières, alors un des premiers avocats de Paris ; Cousin, savant mathématicien ; Lemonnier, éditeur des œuvres de Mably ; Soufflot, neveu de l'architecte ; Noël Lemire, graveur

Malgré tant de bienfaits et de bonne volonté, les libelles contre Bonaparte pullulaient à Paris[1]. Il en arrivait des cargaisons d'Angleterre. On les saisissait ; ils reparaissaient en plus grand nombre. Les ennemis de la France étaient inlassables dans l'invention de leurs calomnies. Plus notre patrie semblait s'enrichir par le travail, plus ses ennemis devenaient féroces. Que reprochait-on au Premier Consul, si ce n'est ses pensées de derrière la tête, comme eût dit Pascal? Mais ses paroles, toujours correctes, ne trahissaient point sa pensée. A Saint-Cyr, où il fit une visite aux jeunes gens qui se préparaient à la carrière des armes, on lui présenta quelques élèves. L'un d'eux était le fils de Boyer, le chirurgien : « Vous portez, mon ami, lui dit-il, le nom d'un brave homme ; rendez-le digne de lui. J'aurai soin de tous ceux qui se conduiront bien. » En quittant la maison, il leur adressa ces paroles : « Nous sommes sous un régime où le talent, le travail et la bonne conduite mènent à tout. Rappelez-vous-le. »

célèbre ; la veuve d'Helvétius, quelques mois auparavant : puis Mme de Mackau, à l'âge de quatre-vingts ans, laissant une fille, Mme de Bombelles. Durant vingt ans, elle avait vécu à la cour de France et avait eu pour élèves la reine de Sardaigne, Mme Elisabeth, et la fille de Louis XVI ; de même, le célèbre horloger Lepaute ; et, en pluviôse an X, Jacques-Léopold-Charles Godefroy de la Tour d'Auvergne, dernier rejeton mâle des ducs de Bouillon et petit-neveu du grand Turenne.

1. Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 147 :

« La police découvrit et fit arrêter le rédacteur d'un bulletin à la main, un nommé Fouilloux. On trouva dans ses papiers la liste de ses abonnés et de ses patrons. On y voyait le citoyen Serbelloni, ambassadeur de la République italienne, le marquis de Lucchesini, ambassadeur de Prusse, le comte Markow, ambassadeur de Russie. Ce dernier indiquait même le sens dans lequel le bulletin devait être rédigé. Le Premier Consul en parla dans son cabinet devant le Conseil d'État. Il ne contenait, dit-il, que des absurdités. Il paraît, d'après ce qu'on y dit de moi, que l'auteur ne connaît pas seulement mon physique. On y suppose des scènes galantes semblables à celles de Louis XV. En effet, je ressemble beaucoup à ce monde-là, n'est-ce pas? On m'y fait dépenser des sommes énormes pour mes voyages à la Malmaison. On sait comment je jette l'argent par les fenêtres. On y raconte une scène violente entre moi et Barbé Marbois (ministre du Trésor), à qui j'aurais demandé 15 millions pour mon voyage de Lyon, et

Et il partit, emportant la reconnaissance émue de tous ces jeunes hommes.

Depuis la remise des six mille prisonniers russes au czar, des rapports de grande bienveillance s'échangeaient entre la Russie et la France. Le czar Paul vivait encore, et il avait voulu qu'un Suédois, M. de Sprengporten, vînt remercier le Premier Consul de sa généreuse initiative. D'ennemi qu'il était auparavant, l'autocrate du Nord ne demandait qu'à devenir un ami. Le général Caffarelli fut envoyé au-devant de l'émissaire russe, tandis qu'un employé des postes organisait les relais sur toute la longueur de la route, pour que le voyage du grand personnage fût moins pénible. C'était un général mondain, ce Suédois, qui réussit à se rendre agréable à la société parisienne, lui donnant de belles fêtes où l'on dansait beaucoup. Tels furent les débuts de notre réconciliation avec cette grande nation, de laquelle les Anglais s'efforçaient déjà de nous éloigner.

Le fils du duc de Parme, à qui était promise la Toscane, érigée en royaume d'Etrurie par le traité de Lunéville, résolut de présenter ses hommages au Premier Consul, ce magnanime bienfaiteur. Dom Louis avait épousé une infante d'Espagne, Marie-Louise, petite femme peu jolie, mais intrigante et capricieuse, qui le soumit facilement à sa domina-

qui m'aurait refusé, tandis que je n'ai dépensé que 50.000 francs. » Allusion à un voyage fait quelques mois plus tard.

D'Abrantès, *Mémoires*, t. V, p. 279 :

« Ces libelles étaient surtout colportés par beaucoup de ces étrangers qui venaient nous demander du plaisir et nous apportaient la discorde... deux exemplaires de ces écrits diaboliques furent saisis dans le boudoir d'une jeune et jolie femme, dans l'appartement de laquelle on n'aurait dû trouver que des romans, des fleurs et des billets doux. »

tion. Près d'elle il paraissait un grand jeune homme sous la tutelle d'une gouvernante[1]. Tristes personnages, au surplus, ces deux princes, que Bonaparte montrait aux Parisiens avec une secrète joie, pour qu'ils se fissent une opinion sur la déchéance des races royales que les préjugés seuls rendaient respectables. Devant lui les deux jeunes mariés paraissaient encore plus nuls.

Le roi d'Espagne avait acheté d'Ouvrard l'hôtel Thélusson pour ses enfants. Bessières, un des aides de camp du Premier Consul, s'en fut à leur rencontre sur la route de Madrid et les conduisit à Paris, un soir de mai, suivant les boulevards, sous les yeux de la foule élégante et mondaine, dont la coutume était toujours de se réunir au pavillon de Hanovre et chez Garchi. Les curieux purent donc jouir, à leur aise, du spectacle étrange que leur donna le cortège de ce jeune roi, arrivant sous le titre de comte de Livourne, avec ses familiers, en quatre carrosses, précédés de quatre courriers ; voitures de forme antique, massives, montées haut sur les essieux, comme au temps de Louis XIV. Des mules y étaient attelées, ornées de sonnettes, et surveillées et guidées par les officiers de service en usage à la cour de Madrid, le *Zagal* et le *Majoral*. A cette vue, on pense si des sourires railleurs se dessinèrent dans les groupes présents[2] !

1. Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 67 :

« Ce pauvre M. d'Azara (ambassadeur d'Espagne), qui est un homme de mérite, s'est mis en quatre et y perd ses peines. Le prince le traite avec fierté. Tous ces princes se ressemblent bien. Celui-ci se croit vraiment fait pour régner. Il est très mauvais pour ses gens... Sa femme a du tact et de la finesse. Elle est aimée de ses gens. Quelquefois, ayant l'air occupé d'autre chose, j'observe et j'écoute le mari et la femme... elle lui dit, ou lui fait signe des yeux comment il doit agir. »

Marie-Louise était la sœur de Ferdinand VII, depuis roi d'Espagne. Elle devint par la suite duchesse de Lucques.

2. Norvins, *Mémoires*, t. II, p. 284 :

« En le voyant, tout Paris se mit à rire et à dire : « C'est le beau

Le gouvernement n'avait aucune raison de soustraire ce défilé aux regards. Loin de là ; ce débonnaire et incapable Bourbon et sa suite formaient un contraste saisissant avec les grandes figures républicaines de l'époque, avec le visage césarien et impérieux de Bonaparte, dont le génie n'était plus contesté. Les fêtes leur furent donc prodiguées chez les ministres, et de plus, chez Mme de Montesson, la veuve morganatique de feu le duc d'Orléans.

Ce fut d'abord chez Talleyrand, à Neuilly; fête remarquable par ses illuminations représentant, avec leurs flammes multicolores, le palais Pitti, de Florence. Un souper suivit, superbe, sous les orangers. Au Ministère de l'Intérieur, on eut la fête des arts, où figurèrent les meilleurs artistes de la Comédie-Française : Molé, Dazincourt, Mlles Contat et Mars ; les meilleurs danseurs et danseuses de l'Opéra : Vestris et Chameroy. Au Ministère de la Guerre, chez Berthier, la solennité fut toute militaire. Le souper fut servi sous une tente, au milieu d'un camp, simulé par la neuvième demi-brigade d'infanterie légère, exécutant ses évolutions au bruit du canon. Pendant ce temps, le ballon de Garnerin

Léandre. » En effet, ce prince nous apparut vêtu d'un costume qui semblait sorti du vestiaire des romans de Scudéry. C'était un étrange uniforme de satin bleu ou vert, orné de revers et de parements cramoisis garnis de galons d'argent, plus des manchettes et un jabot de dentelles, plus un grand toupet à frimas, appuyé sur deux rangs de boucles. Cette coiffure était terminée par une longue queue qui descendait jusqu'aux reins de Sa Majesté. De longues et plates épaulettes de canetilles d'argent s'égaraient sur ses épaules. Un chapeau à trois cornes brodé d'argent et garni d'un plumet rouge complétait avec une longue épée ce merveilleux costume militaire. Ce prince s'y trouvait à l'aise, et nos yeux s'y accoutumèrent. Il avait le type bourbonnien. Sa taille était haute et élancée, son air maladif. Ses gestes avaient quelque chose de nerveux qui trahissait une disposition à l'épilepsie, dont malheureusement il fut atteint un an plus tard. Il mourut à l'âge de trente ans, en 1803.

évoluait dans les airs, traçant, de ses fusées brillantes, le nom de Marengo.

Il s'amusait en gamin à ces fêtes, ce jeune roi. Il paria avec Eugène de Beauharnais qu'il sauterait au-delà des feux du bivouac; mais il se laissa choir au milieu du feu. L'accident n'eut d'autre suite que la perte de ses bas, qui furent roussis.

Chez Mme de Montesson, la fête se déroula splendide et féerique, au milieu des plus jolies femmes de Paris. Et le roi dansait et dansait éperdument avec Mlle de Beauharnais et Mlle Lebrun.

Ce principicule fut emmené un jour à l'Institut, où il parut s'ennuyer extrêmement aux lectures des académiciens. Distraction trop forte pour son faible cerveau! Fourcroy fit connaître ses nouvelles expériences sur le galvanisme, très étudié alors, et il procéda ensuite à la combustion et à l'inflammation du fer; Chaptal exposa le moyen de blanchir la toile en deux jours; d'Herschel expliqua ses hypothèses sur le soleil. Mais cette série de communications savantes ne fit que rembrunir la physionomie du prince. Au théâtre, il fut conduit à la représentation d'*Œdipe*. A un moment, la salle, ivre d'enthousiasme, se leva tout entière du parterre aux combles, du côté de la loge[1] consulaire, pour fêter son héros. Philoctète venait de prononcer ce vers:

J'ai fait des souverains, et n'ai pas voulu l'être!

Allusion que tout le monde comprit, eu égard à ce roi de fantaisie que le Premier Consul venait de créer. Le roi seul ne comprit pas. Il se trémoussait,

1. Kotzebue, *Souvenirs de Paris*, t. I, p. 133.
Voici, d'ailleurs, comment Bonaparte se comportait au théâtre. « Pendant la représentation, il est tranquille et sérieux; il paraît être attentif,

se levait d'un bond sur son fauteuil, aux énergiques battements de mains en l'honneur du chef de l'État, qui dédaignait le titre de roi devant celui qui s'en parait orgueilleusement. Et comme les bravos s'accentuaient de plus en plus, le prince se mit à rire aux éclats, ne comprenant rien toujours à cette situation humiliante pour lui. « Pauvre roi ! » dit son protecteur, en haussant les épaules. Au chevalier d'Azara, ministre d'Espagne, il ajouta : « il est bon qu'on s'accoutume à voir un Bourbon dans les antichambres du premier magistrat de la République. »

Enfin le comte de Livourne quitta Paris, qui ne le regretta point.

Et il restait toujours, malgré tout et partout, des traces profondes des malheurs qui avaient frappé la France. Les guerres heureuses n'avaient point effacé tous les maux. Les routes, malgré le zèle des fonctionnaires, et la bonne volonté des communes, demeuraient impraticables. Fourcroy, en mission, écrivait au Premier Consul : « J'ai vu les rouliers ne pouvant marcher que par caravanes de sept à huit, ayant chacun de six à huit forts chevaux à leurs voitures, aller les uns après les autres se prêtant alternativement leurs chevaux pour sortir des ornières où leurs roues s'étaient engagées. Je les ai vus payant à regret et avec humeur le droit de passe, après avoir été arrêtés longtemps à quelque distance des barrières, en voyant de près, en les passant, les lieux où ils allaient être embourbés. J'en ai rencontré qui se disputaient et se

ne parle à aucun des officiers qui sont debout derrière lui et ne donne jamais le moindre signe d'approbation, ou d'improbation, fût ce même par un mouvement de tête. »

colletaient même avec les commis. Dans beaucoup d'endroits, j'ai vu avec douleur les charrettes et les voitures quittant la grande route et traversant, dans des espaces de 100 à 200 mètres les terres labourées où chacun se fraye un chemin et empiète peu à peu sur les propriétés rurales. Les rouliers, quelquefois, ne font que trois ou quatre lieues entre deux soleils. Il est impossible de s'engager la nuit sur de pareilles routes. » Crétet, le conseiller d'État, avait été chargé de la direction des ponts et chaussées. Il lui aurait fallu cent millions dès la première année ; c'est à peine s'il put en obtenir vingt-huit. Pour parer à ces inconvénients, on avait établi des bateaux de poste sur le Rhône.

La justice n'était pas mieux favorisée. Les juges de paix soulevaient toujours contre eux d'universelles critiques, car la plupart ignoraient les lois. Leur prétoire était dégarni de mobilier. Pour s'asseoir aux audiences, ils apportaient leur chaise. Et quelle réputation ! On prétendait que, parmi les brigands masqués qui arrêtaient les diligences, on avait reconnu un juge de paix et ses assesseurs. Quant aux instituteurs, recrutés au hasard, ils ne montraient aucune moralité, devenaient ivrognes.

Dans les campagnes, le maraudage n'avait plus de frein, et l'abandon des enfants se généralisait, avec l'augmentation des naissances illégitimes, car les filles sans maris acceptaient un amant. De vingt-deux mille abandons en 1789, le nombre s'était élevé à soixante-deux mille, en l'an IX. Le long des chemins, les arbres gisaient dans les fossés, coupés depuis des années en si grande abondance que l'on eût pu en construire une escadre. Tous les ports étaient envasés ; tout le littoral dégarni de marins. Depuis que la navigation au long cours était sup-

primée, les hommes de mer avaient émigré à l'intérieur des terres.

Ces allégations, écrites au début du Consulat par les conseillers d'État en mission, devaient être véridiques. Le Premier Consul exigeait qu'on ne lui cachât rien, ni les misères du peuple, ni les vices de l'administration, afin que le remède fût prompt et décisif. On connaissait la volonté irrésistible du chef de l'État de remédier à tant de calamités, sûre garantie d'une attention persévérante, d'une fermeté inébranlable ; et l'on savait qu'avant longtemps ces néfastes abus n'existeraient plus qu'à l'état de souvenir.

En présence de ces plaies matérielles que le temps seul pouvait guérir, Bonaparte résolut d'éteindre le plus tôt possible les plaies morales qui affligeaient les familles : les disputes religieuses qui engendraient, à leur suite, un ferment de haine. L'anarchie régnait dans les églises. Un jour, une secte dissidente du catholicisme y célébrait les cérémonies de sa religion, et le jour suivant une autre secte y officiait à son tour. Les admirateurs de Socrate y succédaient aux théophilanthropes[1]. Les sincères catholiques considéraient ces licences

1. D'Abrantès. *Mémoires*, t. VI, p. 35.

« Ce fut l'an V que les premiers missionnaires de cette nouvelle religion firent entendre leurs paroles. Le 26 nivôse (15 janvier 1797), leur première séance eut lieu dans une maison située rue Saint-Denis, au coin de celle des Lombards... L'un de nos amis me proposa de me conduire à Saint-Nicolas-des-Champs, l'un des quatre temples qu'ils possédaient dans Paris. Sur l'autel une corbeille et des fruits magnifiques. On était en juillet. Voici l'un des hymnes les plus chantés à l'époque de leur existence :

Blâmons l'erreur, mais plaignons le coupable ;
Le ciel a seul le droit de le punir :
De la douceur que l'éloquence aimable
En instruisant pardonne sans haïr.

Ce sont des comédiens, disait Bonaparte. Il fit fermer leurs temples : Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Gervais, Saint-Nicolas-des-Champs, Saint

comme autant de profanations. Ils accouraient, de préférence, vers les prêtres revenus d'exil, abandonnant en masse les prêtres « constitutionnels », qui avaient prêté serment à la République. Si le prêtre orthodoxe, comme on disait alors, venait prier dans une grange ou sous un hangar, la foule se pressait autour de l'autel improvisé, désertant l'église où le prêtre « assermenté » présidait aux cérémonies de la même religion. L'un, quel qu'il fût, qu'elles qu'eussent été ses aventures, était agréé avec empressement par les fidèles; l'autre eût-il été un saint, était délaissé comme un pestiféré. Les paysans réclamaient avec force l'exercice de leur ancien culte. Ils voulaient que leurs enfants reçussent le baptême et fissent leur première communion; ils voulaient se marier devant le prêtre, et s'en aller en terre, accompagnés des prières de l'Eglise. La sonnerie des cloches, le respect du dimanche, la célébration de la messe étaient devenus pour eux un besoin exigeant. La bourgeoisie des petites villes, les familles nobles, qui n'avaient point émigré, manifestaient la même impatience de retrouver près d'elles leurs prêtres et de s'unir à leurs prières comme autrefois, aux jours des solennités et des fêtes catholiques. Les préfets, cependant, font observer les lois républicaines, enlever les croix rétablies; ils s'opposent au chômage du dimanche au lieu du décadi. Les magistrats condamnent à l'amende ceux qui respectent et honorent ostensiblement le jour de Pâques. Ces rigueurs n'empêchent point les catholiques de recommencer. Il y a d'autant plus d'entraînement vers la religion qu'elle fut naguère plus persécutée.

Sulpice. On les appelait : *Filous en troupe*. Ils ont duré cinq années, jusqu'au 12 vendémaire an X.

Et, de même, à Paris. Le temps n'est plus où les railleries de Voltaire portaient coup. Les librairies ne mettent plus en vente aucun ouvrage de philosophie ; ils ne le vendraient pas. On n'est ni frondeur, ni indifférent. On a le désir de croire et on croit, comme jadis, lorsque la religion était pratiquée. Ceux-là, ce sont les petites gens, les petits bourgeois, le peuple, c'est-à-dire la foule, qui s'est attachée à la foi de ses ancêtres, et qui, malheureuse, éprouve le besoin de se consoler et de raffermir son courage et sa résignation par la prière[1]. Il n'y a de dissidence que parmi les généraux qui ont vécu dans les camps, au milieu des armées républicaines et fréquenté les sans-culottes, ou parmi ceux dont l'esprit analytique ne peut être satisfait d'une affirmation.

Parmi les savants, il y a des athées[2], parmi les conseillers d'Etat, parmi les magistrats, des indifférents, prêts à accepter une autre religion. C'est la messe, c'est la confession, c'est la communion qui les éloignent. Quand on leur parle du catholicisme, ils répondent en exaltant le protestantisme, et ils poussent le jeune chef du gouvernement à délier la France de la soumission au Pape. Mais Bonaparte a, dans le souvenir, les impressions de son jeune âge. Son caractère méridional adhère

1. Rovigo, *Mémoires*, t. I, p. 423.

« Il y avait peu d'ancienne maison qui n'eût sa chapelle. On disait la messe tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre. Les affiliés étaient prévenus et se réunissaient sous divers prétextes, quelquefois même, comme s'ils eussent rendu une simple visite. Bientôt, on ne se contenta pas de célébrer la messe ; on baptisa, on confessa, on donna la bénédiction nuptiale ; on fit des sépultures. Enfin, on se constitua en véritable schisme. »

2. Taine, *Régime moderne*, t. I, p. 53 :

« Vers l'époque du Concordat, Bonaparte dit au sénateur Volney : « La France veut une religion. » Volney sèchement et librement lui riposta : « La France veut les Bourbons. » — Sur quoi, il lança, à Volney, un tel coup de pied dans le ventre que celui-ci tomba sans connaissance, et que, transporté chez un ami, il y resta malade au lit pendant plusieurs jours. »

aux signes extérieurs qui frappent les yeux, plutôt qu'aux abstractions qui ne frappent que l'esprit. Pourquoi changerait-il ce qui fut consacré par tant de siècles? Il sait, par ses préfets, le trouble que le défaut d'un culte autorisé a causé aux habitants des campagnes. N'est-ce pas pour la religion que fut déchaînée la guerre de Vendée? Il sait que les acquéreurs des biens nationaux sont molestés, à leur lit de mort, par les prêtres insoumis, pour la restitution de cette fortune. Il sait que l'on se plaint de la démoralisation de la jeunesse, qui s'élève sans frein, sans préceptes, sans devoirs certains. Il sait, d'ailleurs, lui qui aspire à consolider son pouvoir, quelle influence sur l'opinion lui donnerait la mainmise sur les prêtres, en rétablissant le lien qui les unissait jadis au chef de la chrétienté. Et son parti est pris. Il ne sera ni incroyant, ni protestant. Il favorisera, de tout l'ascendant de sa gloire et de son autorité, qui grandit chaque jour, le catholicisme, la religion de sa famille, la sienne, dont il n'a jamais répudié la foi.

Afin de s'appuyer sur des faits, il a demandé aux conseils généraux leurs avis. Tous ont répondu dans le même sens... « Une religion est nécessaire... il faut restaurer le catholicisme... »

Voici, entre bien d'autres, la réponse du Calvados, qui permet d'apprécier l'opinion publique de cette époque :

« Les habitants, disaient les conseillers généraux, aiment leur religion. Ils regrettent les jours de repos consacrés par elle : ils regrettent ces jours où ils adoraient Dieu en commun. Leurs temples étaient pour eux des lieux de rassemblement où les affaires, le besoin de se voir, de s'aimer, réunissaient toutes les familles et entretenaient la paix

et l'harmonie. Ils forment hautement le vœu de voir renaître ce temps de bonheur pour eux. Le gouvernement, loin de s'en alarmer, y trouve un grand avantage. S'il protège la religion, la religion, à son tour, le soutient et l'affermit. »

« Quel bien, disait encore *l'Observateur*, a produit la suppression des Ordres religieux? A-t-on vu un seul philosophe quitter son ménage, ou ses calculs, pour aller, sous les voûtes des prisons, ou dans les salles des hôpitaux, exercer le ministère de charité et de compassion[1]? »

Les habitants de Paris eux-mêmes prenaient part à ce retour vers les choses religieuses. Une pétition circulait dans le quartier Notre-Dame pour que le gros bourdon, conservé dans l'une des tours, fût mis en état de sonner à la veille des fêtes publiques[1].

Bonaparte, en ses confidences à Sainte-Hélène[2], avoue qu'avant d'être consul il était résolu à restaurer le culte catholique, s'il obtenait le pouvoir. Il ne fit donc que suivre ses premières inspirations, lorsque M. de Cacault, ambassadeur à Rome, fut chargé de préparer la Cour romaine à cet événement. Bonaparte avait connu le nouveau pape, comme évêque d'Imola, alors qu'il commandait en Italie les armées

1. Desmaretz, *Témoignages historiques*, écrit aussi :
« Par une correspondance très suivie, Bonaparte fit recueillir dans chaque localité non seulement ce qui restait d'attachement aux choses religieuses, mais aussi tous les genres de superstitions, de préjugés et coutumes populaires. ayant quelque trait au spiritualisme. Ce travail fut confié à un parent de M. Maret, qui, depuis, passa au Ministère des Cultes. Il y employa plusieurs mois. Vraiment, la matière fut abondante, depuis les prodiges et les pèlerinages, jusqu'aux sorcières et aux tireuses de cartes. Le nombre des adeptes dépassa tout ce qu'on avait pu présumer, et cela dans toutes les classes de la société, et en beaucoup de lieux par masse de population. La France n'était donc pas matérialiste, ni bornée à l'indifférence, ni à un peu d'erreur. Combien donc d'autres penchants à satisfaire et à régler en elle, combien de croyances obscures à épurer, en leur ouvrant un cours vers des communions publiques et par les pratiques d'un culte avoué. »

2. *Mémorial*, t. VI, p. 65.

républicaines. Pie VII, qui avait apprécié la modération du jeune chef d'armée envers les prêtres et les émigrés, déféra tout de suite aux désirs du Premier Consul, en envoyant à Paris un prélat de sa Cour, Monsignor Spina, habile, sans doute, mais dévoué surtout aux intérêts temporels de la Papauté. Dans son ardeur à récupérer « les Légations », provinces perdues par le Saint-Siège, ce prélat, trop fin et temporisateur par calcul, finit par lasser le chef du Consulat, qui, en toutes choses, était impatient, impétueux et de parti pris. Monsignor Spina n'avait d'autre objectif que la grandeur de la Papauté, le rétablissement de son antique prépondérance; négligeant l'intérêt de la France, l'intérêt même de la religion, il ne voulait pas reconnaître l'immense difficulté, pour Bonaparte, d'imposer son projet à son entourage, à l'élite de la société parisienne, demeurée voltairienne et sceptique, et imbue des idées du XVIIIe siècle. Le Monsignor ne savait que se plaindre de la pauvreté du Saint-Père, de la nécessité d'agrandir ses États, d'augmenter ses revenus.

Fatigué de ces interminables négociations, le Premier Consul, par l'entremise de M. de Cacault, fit connaître son ultimatum à la Cour romaine. Grand émoi de celle-ci, et surtout de Pie VII. Il était difficile de s'entendre et de se concilier par correspondance. L'ambassadeur français persuada au pape d'envoyer à Paris un plénipotentiaire avec lequel serait définitivement conclu l'arrangement projeté, afin de rétablir, en France, la religion catholique.

Le cardinal Consalvi fut choisi par le pape, comme son négociateur attitré. Il avait la confiance de Pie VII; il était doux et conciliant et, malgré

les difficultés qui surgissaient à chaque instant entre la puissance temporelle du Premier Consul et la puissance spirituelle du pape, on finit par tomber d'accord sur tous les points. Sous le nom de *Concordat*, le traité fut signé le 15 juillet 1801.

Les conditions de Bonaparte étaient toutes acceptées dans leur sens et dans leur effet. On ferait d'abord table rase du présent. Ensuite, on diviserait le territoire français en soixante évêchés. La police des cultes serait attribuée au gouvernement français et le clergé recevrait un salaire. Quant à la vente des biens nationaux, elle serait considérée comme légitime. Les acquéreurs ne seraient point inquiétés. Il restait à résoudre une difficulté qui, aux yeux du pape, avait une importance extrême. Pour avoir table rase, Bonaparte exigeait la révocation ou la démission de tous les anciens évêques, qui, depuis leur départ, administraient clandestinement leur diocèse par procuration. Pie VII résistait, objectait qu'il n'avait aucun droit de révoquer un évêque ou d'exiger sa démission. Son adversaire ne transigea point. Il lui était nécessaire d'avoir son entière liberté, afin de constituer un clergé fidèle, point turbulent ni taquin, sur lequel il aurait prise, comme sur tous les autres fonctionnaires.

Le pape, à la fin, céda, et il fut convenu que les ratifications de ce traité seraient échangées, dès que le pape aurait reçu les démissions de tous les évêques.

Barante fait observer combien fut difficile la négociation d'où sortit le Concordat. « Bien des intérêts, dit-il, qui avaient pris racine en France, depuis dix ans, demandaient à être ménagés. La vente des biens du clergé, l'abolition des Ordres religieux et

la confiscation de leurs propriétés, ne pouvaient être attaquées, ni menacées. La constitution civile du clergé n'était pas présentable au pape; mais il importait de ne pas regarder comme exclus les évêques et les prêtres qui avaient prêté serment à cet acte, nonobstant la défense du Saint-Siège[1]. »

Les « Constitutionnels » se dévouèrent avec beaucoup de magnanimité. Les autres, — les insoumis, — se montrèrent d'abord récalcitrants, mais ensuite ils imitèrent l'exemple des premiers. Il n'en resta que treize, réfugiés à Londres parmi les émigrés, treize, qui protestèrent, et se raidirent contre l'invitation émanée du chef de l'Eglise.

Des deux côtés, on passa outre; et à Rome, aussi bien qu'à Paris, on s'occupa très activement d'achever cette œuvre si longue à mener à bonne fin. Lorsque le Concordat fut signé, le cardinal Consalvi dit à la marquise de Brignoles, chez qui il était en visite : « Nous en sommes quittes à bon marché. J'ai des pouvoirs pour traiter à des conditions autrement onéreuses pour nous. » Bonaparte connut ce propos. « Je le sais, répondit-il. Mais j'ai voulu traiter tout de même. Puisque je voulais rétablir la religion, il la fallait honorée par tout le monde[2]. »

L'apaisement des consciences suivit cette heureuse conclusion de la paix religieuse. Les paysans satisfaits purent faire sonner, enfin, la cloche de leur village, et partout les églises paroissiales, rendues aux communes, se remplirent de fidèles, qui vinrent y prier avec ferveur. Puis, on s'empressa d'effacer les inscriptions républicaines, en lettres d'or, qui ornaient leur porte principale. L'année se

1. Barante, *Mémoires*, t. I, p. 101.
2. Barante, *Mémoires*, t. I, p. 102.

termina donc au milieu de l'allégresse générale. A la fête du 14 juillet, pour donner plus de solennité à cet anniversaire, les maires de Paris avaient décidé qu'ils célébreraient, dans chaque arrondissement, le mariage d'une jeune fille avec un jeune homme, choisi parmi ceux qui se seraient distingués par des traits de courage; et chaque jeune fille avait reçu une dot de mille francs. Les provinciaux, pour cette fête, arrivèrent innombrables à Paris. Rien qu'au département de la Seine-Inférieure, on distribua six mille passeports.

On inaugura l'an X, par une exposition publique des produits de nos manufactures. Depuis trois ans, aucune n'avait eu lieu, et le gouvernement consulaire voulut illustrer celle-ci par des fêtes symboliques. Des groupes de prêtres et de prêtresses y figurèrent en tuniques blanches décorées de guirlandes de fleurs, en l'honneur de Bacchus, puisqu'on était en vendémiaire. L'exposition dura dix jours, étalée sous des portiques, au nombre de cent quatre, dans la Cour du Louvre. On y remarquait les beaux spécimens de nos fabriques de porcelaine, de tapisserie, de draps, de meubles. Les arts, manquant jadis à la France, s'étaient déjà naturalisés dans toutes les régions du pays. Notre outillage avait été perfectionné et les machines, comme en Angleterre, étaient employées pour la filature des cotons. Didot exposa des modèles admirables de typographie, qui lui valurent une médaille d'or. On récompensa aussi Lenoir, fabricant d'instruments de mathématiques; Conté, de crayons artificiels; Montgolfier, de papiers; Decrétot, de draps à Louviers, à Sedan, à Reims; Bauwens, de basins, à Passy. Tous ceux qui obtinrent une médaille d'or

dînèrent avec le Premier Consul, le soir de la distribution des récompenses[1].

Aux Finances, Gaudin, le ministre, poursuivait ses réformes. Sur ses avis, le Premier Consul nomma un directeur général de l'Enregistrement, huit administrateurs; deux d'entre eux spécialement destinés aux tournées d'inspection. Un directeur général des Douanes et quatre administrateurs furent également nommés; des Bourses de commerce, créées dans toutes les villes qui les demandaient.

Et ces grandes réformes ne faisaient point oublier les plus modestes. Au jardin des Plantes, on augmentait la collection des bêtes féroces, par les deux superbes tigres, mâle et femelle, par le léopard, la panthère et l'hyène, qui provenaient de la ménagerie de Tippo-Saïb. On se plaignait de la malpropreté et de l'incommodité des voitures de place, carrosses et cabriolets. Ils furent soumis à l'inspection sur la place de la Concorde; et ceux-là seuls, à l'avenir, purent circuler, qui obtinrent une patente de la police.

La paix avec le Portugal venait d'être signée, sous l'influence de Lucien Bonaparte, envoyé à Madrid, et devenu tout-puissant dans la péninsule. Les autres cours de l'Europe suivirent bientôt cet

1. La maison Ternaux, qui y figurait, occupait alors cinq mille ouvriers. On récompensa également MM. Delattre, Noël et Cie, fabricants à l'Epine, près Arpajon, pour les cotons filés et les cardes pour le coton. A l'Epine, cent jeunes filles des hospices de Paris étaient élevées et formées au travail.

La Société d'Agriculture proposait, dans le même temps, un prix de mille francs pour la question suivante : « Quelle est la meilleure manière d'alterner la récolte à l'usage du plus grand nombre des cultivateurs, à l'effet de diminuer, autant qu'il est possible, les jachères, suivant les différentes natures de terre ? » Pour les engrais, elle proposait un deuxième prix de quinze cents francs.

exemple : la Bavière, Naples, l'Empire Ottoman, la Russie. L'Angleterre demeurait isolée. Nelson avait tenté vainement de faire subir un échec à notre flotte, groupée dans le port de Boulogne. Les attaques avaient échoué, et il avait dû s'éloigner honteusement de nos rivages et rentrer aux ports anglais[1]. L'Angleterre aussitôt prit peur, et elle accepta les conditions de paix du Premier Consul. M. Otto, qui, durant de longs mois, au nom de la France, avait poursuivi ces négociations, et lord Hawkesbury, au nom de l'Angleterre, réussirent à fixer les préliminaires de la paix. Le 1er octobre 1801, au soir, les deux négociateurs purent, enfin, mettre leur signature au bas de la pièce qui contenait les principales conditions.

Ces succès, tous ces avantages assurés à la France par une politique intelligente et ferme, auraient dû satisfaire, semble-t-il, les assemblées délibérantes auxquelles on soumit ces grands résultats. Pas du tout. Les politiciens et les ambitieux ont des raisons de s'insurger que le patriotisme ne connaît point. Le Tribunat, guidé par ses meneurs, dépourvus de l'influence que leur avaient donnée, jadis, à la Convention ou aux Cinq-Cents, leurs harangues véhémentes, le Tribunat trouva, dans le texte des traités apportés à son examen, un motif d'opposition. A l'article 3 du traité en projet avec la Russie, se trouvait le mot *sujets*, appliqué aux citoyens français. Aussitôt les ennemis du Premier Consul, ceux qui, depuis Brumaire, lui faisaient sentir leur malignité et leur dénigrement, les amis de Mme de

1. Quelques mois auparavant, Robert Surcouf, de Saint-Malo, avec vingt et un hommes et deux canons de 4, prit, dans l'Inde, à l'abordage, après deux heures de résistance, le vaisseau anglais *le Triton*, ayant trente-deux canons de 12 et cent cinquante-neuf hommes d'équipage.

Staël, les amis même de ses frères, se soulevèrent contre cette expression de *sujets*, qui leur semblait un blasphème.

Lacretelle, en ses *Mémoires*, raconte la scène qui eut lieu en cette assemblée. Ce fut, tout de suite, une clameur discordante parmi les membres présents. Benjamin Constant, s'appuyant sur ses croyances républicaines, voulut dépouiller de ses langes, dit-il, « les ambitieux desseins » du Premier Consul. Chénier discourut, avec une violence inouïe : « N'avons-nous, s'écriait-il, fait tant d'efforts, supporté tant de sacrifices, livré tant de combats héroïques, versé tant de flots d'un sang si généreux, que pour partager l'ignominie du mot de *sujets* avec ceux de ces despotes, que nous faisons trembler sur leur trône? Est-ce nous que l'on mettra de niveau avec les sujets, avec les serfs d'un autocrate [1] ? »

Cette ardeur s'émoussa, toutefois, contre le bon sens de la majorité des tribuns. La plupart n'eussent point osé repousser la loi qui consacrait un traité, conclu avec une grande puissance de l'Europe. Ils se vengèrent d'une autre manière, en résistant aux désirs du Premier Consul, à l'égard des candidats désignés pour le Sénat. Le Corps législatif imita l'exemple du Tribunat. Car chaque assemblée accusait le Premier Consul d'avoir amoindri son importance. Le Tribunat se disait descendu au rang d'une section du Conseil d'État ; et le Corps législatif enviait au Tribunat sa liberté de parole. Dans les deux assemblées, beaucoup de membres étaient hostiles au projet de Concordat ; et afin de marquer sa répulsion, à l'égard des pratiques de la religion, le Corps législatif nomma, comme président,

1. C'est à la suite de ces discours que Bonaparte disait à Miot de Mélito : « Je ne dois que du fer à mes ennemis. » (T. I, p. 260.)

Dupuis, l'auteur célèbre de l'*Origine de tous les cultes*. Cette opposition se fit sentir même à propos du Code civil. Portalis apportait les trois premiers titres de ce code, précédés d'un admirable discours, toujours cité. Ils furent rejetés comme insuffisants.

Le Tribunat et le Corps législatif payèrent cette résistance, lors du renouvellement par cinquième, qui eut lieu, d'après la Constitution, au cours de l'an X. Tous les membres hostiles au gouvernement Consulaire furent exclus.

Le Sénat, quoique rebelle aussi, se montrait plus souple, depuis l'institution des sénatoreries, qui conféraient, à celui qui en était pourvu, la jouissance de terres en apanage et d'un château, dans la circonscription d'un tribunal d'appel. Ainsi la sénatorerie d'Agen avait pour maison d'habitation l'archevêché d'Auch ; celle d'Aix, l'hôtel de Mons, sur le Cours, à Aix ; celle d'Angers, le château de Mont-Jeoffroy, à quatre lieues d'Angers ; celle de Besançon, la maison de Geffroy ; celle de Bruxelles, le château de Salm-Salm ; celle de Colmar, le château de Montbéliard ; celle de Grenoble, la maison de Schérer, à Chambéry. Le château de Thouars était devenu le palais de la sénatorerie de Poitiers. Il avait coûté jadis un million deux cent mille livres, à la duchesse Marie de La Tour d'Auvergne, qui l'avait bâti, pour braver le cardinal de Richelieu.

Le poète Ducis, nommé sénateur, au moment de la création du Sénat, avait donné à tous ces ambitieux un grand exemple d'abnégation. Il refusa tout : le Sénat et la Légion d'honneur, qui fut instituée plus tard. « Je suis, disait-il, catholique, poète, et solitaire. Voilà les éléments qui me composent et qui ne peuvent s'arranger avec les hommes en so-

ciété et avec les places. Il y a dans mon âme, naturellement douce, quelque chose d'indompté, qui brise, avec fureur, et à leur seule idée, les chaînes misérables de nos intitutions humaines. » Et encore : « Ma fierté naturelle est assez satisfaite de quelques *non* bien fermes que j'ai prononcés dans ma vie. Mais j'entends qu'on se plaint, qu'on gémit, qu'on m'accuse. On me voudrait autre que je ne suis. Qu'on s'en prenne au potier, qui a façonné ainsi mon argile[1]. »

Dès que l'on eut, en France, la certitude de la paix avec l'Angleterre, ce fut, dans toutes les villes maritimes, une sorte de délire, une frénésie dans la joie, qui exaltèrent toutes les têtes. On s'embrassait, on riait, formant mille projets fantastiques. Le Havre, Dieppe, se livrèrent, sans mesure, à l'expansion de leur bonheur. Les cloches furent mises en branle ; le canon retentit ; les danses envahirent toutes les rues. Les courriers ne traversaient plus les villes qu'avec des lauriers à leur chapeau. Les paysans se tenaient sur les routes pour les interroger, excités par les manifestations exubérantes dont l'écho était parvenu jusqu'à eux.

Sur tout le littoral français, les armateurs ne perdirent point un jour. Les navires, propres à l'exportation, furent chargés et dirigés aussitôt vers les pays, avec lesquels, depuis des années, on n'avait fait aucun échange. C'étaient l'île de France, la

1. A l'encontre de Ducis, le littérateur Ginguené, au Tribunat, se montrait hargneux. Il combattit de façon violente l'institution des tribunaux spéciaux pour les Chouans. Et Bonaparte, dans une audience donnée au Sénat, disait : « Ginguené a donné le coup de pied de l'âne. Ils sont douze ou quinze métaphysiciens bons à jeter à l'eau. C'est une vermine que j'ai sur mes habits ; il ne faut pas croire que je me laisserai attaquer comme Louis XVI. Je ne le souffrirai point. » Thibaudeau. *Mémoires*. p. 264.

Guadeloupe, Cayenne, Saint-Domingue, Cadix, Lisbonne. Ils armèrent pour le grand et le petit cabotage. De leur côté, les Anglais rentrèrent à Boulogne, dans les maisons qu'ils avaient abandonnées depuis la guerre. A Dieppe, au Havre, on se mit en construction. En un mois, le Havre reçut quarante-deux navires étrangers, dont quatorze anglais. Les compagnies d'assurances maritimes, au nombre de treize avant la guerre, se rétablirent en s'appuyant sur leurs statuts d'autrefois. Les navires américains qui attendaient dans les ports d'Espagne, pour déposer leurs chargements, destinés à la France, firent voile sur Bordeaux où ils échangèrent leurs produits coloniaux contre des vins qu'ils emportèrent. Durant des semaines, durant des mois, nos villes maritimes et celles qui servaient d'entrepôts au commerce, — les grandes villes du centre et Paris également, — virent affluer les marchandises en si grande abondance que les prix baissèrent immédiatement. Bordeaux avait été éprouvée plus qu'aucune autre ville. Ne pouvant plus exporter leurs vins durant la guerre, les propriétaires de vignobles avaient fait arracher leurs vignes et y avaient semé des céréales; et pour ce pays si riche jadis, pour cette ville si prospère et si magnifique, dont les habitants auraient pu recouvrir leurs chaussées de pavés d'or, ainsi que le disait le proverbe gascon, les céréales, c'était la misère. Dès que la paix fut certaine avec l'Angleterre, les vignerons s'empressèrent de replanter leurs vignobles. Les vins, chargés sur les bâtiments de commerce, partirent, comme autrefois, pour les Amériques; les celliers se vidèrent et l'abondance reparut au foyer de toutes les familles. Les villes de la Loire, Tours et Orléans, retrouvèrent de même leur an-

cienne activité industrielle et, avec elle, la richesse. Paris, enfin, ainsi que le constate, en ses *Mémoires*, le général Thiébault, reçut « une foule d'étrangers de marque qui y firent affluer l'or de l'Europe ». Les fabriques de toiles d'Alençon, celles de Mortagne et celles de Vimoutiers se ranimèrent aussitôt. Les ouvrières en belles dentelles furent accablées de commandes. A Angers, la foire, connue sous le nom de « foire du Sacre ou de la Fête-Dieu », fut plus brillante que sous la monarchie. Dieppe, Rouen se plaignaient déjà de l'introduction trop multipliée des cotonnades anglaises. Les produits manufacturés de la Normandie en souffraient. Bientôt arriva au port de Boulogne un brick anglais avec 160 prisonniers français qui nous étaient rendus. Tous descendirent du bateau, acclamés par la population.

Amiens avait été choisie comme siège du Congrès, car tous les alliés de l'Angleterre devaient y figurer.

Joseph Bonaparte, le signataire du traité de paix de Lunéville, reçut mission du Premier Consul de suivre les négociations avec l'Angleterre, dont l'ambassadeur, muni de pleins pouvoirs, fut le marquis de Cornwallis, « un beau vieillard d'environ soixante-huit ans, disait Menneval, d'une figure noble, ayant des manières ouvertes et de la bonhomie ». A Calais, cet envoyé de nos ennemis débarqua au son des cloches, et il y trouva une escorte de quarante cavaliers, qui se relayèrent de poste en poste jusqu'à Paris. Dix maisons furent louées à Amiens, pour le logement des ambassades. Trois compagnies de grenadiers et cent cinquante cavaliers devaient former la garde d'honneur à l'Hôtel de Ville, où auraient lieu les conférences.

Paris s'apprêta aussitôt à glorifier ces promesses

de paix, qui rendaient la France si heureuse. La fête fut fixée à l'anniversaire du 18 Brumaire. Bonaparte aurait voulu célébrer, en même temps, la réconciliation de la France avec l'Eglise romaine. Il ne le put, Pie VII attendant toujours la démission de plusieurs évêques. La solennité de la fête n'en fut pas moins très grande et la décoration de la ville somptueuse, sous la direction des architectes Chalgrin et Despréaux. Les bords de la Seine avaient été plantés d'une ligne d'arbres verts, depuis le Pont-Neuf jusqu'à la Concorde. Des décharges d'artillerie annoncèrent l'ouverture des réjouissances, qu'accentuait encore le carillon de la Samaritaine. Tout Paris était en rumeur, et les fenêtres, d'où les curieux pouvaient jouir du spectacle offert, se louèrent 500 francs. Le soir, au Palais des Arts, on vit un transparent où se dressait le portrait de Bonaparte avec cette légende : *Il se prive pour nous du repos qu'il nous donne*. Garnerin s'éleva dans les airs, en ballon. Le Consul qui, des fenêtres des Tuileries, observait l'ascension, fut acclamé par la foule. Jamais encore elle n'avait manifesté un pareil élan d'admiration pour son héros.

En ce mois de Brumaire, lord Cornwallis, qui était à Paris, eut le désir d'assister à une représentation de l'Opéra. La société mondaine y vint, avec empressement, honorer celui qui apportait les gages de la paix future. Dès qu'il parut dans sa loge, les applaudissements éclatèrent. Il salua l'assemblée avec la plus parfaite courtoisie. Les applaudissements redoublèrent. Les deux nations, la France et l'Angleterre, semblaient en coquetterie. Le lendemain, le théâtre annonça une recette de sept mille quatre cents francs.

Alors, avec plus d'entrain que jamais, les savants reprirent la suite de leurs études. Le Collège de France fit afficher la division de ses cours, et le nom des professeurs qui en étaient chargés. Lalande, l'astronomie dans toutes ses parties; Mauduit, les principes généraux de l'analyse algébrique; Biot, la mécanique analytique et la mécanique céleste; Lefèvre-Gineau, les principes et les lois du mouvement, l'équilibre des fluides et des solides, la théorie de l'atmosphère et de l'électricité; Corvisart, les aphorismes de Stoll, sur les fièvres; Portal, les sièges et les causes des maladies; Vauquelin, l'analyse du règne minéral; Cuvier, l'histoire anatomique des animaux sans vertèbres et à sang blanc; Bouchaud, les considérations politiques sur la législation des gouvernements; Levesque, l'histoire grecque; Audran, les principes des langues hébraïque, chaldaïque et syriaque; tandis que Haüy publiait, en quatre volumes, l'histoire des minéraux.

Et Paris continuait à ouvrir ses musées aux chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire, qui arrivaient d'Italie. Dans la grande galerie du Louvre fut placé le superbe tableau de Raphaël : l'un de ses plus beaux, *la Sainte Famille*; au musée des Antiques, le *Torse du Belvédère* que Winckelmann déclarait être celui d'Hercule et le plus admirable monument de la sculpture grecque. Les collections recueillies en Egypte par le général Menou étaient mises à la disposition des membres de l'Institut, pendant qu'au Jardin des Plantes on admirait la jolie civette que ce général avait réussi à transporter vivante jusqu'à Paris. Mais Dolomieu, l'illustre savant, que sa captivité avait rendu malade, succomba, en frimaire an X. Le malheureux, en

son cachot, avec un os aiguisé aux pierres de ses murailles, avait écrit sur les marges d'un livre, en se servant de noir de fumée, soutiré à la flamme de sa lampe, un ouvrage considérable sur la minéralogie, qu'il laissait presque achevé. Au Jardin du Luxembourg, le terrain des Chartreux, qui le bordait, fut transformé en pépinière, et le Mont-de-Piété baissa d'un demi pour cent le taux des emprunts.

La province imitait Paris. Elle s'efforçait, par une activité incessante, à reconquérir son ancienne aisance. On avait repris, enfin, les travaux interrompus du canal d'Aigues-Mortes à Beaucaire. Cherbourg avait commencé le nettoyage des bassins de sa marine commerciale, où s'amarraient les caboteurs anglais, pour y charger les volailles, les viandes de boucherie, les comestibles qui, depuis si longtemps, manquaient aux marchés de Londres. Dans le Gard, des buffles étaient amenés d'Italie à la ferme-école, dans l'espérance d'une acclimatation.

A Amiens, les conférences du Congrès suivaient leur cours[1]; tous les plénipotentiaires y étaient présents. Leurs maisons ont été meublées luxueusement, avec les réserves du garde-meuble de

1. De Menneval, *Mémoires*, t. II, p. 101 :

« Les ministres de France et d'Angleterre tenaient un état de maison splendide ; on était alternativement invité chez l'un et chez l'autre. M. Schimmelpenninck, représentant de la Hollande, donnait des thés dont sa femme et sa fille aînée faisaient les honneurs. Mme Schimmelpenninck avait laissé à Paris une certaine réputation de beauté. Elle savait allier, avec ses succès dans le monde, les vertus domestiques et la pratique des devoirs d'une bonne mère de famille. Sa fille avait alors seize ans. Elle était d'une figure charmante et attirait les hommages des jeunes gens de la légation par sa candeur et sa modestie. Tous les jours, lord Cornwallis se promenait à cheval sur la route de Paris. Sa société habituelle était son fils naturel, le capitaine Nightingale, qu'il avait présenté sous ce nom. Son fils, lord Brome, et son gendre, le colonel Singleton, vinrent passer quelque temps avec lui. Après le dîner, lord Cornwallis et le capitaine Nightingale se retiraient régulièrement dans la chambre du lord et passaient à boire le reste de la soirée, selon l'ancien usage anglais. »

Paris. Lord Cornwallis fait tous les jours une promenade à cheval ; il sort peu, passe son temps en famille et se montre très charitable, abandonnant aux pauvres les dessertes quotidiennes de sa table. Il ne refuse pas, quand même, d'assister aux bals que les jeunes gens de la ville organisent au profit des nécessiteux.

Car, en ce moment, la misère est générale en France, à la suite des pluies et des neiges qui sont tombées sans relâche. Le terrible mois de nivôse est dur à passer. Tous les cours d'eau ont débordé, l'Yonne et l'Aube portant les ravages plus loin encore qu'en 1613, année où ils furent épouvantables. Les landes sont entourées par les eaux de la Garonne qui les séparent de Bordeaux. Arles est submergée, et la statistique apprend que jamais la ville n'eut tant à souffrir, durant les dix-sept inondations qu'elle subit au siècle précédent. Bientôt les gelées succèdent aux pluies. A Ivry, la Seine est prise, et la verrerie cernée par les glaces. De tous les points de la France s'élèvent des plaintes désespérées.

Cependant Bonaparte était parti pour Lyon, le 18 nivôse. Talleyrand l'y avait précédé, afin de parer à toutes les difficultés que faisait prévoir l'organisation de la République italienne, but de ce voyage[1]. Chaque jour, le ministre des Relations extérieures tenait table de quatre-vingts couverts où il recevait les principaux fonctionnaires de la ville et les propriétaires les plus riches du pays. Le Consul avait dirigé, de Paris, les négociations

1. On avait choisi Lyon pour le lieu de rencontre entre Bonaparte et les députés italiens pour épargner à tous un trop long voyage : aux Italiens de venir jusqu'à Paris ; à Bonaparte, d'aller jusqu'à Milan.

engagées au Congrès d'Amiens et l'expédition des troupes qu'il envoyait à Saint-Domingue pour y rétablir notre puissance contre les noirs soulevés. Quand le moment fut venu, Chaptal, le ministre de l'Intérieur, partit à son tour, précédé d'un détachement de la garde consulaire. Les industries lyonnaises l'attiraient, et il devait servir au Premier Consul d'appréciateur savant, dans ses visites projetées aux grandes fabriques de la ville.

Malgré la rigueur de la saison, les députés italiens, au nombre de quatre cent cinquante, étaient présents, lorsque Bonaparte entra dans Lyon avec sa femme. Tous ces étrangers avaient répondu à l'invitation que leur avaient faite les représentants de leur pays, à Paris, MM. Marescalchi, Aldini, Melzi, Serbelloni, hommes éminents, très propres à éclairer le gouvernement consulaire sur les besoins de leur patrie.

A neuf heures du soir, le général arriva. Les jeunes gens de Saint-Etienne et de Montbrison, formés en escadron, lui faisaient escorte, ainsi que cent cinquante cavaliers de la jeunesse lyonnaise. Il était attendu, à quelques kilomètres de la ville, par tous les corps constitués, et par tous les hommes distingués qui se trouvaient à Lyon, Français aussi bien qu'Italiens. Les illuminations étaient distribuées à profusion. On marchait dans la lumière comme en plein jour. Mais le général ne pouvait plus s'étonner, depuis que les paysans, tout le long de la route, étaient accourus pour le saluer du cri de : *Vive Bonaparte!* portant des torches afin de le mieux voir, le soleil couché. Ne voulant point être surprise, une grande partie de la population lyonnaise avait veillé durant les nuits précédentes. Les préfets des départements voisins étaient là, aussi,

et les principales villes du Léman avaient envoyé de nombreux délégués qui lui devaient faire hommage. Les étrangers étaient si nombreux dans les hôtels qu'il n'y restait plus aucune place ; et les hôteliers en profitèrent et rançonnèrent les voyageurs. Ceux-ci allaient partir, lorsque les habitants s'offrirent à partager leur demeure avec eux, afin de ne point diminuer la magnificence de la fête.

Les Italiens n'étaient pas les moins enthousiastes. Ils étaient renseignés sur les bonnes dispositions du Premier Consul à leur égard, et ils se prêtèrent à toutes les combinaisons suggérées par Talleyrand. Assemblés sous le nom de *Consulte*, ils acceptèrent la constitution offerte par Bonaparte, qui se fit décerner la présidence de cette république italienne, composée de la Lombardie jusqu'à l'Adige, des Légations romaines et du duché de Modène, formant un Etat de cinq millions d'habitants. Le Piémont était réservé. Le Premier Consul devait bientôt l'annexer à la France et le diviser en six départements. Melzi, un des Italiens les plus considérables de ce temps, reçut la vice-présidence de cette république.

L'étiquette jouait toujours un rôle prépondérant dans les actes du général. Pour lui être agréable, on avait décidé qu'il assisterait à la Consulte italienne, dans une tribune particulière placée en face de celle du Président de l'Assemblée, et on l'avait décorée de trophées de bronze représentant les puissances qu'il avait vaincues. Sur les portes étaient peints deux fleuves, le Tibre et le Nil.

Le Consul et sa femme résidaient à l'hôtel de ville, où la municipalité lyonnaise avait préparé un appartement superbe. Lorsque leur voiture s'était

arrêtée devant le monument, Mme Bonaparte descendue la première avait donné la main à Duroc qui accompagnait les illustres voyageurs, ainsi que Murat. Le général, ensuite, s'était montré, seul, et, en ce moment, les vivats de la foule s'étaient accrus jusqu'au délire. La musique de l'escadron lyonnais, enfin, s'étant jointe aux acclamations des manifestants, l'exaltation du peuple n'eut plus de bornes.

Le lendemain, on joua *Mérope* au théâtre où tenaient leur emploi Mme Petit et Talma. Mme Bonaparte, élégamment habillée, assista à la représentation, et ce fut, comme la veille, une recrudescence de vivats et d'applaudissements pour le Premier Consul et sa femme, que la société lyonnaise admirait.

Un autre jour, le général passa en revue les troupes revenant d'Egypte, vingt-deux mille hommes, parmi lesquels il retrouva d'anciens soldats qu'il n'avait point oubliés, dont il se rappelait encore le nom, le visage, les beaux gestes aux batailles gagnées avec eux. Tous avaient le teint bronzé des Africains; tous habillés de neuf, afin de résister aux froids de notre climat. Et dès qu'ils revirent leur ancien général dont la gloire était alors si pure et si élevée, ils sentirent renaître en eux l'affection qu'ils avaient eue jadis pour lui. Ils ne cessaient, eux aussi, de l'acclamer, de démontrer leur joie d'être en sa présence[1].

La ville organisa des fêtes et des bals qui devaient distraire ses hôtes. A l'une de ces fêtes, les dames lyonnaises offrirent à Mme Bonaparte une cor-

1. Le *Journal des Débats*, de prairial, an X, cite cette anecdote, qui se rapporte à la revue que fit Bonaparte du 1er régiment d'artillerie qui revenait d'Italie. Il distingua dans les rangs le chirurgien-major Biévelot: « A propos, citoyen Biévelot, lui dit-il, êtes-vous toujours un peu original? Mon général, pas autant que vous, qui ne faites rien comme les autres et que personne ne peut imiter.

beille de fleurs, en l'accablant des prévenances les plus flatteuses. Toutes n'avaient d'yeux que pour sa belle grâce de créole, son élégance, son affabilité. Par une attention délicate, comme une allégorie significative, un des panneaux de la salle représentait la légende d'Androclès tirant l'épine de la patte du lion. Mme Bonaparte et le général étaient ravis.

Pendant son séjour, les grandes villes de la région lui envoyèrent des députations et sollicitèrent sa visite. Bordeaux même, jalouse des avantages que Lyon retirait de ce voyage, si brillamment poursuivi, réclama les mêmes honneurs. Le Premier Consul déclina ces invitations : ses heures étaient comptées. Les affaires de l'État le rappelaient à Paris. Il ne quitta point Lyon, cependant, sans visiter les nombreuses fabriques qui en faisaient la gloire et l'importance. Il y fut partout entouré d'hommages, de marques de sympathie et d'admiration. Chez MM. de Bure, Théoleyre et du Tilleux, quai Saint-Clair, il vit mettre en marche un métier qui tissa sous ses yeux une pièce de velours, dont serait recouvert un écrin portant son chiffre. Ce qu'il désirait surtout était, comme pour Saint-Quentin, de forcer la mode à user des beaux tissus des fabriques lyonnaises afin de faire renaître de ses cendres cette ville, qui avait éprouvé tant de malheurs sous la Révolution.

Ces voyages, ces fêtes, ces vivats enfiévraient l'esprit de Bonaparte. Il crut le moment venu pour demander, par lettre, à Louis XVIII, une renonciation au trône de France. Louis XVIII lui répondit :

Je ne confonds pas M. Bonaparte avec ceux qui l'ont pré-

cédé. J'estime sa valeur, ses talents militaires. Je lui sais gré de quelques actes d'administration, car le bien que l'on fait à mon peuple me sera toujours cher.

Mais il se trompe s'il croit m'engager à renoncer à mes droits. Loin de là, il les établirait lui-même s'ils pouvaient être litigieux, par la demande qu'il fait en ce moment.

J'ignore les vues de Dieu sur moi et sur mon peuple. Mais je connais les obligations qu'il m'a imposées. Chrétien, j'en remplirai les devoirs jusqu'à mon dernier soupir; fils de saint Louis, je saurai, comme lui, me respecter jusque dans les fers; successeur de François Ier, je veux toujours pouvoir dire avec lui : « Tout est perdu fors l'honneur. »

Mitow, 1802.

LOUIS.

Desmaretz, un des hauts fonctionnaires de la police, fut appelé par Bonaparte à Saint-Cloud, quand la réponse du roi fut connue dans le faubourg Saint-Germain. « Je lui demandai, dit-il, ce qu'il fallait en penser, soit pour la nier, si elle était apocryphe, soit pour la laisser tomber. Après un instant de silence, il répondit : « Ah ! oui, c'est cette pièce où Louis XVIII, qui n'a pas tiré l'épée, m'oppose saint Louis et François Ier, à moi qui ai vengé saint Louis des Mamelucks et François Ier à Pavie. Il vaut mieux n'en pas parler! » C'est dans cette même audience, ajoute Desmaretz, que Bonaparte lui dit : « La France supporterait encore dix Comités de Salut Public; mais les Bourbons, elle les vomirait en trois mois. Je ne pouvais pas songer à les rappeler. »

Lorsque tous les échos de ces fêtes furent éteints, les plaintes recommencèrent. Le droit de passe sur les routes provoquait les récriminations les plus amères, parce qu'il gênait le commerce. L'agriculture sentait le besoin du rétablissement des haras;

de la réparation des ponts dégradés et menaçant ruine; de l'amélioration du code rural. Les petites villes se désolaient de la pénurie de leurs établissements de bienfaisance et des hôpitaux; du mauvais état des prisons; de la tenue irrégulière des registres de l'état civil. Beaucoup d'officiers municipaux savaient à peine écrire. Quelques grandes villes se lamentaient de n'avoir point d'écoles secondaires. Enfin, de toutes parts, on insistait sur une meilleure répartition de l'impôt foncier. Ce fut, d'ailleurs, une des réformes auxquelles Bonaparte s'attacha bientôt avec le plus d'application. « L'impôt foncier une fois bien réparti, disait-il, on ne pourra rien faire de plus utile à la nation que de le fixer au moins pour cinquante années. » Il avait reconnu, qu'en 1791, lorsqu'on avait procédé à la répartition entre les départements, les bases acceptées étaient défectueuses[1].

Enfin, on apprit que les plénipotentiaires du Congrès approchaient du terme de leurs travaux. Le 25 mars 1802 (4 germinal an X), la ville d'Amiens était avertie que, dans le jour, le traité de paix serait signé[2]. Les habitants se répandirent alors dans les rues, annonçant partout la bonne nouvelle. La foule se dirigea vers les maisons des ambassadeurs, où se trouvaient déjà réunies les troupes qui devaient leur présenter les armes, et elle vit chacun d'eux monter en voiture, précédé d'un piquet de cavalerie.

1. Le préfet de la Seine fixa, cette année-là, à 2 fr. 50 le prix de la journée. Ce fut sur cette base que furent appliquées les amendes en simple police. La taxe somptuaire pour Paris fixait ensuite le chiffre de cet impôt. Pour un seul domestique homme, 6 francs; pour le deuxième 25 francs; pour le troisième, 75 francs. Tous les autres, 100 francs. Les femmes furent taxées à 1 fr. 50 et 3 francs.

2. Le traité d'Amiens fut converti en loi, le 6 mai 1802 (15 floréal an X).

A leur arrivée à l'hôtel de ville, ils furent reçus par le maire et ses adjoints. Le préfet, son conseil de préfecture, l'état-major de la place, les officiers, les principaux habitants de la ville étaient là, donnant un grand lustre à la cérémonie. Bientôt le personnel des ambassades et des légations fut assemblé dans la salle d'honneur que décoraient les plus beaux tableaux de l'école française, enlevés au Muséum de Versailles, sur l'ordre du ministre. Cette dernière séance dura deux heures, temps qui parut interminable à ceux qui attendaient l'ouverture des portes de la salle, et voulaient assister à l'échange des signatures. Au dernier moment, quelques difficultés durent être aplanies. Le cabinet anglais revenait sur des conditions depuis longtemps arrêtées. Lord Cornwallis, dont la loyauté se montra parfaite, avait répondu à Londres que sa signature était apposée au bas du texte, ce qui, en réalité, n'était pas exact, et le texte des conventions fut maintenu tel qu'il avait été fixé la veille, sur parole[1].

Alors, le plénipotentiaire français, Joseph Bonaparte, fit ouvrir les portes de la salle. La foule frémissante, mais silencieuse, envahit l'espace qui lui était réservé, et tous les yeux, dirigés vers la table où était étalé le traité, purent voir chacun des ambassadeurs prendre la plume et inscrire sa signature sous le protocole, si longtemps débattu. Quand il n'en manqua plus une, et que l'acte fut déclaré définitif, tous les négociateurs se considérèrent avec émotion, puis ils échangèrent une accolade, s'embrassant avec effusion, comme de braves gens qui venaient de rendre le plus grand service à leur

1. *Mémorial*, t. IV, p. 265.

patrie. L'assistance était si impressionnée que pas un cri ne fut proféré. Mais les mains se cherchaient et se pressaient en silence, et les yeux étaient pleins de larmes. C'était la paix, enfin, une paix générale, entre toutes les puissances de la terre; une paix pendant laquelle l'humanité pourrait travailler, en toute sécurité, à son bien-être et à son bonheur.

Voici les clauses principales de ce traité :

L'Angleterre gardait les Indes conquises sur les princes indiens et l'île de Ceylan perdue par les Hollandais; l'île de la Trinité, enlevée aux Espagnols, dans les Antilles. Mais elle restituait aux Hollandais le Cap, Démérari, Berbice, Essequibo et Surinam; à la France, la Martinique et la Guadeloupe; à l'Espagne, Minorque; à l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, l'île de Malte. La France devait retirer ses troupes de l'État de Naples. En retour, l'Angleterre lui abandonnait Porto-Ferrajo et l'île d'Elbe. De plus, l'Égypte était restituée à la Porte ottomane, qui y remplaçait les Anglais. Les États du Portugal étaient garantis.

Le chancelier Pasquier, d'après une confidence de Talleyrand, écrit, en ses *Mémoires*, que Bonaparte était peu satisfait de ce traité. Apprenant que tout était terminé, il se serait écrié devant son ministre : « Eh bien! nous voilà dans de beaux draps[1]! » L'anecdote est piquante, ajoute le chancelier.

Quant à Mme de Staël, elle en fut outrée.

« J'étais chez le ministre d'Angleterre, dit-elle, lorsqu'il reçut les conditions de cette paix. Il les lut à tous ceux qu'il avait à dîner chez lui, et je

1. Chancelier Pasquier, t. I, p. 161.

ne puis exprimer quel fut mon étonnement à chaque article. L'Angleterre rendait toutes ses conquêtes, elle rendait Malte dont on avait dit, lorsqu'elle fut prise par les Français, que, s'il n'y avait eu personne dans la forteresse, on n'y serait jamais entré[1]. »

Nul n'étant satisfait, cette paix pouvait-elle être durable ?

Cette paix ne fut qu'une trêve. L'ambition de Bonaparte et les jalousies féroces de l'Angleterre rompirent bientôt les liens fragiles, tendus entre elle et lui.

C'est, d'ailleurs, plus que de l'ambition qui se décèle, alors, en Bonaparte ; c'est une rage de pouvoir absolu qu'il ne cessa de poursuivre jusqu'à ce qu'il l'eût obtenu, avec le titre d'empereur.

1. Mme de Staël, *Dix Ans d'exil*, p. 246.

CHAPITRE III

DU TRAITÉ D'AMIENS (25 MARS 1802 A SA RUPTURE (13 MAI 1803

SOMMAIRE. — L'opinion à l'étranger. — L'industrie française. — Venue de Fox à Paris. — Les embellissements. — Les travaux en province. — Le Concordat. — L'opinion des populations. — Leurs croyances. — La rentrée des prêtres. — La cérémonie de la proclamation du Concordat à Notre-Dame. — Le cortège de Bonaparte. — Incidents à la métropole. — L'effet du Concordat à Paris. — L'effet en province. — Mise en liberté des prêtres incarcérés. — Les évêques protestataires. — L'apaisement se fait en France. — Colère des Anglais. — Visite des manufactures par Chaptal, ministre de l'Intérieur. — Institution de la Légion d'honneur. — Réorganisation de l'instruction publique. — L'amnistie pour certains émigrés. — Restauration du château de Saint-Cloud, offert à Bonaparte. — Prorogation du Consulat pour dix nouvelles années. — Appréhensions de Joséphine. — Proposition du Consulat à vie. — Brochure de Camille Jordan. — Paroles de Lanjuinais. — Question soumise au peuple. — Incessant progrès de l'industrie et du commerce. — Voyages du Premier Consul en Normandie, à Evreux, à Rouen, au Havre, à Honfleur, à Beauvais. — Lettre de Joséphine. — Le budget de l'an X. — Activité de Bonaparte. — Le rapport de Muraire au corps législatif. — Jalousies anglaises. — L'article de Peltier à Londres. — Peltier poursuivi devant les tribunaux. — — Le général Andréossy à Londres. — Lord Witworth à Paris. — Paix chancelante. — Message de Bonaparte. — Message du roi Georges III. — Discours de Fox aux communes. — Rupture de la paix.

Après le traité d'Amiens, le gouvernement consulaire s'imposa puissamment aux ennemis de la

république. A l'étranger, Mallet-Dupan[1] écrivait que le Consulat devenait populaire, quoique « usurpateur », tant le régime parlementaire avait fatigué les patriotes. « Ce gouvernement, ajoutait-il, ordonne, parle peu, et tient ce qu'il a ordonné. Il est obéi, comme s'il existait depuis Philippe-Auguste. » Et lorsque le Tribunat voulut élever la voix, lorsque Benjamin Constant et Chénier y prononcèrent de virulents discours contre les lois qui leur étaient soumises, Mallet-Dupan ripostait :

« Un cri universel s'est élevé contre eux. »

Ces tribuns avaient perdu leur influence. Contre Bonaparte, leurs coups s'émoussent et sont vains. Et discourant toujours sur l'état de la France, le même polémiste fait cet aveu : « Si la France n'a pas retrouvé sa première prospérité, elle y tend. Entreprises, spéculations, affaires de tout genre ont repris du mouvement. »

Chaptal, sur cette époque, a laissé des documents, d'où sont extraits les renseignements suivants :

L'agriculture, dit-il, a gagné à la Révolution. Les terres seigneuriales, émiettées par l'aliénation en biens nationaux, devinrent tout de suite fécondes. La pomme de terre, introduite dans la petite culture, donna aux paysans une nourriture abondante et très saine. Les moutons mérinos, que le gouvernement ne cessait d'amener d'Espagne pour nos fermes modèles, fournirent ensuite aux manufactures des matières plus belles et mieux payées aux producteurs. Et, déjà, le sucre tiré de la betterave stimule les cultivateurs ; désormais ils l'introduiront dans les assolements de leurs fermes. Au midi,

1. *Mercure Britannique*, 2e année, p. 126.

le pastel trouve faveur, depuis que l'on est parvenu à en extraire l'indigo. Enfin, on recommence les plantations de tabac. Jadis, la France possédait quatre cent cinquante fabriques, réduites à dix ou douze, au commencement du siècle; on en reconstitua de nouvelles. Le même engouement se manifestait pour l'élevage des vers à soie et l'extension des ensemencements de lin.

La situation du commerce était moins brillante. De tous côtés, nos échanges diminuèrent sous la Révolution et à la suite de nos guerres avec l'Europe.

L'Espagne avait réduit ses demandes de linons de Saint-Quentin, ses commandes pour notre chapellerie de Lyon, nos bas de soie, nos toiles, nos draps. Lorsque quelques-unes de ses colonies américaines furent retranchées de son domaine d'outremer, l'Espagne ralentit encore ses importations de cotonnades, de toiles peintes, de draperies légères et de mégisserie. Pendant un temps, nos marchands de vins du Midi, qui lui achetaient ses eaux-de-vie de Catalogne, les avaient mises au titre du commerce, pour les expédier dans le Nord. Les distillateurs espagnols les imitant, ce commerce fut perdu, et le chiffre de nos exportations, qui atteignait alors, en ce pays, 90 millions de francs, aussitôt baissa.

Le Portugal, lié à l'Angleterre par le traité de 1703, n'avait jamais été pour nous une terre d'exportation. Nos échanges avec cette monarchie consistaient en blés, thés, goudrons, résines, porcelaines, bijoux, meubles, passementeries.

Le Piémont nous vendait surtout de la soie pour les organsins, excellents après avoir passé dans les moulins inventés par Vaucanson. La France lui envoyait ses vins, ses liqueurs, ses huiles d'olive, le

sel, le café, les cuirs, la cochenille, l'indigo. La guerre survenant, le Piémont tira le sel, qui lui était nécessaire, des salines de la Sardaigne ; Gènes lui fournit des huiles ; et, après la perte de Saint-Domingue, nous n'eûmes plus à offrir nos denrées coloniales. Nos exportations, en 1789, étaient de 18 millions de francs. Elles furent gravement atteintes.

A Gênes, dans le Milanais, dans la Toscane, la France, au commencement du XIXe siècle, prenait du blé, de l'huile, du chanvre, des fromages, des suifs, de la noix de Galles, des tissus de soie, des toiles, de la bonneterie, des peaux ; elle leur vendait ses vins, ses fruits, ses draps, toiles, quincaillerie, mercerie, peaux apprêtées.

Avec les Deux-Siciles, le commerce d'échange s'élevait à vingt-six millions de francs environ. La France allait y chercher du blé, des légumes, des fruits, du chanvre, des cotons, des huiles, du soufre. Le coton de Castellamare était surtout convoité. Elle y apportait des toiles peintes, de l'orfèvrerie, de la bijouterie, des bronzes dorés, du savon.

A la Suisse nous cédions pour une vingtaine de millions de francs de nos produits ; nous prenions peu chez elle, si ce n'est des ressorts de montres, à bas prix.

La Russie, en ce temps-là, était, pour nous, un pays presque fermé. Malgré les efforts de Colbert et du Régent, pour y donner accès aux produits de notre sol et de notre industrie, les Anglais y restaient les maîtres. Un quartier de Saint-Pétersbourg était entièrement peuplé de leurs nationaux, qui avaient essaimé des comptoirs sur toute l'étendue de l'empire des czars. Nos échanges ne dépassaient pas six millions de francs. La Russie recevait pour-

tant nos vins, nos eaux-de-vie, nos huiles d'olive, nos fruits secs, nos draperies, soieries, gazes, crêpes, rubans, notre bonneterie, nos bronzes dorés. Il en était de même avec la Suède à laquelle nous achetions des fers, à la place de nos vins et de nos denrées coloniales, tant que nous eûmes nos grandes colonies. Quant à notre commerce avec le Danemark, depuis l'annexion de la Norvège à la Suède, il était presque nul.

L'Autriche faisait avec la France un trafic d'une trentaine de millions de francs. On lui envoyait du charbon de terre, des bestiaux, des chevaux, de la quincaillerie, des fils, des dentelles. L'Allemagne avait deux grandes foires, celle de Leipsik, celle de Francfort. Nos draperies y étaient très estimées et donnaient lieu à un échange d'une quinzaine de millions de francs. Mais, après que la Saxe eut introduit sur ses terres la race des mérinos, nos draperies furent délaissées.

Avec la Prusse, le total des échanges s'élevait à une douzaine de millions de francs, en soieries, chanvres, lins, chevaux, fers. A la Hollande, nous achetions ses fromages et ses tabacs, et nous lui vendions des sucres, des eaux-de-vie de vin, pour plus de quarante millions de francs.

En Angleterre, au moment de la Révolution, notre situation était la suivante : Elle cédait à la France pour soixante millions de francs de ses produits manufacturés ; et la France, en retour, ne pouvait lui donner que pour trente millions de francs des siens. C'est, qu'alors, nous connaissions à peine l'art de fabriquer les draperies fines, les toiles peintes, la bonneterie de coton. Nous en étions toujours à des essais. Ensuite, la quincaillerie, la manipulation des fers et de l'acier avaient

atteint en Angleterre un si haut degré de perfection que la concurrence était impossible. De même, pour la poterie et les cristaux. Cette suprématie tenait à la liberté de ces industries, dans les Iles Britanniques, à l'abondance des charbons, à la diffusion des machines. Cependant nous vendions aux Anglais nos tissus de Lyon, notre bonneterie de soie du Midi, nos bronzes dorés, nos meubles de Paris, nos porcelaines de Sèvres, nos glaces de Saint-Gobin, nos graines de trèfle, de luzerne, nos vinaigres, huiles, eaux-de-vie et vins. A la fin, cette infériorité disparut. Des manufactures rivales s'établirent en France. Il n'y eut que l'élevage des chevaux de race d'Orient, introduits chez nous par les Croisades, que nous perdîmes sous Richelieu, et qui, chez eux, s'est prolongé jusqu'à nos jours.

Avec les Etats-Unis, notre commerce était à peu près nul ; au commencement du siècle, il s'élevait à deux millions de francs. Il n'en était pas de même des Echelles du Levant, ni des Etats barbaresques.

Ce que l'on appelait les Echelles du Levant était Constantinople, Smyrne, Salonique, Andrinople, la Morée, Alexandrie, Chypre, Alexandrette, Alep, Saint-Jean d'Acre, Tripoli de Syrie, le Caire. Depuis François Ier, notre commerce y était fort actif, parce que, sous notre pavillon, venaient s'abriter toutes les puissances européennes, grâce à notre prépondérance dans la Méditerranée. Nous vendions, en outre, aux chefs des caravanes, qui traversaient les Echelles de Barbarie, Tunis, Alger, le royaume du Maroc. Constantinople, seule, nous achetait peur plus de cinq millions de francs de marchandises.

La progression de nos échanges allait donc, sans cesse, en augmentant dans le Levant. Voici les

chiffres avancés par Chaptal. En 1780, dit-il, notre commerce avec ces pays occupait 159 bateaux et 2.070 hommes d'équipage, pour plus de vingt et un millions de francs d'échanges. En 1789, le nombre des bateaux était de 211 et les hommes d'équipage de 2.277. Mais la perte de l'Ile de France et de nos autres colonies porta un coup funeste à cette prospérité.

Notre industrie au contraire était pleine d'audace. Au début du siècle, nos cotons étaient filés au rouet par les paysannes; de même les fils de chanvre et de lin; et nous en recevions de Suisse, d'Angleterre, du Levant. La guerre interrompit ces importations; il fallut employer ceux de Naples et de Motrillos, en Espagne. Mais ces cotons, gros et courts, ne produisaient que des tissus imparfaits. Pouchet, à Rouen, construisit alors un filoir continu. Calla et Delafontaine l'imitèrent à Paris. Albert fabriqua des cardes, « brissoires et finissoires ». Welther parvint à détruire les barbes du coton, et notre industrie s'accrut de la fabrication des basins, des organdis, des tulles. De Charlieu monta des appareils identiques pour la laine; de Morainville, pour le lin.

En horlogerie, les progrès étaient dus aux travaux de Bréguet, de Pons, de Lepaute, de Robin. Le Rebours et Cauchois s'appliquaient à la construction des lunettes; Jecker, aux instruments d'optique.

La chimie n'avait fait, jusque-là, que des découvertes restreintes. Les fabricants se défiaient des conseils des savants. Les jurandes et les maîtrises, au surplus, enserraient l'industrie, en des règles immuables. Dès qu'elles furent supprimées, la

chimie appliquée prit une extension admirable. L'allemand Scheele découvre le chlore ; Berthollet l'emploie au blanchissage du linge ; en un jour, on nettoie quatre cents paires de draps pour l'Hôtel-Dieu de Paris. Prieur réussit à fixer le vert et le bleu qui changeaient à l'air; Darracq perfectionne la fabrication du goudron; Vauquelin et Fourcroy, des vapeurs épaisses du bois réduit en charbon soutirent du vinaigre. Argand développe l'éclairage, en introduisant un courant d'air dans la mèche des lampes ; Lange y ajoute une cheminée de verre; Quinquet, Carcel, Bordier, mettent en usage de nouvelles lampes plus lumineuses encore ; Derosne se sert de charbon pour décolorer et, l'un des premiers, annonce l'existence du sucre dans le jus des betteraves ; les frères Gouin, habiles teinturiers, donnent à la couleur de la garance l'éclat et la solidité de la cochenille.

Bientôt les cuirs trouvèrent leurs régénérateurs en MM. Nebel et Thomas, dont les manufactures de Pont-Audemer et de Paris livrent au commerce des produits imperméables à l'eau ; à Choisy, Fauler, Kemph et Cie, des maroquins égaux en beauté à ceux du Levant. Darcet père et Proust, avec la vapeur, réduisent les os en bouillie, et Darcet fils, avec les os, compose de la gélatine en feuilles, qui sert de transparent au décalque des dessins; on fait, avec la carcasse des animaux, tués aux abattoirs de Paris, des rations très substantielles pour nos armées. Appert fait connaître le moyen de préserver de la décomposition tous les sucs des fruits. Malatre sépare les poils, des peaux des animaux, et de leur assemblage il forme un duvet très fin pour les chapeaux. Leblanc extrait la soude du sel marin ; et à Saint-Denis se fonde le premier établissement

où elle est fabriquée. Nous étions tributaires de l'Angleterre et de la Hollande pour la céruse et le blanc de plomb. Brichoz et Leseur fondent à Pontoise une manufacture où ils l'emploient pour le revêtement des poteries. Vauquelin met en circulation un nouveau métal, le chrome, avec lequel les poteries sont enrichies d'un vert éclatant. Les Anglais nous fournissaient les savons de toilette ; Darcet et Decroos, bientôt, en expédient dans toute l'Europe. Les cymbales et les tambours de nos musiques militaires nous étaient expédiés de Constantinople, et les cymbales coûtaient cinq cents francs. A Châlons, Darcet les fabrique pour dix-sept francs.

Rambourg, à Tronçais, dans l'Allier, s'attache au perfectionnement des fers ; Aubertot, avec la flamme perdue des hauts fourneaux, cimente le fer, cuit des briques et des pierres à chaux. La quincaillerie nous arrivait d'Angleterre. On crée, pour elle, pour tous ces menus objets de fer-blanc et de cuivre, des usines dans le Jura, la Moselle, les Vosges ; les frères Peugeot, dans le Doubs, à Hérimancourt, font des scies ; tandis qu'à Thiers, en Auvergne, la douzaine de couteaux ne coûte que quatre-vingt-dix centimes[1].

Après le traité d'Amiens, Fox venu à Paris et

1. A ce sujet, le ministre de l'Intérieur écrivait aux préfets pour encourager les fabricants à exposer :

« Dites-leur aux fabricants que les productions y seront appréciées par leur utilité bien plus que par leur éclat ; qu'on n'y compare que les produits de même qualité, ou de même genre, lorsqu'on veut prononcer un jugement, et qu'une étoffe grossière, mais bien fabriquée et avec économie, obtiendra le prix sur une étoffe riche et d'un prix disproportionné. Le drap grossier de Lodève, les serges du Gévaudan sont, pour le commerce, en général, du même intérêt que les belles étoffes de Sedan et de Louviers. La poterie la plus grossière, si elle est bonne et à bas prix, a le même mérite que l'élégante porcelaine ; et les couteaux de Saint-Étienne, qu'on paie un sol, sont tout aussi précieux que ceux que l'on vend vingt-cinq francs. »

lord Cornwallis, l'ambassadeur anglais, visitent l'Exposition de l'industrie française dans la cour du Louvre, et ils disent à Chaptal, qui les accompagne, que toutes ces marchandises, étalées sous leurs yeux, ne sont faites que pour servir au luxe. Alors Chaptal les conduit devant les couteaux de Thiers à quatre-vingt-dix centimes la douzaine, devant les montres en argent de Besançon, à treize francs la montre, et les deux Anglais émerveillés en remplirent leurs poches. Fox acheta six montres.

Les épingles, les aiguilles viennent innombrables de Laigle, dans l'Orne. Les cardes sont améliorées par le duc de La Rochefoucauld ; les découpoirs et les laminoirs par M. Molard ; le vernis des tôles par M. Deharme. Japy invente la vis à bois ; Schoy, la bijouterie d'acier, après avoir aminci ce métal et l'avoir assoupli pour que le travail en devînt facile. Conté a ses crayons et en enlève le monopole à l'Angleterre. Berthollet s'applique à la teinturerie, multiplie les mordants pour varier les couleurs, et la laine se nuance des mêmes teintes que le coton. Brongniart, à Sèvres, améliore les procédés de la manufacture, en usant du chrome. La poterie, dont tous les savants s'occupent, prend une grande extension. A Paris, on compte vingt-deux usines, soixante dans le reste de la France, où le commerce venait chercher ses approvisionnements. Les faïences perfectionnées sont livrées bientôt couvertes de peinture. A Sarreguemines, Schneider, en ses poteries, imite le granit, le porphyre, le bronze. André d'Offenbach répand, en France, la lithographie ; Dartigues et Dufougerais, le cristal de Vouèches, de Baccarat, du Creusot. Enfin, de nouvelles mines de houille sont ouvertes et mises en exploitation.

C'était la renaissance de la France que les travaux ininterrompus de Paris et de la province rendaient sensible aux plus prévenus. Le Grand-Châtelet est démoli. Le bois de Boulogne est percé de nouvelles allées : l'une d'elles mènera directement à Saint-Cloud. Les rues sont éclairées de nouveaux reverbères, plus lumineux et plus nombreux. Le numérotage des maisons se poursuit d'une façon plus reconnaissable. Les agioteurs disparaissent peu à peu ; les brocanteurs surveillés n'étalent plus cyniquement les dépouilles enlevées aux églises et les objets issus des rapines exercées dans les châteaux des émigrés. Le gouvernement consulaire s'occupe, enfin, de pourvoir d'écoles les communes ; les maires ont ordre de faire le dénombrement des instituteurs et des institutrices, qui, dans chaque arrondissement, s'occupent de l'éducation des enfants. On prépare ainsi la prochaine loi sur l'instruction publique. De tous côtés, dans Paris, de nouvelles maisons se construisent. Les quais maçonnés endiguent la Seine, rendant son lit plus profond et des bateaux, chargés à Rouen, pénètrent jusqu'au centre de la grande ville. Pour aider au crédit des négociants, un comptoir commercial vient s'adjoindre à la Banque de France ; le crédit de l'État va s'affermissant de plus en plus ; les obligations des receveurs généraux se négocient à neuf pour cent l'an, c'est-à-dire au taux des meilleurs effets de commerce, sous la monarchie.

En province, les travaux publics se poursuivent activement. On achève le revêtement de la digue de l'Eure ; à Dieppe, la reconstruction de l'écluse « à porte de flot », par où les eaux de la vallée d'Arques s'écoulent ; ensuite, la route qui va de Dieppe à Paris, par Forges et le curage du port de

Rouen. A Dijon, la pioche détruit le vieux château qui tombe en ruines. Les ponts, comme les routes, sont réparés. Le pont de Nemours, depuis dix ans commencé, approche de sa terminaison. Les quatre arches écroulées du pont de Tours sont sur le point d'être entièrement reconstruites. On dote la ville de Roanne d'un pont de bois ; de même, La Charité, sur le bras gauche de la Loire. Enfin, on s'occupe de remettre en état le pont de Corbeil, atteint par les dernières inondations.

Devant ces manifestations probantes du relèvement de la richesse nationale, le *Bulletin de Paris* fait alors un parallèle entre la fortune de la France et celle de l'Angleterre ; et il se trouve qu'il est à l'avantage de la première. La dette publique, au commencement du Consulat, disait ce journal, se négociait à dix pour cent; deux ans après, pas à moins de soixante pour cent ; si bien que le capital de la dette valant, deux cent millions naguère, représentait à ce moment six fois plus, ou douze cents millions. Ainsi, des domaines nationaux, qui, à la même époque, se négociaient avec peine, moyennant quatre années de revenus, se vendaient, en 1802, à raison de douze années de revenus, et, par conséquent, valaient trois fois davantage. Les loyers, grâce à l'accroissement du commerce et de l'industrie, au concours des étrangers, à la reprise du luxe, s'élevaient à un prix très rémunérateur. En Angleterre, au rebours, le commerce languissait. Les entrepôts regorgeaient de marchandises qui ne trouvaient point d'écoulement. Les vaisseaux arrivaient bondés des produits de l'Inde, et chaque arrivage faisait baisser les prix déjà en décadence. La baisse était grande ; de trente pour cent.

Ce fut ce moment que Bonaparte choisit pour achever l'œuvre du Concordat et en célébrer la ratification par un *Te Deum* à Notre-Dame. Le jour de Pâques 1802, Paris vit cette solennité. Le pape, pour être représenté, avait envoyé en France le cardinal Caprara, que la duchesse d'Abrantès nous dépeint comme le prélat le plus rusé, le plus astucieux, le plus fin de tous ceux qui peuplaient la cour romaine. Sa stature courbée, « cassée », dit la duchesse, sa grêle voix de « musico » que hachait une petite toux, soigneusement entretenue, et, avec cela, d'immenses lunettes à verres bleus, qui lui couvraient les joues, faisaient, de ce personnage, un grotesque peu sympathique. Sa maigre personne, exhibée aux Parisiens, en son appareil de cérémonie, leur fit pousser un immense éclat de rire.

Le peuple, même à Paris, avait gardé sa foi religieuse, et, dans certains faubourgs, à l'annonce du rétablissement des cultes, quelques maisons furent décorées de cette mention : *Vive l'Eternel!*[1] Mais la bourgeoisie pratiquait encore les railleries de Voltaire. Ce fut, dit Barante, « un feu roulant de malédictions ». L'*Encyclopédie* de Diderot n'était point oubliée[2].

Les généraux surtout, qui, dans leurs chevauchées guerrières, avaient vécu insouciants des pratiques religieuses, et qui n'étaient jamais entrés dans les églises, comme on le disait alors, que pour en piller les tableaux et les richesses, les généraux montraient une grande colère contre Bonaparte, qui avait cédé aux sollicitations des prêtres[3].

1. Meyer, *Fragments sur Paris*, p. 29.
2. De Barante, *Mémoires*, t. I, p. 100.
3. De Lacretelle, *Histoire du Consulat*, t. II, p. 72.
« A la nouvelle du Concordat, il y eut des murmures dans l'armée. Les généraux voyaient déjà couler l'huile sainte sur la tête de leur camarade.

Il y eut ce qu'on appela « la conspiration des généraux », étouffée secrètement, afin de ne pas exciter plus d'acrimonie dans les rangs des officiers. Le général Donadieu devait tuer Bonaparte et empêcher ainsi la consommation de cette capucinade, disaient-ils[1].

Donadieu parla devant le général Oudinot, qui le dénonça. Il fut conduit au Temple. Là, le prisonnier révéla le nom de ses complices : le général Monnier, l'un des lieutenants de Desaix à Marengo, qui fut arrêté également, ainsi que Lecourbe, un des officiers de Moreau. Le général Davoust parvint à soustraire Lecourbe aux rigueurs des arrêts, en le faisant passer en Angleterre. De Barante ajoute que les fonctionnaires, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de prêtres mariés, n'étaient pas les moins insolents, ni les moins hostiles à ces projets de réforme religieuse. Mais ils se calmèrent bien vite, en voyant la majorité de la population approuver le rétablissement des cultes.

Lannes se signalait par son opposition, qui se fit remarquer, d'ailleurs, chez les autres généraux de l'Egypte, de l'Italie, opposition plus profonde chez Moreau, Masséna, Brune, Augereau, et presque tous les généraux de l'armée du Rhin, tels que Ney, Lecourbe, Richepanse, Gouvion-Saint-Cyr, Grenier. Mais, surveillés de près, ils se turent. Les jeunes qui venaient ensuite n'avaient point ce scrupule. Ils étaient plus enthousiastes ; on avait parlé de manifestations éclatantes à la cathédrale de Notre-Dame. Mme de Staël les avait vivement excités, soit par un zèle philosophique, soit par un zèle protestant, soit enfin par un zèle républicain. Ce dernier mobile était le plus plausible. Le Premier Consul en fut instruit. Il manda quelques-uns des généraux. Les premières paroles qu'il leur adressa respiraient la colère. Mais, au ton du maître irrité, il fit succéder bientôt celui de l'ami, du frère d'armes. Il s'informait de tout ce qui pouvait satisfaire leur ambition, flatter leur orgueil, ou la vanité de leurs femmes. Il avait pour eux des ambassades, des emplois de sénateurs, et pour leurs parents des recettes générales. Puis, il s'emportait contre les délateurs qui venaient troubler leur repos et le sien, parlait de guerre et insinuait que leur fortune, leur gloire et leurs honneurs iraient toujours s'élevant à mesure qu'il s'élèverait lui-même. Il expliquait son Concordat comme un triomphe de la philosophie et prouvait par la liberté de son langage qu'il était loin d'en abjurer les principes. »

1. Chancelier Pasquier, *Mémoires*, t. I, p. 158.

Déjà, dans plusieurs églises rendues au clergé, les enfants avaient reçu le sacrement de l'Eucharistie, et cette solennité, qui avait manqué à la foule depuis si longtemps, laissait une impression de réconfort aux âmes sensibles, aux mères, aux jeunes femmes qui avaient toujours souffert de la proscription des choses saintes[1]. Elles en rapportaient, chez elles, un attendrissement communicatif. Dès lors, les souvenirs du passé se ranimèrent au foyer des familles. On s'accoutuma à penser à Dieu. On salua, dans les rues, les prêtres qui avaient repris la soutane. Le respect de leur personne et de leur caractère sacré se fortifia de jour en jour.

A mesure que le temps s'écoulait, on acceptait, avec joie, ce renouveau de religiosité. Et pourtant, combien il avait été malaisé à Bonaparte d'aplanir les difficultés surgies après la signature du Concordat. Les négociations, toujours reprises, toujours rompues avec la Cour romaine, firent souvent pressentir un échec[2]. Une caricature, que l'on montrait

1. D'Abrantès, *Mémoires*, t. II, p. 103.

« L'eglise de Bonne-Nouvelle était tellement encombrée de monde que les jeunes communiantes pouvaient à peine circuler. Le peuple de Paris, privé depuis si longtemps de ses cérémonies religieuses, éprouvait une joie presque délirante en voyant cette troupe de jeunes filles avec leur voile blanc, leur figure virginale, s'agenouillant devant l'autel et offrant à Dieu un cœur pur et pieux. »

2. M. Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 151 :

« A peine le Concordat fut-il signé et dès qu'il fut question d'en préparer l'exécution, de toutes parts arrivèrent les obstacles et les difficultés. La démission des anciens évêques, celle des évêques constitutionnels, la nomination des nouveaux évêques, leur institution, les libertés gallicanes... furent autant d'occasions de rivalités, de prétentions, de chicanes théologiques et de troubles intérieurs. Les anciens évêques se divisèrent. Les uns obéirent au Saint-Père et se démirent de leur siège, les autres refusèrent, se prétendant meilleurs catholiques que lui. Les évêques constitutionnels se montrèrent tous dociles. Mais le pape exigea d'eux des rétractations. Ils résistèrent. Le Premier Consul fut obligé d'intervenir dans tous ces débats, et la Cour de Rome n'était déjà plus aussi accommodante qu'avant le Concordat. »

L'Observateur Français (3 juin 1803) : Voici comment furent établies les circonscriptions des paroisses de Paris.

alors clandestinement, représentait le Premier Consul plongé dans l'eau d'un bénitier et s'efforçant d'en sortir, tandis que des évêques, avec leurs crosse, frappaient sur lui pour l'y maintenir.

L'église métropolitaine venait d'être restaurée. A la fin du Directoire, son étendue était divisée par des cloisons de planches, en plusieurs entrepôts de commerce et louée à des négociants. Les décorations de pierre, les boiseries en avaient été arrachées et enlevées. Il n'y restait plus que la nudité des voûtes et des piliers. Bonaparte y fit réédifier les ornements disparus et les fines sculptures brisées. C'était donc en un temple toujours beau et imposant qu'aurait lieu la cérémonie grandiose, annoncée pour le jour de Pâques. Et, d'ailleurs, on l'orna tout autour, sur ses côtés et dans la nef, par des tentures très riches et par les plus belles tapisseries des Gobelins.

Tous les prélats, nouvellement institués, devaient assister à cette cérémonie. D'abord, l'ancien évêque de Marseille, du Belloy, nommé à l'archevêché de

« Le nombre fut fixé à douze : les succursales à vingt-sept : en tout trente-neuf églises pour le culte catholique ; savoir : 1° la Madeleine qui eut pour succursales les Capucines de la Chaussée d'Antin ; Saint-Philippe-du-Roule ; Saint-Pierre-de-Chaillot ; 2° Saint-Roch, avec, pour succursales, les Filles-Saint-Thomas ; la chapelle Saint-Jean ; 3° Saint-Eustache, avec pour succursales les Petits-Pères ; Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ; 4° Saint-Germain l'Auxerrois, sans succursale ; 5° Saint-Laurent, avec pour succursale Saint-Lazare ; 6° Saint-Nicolas-des-Champs, avec pour succursales Saint-Luc et Sainte-Elisabeth ; 7° Saint-Merry, avec pour succursales les Blancs-Manteaux ; Saint-François-d'Assises ; le Saint-Sacrement, rue Saint-Louis ; 8° Sainte-Marguerite, avec pour succursales les Quinze-Vingts ; Saint-Ambroise-de-Popincourt ; 9° Notre-Dame, avec pour succursales Saint-Louis-en-l'Isle ; Saint-Louis, rue Saint-Antoine ; Saint-Germain ; 10° Saint-Thomas, avec pour succursales l'Abbaye aux Bois ; les Missions Etrangères ; Saint-Valère ; 11° Saint-Sulpice, avec pour succursales Saint-Germain-des-Prés ; Saint-Séverin ; Saint-Benoit ; 12° Saint-Etienne du Mont avec pour succursales Saint-Nicolas du Chardonnet ; Saint-Jacques du aut-Pas ; Saint-Medard. »

Paris; Cambacérès, le frère du consul, à Rouen; de Boisgelin, à Tours; Primost, à Toulouse; de Cicé, à Aix; d'Aviau, à Bordeaux; de Rauquelaure, à Malines; Le Coz, à Besançon. Pendant les jours de la semaine sainte, l'archevêque de Rouen, Cambacérès, avait tenu à remettre en honneur, à Saint-Roch, la cérémonie du lavement des pieds aux apôtres, et de Boisgelin préparait le prône qu'il ferait entendre à Notre-Dame[1].

Au jour dit, les rues et les places, sur le chemin du cortège, furent, dès le matin, balayées et interdites à la circulation. La maison militaire du Premier Consul, toute la famille Bonaparte, réunie alors à Paris, devaient assister à la cérémonie, ainsi que les grands chefs de l'armée, les lieutenants du général, commandés pour un service, ignorant lequel. Quant aux autres généraux, ils furent invités, par ordre, à se trouver à Notre-Dame, à l'heure fixée. Les troupes, également, devaient être présentes, et l'infanterie s'avancer, tambour battant, jusqu'au chœur où elle stationnerait, suivant les anciennes coutumes.

Deux dais, dans le chœur, se faisaient face; le premier pour les Consuls, l'autre pour le cardinal-légat qui célébrerait le sacrifice de la messe. La veille, le clergé fit demander au Premier Consul, si Cambacérès et Lebrun, ses subordonnés, seraient

1. Fouché, *Mémoires*, t. I, p. 261 :

« La promulgation de Concordat fut d'abord faite aux Tuileries par le Premier Consul, lui-même, et repétée dans tout Paris par les douze maires de la capitale. » (P. 262.) « Pour emmener les généraux à Notre-Dame, on imagina un expédient, car on n'osait pas encore employer la contrainte. Berthier, comme ministre de la Guerre, invita tous les généraux et officiers supérieurs à un déjeuner militaire splendide, à la suite duquel il se mit à leur tête, et les engagea à se rendre aux Tuileries pour faire leur cour au Premier Consul. Là, Bonaparte, dont le cortège était prêt, leur dit de le suivre à la Metropole et aucun d'eux n'osa refuser. Dans toute sa marche, il fut salué par des acclamations publiques. »

encensés ainsi que lui : « Non, pas eux, répondit Bonaparte. Pour eux, cette fumée est encore trop solide. »

De nouveaux riches, puis des membres de l'ancienne aristocratie, voulurent, ce jour-là, faire prendre une livrée à leurs valets. Portalis en réglementa les conditions, suivant qu'il y eut aux livrées plus ou moins de galons d'argent et de galons d'or. Bonaparte les imita et donna à sa domesticité la livrée verte et or qui, dès ce jour, devint celle de sa maison, et qu'elle ne quitta plus.

Enfin, le cortège partit des Tuileries. Il se trouva composé des voitures superbes du corps diplomatique, de celles des ministres, puis de celles des Consuls. Beaucoup avaient brillé aux promenades récentes de Longchamp. Quelques fiacres, avec leurs numéros dissimulés sous des papiers de couleur, mais en petit nombre, s'y montrèrent aussi. Les deux Consuls, Cambacérès et Lebrun, n'avaient que six chevaux à leur voiture; celle du Premier Consul était menée par huit chevaux tenus en mains par des valets. Tout ce qui était théâtral et pompeux lui agréait.

Lorsque les Consuls entrèrent dans la cathédrale, une salve de soixante coups fut tirée. Le légat et tout le clergé les attendaient sous le porche, présentant l'eau bénite aux chefs du gouvernement, avant de les conduire processionnellement jusqu'au dais. Mme Bonaparte assistait dans une tribune à cette fête religieuse, ayant, à sa droite, Mme Bonaparte, mère, qui pouvait contempler ses cinq fils réunis.

Durant le trajet, lorsque les généraux Lannes et Augereau apprirent qu'ils allaient assister à une

messe, ils furent pris d'une grande colère et voulurent descendre de voiture pour se retirer. Ils restèrent, néanmoins, sur l'injonction précise de leur chef, et tout en maugréant.

Le peuple était compact sur la place du parvis. Les soldats en armes, qui formaient la haie, le contenaient avec peine, et, à un certain moment, ils furent débordés et l'église envahie. On voulait voir. C'était, en effet, un spectacle inoubliable pour les yeux de Parisiens, privés si longtemps de cette pompe solennelle. La foule était si pressée, à l'intérieur du monument, qu'il ne restait plus une place vide. Toutes étaient occupées; les assistants se hissaient sur les saillies de la pierre, à ce point que les murailles apparaissaient comme revêtues d'êtres vivants, et semblaient vivantes elles-mêmes. Au moment où l'infanterie fit son entrée dans l'église, les tambours battant aux champs, ce fut, tout à coup, comme un signal d'insurrection; les spectateurs trépignaient, se dressaient sur les chaises, sur les rebords de la pierre, pour mieux voir, les nerfs affolés par la chamarrure des costumes, par le bruit assourdissant des tambours que la sonorité des voûtes décuplait.

La tenue de l'assistance ne fut pas des plus dignes. On avait faim, la longueur des prières dépassant l'heure du repas. Et l'on ne se gêna point pour manger de menues provisions, pendant que l'archevêque de Tours était en chaire. On parlait, on riait, déshabitué du respect aux lieux saints. Beaucoup de généraux, et non des moins illustres — soixante, peut-être, dit le général Thiébaut, — n'avaient point eu de places désignées et murmuraient sourdement. Ils se pressaient derrière une multitude de prêtres assis, qui les considéraient

d'un œil narquois et peu compatissant pour leur fatigue. Alors Masséna, raconte le narrateur, Masséna, qui se trouvait parmi les mécontents, et sans siège, se mit à secouer violemment la chaise de l'un des membres du clergé, en lui commandant de se lever et de lui donner sa place. Le prêtre céda, et les autres généraux imitant Masséna, les soixante militaires furent assis et les soixante prêtres restèrent debout.

A l'élévation, les tambours retentirent, comme autrefois, et le son grave et profond du bourdon de Notre-Dame qui, depuis dix ans, n'avait pas été mis en branle, s'unit à leurs roulements sonores, et les fronts se courbèrent, vaincus par cette cérémonie majestueuse et troublante.

Parmi les généraux invités, Moreau seul s'abstint. Il affecta de se promener sous les Tuileries, en habits civils, durant la messe, protestant ainsi contre la politique de celui qu'il jalousait. Sa femme et sa belle-mère s'étaient présentées à l'église et elles y furent reçues avec beaucoup d'honneur par les généraux, qui s'inclinèrent devant elles avec respect, et les conduisirent jusqu'à la place réservée à Mme Bonaparte, ce qui exaspéra davantage contre elles le Premier Consul. La quête faite par Mlle Lebrun, Mlle de Luçay, Mme Savary produisit sept cents louis.

En rentrant aux Tuileries, le jeune général aborda quelques-uns de ses lieutenants : « Eh bien? leur dit-il, qu'en pensez-vous? — Jolie capucinade, répondit Augereau. Il n'y manquait que le million d'hommes tués pour abolir ce que vous venez de faire revivre! » — N'importe! à dater de ce jour, le dimanche fut choisi pour la publication des mariages, et l'archevêque de Paris vint dire la

messe dans la chapelle des Tuileries, tandis que Cambacérès allait à Saint-Germain l'Auxerrois, sa paroisse. A son entrée dans l'église et à sa sortie, les cloches tintaient, en hommage à son autorité.

En province, dans les grandes villes, il y eut, comme à Paris, des protestations de généraux. Les commandants des départements assistèrent, par ordre, à la messe. Les musiques militaires s'y firent entendre, mais pour y jouer souvent des airs bouffons. Le vrai, c'est que la nomination de plusieurs prélats ne convenait pas à la population[1]. Toutefois, le gouvernement ne procéda qu'avec lenteur et une extrême prudence à l'installation des nouveaux évêques. Les passions provinciales, moins distraites de leur objet qu'à Paris, étaient plus vivaces; l'antipathie, la haine, moins déracinables. Les fureurs jacobines se réveillaient avec violence, chez les membres des anciens clubs; car, pour eux, la religion était la cause des oppressions et de toutes les injustices qu'ils avaient combattues. En beaucoup de villes, des troubles eurent lieu à l'arrivée de l'évêque. Pendant les

1. Thiébaut, *Mémoires*, t. III, p. 345.

Voici, en effet, ce que le général Thiébaut écrit sur l'abbé Bernier, l'ancien curé de Saint-Laud, l'un des principaux négociateurs de la paix de Montfaucon et du Concordat ensuite :

« Il avait demandé l'évêché d'Orléans. On y savait sa conduite sanguinaire et l'affreuse anecdote du seau de sang. Un matin, il trouva à sa porte un seau rempli de sang, avec cette inscription : *bois*. On n'oubliait pas le bataillon des volontaires d'Orléans, massacré par ses ordres, en partie par ses mains. Aussi n'y eut-il qu'un cri parmi ce peuple qui l'appela l'*évêque poignard*, et se forma-t-il immédiatement un complot pour le tuer à sa première entrée dans la cathédrale ». Puis (p. 346) : « Malgré sa tête, qui, s'il était quelques jours sans se raser, serait un modèle parfait pour une tête de brigand, vous n'aurez pas causé un quart d'heure avec lui que son histoire se sera effacée de votre mémoire, que sa figure ne vous occupera plus et que vous serez sous l'empire du charme que subissent tous ceux à qui il entreprend de plaire. Vous le subirez, quelque volonté que vous ayez de vous y soustraire. »

exercices religieux, quelques mauvais sujets entonnèrent des chants incongrus. A Carcassonne, ils criblèrent de cailloux le prêtre à l'autel. La police, sur l'avis du gouvernement, se montra tolérante, ferma les yeux et ne sévit point contre ces désordres, de peur d'exciter davantage la sourde irritation des mécontents. Elle comptait sur le temps, sur l'exemple de la majorité de la population, heureuse, au contraire, d'avoir retrouvé ses prêtres et sa religion. Ces échauffourées séditieuses s'apaisèrent à la fin. A Rouen, le nouvel archevêque, Cambacérès, fut reçu avec les plus grands honneurs; à Bourges, de même, où le prélat commanda une cérémonie éclatante, lors de la consécration nouvelle de sa cathédrale.

Alors, il parut bon au gouvernement de mettre en liberté les prêtres détenus pour des faits relatifs à l'exercice du culte. Puis, l'église Saint-Germain-des-Prés, devenue une fabrique de salpêtre, fut rendue au clergé. Les tableaux religieux reprirent leur place ancienne : à Saint-Roch, celui de Vien, représentant *Saint Denis prêchant la doctrine du Christ en France*; à Saint-Eustache, ceux qui en ornaient le chœur, transportés jadis à l'Ecole Militaire. Les abbés français de la Trappe, partis de Fribourg, au moment de la Révolution helvétique, rentrèrent à leur couvent. A Bruxelles, les pèlerinages, abolis au petit sanctuaire de Hull, recommencèrent avec le même empressement, tandis qu'à Vienne notre ambassadeur faisait ériger une chapelle catholique dans le palais de l'ambassade. Enfin, pour perpétuer le souvenir de la paix d'Amiens et de la renaissance de la religion, un concours fut ouvert entre tous les statuaires.

Un livre apparut, juste à point, pour encourager ces pieuses conversions. Le *Génie du Christianisme*, de Chateaubriand, écrit par l'auteur, alors inconnu, devint tout de suite populaire. Inutilement Joseph Chénier et Ginguené le critiquèrent d'une plume acerbe. La raillerie ne put refroidir l'enthousiasme des lecteurs.

Cependant les évêques protestataires, qui vivaient réfugiés à Londres, au milieu des émigrés, n'assistèrent point impassibles à la publication du Concordat. C'était un appui enlevé à leurs rancunes, à leur esprit d'intrigue, à leurs espérances de retour en leur diocèse. L'évêque de Saint-Pol-de-Léon et celui de Noyon firent distribuer, dans le Morbihan, des lettres où ils combattaient l'autorité du pape, où ils l'accusaient d'irréligion, où ils se disaient plus catholiques que le chef de la Chrétienté. Et, à la suite, il arriva, par de petits bateaux, des chargements de brochures, rédigées en style jacobin, où le Premier Consul était traité d'empoisonneur; les émigrés rentrés les répandaient clandestinement au milieu du peuple.

Ces attaques détonnaient, après la pacification des consciences. Les rapports envoyés de province par les préfets en sont un précieux témoignage. « La zizanie a cessé dans les familles, écrivent-ils: les disputes religieuses ont pris fin. » Les prêtres les plus insoumis, viennent à eux faire acte d'obédience et rentrent avec joie dans le giron de l'Eglise. Plus de messes clandestines, plus de chapelles séparées. Les préfets appellent la ratification du Concordat « un grand événement ». A la lecture de leur rapport, on comprend qu'ils l'écrivent avec plaisir. Et de Barante, en ses *Mémoires*, est forcé de recon-

naître que Bonaparte avait jugé l'esprit public plus sainement que ses conseillers. Les protestants eux-mêmes s'unirent à l'allégresse générale, par une cérémonie d'actions de grâce dans leurs temples.

Les Anglais, furieux de cette accalmie soudaine, qui réjouissait la France, recommencèrent aussitôt leurs calomnies, pour empêcher l'apaisement. Les journaux de Londres annoncèrent que Berthier avait succombé après un duel ; qu'un aide de camp de Bonaparte avait été tué durant une parade, et que Bonaparte lui-même était blessé. On s'était habitué à ces mensonges, heureusement. Ils n'eurent point de conséquence. Les affaires continuèrent sans dommage. Des entreprises nouvelles furent créées : un deuxième service de diligences de Londres à Paris. Les ports, au surplus, étaient pleins de navires, chargés pour l'exportation. A la Rochelle, il venait de partir huit bâtiments pour les colonies : cinq pour Saint-Domingue, un pour Cayenne, un pour le Sénégal, un pour Terre-Neuve. De Bordeaux il était sorti vingt-cinq bâtiments pour le nouveau monde, trente-huit navires étrangers pour les mers du Nord. D'autres arrivaient, bondés de futailles remplies d'indigo, puis de peaux d'ours, de bois de campêche, de balles de coton. L'Amérique envoyait à Rouen, au Havre, à Dunkerque, des cargaisons de grains ; et à Calais et à Boulogne, pas un hôtel qui ne fût occupé par des Anglais!

La bienfaisance suivait le même entraînement, Le nombre des mendiants ne diminuant point, les grandes villes de province s'efforcèrent, autant qu'elles le purent, d'éteindre chez elles la mendicité. Strasbourg y réussit. Paris ouvrit ses hospices aux vieillards pauvres, moyennant une rétribution

de 1 fr. 50 par jour, en faisant consigner, d'avance, une quinzaine.

Ce fut le temps aussi où Chaptal visita, avec le plus de suite, les ateliers de Paris, afin d'encourager les ouvriers de nos manufactures. Il était accompagné de M. Molard, démonstrateur au Conservatoire des Arts et Métiers, que l'on venait d'installer à l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs. On les vit alors, rue de Lille, chez M. Herban, qui employait de nouveaux procédés de stéréotypie; chez M. Tissot, petite rue de Reuilly, faubourg Saint-Antoine, dont l'usine produisait des feuillets de corne transparente; chez M. Vilmorin, le célèbre horticulteur; chez M. Lange, rue Saint-Avoye, et l'on exécutait des lampes et des réverbères d'un éclairage puissant; chez M. Sallandrouze, rue des Vieilles-Audriettes, au Marais, dont les tapis veloutés imitaient si parfaitement ceux de Perse et de la Savonnerie : quelques-uns commandés par le roi d'Espagne et par le czar de Russie; puis encore les manufactures de glaces de Reuilly, où ils admirèrent le poli donné au cristal, et les manufactures de vernis sur métaux, rue de la Madeleine-de-la-Ville-l'Evêque, chez MM. Deharme et Desbaux, qui occupaient cent quarante artistes et ouvriers de vingt-cinq états différents. Devant le ministre, on fabriqua des plateaux de toute dimension, des plats à barbe, des porte-mouchettes, des porte-bouteilles et autres menus objets. Le ministre, disent les journaux de l'époque, arrêta ses regards sur des vases, des pendules, des colonnes, dont la similitude était si frappante avec le marbre, le granit, les pierres dures, le bois, l'agathe, qu'il eût été impossible de ne pas s'y méprendre, dans

l'ignorance des produits de cet établissement.

En ces mois, après Pâques, les grandes assemblées tenaient séance. Bonaparte désirait leur soumettre les importants projets qu'il avait fait élaborer par le Conseil d'Etat. D'abord, la réforme de la constitution de Sieyès, dont plusieurs dispositions lui déplaisaient, en limitant son pouvoir. Il voulait ensuite créer, dans la société issue de la Révolution, une sorte d'aristocratie républicaine qui, liée par un serment et des privilèges, serait, pour son autorité, une garantie nouvelle; et de cette pensée naquit l'ordre de la Légion d'honneur. Enfin, il avait résolu de mettre son empreinte sur la jeunesse qui grandissait et de former les âmes et les caractères, conformément à son propre idéal. En cette intention, il avait fait préparer, par le savant Fourcroy, un projet qui réorganisait l'instruction publique.

C'était tout, s'il n'eût senti la France toujours divisée, tant que vivaient au dehors ceux qui, par loyalisme envers les princes, ou par horreur des violences de la Révolution, s'étaient exilés; tous les émigrés, en un mot, qui avaient quitté leur patrie et abandonné leur patrimoine, n'attendant qu'un mot de clémence, pour franchir, à rebours, la frontière, et revenir à leur foyer perdu. Mais, rappeler en masse les émigrés, n'était-ce pas une mesure imprudente et même injuste? Certains d'entre eux étaient des ennemis irréconciliables; d'autres avaient combattu dans les rangs de nos agresseurs et avaient trahi la France. Et cependant, recevoir pauvres ceux qui reviendraient, sans leur donner le moyen de vivre, était peu généreux, lorsqu'ils auraient, sous les yeux, leurs biens perdus

que d'autres posséderaient. Et ceux-là même, ces possesseurs de biens nationaux, fallait-il mettre en doute la légitimité de leurs possessions ? Longtemps ces questions irritantes furent débattues au conseil d'État. A la fin, on décida qu'il n'y aurait que des exclusions à l'égard des personnes, que la mesure serait générale, et que tous les biens non vendus seraient restitués aux anciens propriétaires, sauf les bois et les forêts, retenus par l'État pour y prendre les matériaux nécessaires aux constructions navales. Ce qui contribua surtout à faire agréer cette mesure, ce fut la déclaration que les acquéreurs des biens nationaux ne seraient jamais inquiétés, quoiqu'il arrivât, et que les ventes réalisées seraient désormais consacrées par la nouvelle loi. Le Concordat, pour les biens d'Église, n'avait-il pas reconnu la légitimité de toutes les ventes ?

L'organisation de l'instruction publique ne se heurtait point à d'aussi graves difficultés. On supprima les écoles centrales de chaque département ; on ne conserva que celles des grandes villes, trente-deux des plus florissantes. Elles n'étaient auparavant qu'une institution de cours pour des élèves externes, conduits aux leçons par des chefs de pension. Elles furent changées en maisons d'internat, sous le nom de lycées, peuplés par six mille boursiers, fils de vieux militaires et de fonctionnaires, au nombre de trois mille, et pour autant par les élèves choisis au concours des écoles primaires. On rétablit aussitôt les anciennes méthodes d'instruction, l'étude des langues mortes, par la raison trop évidente, quoi qu'on dise de nos jours, que la suppression de l'étude des œuvres de l'antiquité serait une rupture entre la civilisation des anciens et celle des peuples modernes. Le lien qui unit l'hu-

manité à travers les âges par cette identité de conception d'une vie toujours plus épurée, disparaîtrait, sans cette culture intellectuelle qui subsiste depuis des siècles. Dans une nation où les grandes maximes, les grands exemples des peuples disparus seraient omis, il n'y aurait plus qu'une foule, bonne seulement aux arts mécaniques, ainsi que le fait remarquer Thiers : un peuple brutal et prosaïque, insensible aux arts qui créent une humanité supérieure.

Il y eut une opposition, violente et tenace, contre la Légion d'honneur. Elle était faite, disait le gouvernement, pour suppléer à la distribution des armes d'honneur, décrétée par la Convention. Mais la plupart des grands conventionnels, dominant alors dans les assemblées, avaient gardé le culte de l'égalité[1].

Ils ne discernaient que trop, disaient-ils, la cause de cette institution nouvelle. Ils repoussaient donc les distinctions honorifiques, qui servent la vanité des hommes et les avilissent. Ces hochets, bons sous une monarchie, ces récompenses, ils le prévoyaient, seraient une source de bassesses. Ceux qui les solliciteraient céderaient une part d'eux-mêmes pour les obtenir. La loi ne fut votée qu'à une faible majorité : au Tribunat, par cinquante-six boules blanches contre trente-huit boules noires ; au Corps législatif, par cent soixante-six suffrages

1. Fouché, *Mémoires*, t. I, p. 263 :

« L'institution de la Légion d'honneur fut regardée généralement comme un hochet monarchique qui blessait les principes d'égalité qui s'étaient si aisément emparés de tous les cœurs.

Général Thiébaut, t. III, p. 337 :

Pour se moquer de l'institution de la Légion d'honneur, il lui arriva (à Moreau) au moment du décret, de faire appeler son cuisinier un jour qu'il avait beaucoup de monde à dîner, et, sous prétexte que cet homme s'était surpassé, il lui annonça qu'il le nommait « chevalier de la casserole ».

approbatifs contre cent dix négatifs. Cette Légion d'honneur devait être composée de la manière suivante : d'abord, en ses grandes divisions, de quinze cohortes : chaque cohorte comportait sept grands-officiers, vingt commandeurs, trente officiers et trois cent cinquante légionnaires, ce qui formait une réunion de six mille décorés. Aux grands-officiers était attribuée une rente viagère de cinq mille francs ; aux commandeurs, une de deux mille francs ; aux officiers, une de mille ; aux légionnaires, une de deux cent cinquante.

Comme un couronnement à toutes ces réformes, le gouvernement présenta un budget qui se soldait, pour la première fois, par 626 millions de francs, l'équivalent de celui de la monarchie de 1789 ; et le traité d'Amiens, soumis aux grands corps de l'Etat, fut accepté, et libellé en loi.

La France ne devait-elle point une récompense à l'auteur de tant de biens ?

Déjà, le château de Saint-Cloud lui avait été offert. Il l'avait refusé, d'abord, puis accepté en usufruit, comme un séjour non déplacé pour sa gloire toujours accrue. Les réparations commandées avaient changé ce palais de fond en comble. Il était magnifique, orné du plus somptueux mobilier[1]. Mais, pour Bonaparte, était-ce suffisant ? et pour la France qu'il avait faite, rayonnante de jeunesse et d'ardeur, pour ce pays généreux dont il avait augmenté l'étendue, la reconnaissance du peuple ne devrait-elle pas aller au delà ? Ses frères, d'ailleurs, poursuivaient toujours la même marotte. Leurs in-

1. L'ameublement de Saint-Cloud avait été fait par les frères Jacob, renommés pour la beauté de leurs meubles antiques et modernes. Les ornements avaient été drapés par Guibert, tapissier des Consuls.

trigues ne cessaient point. Lucien, appuyé par ses amis, dont il goûtait les flagorneries intéressées; Joseph, un ambitieux vulgaire sous sa bonhomie feinte, désiraient, plus ardemment que jamais, pour leur frère, la pérennité du pouvoir, avec la faculté pour lui de désigner son successeur, en cas de mort. Le successeur, d'après leurs espérances, ne pouvait être que l'un d'eux. La France leur appartenait. Le général, mourant en un combat, ou victime d'un attentat, il leur semblait naturel que son successeur fût un membre de sa famille. Dans les cercles politiques, dans les salons où fréquentaient Joseph et Lucien, il n'y avait pas de sujet de conversation plus brûlant, ni plus passionnant, que cette question d'hérédité. Tous les mémoires du temps en font foi. On ne parlait que de stabilité pour le gouvernement, de la nécessité de confirmer l'autorité présente au Premier Consul, aussi habile administrateur que grand capitaine. La masse du peuple était heureuse : et, d'avance, on la savait acquise à tous les changements qui perpétueraient la domination de Bonaparte.

Les assemblées délibérantes, saisies de la question, votèrent donc *la prorogation du Consulat pour dix nouvelles années*, car elles ignoraient les désirs de ce maître déjà redoutable. Il les cachait à ses plus intimes familiers, à Laplace lui-même, qui le venait voir souvent, et en qui il avait confiance. Si grand, si puissant qu'on soit, il sied d'être modeste. Bonaparte persistait à rester dans le vague. Et puis les menées louches de ses frères retardaient une franche déclaration. Il se défiait d'eux, prévenu par Joséphine, avec qui ils étaient en lutte, depuis son mariage ; lutte plus ardente et plus ouverte, maintenant qu'ils ambitionnaient l'hérédité pour eux, en

cas de malheur. Devenue la femme d'un personnage si considérable en France, que plus rien ne semblait lui être impossible, Joséphine était hantée par la peur d'un divorce. N'ayant point d'enfant de ce second mari si glorieux, elle appréhendait une répudiation. Elle l'appréhendait d'autant plus que Lucien, le plus arrogant et le plus hargneux de ses beaux-frères, lui répétait, à tout propos, qu'il lui fallait un enfant du général, dût-elle user d'un subterfuge et faire croire à une grossesse et à un accouchement qui n'auraient jamais existé.

Ces disputes alarmaient l'infortunée Joséphine. Elle cherchait, autour d'elle, des amis qui lui manquaient. Thibaudeau fut l'un de ses confidents, et l'éminent conventionnel rapporte, en ses *Mémoires*, les plaintes de la malheureuse femme.

« Je n'approuve point, disait-elle, tous les projets qu'on médite. Je l'ai dit à Bonaparte. Il m'écoute avec assez d'attention ; mais les flatteries le font bientôt changer d'opinion. Les nouvelles concessions qu'on lui fera augmenteront le nombre de ses ennemis. Ses généraux crient qu'ils ne se sont pas battus contre les Bourbons pour leur substituer la famille Bonaparte. Je ne regrette point de n'avoir pas d'enfant de mon mari, car je tremblerais sur leur sort. Je resterai attachée à la destinée de Bonaparte, quelque périlleuse qu'elle soit, et tant qu'il aura pour moi les égards et l'amitié qu'il m'a toujours témoignés. Mais le jour où il changera, je me retirerai des Tuileries. Je n'ignore pas qu'on le pousse à s'éloigner de moi. Lucien donne les plus mauvais conseils à son frère. Cependant Bonaparte sait l'apprécier. Voulez-vous que je vous donne une idée des prétentions de ces messieurs? J'ai demandé à Jérôme pourquoi il n'était pas venu dîner le 15.

Il m'a répondu : « Je n'y viendrai pas, tant qu'il n'y aura pas de place marquée pour moi. Les frères de Bonaparte doivent avoir les premières places, après lui. » — Je lui ai répliqué : Rappelez-vous donc ce que vous étiez. Allez! Vous n'êtes qu'un enfant. Toutes les places sont égales chez moi. » Si pareille chose m'eût été faite par mon fils, je l'aurais mis à la porte[1]. »

Un autre jour[2] : « Lucien a été encore quatre heures seul avec Bonaparte. Il veut absolument l'hérédité. Il y travaille avec Rœderer, Talleyrand, Régnault et Fontanes. En sortant de chez Bonaparte, Lucien me dit : « Vous allez aux eaux; il faut y faire un enfant. » — « Comment pouvez-vous donner un semblable conseil à la femme de votre frère? » — « Oui, il le faut, puisqu'il ne peut pas vous en faire. Si vous ne le pouvez pas, ou si vous ne le voulez pas, il faut que Bonaparte en fasse un à une autre femme, que vous adopterez. — C'est dans son intérêt, dans le nôtre et dans le vôtre. Il faut assurer l'hérédité. » — « J'aimerais mieux travailler pour gagner ma vie que de consentir à une action aussi infâme. Croyez-vous, d'ailleurs, que la nation consentît à tout cela et à se laisser gouverner par un bâtard? Il faut que vous n'ayez guère de respect pour elle. Vous perdez votre frère. » Lucien persista et se retira.

Et Joséphine d'ajouter : « En causant avec moi de tous ces projets de stabilité, Bonaparte me dit : — « C'est aussi dans ton intérêt et dans celui de tes enfants. Car si je mourais, tu serais égorgée. » — Je lui répondis : « Je suis contente de ma situation ; je ne désire rien de plus, ni pour moi, ni pour ma

1. Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 242.
2. *Id.*, p. 271.

famille. Je ne crains rien pour l'avenir. Je ne me suis point enrichie aux dépens de la nation. Je ne possède rien que ce que j'avais avant de t'épouser. Mes diamants, ils m'ont été donnés par le pape et la République Cisalpine. Je n'ai point d'argent, car je ne sais pas refuser cinq cents louis à ceux qui en ont besoin. Je n'ai que des dettes. Je n'ai pas voulu que mon fils ait un grade qu'il ne l'eût mérité. » — Ah! mon cher, ces hommes-là sont capables de tout pour en venir à leur but. J'envie souvent la paix et l'obscurité de la femme d'un laboureur. Il serait utile de les démasquer dans quelques journaux. Pour Bonaparte lui-même, il n'y a que cela qui puisse le tempérer. Il est très sensible aux sarcasmes qui sont dans les journaux anglais. Aussi, l'entendez-vous déclamer contre les écrivains et les avocats. »

De cette prorogation de dix ans de pouvoir, Bonaparte ne fut donc point satisfait. Mais il n'en fit rien paraître, proclama, au contraire, qu'il était reconnaissant de la bienveillance des grandes assemblées et que sa vie était dévouée au service de la République. Malgré ses affirmations répétées, Cambacérès ne se méprit point sur le désir secret de son jeune chef, déçu dans son ambition, et il entreprit de retourner le Sénat et de lui faire voter le Consulat à vie, pour le général Bonaparte. Durant ces négociations, en cet intermède dont l'issue n'était point douteuse, les brochures se multiplièrent sur cette question. Dans le nombre, il s'en trouvait une de Camille Jordan, sous ce titre : *Le vrai sens du vote national sur le Consulat à vie*. — L'éminent publiciste avouait franchement que ce vote était désirable, et comme un correctif, il demandait la liberté de la presse. Puisque sous un nom fallacieux, on rétablis-

sait la monarchie, il fallait à la nation, disait-il, des garanties contre l'usurpation d'un pouvoir discrétionnaire : et, la plus grande, il la trouvait dans l'affranchissement de la pensée, dans la liberté de tout dire et de tout écrire. Les flatteurs de Bonaparte s'insurgèrent contre cet audacieux, contre cette voix dissonante, qui ne s'accordait point avec la platitude universelle[1]! Camille Jordan était un royaliste, criaient-ils bien fort, et, de sa part, c'était un acte d'hostilité, un geste mal séant qu'il fallait réprimer.

Royaliste, il l'avait été, sans doute. Cependant Thibaudeau affirme que, depuis le voyage de Lyon, durant lequel Bonaparte l'avait accueilli avec grâce et avec faveur, Jordan était un adversaire de bonne foi qu'il eût fallu écouter, et il ajoute : « Pas aussi dangereux que ces révolutionnaires, qui, sans stipuler les garanties de la nation, ne se faisaient aucun scrupule de prêter les mains au rétablissement du trône. » La brochure fut saisie, et l'on arrêta le fils du tribun Duchesne, qui en avait remis le manuscrit à l'imprimeur.

Thibaudeau n'était pas le seul à s'attrister de cet empiètement despotique du jeune général, de cette marche ininterrompue jusqu'au trône. Entre soi, les hommes clairvoyants, et toujours attachés à la liberté, se plaignaient de l'audace du Premier Consul. Lanjuinais, dit Thibaudeau, était indigné du rôle que l'on faisait jouer au Sénat. « On veut, disait-il, que nous nous donnions, que nous donnions un maître à la France. Qu'y faire? Toute résistance est désormais inutile. Il faudrait des armées pour s'opposer à tout cela. Il ne reste

1. La brochure fut saisie. Bonaparte était furieux. « Vraiment, disait-il à Bourrienne, je n'aurais qu'à les laisser faire. Cela irait bien, ma foi. » (T. V, p. 111.)

plus qu'à se taire, c'est le parti que je prends. »

Bonaparte, à ces piqûres d'opposition, s'excusait, en alléguant que la défaite de ses partisans serait un malheur pour la France. Lui seul était assez fort pour contenir toutes les factions, « les hommes du Manège », disait-il avec horreur, ou bien les émissaires des princes qui ramèneraient l'ancien régime. Déjà, ajoutait-il, M. de Calonne, qui était rentré à Paris, lui envoyait des conseils et des plans de conduite, et s'il voulait rendre la France aux Bourbons, le roi, — on le lui avait promis, — le ferait connétable... Connétable ! Avant longtemps, il serait considéré comme un factieux, et, sans doute, traité comme tel. C'était sa réponse à Joséphine, lorsque, timidement, elle osait lui parler dans ce sens.

Afin de ménager l'orgueil du Sénat, qui n'avait accordé qu'une prorogation de dix ans de pouvoir, on prit un biais qui devait réussir, en associant le peuple à ce changement de constitution. On lui soumit cette question : « Devait-on décerner le Consulat à vie au Premier Consul? » A cet effet, des registres furent déposés dans tous les lieux publics, dans les mairies, dans les greffes, chez les notaires. La réponse était certaine. Il n'y eut qu'un nombre infime d'opposants[1]. La nation, d'enthousiasme, accepta cette domination viagère. Et le Sénat vint en corps, à Saint-Cloud, apporter au Premier Consul le dénombrement des voix. Bar-

1. Fouché, *Mémoires*, t. I, p. 269 :

« Pendant l'ouverture des registres pour le vote, sur le Consulat à vie, il survint un incident. Dans un dîner où se réunissaient avec une vingtaine d'officiers mécontents d'anciens républicains et patriotes chauds, on mit sur le tapis, sans ménagements, les projets ambitieux du Premier Consul. Une fois les esprits échauffés dans les fumées du vin, on alla jusqu'à dire qu'il fallait faire partager au nouveau César les destinées de l'ancien, non du Sénat où il n'y avait plus que des âmes subjuguées, asservies, mais

thélemy, l'ancien directeur, président de cette assemblée, à ce moment, eut charge de lui adresser la parole. Bonaparte répondit :

« La vie d'un citoyen est à sa patrie. Le peuple français veut que la mienne tout entière lui soit consacrée. J'obéis à sa volonté.

« Par mes efforts, par votre concours, citoyens sénateurs, par le concours de toutes les autorités, par la confiance et la volonté de cet immense peuple, la liberté, l'égalité, la prospérité de la France, seront à l'abri des caprices du sort et de l'incertitude de l'avenir. Le meilleur des peuples sera le plus heureux, comme il est le plus digne de l'être, et sa félicité contribuera à celle de l'Europe entière.

« Content alors d'avoir été appelé par l'ordre de Celui de qui tout émane, à ramener sur la terre, l'ordre, la justice, l'égalité, j'entendrai sonner la dernière heure, sans regret et sans inquiétude sur l'opinion des générations futures. »

Un sénatus-consulte proclama Napoléon Bonaparte consul à vie, avec faculté de désigner son successeur. Depuis ce jour, ces deux noms furent associés, jusqu'à ce que celui de Bonaparte disparût ensuite, laissant persister seul celui de Napoléon.

Ni Joséphine, ni les frères ambitieux n'étaient satisfaits[1]. La discorde continua de régner dans cette famille[2]. Il y eut, le soir, aux Tuileries, un concours

au milieu même des soldats, dans une grande parade aux Tuileries. L'exaltation fut telle que le colonel du 12e régiment de hussards, Fournier-Sarlovèze, fameux alors par son habileté à tirer le pistolet, affirma qu'il se faisait fort, à cinquante pas, de ne pas manquer Bonaparte. L..... convive prétendit l'avoir entendu et le répéta à Menou, qui avertit Bonaparte. Celui-ci fit arrêter Fournier-Sarlovèze au théâtre. »

1. En rentrant dans son cabinet, Bonaparte dit à Bourrienne : « Bourrienne, c'est une nomination en blanc que le Tribunat vient de m'offrir. Je saurai la remplir. C'est moi que cela regarde. » (T. V, p. 91.

2. Au sujet de l'hérédité, Joseph disait à l'un de ses confidents : « Il ne me trompera plus. Je suis las de sa tyrannie et de ses vaines promesses,

immense de flatteurs, qui se réjouissaient; mais il n'en était pas de même dans l'appartement de Joséphine, qui ne cessait de voir, dans chaque pas que le Premier Consul faisait vers le trône, un pas qui éloignait d'elle son mari. Triste, dévorée de chagrin, il lui fallut faire les honneurs de la réception. Elle s'en acquitta avec sa grâce accoutumée.

La foule est simpliste. Elle n'aperçoit jamais les petits côtés des choses, et cette décision la combla d'aise. Pour la première fois, au 15 août, anniversaire de la naissance du Premier Consul, Paris voulut se mettre en fête, en son honneur. Il y eut *Te Deum* à Notre-Dame, avec l'assistance de l'archevêque; illuminations, le soir, sur les tours de la basilique. Une étoile lumineuse y brillait au milieu de la constellation figurée du Zodiaque régnant en ce mois d'août, tandis que, sur la place Vendôme, quatre orchestres présidaient aux danses de la jeunesse.

Ce jour-là, également, Fox, le célèbre orateur anglais, fut présenté au Premier Consul, et les deux hommes illustres tâchèrent de se charmer et de faire naître entre eux une sympathie réciproque.

Plus rien, alors, n'arrêta le progrès de l'industrie et du commerce, qui s'étaient si brillamment dessinés déjà. Lyon était surchargée des commandes du nord

tant de fois répétées et jamais remplies. Je veux tout ou rien. Qu'il me laisse simple particulier, ou qu'il m'offre un poste qui m'assure la puissance après lui. Alors je me livrerai, je m'engagerai. Mais, s'il s'y refuse, qu'il n'attende rien de moi. Qu'a-t-il fait jusqu'ici pour nous? ajouta-t-il. Quel pouvoir nous a-t-il donné? Un préfet de mon département se joue de moi, et je n'exerce pas, dans le pays où mes possessions sont situées, la plus légère influence. Mais je suis homme, et je veux qu'il s'aperçoive qu'on peut oser ne pas céder à ses caprices. Je me réunirai à Sieyès s'il le faut, à tout ce qui reste, en France, de patriotes et d'amis de la liberté, pour me soustraire à tant de tyrannie. »

de l'Europe, de l'Italie, du Levant. L'activité de ses métiers était aussi grande qu'à la veille de la Révolution. L'exportation des linons et des batistes augmentait chaque jour. Les ouvrières dentellières de l'Orne et du Calvados ne pouvaient suffire à leur besogne. L'Espagne reprenait nos toiles de Bretagne pour les expédier au Pérou, au Mexique. A Beaucaire, en sa grande foire de vendémiaire, les marchandises apportées étaient d'une valeur de soixante-trois millions, le double de celles qui y arrivaient sous la monarchie, et les ventes réalisées atteignaient le chiffre énorme de quarante-six millions[1].

Et, maintenant, l'ancienne salle de l'Opéra était remise à neuf; on démolissait la porte du cloître de Notre-Dame afin de rendre l'accès plus facile au pont de la Cité; on restaurait ensuite la façade de l'Hôtel-Dieu sur le parvis[2]. Les nombreux chefs-d'œuvre de l'Italie, destinés à la France, se dirigeaient vers le port de Marseille : dans le nombre se trouvaient les précieux manuscrits d'Herculanum, une riche collection de vases étrusques, deux superbes groupes du Nil et du Tibre, et plus de cinq cents objets de sculpture. On projetait deux nouveaux ponts sur la Seine, en face des Invalides, en face de l'Ecole militaire, et, au commencement de vendémiaire an XI, les premiers coups de pioche

1. D'Abrantès, *Mémoires*, t. II :

« Cette foire de Beaucaire était une des plus célèbres de l'Europe. Elle va de pair avec celles de Francfort et de Leipzig. Son originalité est même une des causes qui lui attirait autant de chalands. Le marchand de Mossoul et de Bagdad y dresse sa barque à côte du manufacturier de Londres. Le négociant d'Astrakan y vient pour traiter avec le fabricant de Lyon, et le pêcheur de perles de la côte de Coromandel fait affaire avec le joaillier de Paris, par l'entremise du marchand d'ail de Marseille. »

2. Ce fut cette année-là que Dupuytren, au concours, fut nommé chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

étaient donnés pour la dérivation de l'Ourcq, dont l'eau était promise à Paris.

Il y eut encore, au début de cette année républicaine, des inondations sur les rives du Rhône et de la Durance, et quinze cents paysans se replièrent sur Avignon. Nice souffrit aussi de l'inondation du Paillon. Mais l'attention était ailleurs, fixée sur les voyages du Premier Cousul, qui devait parcourir la Normandie.

A cette nouvelle, les populations et les autorités se concertèrent afin d'honorer dignement le chef du gouvernement. A Evreux, vingt petites filles souhaitèrent la bienvenue à Mme Bonaparte. A Louviers, l'illustre voyageur visita la manufacture de M. Decrétot; il se fit expliquer toutes les phases de la fabrication des draps. Un nombreux cortège l'avait suivi en ce voyage : l'un des préfets du palais, M. de Luçay, les généraux Soult, Bessières, Caffarelli et son beau-fils, chef de brigade, Eugène de Beauharnais. Pour lui servir d'escorte et de garde volontaire, cent jeunes gens de Rouen adoptèrent un costume qui les distinguait : habit, gilet et pantalon gros bleu, boutons jaunes, ceintures de taffetas, couleur serin et chapeau à la française avec panache. La ville de Rouen combla son visiteur de prévenances et d'honneurs. La municipalité lui offrit quarante pots de confitures sèches, quarante bouteilles des vins les plus renommés. Les commerçants les plus éminents de la ville sollicitèrent une audience, MM. Lezuriel, Vulgis du Jardin, Tarbé. Le lendemain, au palais de la Bourse, la bourgeoisie organisa une fête éclatante. Il y eut représentation de comédie, bal auquel assistèrent cent dames les plus riches de cette cité industrieuse.

Bonaparte était ravi, heureux de cet engouement qui démentait les sinistres prédictions du consul Lebrun, qui le détournait de ce voyage. C'est pourquoi il ne voulut point partir sans avoir fait l'inspection des usines. Une lettre de Joséphine à son beau-frère Joseph, publiée par Aubenas (t. II, p. 204), donne une idée précise de cet enthousiasme. A la date du 2 novembre 1802, elle lui mandait ceci : « Vous voyez que notre voyage sera plus long que Bonaparte ne l'avait dit. Il a été reçu ici (à Rouen), avec un enthousiasme difficile à exprimer. On vient de dix à douze lieues pour le voir, et sans exagération, il y a toujours, devant les fenêtres, vingt mille âmes qui le demandent sans cesse. On ne sait de quel nom l'appeler. Il y en a qui l'appellent le *pacificateur du monde* ; d'autres, le *père du peuple*. Un homme s'avance et lui dit : *Après Dieu, c'est vous*. Un autre lui dit : *Mon âme est à Dieu, mais mon cœur est à vous*. Vous voyez, mon cher petit frère, combien votre frère a été heureux et qu'il fait bien de sortir quelquefois de cette grande ville de Paris. » Au faubourg Saint-Sever, on lui présenta un vieil ouvrier qui, le premier, à Rouen, avait tissé du velours. Il lui accorda une pension. Enfin, avec le receveur général, il étudia les moyens de fonder une banque accessible à tous les négociants solvables de la région. A Elbeuf, il fut reçu à la manufacture de drap de M. Delarue, qui occupait deux mille ouvriers, et à la grande teinturerie de M. Lambert. Comme on l'entourait et que l'assistance attendait respectueusement ses paroles, il s'exprima ainsi : « Cette ville est une ruche où, heureusement, il n'existe pas de frelons. Les magistrats sont heureux d'avoir à gouverner des hommes laborieux. Le travail assure, à

la fois, le respect de la société et le bonheur de l'individu. »

De Rouen le Premier Consul se dirigea sur le Havre, déjeuna à Caudebec et s'arrêta à Yvetot où les fabricants avaient formé une exposition de leurs produits dans une salle commune. Vingt jolies femmes, en costume cauchois, lui présentèrent, en des corbeilles, des échantillons de fabriques; dans l'ivresse de leur joie, les porteurs de la halle le conduisirent, dans sa voiture, jusqu'à la sous-préfecture, après avoir dételé les chevaux. Les mères accouraient avec leurs enfants sur les bras. Aux portes de toutes les églises paroissiales, les curés étaient présents à la tête du clergé, entonnant des cantiques. Dans tous les villages, les paysans et les ouvriers s'étaient réunis pour lui faire hommage.

Bientôt apparurent les jeunes volontaires du Havre, en dolman rouge. C'était le soir. La ville entière était illuminée; les rues bordées d'ifs et d'étoiles. Le Premier Consul répondit aux autorités qu'il regardait le Havre comme le port de Paris. « Paris, Rouen, le Havre, dit-il, ne forment qu'une seule ville dont la Seine est la grande rue. » Il voulut, le lendemain, traverser le port sur un élégant canot qui lui en fit parcourir tous les contours. La population de la ville, celle des villes voisines, encombraient le rivage et applaudissaient à son nom. Rentré en ville, il manda près de lui les principaux négociants, MM. Bégouen, Forch et Homberg, le maire M. Séry, et durant trois heures, en présence des ministres de l'Intérieur et de la Marine, il écouta leurs avis dans le but d'activer le développement du commerce maritime. Comme à Rouen, il se rendit au bal que lui offrit la ville. Il s'y trouva, disent les journaux du temps, plus de quinze cents personnes.

Le lendemain, il partit pour Honfleur sur un lougre de l'État, *l'Écureuil*, dirigé par le commandant Montcabrié. Il quittait le Havre pour aller à Dieppe où il inspecta les bassins, les quais, les hauteurs du Pollet. A son retour vers Paris, Beauvais eut aussi l'honneur de sa visite, et les dames présentèrent à M[me] Bonaparte le drapeau que Jeanne Hachette avait enlevé au capitaine du duc de Bourgogne, ce qui valut à la fille du maire un médaillon enrichi de diamants, et des boucles d'oreilles à M[lle] Desmazières, qui lui avait présenté l'étendard de la célèbre héroïne[1].

Ce qui passe le plus souvent sous les yeux, dans les journaux de cette époque, ce sont les faits inhérents à la restauration du catholicisme. En province, comme à Paris, il se produit un immense effort pour rétablir l'ancien état des choses et rendre à la religion le respect qui lui était acquis sous la monarchie. Le conseil général des Bouches-du-Rhône réclame l'épuration des pièces de théâtre et la proscription, sur les planches, des dignitaires du catholicisme. Plus de cardinaux, d'évêques, ni de prêtres, dans aucun drame, dans aucune comé-

1. Toutes ces dépenses des villes étaient d'autant plus méritoires qu'elles étaient presque toutes ruinées. Faber écrivait (p. 32) : « Presque toutes les villes de France ont perdu, dans la Révolution, leurs ressources, soit par les dilapidations, soit par suite naturelle des malheurs du temps. Presque toutes sont aujourd'hui aux expédients. Celles des frontières et des pays nouvellement conquis surtout ont été presque toutes endettées par la guerre. Nombre de ces villes ont des rentiers à payer, qui de temps immémorial leur avaient confié leurs fonds à intérêt annuel. La masse de ces intérêts à acquitter s'est même considérablement augmentée par les nouveaux créanciers qui ont, dans les moments critiques de la guerre, sauvé les communes, ou par des fournitures, ou par les fonds prêtés. Ceux-ci n'ont pas été plus heureux que les anciens rentiers. Ils n'ont pas dû l'être, puisque la plupart des communes ne peuvent pas faire face à leurs dépenses ordinaires du courant. A l'exception du maire et des adjoints qui ne souffrent pas, bien des petits employés se trouvent dans un besoin extrême, faute d'être payés des appointements qui leur sont dus.

die. En beaucoup de communes, les acquéreurs de biens nationaux rendent aux paroisses le presbytère et le jardin du curé qu'ils ont achetés jadis, et pour subvenir aux besoins du culte on remet en vigueur l'institution des fabriques. Puis, on déclare insaisissable la totalité du traitement des prêtres. Dans les hôpitaux, la religion réapparaît avec l'aumônier et les sœurs de charité. Lorsque les chefs d'administration assistent aux offices religieux, ils y sont reçus en des places réservées. Le préfet y est encensé. Les processions se déroulent comme autrefois, tout le long des rues, dans les villes, et des chemins, dans les villages; les prêtres ne se cachent plus pour apporter le viatique aux malades; à Paris, on les voit suivre les condamnés, sur la place de Grève, jusqu'au pied de la guillotine. Les ordres monastiques se reforment peu à peu; les sœurs hospitalières rentrent dans leur couvent. A l'hospice du Mont-Cenis, on restitue les biens qui lui avaient appartenu; à Orléans, la statue de Jeanne d'Arc; à la cathédrale de Strasbourg, les statues de pierre qui en décoraient la façade. Le culte luthérien est rétabli en Alsace, avec l'attribution des domaines qui étaient sa propriété; à Paris, l'Eglise réformée reçoit la jouissance de deux églises : l'une au faubourg Saint-Germain, l'autre au faubourg Saint-Antoine. En ces mois-là, enfin, les entrailles de Pie VI sont rapportées de Rome pour être inhumées à Valence où il était mort. Tous les membres des administrations sortent de la ville pour recevoir le convoi, au son des cloches et de dix-huit coups de canon. L'évêque et le clergé l'attendent au seuil de la cathédrale où sera édifié un tombeau. On apprend alors que cinq cardinaux français sont nommés par le pape Pie VII : MM. de Belloy, archevêque

de Paris; de Boisgelin, de Tours; Fesch, l'oncle du Premier Consul, de Lyon; Cambacérès, de Rouen; l'abbé Bernier, évêque d'Orléans.

On voit renaître bientôt l'ancienne Société maternelle dont les membres vont porter des secours et des consolations aux femmes en couches, qui sont pauvres. La Société des soupes économiques, qui a distribué seize cent mille soupes, en l'an X, s'occupe de la création de vingt fourneaux auxiliaires, et, dans le château de Saint-Germain, on dresse huit cents lits pour y recueillir les vieillards infirmes, les incurables atteints d'ulcères, de gale, de scorbut et de maladies contagieuses. Déjà, aux hospices de Saint-Cloud, Mme Bonaparte a envoyé six mille francs; à la Société maternelle, elle en envoie deux mille.

On n'a plus qu'à se laisser porter par le flot. Les ruines peu à peu ont disparu. Le budget de l'an X offre un excédent de cinquante millions et les obligations des receveurs généraux se négocient à un demi pour cent par mois, avec un bénéfice, pour le Trésor, de cent soixante millions sur les anciens frais d'escompte. Les étrangers, depuis la paix, ont envahi les villes du littoral. A Paris, on en compte plus de dix mille. Tous les ouvriers, qui s'étaient expatriés pour vivre, ont repris leur place dans nos manufactures. A Saint-Mandé, des femmes, arrivées des Flandres, dirigent des maisons où quelques industriels tentent la fabrication des belles dentelles. Lyon crée, pour ses fabriques de soieries, une école théorique et pratique. A Compiègne et dans la Vendée, des établissements reçoivent les jeunes gens qui se destinent aux arts et métiers; à Fontainebleau, les jeunes officiers d'artillerie. A Marly, s'élève une nouvelle machine à la place de

l'ancienne; sur la place Dauphine, à Paris, la fontaine construite en l'honneur de Desaix; et l'Odéon, incendié sous le Directoire, va renaître de ses cendres. A Huningue, on travaille au monument destiné à perpétuer la mémoire des vaillants défenseurs de cette place et du général Abattuci qui mourut à leur tête; dans l'île du Rhin, entre Strasbourg et Kehl, à celui des deux héros toujours regrettés, Desaix et Kléber; à Marseille, au monument de ceux qui se dévouèrent aux malades atteints de la peste, en 1720.

Pour empêcher la contrebande sur les frontières, on crée des compagnies d'éclaireurs; et tous les Bohémiens qui ont envahi les départements des Pyrénées et les terrorisent de leurs menaces sont chassés du territoire. Le Premier Consul est infatigable. On le voit à l'hôtel des Monnaies, à la Bibliothèque nationale, au Muséum du Jardin des Plantes. Un matin, il part à cheval, suivi de ses officiers Bessières, Moncey, Lauriston, Lacuée, Rapp, Caulaincourt, pour visiter les travaux de la dérivation de l'Ourcq. Il parcourt dix-huit lieues en cinq heures, descend à Lizy, chez le sénateur Harville, et s'arrête à Meaux pour recevoir les hommages du conseil municipal, qui vient de voter une statue à Bossuet, son glorieux évêque.

On pouvait lire alors, dans les *Débats* du 5 ventôse an XI, le rapport de Muraire au Corps législatif sur la situation admirable de la République. En voici un extrait :

..... Des communications nouvelles ont été ouvertes. Le Simplon, le mont Cenis, le mont Genève, nous livreront bientôt un triple et facile accès en Italie. Un grand chemin conduira de Gênes à Marseille. Une route est tracée de Saint-Esprit à Gap; une autre de Rennes à Brest par Pontivy. A

Pontivy s'élèvent des établissements qui auront une grande influence sur l'esprit public des départements dont se composait l'ancienne Bretagne. Un canal y portera le commerce et une prospérité nouvelle. Sur les bords du Rhin, de Bingen à Coblentz, une route nécessaire est taillée dans des rocs inaccessibles. Les communes voisines associent leurs travaux aux sacrifices du Trésor public, et les peuples de l'autre rive, qui riaient de la folie de l'entreprise, restent confondus de la rapidité de l'exécution. De nombreux ateliers sont distribués sur le canal de Saint-Quentin. Le canal de l'Ourcq vient de s'ouvrir, et bientôt Paris jouira de ses eaux, de la salubrité et des embellissements qu'elles lui promettent. Le canal destiné à unir la navigation de la Seine, de la Saône, du Doubs et du Rhin est presque entièrement exécuté jusqu'à Dôle. Les canaux d'Aigues-Mortes et du Rhône, le dessèchement des marais de la Charente-Inférieure sont commencés et donneront de nouvelles routes au commerce et de nouvelles terres à la culture. On travaille à réparer les digues de l'île de Codron, celles d'Ostende, celles des Côtes-du-Nord et à rétablir la navigation de nos rivières.

Cette navigation n'est déjà plus abandonnée aux seuls soins du gouvernement. Les propriétaires des bateaux qui les fréquentent ont enfin senti qu'elle était leur patrimoine et ils appellent sur eux-mêmes les taxes qui doivent en assurer l'entretien. Sur l'Océan, des forts s'élèvent pour couvrir la rade d'Aix et défendre les vaisseaux de la République. Partout des fonds sont affectés à la réparation, ou au nettoiement de nos ports. Un nouveau bassin et une écluse de chasse termineront le port du Havre et en feront le plus beau port de commerce de la Manche. Une compagnie de pilotes se forme pour assurer la navigation de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin; rendre à nos chantiers, à nos besoins, des bois qui croissent sur notre sol et à nos fabriques une consommation que des manufactures étrangères leur disputent sur notre propre territoire.

Cette prospérité de la France, si promptement acquise, exaspère contre elle les jalousies anglaises. Les grands négociants de Londres se montraient anxieux et redoutaient la concurrence de nos manufactures. Ils avaient obtenu, durant la guerre, des

années merveilleuses de profits qui, tout à coup, avaient diminué ; et, touchés par ces pertes, ils se lamentaient, comme si la misère des autres devait être la raison nécessaire de leurs richesses. Par l'influence de leur or, ils fomentaient, dans la nation anglaise et parmi nos émigrés, une irritation qui allait devenir incoercible. Les pamphlétaires, trouvant en eux des encouragements, se plaisaient aux insultes les plus venimeuses contre le Premier Consul. A Paris, leurs brochures, tantôt malfaisantes, et tantôt ordurières, étaient facilement interdites, quoique transportées clandestinement des rivages britanniques par la foule des Anglais voyageurs. Elles se transmettaient invisibles de mains en mains, et, plus d'une fois, la police parvint à les saisir dans le boudoir des jolies femmes qui aimaient ce régal de basse littérature, de salissantes invectives. Mais, à Londres, il était impossible d'étouffer la voix des ennemis du Premier Consul. Il y eût fallu la volonté du ministère anglais qui semblait se détacher de cet ignoble trafic de librairie, et se complaire plutôt à ces audacieux outrages envers l'homme dont il avait la plus grande peur. Un écrivain surtout, le royaliste Peltier, dans le *Courrier de Londres*, ne mettait plus aucun frein à ses apostrophes homicides. Lacretelle, en ses *Mémoires*, reproduit une partie de l'article qui fit bondir d'indignation Bonaparte :

Français, disait Peltier, c'est en ce moment qu'il faut se résoudre à servir ou à commander, à recevoir la terreur ou à l'inspirer. Le tigre, qui ose se dire le fondateur ou le régénérateur de la France, jouit du fruit de nos travaux comme d'une dépouille enlevée aux ennemis. Il n'est pas rassasié de la destruction du roi, de celle de tant de braves, de tant de princes que la guerre a moissonnés; il devient plus avide et plus cruel dans les circonstances où la prospérité change,

chez la plupart des hommes, la fureur en pitié. Reste-t-il à des hommes, qui veulent être dignes de ce nom, autre chose à faire qu'à venger leur injure, ou à périr avec gloire? La nature a marqué le terme de notre vie à tous, même aux plus puissants. Nul ne doit attendre la dernière extrémité sans avoir fait quelque chose pour la liberté, s'il ne veut passer pour une femmelette timide ou pusillanime.

Marat n'eût pas mieux dit, ajoute Lacretelle.

Ces provocations à l'assassinat trouvèrent, sans doute, des improbateurs chez les Anglais honnêtes, mais le ministère ne s'en émut pas. Bonaparte fut obligé de poursuivre l'odieux écrivain devant les tribunaux de Londres, et il se trouva un orateur de grand mérite, James Makintosh, qui défendit le folliculaire.

En ces élucubrations perfides, les étrangers recueillaient sur Bonaparte les renseignements les plus ridicule, voire même les plus saugrenus. On y disait de lui qu'il buvait, à chaque heure du jour, une tasse de café brûlant; que, souvent, il restait dans le bain durant toute une journée; qu'il mangeait debout et que Lannes et lui se disputaient entre eux, comme des portefaix. On attribuait à Lannes une repartie outrageante, dans une dispute avec son chef. Il lui aurait dit « qu'au lieu d'écouter les caquetages des femmes, et surtout des vieilles femmes, il ferait mieux d'en prendre une plus jeune[1] ».

Que d'emportement dans la haine.

Cependant, depuis le traité de paix avec l'Angleterre, il était nécessaire d'établir des relations suivies entre les deux nations. Le général Andréossy fut envoyé à Londres, comme ambassadeur; lord

1. D'Abrantès, *Mémoires*, t. V, p. 305.

Witworth vint à Paris. A Londres, comme à Paris, les deux personnages furent reçus avec empressement, avec distinction. Il y eut, aux Tuileries, une fête remarquable, en l'honneur de l'ambassadeur anglais. Le Premier Consul y parut en habits de velours ornés de dentelles, avec, au côté, une épée d'or dont la garde avait été enrichie du diamant « le Régent », dégagé, pour cette fête, des mains des usuriers, qui l'avaient reçu en gage du Directoire. Les généraux invités s'y rendirent en leurs habits de gala pompeux, éclatants de galons et de broderies. Chez Berthier, le ministre de la Guerre, il y eut réception ouverte. Moreau y vint en habits civils, très simples[1] : contraste injurieux pour ses compagnons d'armes, réprobation manifeste pour ces grandes fêtes; dépit, vraisemblablement, que les officiers mécontents approuvaient, par rancune contre leur chef invincible.

C'était un grand seigneur que lord Witworth, et sa femme, la duchesse Dorset, une grande dame : tous les deux de manières raides et inélégantes, se confinant dans leur dignité et dans leur orgueil, et si peu accessibles aux politesses françaises, qu'ils furent tout de suite antipathiques à la société aimable de Paris. L'ambassadeur était, cependant, avoue Mme d'Abrantès, de figure agréable, quoique déjà sur le retour d'âge, mais d'une physionomie si impertinente et si hautaine pour ceux qui l'abordaient que le charme de son visage s'évanouissait aussitôt. Lui ne savait point être agréable, en conversant, et la duchesse Dorset ignorait, autant que son mari, l'art de tempérer, d'une grâce avenante, ses conversations mondaines. Leurs réceptions

1. Miot de Mélito, *Mémoires*, t. II. p. 61.

n'étaient donc point suivies, et ils s'en consolaient, en pensant que leur séjour à Paris ne se prolongerait pas.

Toutes les apparences se tournaient, en effet, vers la brièveté de la paix. Malgré le plaisir des Anglais de voyager en France, les relations diplomatiques entre les deux gouvernements se maintenaient difficiles. L'aigreur dominait le langage des ministres britanniques qui suspectaient les intentions du Premier Consul. Ils lui repprochaient l'annexion du Piémont à la France, pour ne point abandonner Malte; et, stimulés par les plaintes des marchands de Londres, ils cherchaient un prétexte de rompre une paix qui ne leur était point profitable. Ils avaient à cœur surtout de conserver Malte, et le Premier Consul de les en voir sortir, suivant les conditions du traité d'Amiens. Ce fut, alors, un échange de menaces entre Paris et Londres. Bonaparte, irrité de la fourberie des ministres anglais, inséra, dans son message d'ouverture au Corps législatif, un paragraphe qui était assurément une rodomontade déplacée, mais telle que son tempérament de soldat pouvait la concevoir, fière et brave envers ceux qui ne cessaient de l'exciter par leur mauvaise foi.

En Angleterre, disait-il, deux partis se disputent le pouvoir. L'un a conclu la paix et paraît décidé à la maintenir; l'autre a juré à la France une haine implacable. De là cette fluctuation dans les opinions et dans les conseils, et cette attitude à la fois pacifique et menaçante. Tant que durera cette lutte des partis, il est des mesures que la prudence commande au gouvernement de la République. Cinq cent mille hommes doivent être et seront prêts à la défendre et à la venger. Etrange nécessité que de misérables passions imposent à deux nations qu'un même intérêt et une égale volonté attachent à la paix. Quel que soit à Londres le succès de l'intrigue, elle n'entraînera point d'autres peuples

dans des ligues nouvelles, et le Gouvernement le dit avec un juste orgueil, seule l'Angleterre ne saurait aujourd'hui lutter contre la France. Mais ayons de meilleures espérances et croyons plutôt qu'on n'écoutera dans le cabinet britannique que les conseils de la sagesse et la voix de l'honneur.

Loin d'écouter les conseils de la sagesse, le roi Georges III répondit, en son message aux Communes, que la France se préparait à la guerre; que tous les ports de notre littoral, en face des côtes anglaises, étaient livrés à des armements considérables, indices manifestes des projets belliqueux du Premier Consul.

Ces assertions royales, contraires à la vérité, blessèrent profondément Bonaparte. La réception des Tuileries, qui suivit l'apparition de ce message, vit se produire une scène agressive, violente, tempétueuse, envers l'ambassadeur anglais. Le jeune général, à peine entré dans le salon, se précipita vers lord Witworth et l'accabla de véhémentes paroles, donnant un démenti au roi, terrifiant par sa colère tous les assistants, colère feinte, disent les mémoires du temps, car il savait se montrer, à son gré, violent ou charmeur. Rentré dans son cabinet, il riait le premier de l'épouvante de ses auditeurs. Ce jour-là, certes, la guerre devint inévitable. Lord Witworth demanda bientôt son rappel. Mais, comme si, au dernier moment, il eût regret des malheurs qui allaient fondre de nouveau sur l'Europe, en partant de Paris il voyagea jusqu'à Calais avec lenteur, dans l'espérance d'un accommodement entre les deux pays. Cet accommodement ne vint pas. La jalousie des marchands était trop déchaînée à Londres; l'orgueil des ministres et la mauvaise foi du roi Georges, trop attisés par les succès inin-

terrompus de notre diplomatie, que confirmait le rapport, rendu public, du général Sébastiani, envoyé en Orient pour préparer la revanche de la France après la perte de l'Egypte.

Fox, l'admirable orateur des Communes, et membre de l'opposition, qui avait reçu à Paris un accueil bienveillant, avait prononcé, pourtant, le plus éloquent discours contre ceux qui, par cupidité, demandaient la rupture du traité d'Amiens, sans souci des malheurs qui la suivraient. Il avait répondu aux deux satellites de Pitt, à MM. Granville et Canning, qui poussaient le gouvernement anglais à la guerre :

..... Sans doute, la France est grande, plus grande que ne doit le souhaiter un bon Anglais ; mais sa grandeur, dont les derniers ministres britanniques sont les auteurs, nous la connaissions avant les préliminaires de Londres, avant les négociations d'Amiens, et ce ne saurait être là un motif de violer les traités solennels. Veillez sur l'exécution de ces traités ; s'ils sont violés, réclamez la foi jurée, c'est votre droit et votre devoir. Mais parce que la France nous paraîtrait trop grande aujourd'hui, plus grande que nous ne l'avions jugée d'abord, rompre un engagement solennel, retenir Malte, par exemple, ce serait un indigne manque de foi qui compromettrait l'honneur britannique. Si, véritablement, les conditions du traité d'Amiens n'ont pas été remplies et jusqu'à ce qu'elles le soient, nous pouvons garder Malte, mais pas un instant de plus. J'espère que nos ministres ne feront pas dire d'eux ce qu'on disait des ministres français après les traités d'Aix-la-Chapelle, de Paris et de Versailles, qu'ils les avaient signés avec la secrète pensée de les violer à la première occasion. J'en crois MM. Addington et Hawkesbury incapables ; ce serait une tache à l'honneur de la Grande-Bretagne.

Après tout, ces continuelles invectives contre la grandeur de la France, ces terreurs qu'on cherche à exciter ne servent qu'à entretenir le trouble et la haine entre deux grands peuples. Je suis certain que s'il y avait à Paris une assemblée

semblable à celle qui discute ici, on parlerait de la marine anglaise de sa domination sur les mers, comme nous parlons, dans cette enceinte, des armées françaises, de leur domination sur le continent. Je comprends, entre deux puissantes nations, une noble rivalité; mais songer à la guerre, la proposer parce qu'une nation grandit, parce qu'elle prospère, serait insensé et inhumain. Si on vous annonçait que le Premier Consul fait un canal pour amener la mer de Dieppe à Paris, il y a des gens qui le croiraient et qui vous proposeraient la guerre. On parle des manufactures françaises, de leurs progrès; j'ai vu ces manufactures, je les ai admirées; mais s'il faut en dire mon sentiment, je ne les crains pas plus que je ne crains la marine de la France. Je suis certain que les manufactures anglaises l'emporteront, quand la lutte s'établira entre elles et les manufactures françaises. Qu'on les laisse donc essayer leurs forces, mais qu'elles les essaient à Manchester, à Saint-Quentin. C'est là que la lice est ouverte; c'est là le champ clos dans lequel doivent se rencontrer les deux nations. Faire la guerre pour assurer le succès des unes sur les autres serait barbare.

On reproche aux Français d'interdire l'arrivée de vos produits dans leurs ports; mais est-ce là un droit dont vous puissiez empêcher l'exercice? Et vous qui vous plaignez, y a-t-il une nation qui emploie les prohibitions plus activement que vous ne le faites? Une partie de notre commerce souffre, cela est possible: mais cela s'est vu après toutes les époques, après la paix de 1763, après la paix de 1782. Il y avait alors des industries développées par la guerre au delà de leurs proportions ordinaires, qui devaient rentrer, à la paix, dans des limites plus étroites, et d'autres, en retour, qui devaient prendre un plus grand développement. Que faire à tout cela? Devons-nous donc, pour l'ambition de nos marchands, verser à torrents le sang de la nation anglaise? Quant à moi, mon choix est fait. S'il faut, pour des passions insensées, immoler des milliers d'hommes, je reviens aux folies de l'antiquité: j'aime mieux que le sang coule pour les expéditions romanesques d'un Alexandre que pour la cupidité grossière de quelques marchands affamés d'or.

Ces nobles paroles, les efforts de Talleyrand, qui présidait alors à nos relations extérieures, rien n'y

fit. Les Anglais voulaient garder Malte. Ils résistèrent donc à toutes les propositions amiables, et lord Witworth quitta la France le 12 mai 1803.

A Douvres, il rencontra le général Andréossy qui rentrait à Paris. Les deux ambassadeurs s'abordèrent avec courtoisie, émus en présence de la foule silencieuse qui avait compris, enfin, les conséquenses inévitables, et bien sûr effroyables, de cette rupture qu'avait provoquée l'oligarchie marchande de Londres. Dix années de guerre allaient suivre, après dix années de sanglantes batailles! Et, qu'importait aux Anglais si, maîtres de la mer, ils pouvaient trafiquer sans rivaux dans les pays ouverts à leurs flottes? Bonaparte avait dit : « Je préférerais voir l'ennemi sur la butte de Montmartre que les Anglais rester à Malte! » Et, malheureusement, dix ans plus tard, l'ennemi campait sur les hauteurs de Montmartre, et les Anglais déployaient toujours leur drapeau sur les rochers de Malte.

Le jour du départ de l'ambassadeur d'Angleterre, le peuple des Halles de Paris murmurait. Des écus de cinq francs, portant l'effigie du Premier Consul, furent lacérés de coups de couteau. La paix était, pour le commerce, un si grand bien! Mais le patriotisme l'emporta bientôt. Les Anglais retrouvèrent, tout de suite, la haine que, depuis la Révolution, la France avait gardée contre leur mauvaise foi et leur jalousie inextinguible[1].

1. Miot de Melito, t. II, p. 83.

CHAPITRE IV

DE LA RUPTURE DU TRAITÉ D'AMIENS A LA PROCLAMATION DE L'EMPIRE, 13 MAI 1803-18 MAI 1804

SOMMAIRE. — Enthousiasme de la France pour la guerre. — Subsides donnés par les départements et les villes. — Obole des Forts de la halle. — 180.000 ouvriers occupés à la construction de la flotte d'invasion. — Premières hostilités des Anglais. — Représailles de Bonaparte. — Invasion du Hanovre. — Caricatures françaises. — Organisation de l'armée d'invasion à Boulogne. — Visite des chantiers de construction par Bonaparte, à Compiègne, Amiens, Abbeville, Calais, Dunkerque, Ostende, Anvers, Gand, Bruxelles. — Visite à Bonaparte de la duchesse d'Arenberg. — L'esprit public à Paris. — L'esprit public en province. — La situation dans le midi de la France. — La situation en Bretagne. — Améliorations toujours poursuivies. — Dessèchement de marais. — Restauration des manufactures de tapis de Beauvais. — La vaccine. — Nouvelles écoles de médecine. — Découverte du bélier hydraulique. — Le bateau à vapeur de Fulton. — Les travaux à Paris. — La colonne de la place Vendôme. — Le pont des Arts. — Création d'un corps de pompiers. — Nouvelles de la mort de La Peyrouse. — Divers symptômes de nouveaux complots. — Georges, Pichegru, Moreau. — Pichegru trouvé mort dans sa prison. — Arrestation et exécution à Vincennes du duc d'Enghien. — La démission retentissante de Chateaubriand. — Sa visite aux Tuileries. — Sa lettre à Bonaparte. — Effarement de ses amis. — Question d'hérédité de nouveau débattue. — Manœuvre de Fouché. — Articles des journaux de Londres. — Adulations de Fontanes. — Résistance de Cambacérès aux projets de Bonaparte de ceindre la couronne. — Initiative du tribun Curée. — Discours de Carnot. — Proclamation par le Sénat de Napoléon, empereur des Français. — Les grandes charges de l'Etat. — La cour impériale.

Le sort en est jeté ! le cri de guerre contre les

Anglais retentit dans toute la France. Nulle part ne s'élève d'opposition aux projets du Premier Consul. Dans les grandes assemblées politiques, l'esprit, la volonté, les désirs, sont à l'unisson de ceux du pays. Fontanes, devenu président du corps législatif, affirme au chef du gouvernement qu'il sera suivi par les pouvoirs publics, dans cette lutte à outrance, avec nos ennemis séculaires. On l'approuve, le fier capitaine, de vouloir porter la guerre sur le sol anglais, afin d'en finir avec ce peuple hargneux, égoïste et jaloux, dont l'envie terrible s'acharne à ruiner ceux qui lui portent ombrage.

A ce peuple de marchands, à lui seul, il faut abandonner les marchés du monde, sinon c'est la guerre contre le rival qui le gêne dans son commerce. Depuis le traité d'Amiens, les grands armateurs de la cité suivaient d'un œil jaloux les progrès, funestes pour eux, de notre marine. En dix-huit mois de paix, quatre cent trente-trois navires étaient sortis de nos ports, emportant, outre mer, des marchandises françaises. Quelle menace pour l'avenir! Il fallait donc ruiner la France si redoutable, et, si l'on pouvait, la supprimer[1].

Ce n'était pas la première fois qu'en France on parlait d'envahir l'Angleterre. Sous Louis XVI, le

1. Thibaudeau, *Mémoires*, p. 405 et suivantes.

A propos de la rupture du traité d'Amiens, Bonaparte disait à une audience aux Tuileries :

« Depuis deux mois, j'ai souffert toutes les insolences de l'Angleterre. J'ai voulu leur laisser combler la mesure de leurs torts. Ils ont pris cela pour de la faiblesse, et ils ont redoublé, enfin, au point que l'ambassadeur a osé dire : *Vous ferez cela ou je partirai dans sept jours.* Est ce ainsi qu'on parle à une grande nation ? On lui a dit : « Écrivez, et on mettra vos notes sous les yeux du Gouvernement. » *Non, a-t-il répondu; j'ai l'ordre de ne dire que verbalement.* N'est ce pas une forme inouïe de négocier ? Ils se trompent, s'ils pensent dicter des lois à une nation de quarante millions d'individus. Ils ont cru que je craignais la guerre, que je la redoutais pour

gouvernement s'y préparait secrètement; et le Directoire avait envoyé un général et des troupes aux Irlandais révoltés. Le Premier Consul qui avait pu, seul, organiser l'expédition d'Egypte, devait donc admettre la possibilité d'une descente sur les rivages qui font face à Calais. Seulement, ce n'était plus vingt-cinq mille hommes qu'il fallait embarquer, mais cent cinquante mille; plus dix mille chevaux et au moins quatre cents bouches à feu. Effort immense, qui ne parut insurmontable à personne!

Ni les amiraux consultés, Decrès, Latouche-Tréville, Bruix et Gantheaume; ni les ingénieurs de la marine, Sganzin et Forfait, ne se récusèrent; Forfait, surtout, qui, sous le Directoire, avait été l'un des plus ardents promoteurs de l'invasion. Toutefois, pour traverser le détroit, avec cette imposante armée, les vaisseaux de nos escadres étaient insuffisants. A peine, d'ailleurs, si l'on eût pu en réunir cinquante, alors que l'Angleterre pouvait nous en opposer cent vingt, montés par plus de cent mille matelots. On imagina d'autres moyens de transport.

mon autorité. J'aurai deux millions d'hommes s'il le faut. Le résultat de la première guerre a été d'agrandir la France de la Belgique et du Piémont. Le résultat de celle-ci sera d'asseoir plus solidement notre système fédératif. Le lien de deux grandes nations ne peut être que la justice et l'observation des traités. Celle envers qui on les viole ne peut pas, ne doit pas la souffrir sous peine de se dégrader. Une fois qu'elle a commencé à dériver, elle est dans la dépendance. Il vaudrait mieux, pour le peuple français, être vassal et élever à Paris le trône du roi d'Angleterre que de se soumettre aux caprices et à l'arbitraire de ce Gouvernement. Un jour ils exigeront le salut de nos vaisseaux. Une autre fois, ils défendront à nos navigateurs d'aller au-delà de telle latitude. Aujourd'hui même ils voient avec jalousie que nous curions nos ports, que nous rétablissions notre marine. Ils s'en plaignent; ils demandent des garanties... »

« Cette allocution dura près d'une heure. Il n'y eut que quelques sénateurs, tels que Laplace et Bougainville, qui y prirent part. Ils parlèrent de la facilité d'une descente en Angleterre.

On avait construit, jadis, de vastes bateaux plats, faciles à charger de troupes. On s'en tint à cette idée; et une immense flotte fut mise en chantier. Les ressources, en bois de construction, étaient inépuisables, dans toutes les forêts des contrées où nos armées campaient et dans celles qui bordaient notre littoral du nord. Les ressources en argent furent abondantes aussi, votées d'enthousiasme par les villes et par les départements, qui avaient accepté cette guerre sans regrets. Les Anglais, témoins de notre exaltation, écrivaient à Londres que jamais, en aucun temps, on n'avait vu, en France, un débordement de patriotisme aussi émouvant. Les forts de la halle, tous les petits détaillants des quartiers commerçants, les gens de peine les plus pauvres, se cotisèrent et versèrent à la Préfecture de police, pour subvenir aux frais de la guerre, une somme de huit cents francs. « Notre offrande est petite, disaient-ils, mais notre haine contre l'Angleterre est grande. » Enfin, pour éviter un emprunt ou la création de nouveaux impôts, le général Bonaparte résolut de vendre la Louisiane aux Américains, moyennant une somme de quatre-vingts millions. C'était de l'argent, tout de suite, et de plus une nouvelle raison d'accord avec ce jeune peuple.

Le type des bâtiments d'invasion adopté, on s'ingénia à faire vite. On ne voulut, pour eux, qu'un tirant d'eau de deux mètres, afin de pouvoir les construire sur toutes les rives des fleuves qui s'écoulent vers la Manche. Comme en quelques mois il fallait être prêt, on recruta partout des ouvriers charpentiers et des maîtres voiliers. A l'annonce d'une haute paye, il s'en présenta un nombre considérable. Il en vint de tous les pays d'Europe, cent

quatre-vingt mille, qui travaillaient même la nuit, disent les journaux de l'époque.

Les Anglais s'étaient moqués d'abord de ces bateaux qu'ils traitaient de « coquilles de noix »; de ces moyens d'attaque qu'ils considéraient comme puérils, pour entamer leur puissance. Ils durent, à la fin, reconnaître qu'ils avaient tort, et que rien n'était moins improbable qu'une descente sur le sol anglais, tant que Bonaparte dirigerait les travaux et ensuite l'entreprise. Alors, ils commencèrent les premières hostilités, en s'emparant de nos navires marchands, qui rentraient à leur port d'attache, avant la déclaration de guerre. Le Premier Consul usa de représailles, et répondit à cet acte arbitraire par une mesure qui démontra, tout de suite, l'ardeur et la violence dont serait animée cette guerre sans merci. L'embargo fut mis, dans les ports français, sur tous les bateaux anglais : des navires furent armés en course[1], et, de plus, les Anglais voyageant en France pour leurs affaires, ou leurs plaisirs, furent déclarés de bonne prise et internés comme prisonniers. On étendit cette sévérité au Piémont, à la Belgique, à tous les pays où dominaient nos armes. Au dénombrement de ces prisonniers d'un nouveau genre, il s'en trouva sept mille cinq cents, parmi lesquels des généraux, des

1. Un corsaire de Bordeaux, *la Représaille*, quatorze canons et quatre-vingts hommes, s'empara, peu de temps après, à l'abordage, du paquebot du roi d'Angleterre, *le King Georges*, chargé de trente et une mille piastres fortes et d'une foule de boîtes d'objets précieux.

Qu'on juge de l'audace et de l'énergie des corsaires par cet extrait du *Mercure de France*, frimaire an XII. « Le corsaire *la Bellone*, capitaine Perraud, avait pris le navire anglais *Nelson*. Le capitaine de prise chargé de conduire ce bâtiment dans un port ami fut forcé de se rendre à une escadre anglaise. « Notre munition, dit-il, a manqué plusieurs fois. Nous y avons suppléé en donnant nos bas, nos manches de chemises, pour faire des gargousses, et nos mouchoirs ont servi de mèches. Nos jeunes gens ont employé jusqu'à leurs gilets. »

colonels, des membres de l'aristocratie, tels que lord Clive. Et par ironie, certainement, Bonaparte permit aux femmes de retourner en Angleterre, laissant en veuvage un mari que la jalousie allait tourmenter.

Ceux qui avaient fixé leur résidence dans les villes du littoral furent envoyés dans les villes du centre. Fontainebleau en reçut beaucoup, ainsi que Doullens. Les plus affligés furent les désœuvrés, les hommes de plaisir, qui, depuis la paix, s'étaient habitués à vivre à Calais, ou à y venir, dans les hôtels, passer des jours de liesse, usant leur temps en festins, presque jamais interrompus, entre des bouteilles de vins de champagne et d'énormes quartiers de viande.

Pour accentuer les hostilités contre l'Angleterre, le Premier Consul ordonna au général Mortier, qui se trouvait en Hollande, avec vingt-cinq mille hommes, d'envahir le Hanovre, Etats héréditaires du roi Georges, et de l'occuper au nom de la France. Quoique la Prusse ne vît pas, sans dépit, cette invasion, elle agréa cependant notre voisinage, lorsque les envoyés du Premier Consul lui eurent fait comprendre qu'elle avait tout à gagner à notre amitié, et que des compensations futures en territoire lui seraient offertes, si l'expédition, projetée contre Londres, réussissait. Les troupes hanovriennes, livrèrent leurs armes, leurs canons, trois mille cinq cents chevaux de leur cavalerie, et elles furent dissoutes.

La caricature, en France, s'empara de cet événement. On railla le général anglais, le duc de Cambridge, qui avait fui devant nos soldats. On le représentait armé d'une colossale flamberge, les cheveux dressés par la peur, n'osant s'approcher

d'un petit tambour, gamin de douze ans, qui le narguait. Les chansonniers s'en mêlèrent. Après le duc de Cambridge, on s'attaqua au frère du roi, le duc de Cumberland. On trouve dans le *Journal de Paris* quelques-unes de ces chansons pleines d'ironie :

Oui, c'est moi,
D'un grand roi
Frère auguste,
Qui, sans être grand guerrier,
Partirai le premier;
C'est juste.
Or, le sceptre de la terre,
Appartient à l'Angleterre,
Et j'entends,
Je prétends
Qu'il faut faire
Aux Français, sans différer,
Mais sans la déclarer,
La guerre.
Sur ce point,
N'est-il point
Bien à craindre
Que notre brillant soleil,
Qui n'a pas son pareil,
Vienne un jour à s'éteindre?
Tout est prêt,
Tout promet
Réussite;
Allons de leurs fronts altiers,
Arracher les lauriers,
Bien vite!

Dans un autre numéro du *Journal de Paris*, c'était un colloque, entre le lord maire et le duc fuyard, pour le féliciter de son glorieux retour.

« Monseigneur, disait le lord maire, les plus courtes folies sont les meilleures. Plutôt courir que mourir. C'est la devise des gens avisés. Votre Altesse Royale avait juré, *in ira sua*, qu'elle voulait combattre et se faire tuer, à la tête de ses Hanovriens, mal civilisés, qui ne se grisent qu'une fois la semaine. Mais la réflexion vous est venue, en marchant, et vous avez jugé qu'il valait mieux vivre et boire parmi nous. »

Plusieurs corps d'armée furent organisés pour cette invasion, et Boulogne désignée comme le centre de toutes les opérations. Des travaux consi-

dérables y furent ordonnés. On creusa, dans la petite rivière qui borde la ville, la *Liane*, d'immenses bassins où des quais en bois, faits de pieux et de madriers, pour l'embarquement des troupes, furent construits. Des baraques pour le logement des soldats, des hangars pour les chevaux et le matériel, s'élevèrent tout autour. Les maisons disponibles de la ville furent louées pour recevoir les administrateurs, les pourvoyeurs, en un mot toute la fourmillière des gens attachés à cette entreprise gigantesque, dont il n'y avait point eu d'exemple dans l'histoire. Bonaparte voulut avoir son pied à terre, au milieu de ses soldats. On avait réservé, pour lui, un petit château, à Pont-de-Briques, où il arrivait à l'improviste, paraissant et disparaissant, stationnant quand il le fallait, et à sa descente de voiture, montant à cheval dont il ne descendait que le soir, peu d'instants avant de repartir pour Paris[1].

Alors, le long des cours d'eau, dans toute la Normandie, dans les Flandres, dans la Belgique, le long des rivières même communiquant avec la Seine par des canaux, là où l'eau était assez profonde, on travailla fiévreusement à la construction des bateaux. Mais l'œil du maître souverain y était nécessaire. Le Premier Consul résolut de visiter les

1. Bourrienne, t. V, p. 204.

Pour ses fréquents voyages aux côtes, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, Bonaparte partait ordinairement pendant la nuit. Il s'arrêtait le lendemain matin à la maison de poste de Chantilly, où il faisait en toute hâte un déjeuner modeste. Rapp, que je continuais à voir souvent, quand il était à Paris, me parlait sans cesse de ces voyages, car il accompagnait, presque toujours, le Premier Consul. Le soir, il soupait à Abbeville, et arrivait le lendemain matin de très bonne heure à Pont-de-Briques.

L'Observateur Français, novembre 1803 : « En creusant le terrain pour placer à Boulogne la chambre particulière du Premier Consul, on a trouvé un fer de lance et une médaille romaine représentant César. On se plut à y trouver un heureux présage. »

chantiers; de s'assurer des moyens de transport des matériaux; de se montrer partout où il y avait des ouvriers. Préalablement, tous les ports sous notre domination furent interdits à la marine anglaise; et le littoral où nous dominions était vaste, — si ce n'est en Espagne et en Portugal, — du Hanovre jusqu'en Sicile, c'est-à-dire dans presque toute l'Europe. L'Elbe et le Wéser, appartenant à la Prusse, leur furent fermés aussi. Les vaisseaux neutres y purent seuls pénétrer.

On était en messidor an XI (juin 1803).

La première étape fut Compiègne où l'on travaillait à la flottille. Il vint, accompagné de sa femme Joséphine, de ses aides de camp les plus brillants, de Duroc, de deux préfets du Palais, de Mme de Rémusat, enfin d'un Piémontais appelé Salmatoris; et, pour complaire aux Belges religieux qu'il allait visiter également, il sollicita du cardinal Caprara un acte de complaisance, lui demandant de le rencontrer à Bruxelles parmi les ambassadeurs et les ministres qu'il avait invités.

A Compiègne, il se fit montrer le château; mais il ne put que déplorer l'état de ce palais, naguère si élégamment décoré, et transformé en ateliers de travail. Depuis de longues années déjà, y était installée une école d'arts et métiers. Les décors, les boiseries, les parquets en avaient été enlevés, pour y être remplacés par des établis et des enclumes, par tous les objets et outils nécessaires à une école pratique. Il n'y restait d'intact que le vestibule du premier étage où l'on pût dresser la table qui allait servir aux repas du couple voyageur et à ses invités. Bonaparte ordonna que l'école serait transferée

à Châlons-sur-Marne et que le palais serait restauré et remis en son ancien état.

Amiens, ensuite, l'accueillit avec allégresse; Amiens où l'on construisait aussi des bateaux. La porte, qui conduisait à Calais, portait en grandes lettres : *Chemin d'Angleterre.* La municipalité lui offrit, comme aux monarques d'autrefois, des cygnes blancs qu'il destina aux grandes pièces d'eau des jardins de Paris; à Mme Bonaparte, une petite barque prête à mettre à la voile, avec ses agrès en fils d'or et un pavillon sur lequel étaient écrits ces mots : *Un bon vent et trente-six heures.* Lui s'occupa surtout des fabriques, parla et agit, comme si la paix était assurée pour toujours; stationna plus d'une heure à la manufacture de draps de M. Duměny, et en vanta la beauté des casimirs; de même chez MM. Morgan et Delahaye, où il admira les velours.

Puis, ce furent Abbeville, Saint-Valery, chantiers de construction également, et Boulogne; ensuite, Calais, Dunkerque, Ostende et Anvers. Gand avait orné ses portes d'inscriptions latines, tirées de l'*Enéide.*

En partant, il offrit à l'évêque une boîte ornée de son portrait; au maire, une autre, enrichie de brillants. Mme Bonaparte fit donner par Mme de Rémusat, à Mme Faypoult, dont le mari était l'un des plus hauts fonctionnaires de Belgique, une robe de dentelles noires, brochées d'or, à Mlle Faypoult une bague portant un solitaire.

Il était attendu à Bruxelles, comme dans toutes les grandes villes déjà visitées. Une garde d'honneur composée de jeunes gens distingués s'était volontairement constituée, sous le commandement du prince de Ligne. Toutes les cloches étaient en

branle. Les bâtiments de la préfecture, où devait loger le Premier Consul, avaient été recouverts d'une couleur terre d'Egypte; le grand escalier de l'hôtel, orné de statues, de bas-reliefs et de hiéroglyphes égyptiens. Toute la ville fut en rumeur. Un grand nombre d'étrangers de distinction avaient fait retenir leurs places, dans les hôtels, — des Russes surtout, — pour jouir du spectacle magnifique qu'offriraient l'entrée de Bonaparte dans la ville et les fêtes annoncées.

Chappe, l'inventeur du télégraphe aérien, avait établi déjà des communications rapides entre Paris et Bruxelles, par Lille. Plus tard, elles furent continuées, par Anvers, jusqu'aux frontières de la République batave.

La voiture du général, qui lui fut offerte, était d'une grande richesse. C'était une berline, suspendue sur des ressorts d'une forme nouvelle. Le fond était d'un ton violet, relevé de guirlandes d'or mat. Les quatre angles de la berline portaient chacun une renommée les joues gonflées sur une trompette. Aux panneaux étaient peints des épis de blé, des instruments aratoires, des trophées d'armes, au-dessus desquels planaient l'aigle et le croissant. L'intérieur de la voiture était garni de velours d'un bleu céleste et sous les pieds s'étendait une tapisserie superbe. Enfin, les harnais des chevaux, de maroquin rouge, étaient brodés d'or.

Dans toutes les villes de Belgique, on avait offert à Mme Bonaparte des robes de dentelles d'une finesse et d'un travail précieux, à Malines notamment ; et partout elle en avait commandé de pareilles pour les envoyer aux princesses de l'Europe dans l'espérance de ramener la mode à l'emploi de ces tissus incomparables. Bruxelles ne manqua pas de lui offrir

aussi une robe de dentelles, déposée luxueusement en un petit bateau, dont les màts et les cordages étaient d'or, l'ancre d'argent avec cette inscription sur la poupe : *Barque de Bruxelles*. M[lle] Remberg, qui la lui présenta, reçut d'elle une bague d'un grand prix. Pour les deux présents, la voiture et la robe, le Premier Consul laissa à la municipalité une somme de cent mille francs.

Il y eut, à Bruxelles, des bals, des représentations au théâtre. M[me] Bonaparte se fit un devoir d'honorer chaque fête de sa présence. Le Premier Consul ne se joignit pas toujours à elle. Pendant ce temps, il restait en conférence avec les principaux personnages de ces provinces, avec ceux qui, les connaissant bien, pouvaient lui donner d'utiles avis et aider à l'essor qu'il voulait imprimer à ces nouveaux départements de la France. Il avait été frappé de la situation d'Anvers, eu égard à l'Angleterre; de l'embouchure de l'Escault, en face de celle de la Tamise. La ville fortifiée, des bassins de construction, de radoub et de refuge établis, il organiserait, là, une menace redoutable pour son irréconciliable ennemie, un péril inévitable dont elle sentirait, sans cesse, l'aiguillon. Il ordonna donc le creusement d'immenses bassins, qui auraient constamment une hauteur d'eau de 10 mètres, de façon à y recevoir les vaisseaux du plus fort tonnage. Il se proposait d'y mettre, un jour, en chantier, une grande flotte[1].

A Bruxelles, la duchesse d'Arenberg lui fut présentée. Son fils s'était retiré de l'armée autrichienne; mais le duc, son mari, persévérait dans sa nationalité allemande. Le Premier Consul fit

1. *Mercure de France*, an XII.
Malouet fut nommé commissaire général pour ces établissements maritimes qui devaient être formés à Anvers.

comprendre à la grande dame que, si son mari s'obstinait à bouder à la France, s'il ne voulait point perdre sa qualité de prince de l'empire allemand, il devait, au moins, abandonner ses grandes propriétés de Belgique à son fils. Et le premier Consul ajoutait avec un sourire : « Le Rhin est trop large, Madame, pour avoir un pied sur l'une et sur l'autre rive. »

A une représentation de *Britannicus* au théâtre, Bonaparte était présent. La foule tout entière se leva pour l'honorer, lorsque Monvel débita ces beaux vers de Racine :

Quel plaisir de penser et de dire en vous-même,
Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime.
On ne voit pas le peuple, à mon nom s'alarmer.
Le ciel, dans tous leurs pleurs, ne m'entend point nommer.
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage[1].

C'est que sa popularité n'était point encore entamée, et sa modestie toujours agissante. Il retenait en soi l'impulsion de ses désirs. Il n'osait les révéler. Il sentait, enfin, que « la poire n'était pas mûre », comme il l'avait dit, en partant pour l'Egypte. A l'une des fêtes que la ville lui donna, on avait placé, dans la salle du dais, le fauteuil de Charles-Quint, de forme circulaire et recouvert de drap d'or, ainsi qu'un trône. Il parut ne le pas voir et ne s'y assit point[2].

Partout, où il passe, écrit Faber, il laisse le souvenir de la rapidité de ses courses et d'une activité sans exemple. Ce-

1. Bourrienne, *Mémoires*, t. V, p. 244 :
« Les acteurs du théâtre de la République voyageaient à sa suite et donnaient des représentations en son honneur. C'étaient ses acteurs à lui, puisqu'il était tout. »
2. *Mercure de France*, an XII. Il avait déjà refusé une statue à Dijon.

pendant il laisse aussi partout, dans les esprits qui réfléchissent, l'impression d'une activité tout autre que celle d'un administrateur, c'est celle d'un militaire endurci aux fatigues. Ses tournées autour des villes ne sont que des reconnaissances d'un général. Il a l'air, partout, de reconnaître le terrain, propre à des positions pour des armées, à des forts, à des redoutes. On dirait, à voir sa hâte active, qu'il s'agit de livrer bataille le lendemain. Ville de fabrique, ville de commerce, ville agricole, les tournées de Bonaparte ont le même caractère. Il porte partout le même coup d'œil. Il est vrai que ce coup d'œil est juste : c'est celui d'un ingénieur exercé. Bonaparte semble vouloir établir, en chaque lieu, le souvenir qu'un homme, extraordinaire en toutes choses, y a passé... On le salue, il n'y fait pas attention. Des milliers de têtes se découvrent où il passe, il ne fait pas la moindre inclinaison. Jamais son chapeau ne se déplace de sa tête. Il semble sourd aux cris de *vivat*, de *hurrah*. Jamais la moindre impression n'est visible sur son visage. Rien ne l'étonne ni ne l'égaie. Quand on lui parle, sa physionomie reste immobile et semble exprimer qu'il sait d'avance ce qu'on peut lui dire. Il se fait réciter les discours comme des formules qu'il sait être dictées. C'est une peine pour lui de les écouter, et il se soumet à cette peine, non pour lui, mais parce qu'il a besoin que le monde apprenne ce que les hommes lui disent, pour avouer leur assujettissement. S'il fait des demandes, c'est du ton dont on commande. Il veut qu'on réponde promptement ; il veut être promptement obéi. Il vaut mieux lui donner une réponse fausse que d'hésiter[1].

Ce fut, à dater de cette époque, néanmoins, que les arrêtés furent rendus au nom du gouvernement. Le mot était impersonnel. On avait supprimé les consuls.

Dans les salons, dans les cafés, dans les rues, on ne parlait alors que de la descente en Angleterre. C'était une obsession. *L'Observateur Français*, dans son numéro du 1er juillet 1803, nous donne, par

1. Faber, *Notice sur l'intérieur de la France*, p. 229.

une fine satire, un exemple de cette tension exclusive de l'esprit public :

Eh bien! quelles nouvelles! — L'Angleterre! — Je sais cela. — Le Hanovre! — Je sais cela. — Le roi de Prusse! — Je sais cela. — La descente!... Je sais encore cela. Ce sont, depuis un mois, les nouvelles de tous les jours. — Amiens!... — Ah! bon, nous y sommes. — Toute la ville est allée au-devant de lui. — Je le conçois. — On n'avait pas assez d'yeux pour le voir. — Je le conçois. — Assez de voix, pour crier vivat! — Je le conçois. — Assez d'amour. — Je conçois encore cela. — Il a visité les remparts, les manufactures, les ateliers, l'hôtel de ville; il a reçu les administrations, les tribunaux, le commerce. Il a lu tous les mémoires, entendu toutes les réclamations, observé toutes les physionomies, répondu à tous les discours... — Voilà, par exemple, ce que je ne conçois pas. C'est l'homme le plus extraordinaire... Oh! de grâce, point de réflexions... Sait-on l'objet de ce voyage? — Mais, on dit qu'en arrivant à Aix-la-Chapelle... Oh! vous allez vous jeter dans les on-dit... Les lecteurs s'en défient; les femmes s'en moquent!...

Et voici ce que le même journal traduisait, dans le même mois, d'une gazette de Leipsick :

La guerre ne trouble point les fêtes de Paris. Les bals d'été sont ouverts ; les jeux et les ris ont abandonné les salons de Longueville, de Livry et de la chaussée d'Antin, pour aller s'émanciper dans les jardins de Bagatelle, de Frascati, de Tivoli et de Beaujon... On y danse, on y cabriole, on joue, on rit, en dépit des Anglais. L'heureux caractère que celui du Français! Tout en dansant, il fait la conversation avec son voisin; tandis qu'il presse le genou de sa belle danseuse, ou qu'il la caresse de l'œil, il parle de misères, de commerce et de politique... Eh! bien, dit-il, le Hanovre est donc pris? (*En avant deux.*) Et le duc de Cambridge, vous conviendrez que c'est là une cacade! (*En avant quatre.*) Les uns disent que le Premier Consul passera; d'autres, qu'il ne passera pas. (*Balancez.*) La Prusse et la Russie verront tranquillement cette descente. (*Tournez.*) Êtes-vous de

la conscription? — Oui, et moi aussi. (*Avancez.*) Que feront nos jolies danseuses quand nous serons partis. (*La chaîne des dames.*) Que leur restera-t-il, pour égayer leur loisir. (*La queue du chat.*) Ainsi s'écoulent, en France, au sein des plaisirs et de l'insouciance, ces jours que les Anglais donnent aux débats parlementaires, aux angoisses de la peur, aux cris de la détresse.

C'était de Paris que le journal français et le journal allemand faisaient la peinture. Les petites villes et les campagnes étaient mues par d'autres passions et d'autres désirs. Cette préoccupation de la guerre y hantait beaucoup moins les esprits. En certains lieux du midi, on se sentait plus immédiatement atteint par l'audace des brigands, organisés pour le vol et l'attaque des voitures publiques. Les chefs se donnaient rendez-vous à Marseille et y préparaient leurs campagnes homicides. Ils trouvaient des aides, en beaucoup de communes, peuplées de gens qui avaient été de leur compagnie. « A Cap, — disait François de Nantes, il n'y a pas un honnête homme ; en un autre village, sur trois mille habitants, il serait difficile d'en séparer « cinq familles exemptes d'assassinat ». Avignon est restée papale ; le comté de Nice, italien. Il y faudrait une nombreuse garnison ; des écoles ; une administration irréprochable. » — « Toulon, ajoutait l'envoyé du Premier Consul, brille par le désordre de sa police. Ses rues sont dépavées et non éclairées ; ses hôpitaux, sans pain. Dans ces villes méridionales, les émigrés rentrés, pour lesquels on a eu trop de bienveillance, entretiennent des regrets et des espérances qui éloignent l'apaisement. »

Pourtant, les plaisirs ont retrouvé leur vogue. Les danses, suspendues en Provence depuis la Révolution, animent de nouveau les places des vil-

lages; ces jolies danses, ces rondes et ces chaînes tumultueuses de garçons et de filles dont le costume marie de si vives couleurs. Pour rendre le calme à ce Midi, et y rétablir l'ordre, on attend, on appelle la renaissance du commerce qui en fait la vie. Mais tous les ports sont inabordables; Marseille n'a pu se débarrasser de ses boues qui épaississent l'eau de son rivage. Deux bateaux à cuillers, manœuvrés par des forçats, n'y produisent qu'un travail insignifiant. Dix ans ne suffiront pas à rendre l'abord des quais facile, si l'on n'y emploie d'autres moyens. Et comme pour exaspérer les patriotes et les honnêtes gens, on découvre de nouvelles prévarications attribuées à l'ancien ministre Schérer. Les lits militaires ont été adjugés à ses amis pour 18fr.50 par lit, alors que d'autres entrepreneurs se sont offerts ensuite à fournir le même entretien pour 14 francs. Oh! certes, pour tous ces cerveaux brûlants du Midi, rien n'est plus instant que ce qui les touche de près. La guerre avec les Anglais passe après toutes ces désagréables surprises, après toutes ces misères.

Dans la Bretagne, sous la plume de Barbé-Marbois, les révélations apparaissent aussi lamentables. Point de routes, toujours; la nourriture des populations détestables, un pain d'avoine. Les prisons, les hôpitaux, les collèges, les presbytères, en un état pitoyable, presque en ruines, faute de réparations. Le pays presque désert. Les habitants des côtes, éloignés de leur foyer, cherchant, au loin, du travail. Les expéditions de pêche arrêtées par la guerre!... Ce qui frappe surtout l'esprit de ce témoin officiel, c'est l'incapacité des fonctionnaires de cette province. Et, cependant, tous, dit-il, se croient bien au-dessus de leur position. Les anciens

conventionnels qui se sont fait indemniser de leurs malheurs par une fonction, se montrent inférieurs à leur tâche, comme d'être sous-préfet, ou membre d'un conseil de préfecture. Toutefois, avec l'ouverture des chantiers de construction pour la flottille de Boulogne, la Bretagne, ainsi que la Normandie, changent d'aspect. Les ports sont réparés. A Cherbourg, la digue, émergeant des eaux, offrira bientôt un abri sûr à nos vaisseaux. Faut-il donc s'alarmer à ces révélations des délégués du Premier Consul? N'est-ce pas là ombre inséparable d'un grand empire, travaillé et miné par les dissensions politiques?

Ailleurs, et malgré les préparatifs formidables de cette guerre, on constate une activité incessante, des améliorations toujours poursuivies. A la veille de la proclamation de l'empire, le gouvernement consulaire énumère, avec fierté, les progrès réalisés depuis quatre ans, et ceux qui vont suivre[1]. C'est le dessèchement autour de la Rochelle et de Rochefort; ce sont les forêts judicieusement aménagées, et le réseau des voies navigables, allongé chaque jour par l'achèvement de nouveaux canaux; c'est, au Conseil d'Etat, la création de jeunes auditeurs réservant pour l'avenir une pléïade d'administrateurs et d'hommes politiques expérimentés; c'est le code civil achevé; le code commercial en

1. Voici ce qu'écrivait le *Mercure de France*, en nivôse an XII.

« Les travaux du canal de Saint-Quentin s'opèrent sur quatre points à la fois. Déjà, une galerie souterraine est percée dans une étendue de mille mètres. Deux écluses sont terminées; huit autres s'avancent; d'autres sortent des fondations. Les canaux d'Arles, d'Aigues-Mortes, de la Saône et de l'Yonne, celui qui unira le Rhône au Rhin, celui qui, par Le Blout, doit porter la navigation au centre de l'ancienne Bretagne, sont tous commencés. Le canal qui doit joindre l'Escaut, la Meuse et le Rhin est entré en construction, par des reconnaissances de terrain. Il ouvrira l'Allemagne à notre industrie... La jonction de la Rance et de la Vilaine unira la Manche à l'Océan. »

préparation ; nos belles manufactures de Beauvais, rétablies avec les anciens ouvriers, rappelés et revenus, pour être les moniteurs de jeunes apprentis qui leur succèderont ; ce sont les villes privées de lycées, s'efforçant par des sacrifices à obtenir, pour elles, des maisons d'instruction secondaire ; c'est la vaccine, désormais affranchie de sa période d'attente, et préconisée par l'Institut, alors qu'à Strasbourg quatre cents enfants meurent de la petite vérole en quelque mois, et cent cinquante dans l'Aisne ; ce sont cinq écoles de médecine ouvertes aux étudiants : à Paris, Montpellier, Strasbourg, Mayence et Turin ; celle de Montpellier, tout de suite florissante, avec une foule de malades attirée vers des médecins célèbres, et durant la saison froide, vers un climat bienfaisant ; c'est à Toulon, une école de sage-femmes ; à Grenoble, une de chirurgie ; c'est, à Angers, une école de sourds-muets, instituée sur le modèle de celle de Paris, et une école d'arts et métiers, dans les bâtiments du collège de Beaupréau ; à Strasbourg, l'édification d'une salle de spectacle et la restauration de la façade de la cathédrale par la restitution de ses statues renversées ; puis, dans les forêts, la chasse aux loups impitoyablement poursuivie, à la satisfaction des paysans, victimes de leur voracité ; à Rambouillet, la vente d'étalons d'une race bovine sans cornes, et au milieu de tous ces efforts, de toutes ces énergies fécondes, la découverte par Montgolfier du bélier hydraulique dont les applications furent si merveilleuses avec le temps.

Combien il est regrettable que la perspicacité coutumière de Bonaparte fut en défaut, le jour qu'on lui présenta un petit bateau à roues, mû par une pompe à feu. Le Premier Consul ne s'arrêta point

à cette invention, qui devait plus tard révolutionner la marine. Ce jour-là, en remontant le courant de la Seine, le bateau parcourut 2,460 toises à l'heure, dit le *Mercure de France*; et cette indifférence pour cet engin nouveau de locomotion est d'autant plus extraordinaire[1] que le jeune chef du gouvernement venait de promettre une récompense de soixante mille francs à celui qui doterait l'électricité de progrès pareils à ceux dus à la découverte de Franklin. On était au 20 thermidor an XI. Le Premier Consul, absorbé par sa vaste entreprise contre l'Angleterre, ne fit qu'une médiocre attention aux propositions de Fulton.

Et, dans toute la France, à Paris, comme en province, la ferveur religieuse ne diminuait point. Les gens timorés, avant de mourir donnaient, aux hospices ou aux églises, leurs domaines et des rentes perpétuelles ; les messes solennelles se chantaient en musique; des troncs pour les besoins du culte étaient accrochés aux piliers des voûtes ; des quêtes avaient lieu durant les offices, et le peuple réclamait instamment la substitution du calendrier grégorien au calendrier républicain. Zèle religieux qui se propage à Paris jusque parmi les avocats à la Cour de cassation. Cette année-là, ils décidèrent qu'une messe serait dite, en leur présence, pour le repos de l'âme de leurs confrères trépassés. Les évêques donnaient au surplus l'exemple

1. Thiers parle, en son *Histoire*, de la découverte de Fulton et du refus de Bonaparte de l'agréer. Mais, comme toujours, il défend son héros. La découverte, dit-il, était inacceptable, les moyens inefficaces, pas assez étudiés, avec toutes les imperfections de la nouveauté. Et, d'après l'historien, Bonaparte avait eu raison de repousser cette invention encore impraticable. Pouvait-on attendre un autre avis de l'homme qui combattit, au début, l'usage de la locomotive ?

d'une charité toute évangélique. Quoique pauvres, ils répandaient de nombreuses aumônes, et assistaient de leur personne les malheureux. Rousseau, l'évêque de Coutances, ancien prêtre constitutionnel, s'en allait visiter les prisonniers et leur distribuait le produit de ses quêtes. L'abbé Grégoire, le farouche régicide, menait une vie d'anachorète, retiré en soi-même en pratiquant tous les devoirs du prêtre, sans y manquer un seul jour, dans la petite chapelle élevée en un coin de sa chambre, où il disait la messe, tous les matins, pour lui-même.

Et les travaux de Paris se poursuivaient, sans relâche. Le palais du Sénat (le Luxembourg) était orné d'une grille de fer, à la place du mur qui reliait le Petit Luxembourg à la rue du Pot-de-Fer. Derrière la grille, on put apercevoir alors quatre jardins anglais nouvellement tracés. Les galeries du palais s'étaient enrichies des plus belles marines de Vernet, des chefs-d'œuvre du Poussin, de Philippe de Champagne, de Titien, de Raphaël, enfin de vingt-cinq tableaux de Rubens, l'histoire de Marie de Médicis.

A ce commencement d'année nouvelle (an XII), le Collège de France, à la reprise de ses cours, faisait une rentrée brillante, en invitant le poète Delille à débiter quelques morceaux de sa traduction de Milton. Puis, après de nombreuses tergiversations, il fut décidé qu'une colonne serait élevée, au milieu de la place Vendôme, sur le modèle de celle de Trajan à Rome, avec, à son sommet, une statue pédestre de Charlemagne. On inaugura le pont du Louvre, — aujourd'hui pont des Arts, tout de suite très fréquenté des passants; on le décora de massifs de fleurs et d'orangers, parmi lesquels, le soir, on venait respirer l'air rafraîchi par le cou-

rant du fleuve. Le Jardin des Plantes fut agrandi de nouveaux terrains, où l'on traça des allées sinueuses, qui portèrent le nom de « Vallées suisses ». Pour sa ménagerie, étaient arrivés, à Brest, deux lamas de Saint-Domingue, et d'Afrique, un éléphant mâle qui devait interrompre le veuvage de l'infortunée femelle, restée seule depuis deux ans. A la destruction de la Bastille, l'emplacement du sinistre donjon était demeuré terrain vague, dépôt d'immondices et de gravats, comme tous les lieux inoccupés. On résolut de le nettoyer, de le niveler, d'en faire l'une des plus belles places de la grande cité. Ce fut aussi l'époque où furent créés la garde municipale de Paris et le corps des pompiers; l'époque où l'on mit un frein au zèle des sociétés maçonniques, qui s'accroissaient indéfiniment. Les monnaies furent réformées; de nouveaux coins établis; enfin, des voitures publiques, appelées « des vélocifères » à marche accélérée, ainsi que l'indique leur nom, furent mises en circulation, forçant les autres à baisser leurs prix d'un tiers. Avignon élevait une statue à Pétrarque; Dunkerque, à Jean-Bart; tandis que l'ancien monastère de Saint-Médard, à Soissons, prison de Louis le Débonnaire, où le malheureux roi avait incrusté son nom, encore visible sur les murailles, était vendu à un brasseur, qui le démolissait.

On eut, en ce temps-là, des nouvelles certaines de La Peyrouse, le célèbre navigateur; et ce fut, en Europe, à la certitude de sa mort, un deuil général, comme on le ressentirait aujourd'hui, au récit des aventures d'Andrée partit en ballon pour le pôle, et perdu. Un bateau portugais, naviguant dans les parages des îles Philippines, aperçut un homme dressé

sur les rochers et agitant un morceau de toile, en signaux de détresse. Le navire aborda et recueillit du naufragé des détails précis sur la fin tragique de celui que d'Entrecasteaux n'avait pu retrouver. Ce naufragé était M. de Lagelet, astronome. Il raconta qu'après avoir perdu ses deux navires, *l'Astrolabe* et *la Boussole*, La Peyrouse avait atterri sur les côtes de la Nouvelle-Zélande où il s'était établi dans l'espoir d'y être secouru et rapatrié par le gouvernement français. Durant neuf années, il avait attendu. Découragé par une vaine attente, il avait construit un bateau pour se diriger vers une terre où se présenteraient, sans doute, des occasions plus fréquentes de rentrer en Europe. Les naturels du pays s'y étaient opposés. Ils avaient massacré La Peyrouse et ses compagnons; seul M. de Lagelet avait pu échapper à la mort.

Cependant, à l'annonce de la guerre, il y eut, dans les Deux-Sèvres, un commencement d'insubordination parmi les conscrits, au moment du tirage au sort. Révolte éphémère ! La jeunesse rentra bientôt dans le devoir. Les vieux militaires étaient plus à plaindre et ne soufflaient mot de leur misère. Ils étaient revenus à leur village avec la promesse d'une pension; les grenadiers et les sous-officiers, avec un habillement neuf et leur sabre. Mais la pension était souvent impayée, et ils se consolaient d'espérance. N'importe ! Cette révolte de jeunesse est rare depuis le Consulat. La résistance à la conscription est isolée. Il y a des réfractaires, sans doute ; il y en eut de tout temps. Mais leur assimilation aux forçats tient en crainte leur lâcheté, et la soumission est générale. Un mot rapporté indique, sans conteste, que les conscrits sont satisfaits de

leur sort. Un jour, qu'en cette année, Bonaparte inspectait les nouveaux arrivés, il demanda à plusieurs d'entre eux si la soupe, qu'ils venaient de manger, était bonne : « Meilleure que chez nous », répondent-ils.

Néanmoins, dans la prévision de suites plus fâcheuses, après cette rébellion éphémère des conscrits vendéens, les préfets de cette région annoncèrent qu'ils paieraient douze francs chaque fusil qui leur serait rapporté.

Bonaparte avait été surpris de cette résistance. Les rapports de police lui annonçaient, en outre, que des bandes de réfractaires erraient dans les campagnes de Bretagne et de Normandie. Quelques-uns s'étaient fait arrêter isolément. Indice inquiétant ! Que se passait-il ? Il n'ignorait pas, au surplus, que parmi les membres du Tribunat et du Corps législatif, écartés au renouvellement du cinquième, il s'était suscité des ennemis irréconciliables. Etaient-ils les instigateurs de cette échauffourée ? Moreau, enfin, s'éloignait de lui de plus en plus, envenimant ses critiques ; et, autour de Moreau, combien de généraux, négligés pour leur incapacité, allaient chercher vers ce mécontent un mot blessant qu'ils propageaient ?... Faudrait-il se garer de nouveaux attentats ?...

Les Anglais, — il le savait aussi, — n'étaient plus sans crainte sur le progrès de la flottille qu'il destinait à les aller chercher jusque dans leur île. Leurs amiraux, qui surveillaient nos côtes, n'avaient pas obtenu un seul avantage. Leurs attaques avaient échoué. Le gouvernement de Londres ne devait-il pas, dès lors, tenter le renouvellement de ses intrigues passées, et par des subsides habilement départis, par d'infâmes libelles généreusement répan-

dus, déterminer les royalistes et les émigrés à de criminelles entreprises contre l'ordre rétabli en France? La guerre prochaine, sans causer à Paris beaucoup d'émoi, y laissait planer un malaise confusément ressenti. Une sorte d'énervement dominait la foule. Et ces prodromes d'orages servaient d'avertissement. Déjà, on avait fusillé des espions et des traîtres; mais combien d'autres ignorés menaçaient la sécurite de la patrie?...

On ignorait, en effet, beaucoup de choses.

Fouché n'était plus ministre de la police, et depuis son départ, placée sous la direction du grand juge Régnier, Bonaparte ne recevait que des renseignements toujours incomplets. Régnier, ni Réal, qui le secondait, ne pouvait suppléer, par leur zèle et leur prudence, à la profonde connaissance des hommes que possédait Fouché. Ainsi que cet ancien Oratorien, ils n'avaient ni l'intuition des sourdes menées des royalistes, ni aucunes accointances avec les Jacobins, vivant encore à Paris.

Et, justement, il se nouait les plus ténébreuses machinations entre les émigrés et les royalistes, soudoyés par l'Angleterre. Ce que supposait Bonaparte était vrai. Cette puissance, — notre ennemie perpétuelle et acharnée, — n'avait pas atteint son but, en rompant avec le gouvernement consulaire. Les ports du continent lui étaient fermés; nos corsaires détruisaient chaque jour ses vaisseaux marchands. De même qu'autrefois, les denrées alimentaires atteignaient à Londres, des prix très élevés. La misère croissait; le peuple s'agitait; et l'Irlande était à la veille d'un soulèvement. Notre rivale, toujours inquiète pour ses bénéfices commerciaux, revenait aux errements qui lui avaient si bien réussi pendant la Révolution et le Directoire. Elle

répandait l'or corrupteur en France; elle payait les chefs, les excitait aux complots, à l'assassinat; elle tâchait, encore une fois, de diviser la France, puisqu'il n'y avait que ce moyen de la vaincre.

La guerre imminente comblait de joie, d'ailleurs, les émigrés et les princes qui se désespéraient depuis que la paix était signée, et que la France renaissait à la vie et au plaisir. Les maisons détruites étaient rebâties; les manufactures agrandies et leurs moyens de production perfectionnés. La patrie, sans eux, redevenait belle, admirable, attrayante. Les étrangers s'y plaisaient et se louaient toujours de l'urbanité de notre race. Les salons, dans la société élégante et riche, se multipliaient. C'était vraiment trop de bonheur dont tous nos ennemis étaient envieux.

Or, Georges vivait à Londres, en la société des princes, portant avec dépit son inaction. Pichegru, échappé de la Guyane, venait d'y arriver, et l'on savait Moreau aigri par le rôle subalterne qui lui était échu. Il était donc facile d'associer ces hommes dévoyés, et de les pousser chacun à l'assaut du pouvoir contre Bonaparte.

Georges était impatient d'agir, non en assassin, disait-il, mais en agresseur, en une lutte, corps à corps, où il pourrait tuer le Premier Consul. Il n'appelait point assassinat une attaque de cent personnes contre dix, ces dix étant l'escorte habituelle du général, allant à Saint-Cloud ou à la Malmaison. Il considérait cette surprise de grande route, cette embuscade de malandrins, comme un combat irréprochable et régulier. Il voulait, au surplus, que deux princes de Bourbon fissent partie de sa bande afin de légitimer, aux yeux des royalistes, et d'excuser à ses propres yeux, l'assassinat projeté.

Alors, autour de Georges, vinrent se grouper des membres de la noblesse française, MM. de Rivière et de Polignac, et ensuite Pichegru et Moreau[1] : celui-ci, dans l'espérance de s'emparer du gouvernement de la France ; celui-là, pour le compte des Bourbons qui lui avaient promis les plus grands honneurs.

Depuis six mois, ces conjurés s'agitaient dans l'ombre; depuis six mois, Georges était à Paris, recrutant des sicaires. Peu de temps après, Pichegru avait suivi Georges à Paris, et Moreau acceptait des entrevues avec Pichegru pour l'issue de cette déplorable aventure. Le gouvernement ignorait tout encore. Il n'avait que des présomptions. On avait arrêté des chouans qui demeuraient muets devant la mort. Fouché n'était plus là. Le Premier Consul se détermina, dès lors, à percer lui-même le nuage qui s'épaississait autour de lui, et le hasard le servit bien. Il racontait à Las Cases, à Sainte-Hélène, qu'une nuit, s'étant levé pour travailler, il s'empara des dossiers de la police, et, en les compulsant, il découvrit, au nombre de ceux qui allaient être jugés, un ancien chirurgien de la marine. Ce ne peut être qu'un déclassé, se dit-il, mal soutenu en ses convictions royalistes et que l'on ferait parler, en le menaçant de mort. C'est ce qui arriva. Par lui tout le complot fut découvert. De nombreux affidés furent pris. Ceux-ci parlèrent à leur tour. Le doute ne fut plus possible. Moreau se trouvait parmi les conspirateurs, complice d'un général déshonoré, d'un général félon, acheté par les Bourbons.

1. Général Thiebaut, t. III, p. 337.

Bonaparte disait au sujet de Pichegru, à propos de Moreau : « On ne se salit pas les mains avec une pièce qui n'a plus cours. »

Bonaparte ordonna l'arrestation de Moreau.

Le fit-il avec joie, comme on l'a prétendu? Il apparaît plutôt, à la lecture des journaux et des mémoires de l'époque, qu'il était navré de la déchéance de ce grand homme de guerre, quoique satisfait d'être débarrassé d'un émule qu'on lui opposait toujours. Cette arrestation fut faite avec ménagement, avec le respect dû à un grand général, sur la route de Grosbois à Paris. Moreau arrêté, Pichegru et Georges finirent par tomber dans les mains de la police[1].

Ce qu'il importe de connaître, ici, c'est l'effet que produisit à Paris, et ailleurs, l'arrestation de ces deux généraux, qui avaient été célèbres, et même illustres. L'un, Pichegru, avait conquis la Hollande; l'autre, Moreau, avait remporté de grandes victoires, et la dernière, la plus éclatante, celle de Hohenlinden, qui avait forcé l'Autriche à signer la paix de Lunéville. On les plaignait tous les deux

1. De Chastenay, *Mémoires*, t. I, p. 470 :

« En apprenant cette nouvelle, Bonaparte fit un saut de joie, et tout de suite le signe de la croix. »

Chancelier Pasquier, t. I, p. 167 :

« La conspiration de Pichegru avait été poursuivie de l'aveu seul du comte d'Artois ; le roi se contenta de répondre :

Et pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

« Cette réponse est attribuée à l'abbé André, secrétaire particulier de Louis XVIII. Ce fut lui aussi qui fit la réponse de Louis XVIII aux lettres de Bonaparte. Celle de la main du roi n'était pas pareille et il s'y trouvait la ridicule proposition d'un combat singulier. A la mort de l'abbé André, on fit rechercher, avec soin, ces papiers, que l'on ne trouva pas. »

De Lacretelle, *Histoire du Consulat*, t. II, p. 75 :

« Bonaparte se plaignait devant ses amis les plus intimes du général Moreau, des discordes que l'intrigue cherchait à semer entre eux. On ne cesse, disait-il, de l'animer contre moi. On voudrait m'exaspérer contre lui. C'est vainement. Ses services ne sont pas de ceux qu'on oublie. Je connais sa loyauté. Mais sa jeune femme est disposée à l'aigreur que donne une vanité excessive, et sa belle-mère joint l'esprit de tracasserie à l'ambition la plus folle. C'est à vous, ses dignes amis, de le préserver de conseils dangereux. La vie politique n'est point son élément. Mais sa vie militaire peut recevoir un nouveau lustre. »

de se trouver compromis avec une bande d'aventuriers, qu'aucune action ne recommandait à la pitié ; et, chez beaucoup de gens, et non des moindres[1], il perçait un secret dépit de voir se vérifier les accusations de Bonaparte, que l'on avait attribuées à la jalousie contre Moreau et Pichegru. Comment douter cependant de l'intention des deux principaux acteurs de ce drame, associés à Georges, lui, capable de tout, et même d'un assassinat, puisqu'il en faisait l'aveu?

Ce grand procès ne fut terminé qu'après la proclamation de l'empire. L'instruction était longue et la présence de Moreau parmi les accusés embarrassait le gouvernement. Tout à coup, surgit un événement, qui rendit l'accusation encore plus embarrassée. Pichegru, ne pouvant croire à la magnanimité de Bonaparte, qui lui offrait d'aller fonder une colonie, une vice-royauté à la Guyane, en lui fournissant des hommes et de l'argent, s'étrangla dans sa prison, afin d'éviter les humiliations d'une audience publique et la flétrissure d'un jugement[2]. Alors, Moreau, condamné à deux ans de prison,

1. De Lacretelle, *Histoire du Consulat*, t. II, p. 321 et 322.

Si, d'abord, la colère s'était portée contre des conspirateurs forcenés, dès que Moreau leur fut associé, par ordre de la police, des murmures involontaires se dirigèrent contre le trop puissant accusateur. On fit plus que douter ; on fut incrédule. On ne se croyait point encore sous la Terreur, mais à la veille de son règne. Le peu de fêtes particulières, qui se donnaient encore, révélaient la contrainte commune et l'effroi général. Ce silence était pourtant rompu par quelques âmes fières, et quelquefois par des hommes, qui se prévalaient de leur dévouement signalé, de leurs services et de leur haute position, pour blâmer et pour plaindre le grand homme, qui entrait dans des voies si opposées aux actes bienfaisants de son consulat. Je me rappelle avec quel air d'anxiété nous nous abordions, nous, chez qui l'admiration pour le Premier Consul était encore entière.

2. De Lacretelle, t. II, p. 274 :

Sa figure martiale, sa taille haute et imposante, son maintien réservé, son langage simple et précis, l'intérêt qu'on avait porté à son affreux exil et à son évasion à travers les profondes et périlleuses forêts de la Guyane, tout le recommandait aux ennemis passionnés de la Révolution

obtint de se retirer en Amérique où il s'établit avec sa famille; les autres conjurés, et Georges, le premier, furent condamnés à mort et exécutés.

Quelques-uns obtinrent leur grâce, MM. de Rivière et de Polignac, avec la complicité de Joséphine que nulle infortune, surtout des membres de l'aristocratie, ne trouvait indifférente. Le Premier Consul, devenu empereur, malgré son irritation contre ces hommes incorrigibles, changea leur peine en une détention perpétuelle. Mme de Staël, en ses *Dix Années d'exil*, a écrit, sans rire, les lignes suivantes : « On a prétendu, et ce n'est peut-être pas sans fondement, que cette conspiration qui a si bien servi la tyrannie de Bonaparte, fut encouragée par lui-même, parce qu'il voulait en tirer parti, avec un art machiavélique dont il importait d'observer tous les ressorts[1]. »

Les conjurés avaient parlé de princes qui devaient les assister et se trouver parmi eux, au jour de l'attaque à main armée contre le Premier Consul. Plusieurs, ou un seul, qui étaient-ils? Rien ne serait fini, tant qu'ils ne seraient point arrêtés. On s'informa. On sut où ils résidaient tous, à Londres ou en Allemagne. On parlait de l'un d'eux qui avait souvent traversé le Rhin et s'était montré à Strasbourg. Celui-là, il fallait le connaître et s'en emparer. Malheureusement, le sous-officier, envoyé aux renseignements, comprit mal le nom révélé. Au lieu du « marquis de Tommery » qu'on lui signalait, il entendit « Dumouriez » dans la mauvaise prononciation alsacienne et il rapporta ce nom à Paris. Ce personnage se trouvait à Ettenheim, duché de

1. De Staël. *Dix années d'exil*, p. 274.

Bade, et maintes fois, disait-on, on l'avait vu en France. Son enlèvement fut décidé, dût-on violer le territoire germanique. Mais, au lieu de Dumouriez, ce fut le jeune duc d'Enghien le dernier descendant des Condé, que l'on ramena à Vincennes. Pour le juger, se trouvait là une commission militaire, qui, durant la nuit, le condamna à mort. On le fusilla au matin, et on l'enterra au lieu même où il avait été exécuté.

La nouvelle de cet événement produisit une immense stupeur dans Paris; les gens sages déploraient cette sanglante issue d'un complot où le jeune duc n'avait point figuré. Il y avait eu méprise; mais il était difficile, en ce moment, de faire admettre l'erreur dans laquelle on était tombé et la volonté du Premier Consul de surseoir à l'exécution du jugement.

Toutes les cours de l'Europe prirent le deuil. Louis XVIII renvoya au roi d'Espagne la Toison d'or, dont avait été décoré Bonaparte; Gustave-Adolphe, le détrôné et le banni de Suède, fit remettre au roi de Prusse la décoration de l'Aigle Noir dont il savait Bonaparte nanti. Enfin l'aristocratie, sur le point de se rallier au gouvernement du Premier Consul, s'en éloigna avec toutes sortes d'imprécations. Ses ennemis personnels se concertèrent pour envenimer l'émoi du public. Ils répandirent le bruit que d'autres exécutions étaient imminentes; que le gouvernement consulaire allait s'allier aux Jacobins et revenir aux sombres jours de la Terreur. Le peuple, travaillé par ces bruits comminatoires, devint hésitant, prêt à retirer à son idole la sympathie dont il l'entourait. Ce fut un moment cruel à traverser et, pour beaucoup de gens, une désillusion sur le caractère du général.

On ne revint de cette stupeur qu'après la publication, faite au *Moniteur*, des preuves, écrasantes contre l'Angleterre, de sa complicité dans le complot de Georges et de Pichegru. Ses agents diplomatiques en Allemagne, MM. Drake et Spencer Smith, y avaient largement coopéré, et l'on finit par dire : « Le Premier Consul était attaqué. Il s'est habilement défendu. Tant pis pour les victimes. »

En ses *Mémoires*, Chateaubriand a laissé trace du saisissement et de la crainte qui s'emparèrent de Paris, au lendemain de la mort du duc d'Enghien. Il venait d'Italie où, durant deux années, à Rome, il avait fait partie de l'ambassade française. Bonaparte l'avait distingué, après la publication du *Génie du Christianisme*. Il avait reconnu la grande influence que ce livre avait eue sur les esprits, alors qu'il pensait à rétablir la religion, et il en avait récompensé l'auteur, en l'envoyant soutenir les intérêts de la France près d'un gouvernement de prêtres. Chateaubriand avait accepté, conquis par le jeune général qu'il avait rencontré chez Lucien. Il s'avouait fasciné par cet homme, par son regard dominateur et insoutenable, par un sourire qu'il appelle « caressant et beau », par une imagination de poète, « au service de la raison ». En cet énergique, il avait reconnu « le souffle de la Muse ». Et gagné aussi, ajoute-t-il, par l'accueil charmant de M. de Talleyrand, le ministre des Relations extérieures, qui le retint à dîner, après lui avoir expédié sa nomination. Talleyrand lui agréait par son grand air de gentilhomme; ce qu'il ne trouvait pas chez tous les « marauds » de l'entourage. Il le voyait supérieur, enfin, par ses « roueries d'une

importance inconcevable », par sa légèreté d'esprit qui en cachait la profondeur.

Rappelé de Rome, pour aller en Suisse diriger la légation, il vient à Paris, et le 18 mars, il est aux Tuileries, afin de faire hommage à Bonaparte, qui ne l'avait point oublié. Dans la galerie où va passer le Premier Consul, il est mêlé à la foule qui s'incline, expectante et désireuse de plaire. Mais en apercevant ce chef de gouvernement, aux joues « dévalées et livides », au teint « pâle et brouillé », il se retire, s'efface dans la foule des courtisans. Il évite le passage de Bonaparte, son œil indiscret et interrogateur. Il ne veut pas lui parler. Il a un pressentiment sinistre, comme d'une action cruelle qui sera commise, qu'il ignore à ce moment-là, mais qui est prochaine. En vain, l'aide de camp le cherche, l'attire par son air avenant; il s'efface plus encore, et il s'en va des Tuileries, ayant rempli son devoir, mais ayant gardé son mutisme et son retranchement en soi par-devant Bonaparte qui le repoussait par son air sombre et terrible. « Lui étais-je apparu comme un avertissement », se demande-t-il? Phrase obscure et point modeste!

Deux jours après, le 20 mars, la mort du duc d'Enghien était criée dans les rues. Indigné, puisqu'il était royaliste, il écrit aussitôt sa lettre de démission au gouvernement consulaire.

Avant de l'envoyer, il la montre à ses amis. Ils en furent épouvantés. C'était trop âpre, trop reprochant. Clausel de Coussergues voulait en faire atténuer les expressions. Chateaubriand résista et attendit. Fontanes devint presque fou de peur, dit-il, craignant que je ne fusse fusillé. N'est-ce pas exagérer la férocité de Bonaparte? Pasquier, qui fut plus tard le chancelier Pasquier, accourut lui donner

l'accolade pour le féliciter, tandis que Mme Elisa, qui le recevait chez elle et lui voulait du bien, qui l'estimait et admirait son talent, prononça le mot de « désertion ». Bref, il triomphait, tout fier de son action. Hélas! plus tard, ajoute-t-il mélancoliquement, lorsque Bonaparte fut reconnu comme empereur par le Sénat, ces même louangeurs, ses amis, qui avaient admiré son héroïsme et sa fidélité à ses princes, furent les premiers à s'éloigner de lui et à solliciter les faveurs du maître. Ce qui prouve qu'au fond l'indignation et la douleur des royalistes n'étaient pas très profondes.

Il ne s'en tient pas là. Il a pris Talleyrand à partie, et il l'exécute. Il lui en veut à cause de cette mort, qu'il nomme, comme Dupin, « assassinat ». Il n'abandonne point son sujet, sans avoir dressé l'acte d'accusation contre cet homme, qu'au haut de la page il a comblé de louanges. Si Talleyrand ne fut pas un sacrificateur, dans ce drame, dit-il, n'en fut-il pas l'instigateur? et après avoir déduit ses raisons, il conclut : « Il est naturel de croire qu'il a applaudi à l'exécution de cette sentence. »

Il reconnaît, pourtant, qu'il dut à Mme Bacciochi d'être exempt des effets de la colère de Bonaparte.

En dehors de cet effarement qui, tout à coup, avait saisi l'esprit public, il y eut bientôt, dans les cercles politiques et les salons orthodoxes, parmi les gens satisfaits et amoureux de leur repos, et surtout chez ceux qui recevaient de la famille consulaire leurs inspirations et leurs convictions, un entraînement irrésistible pour un changement de constitution. Tous ces complots et ces attentats contre la vie du Premier Consul, toutes ces machinations, qui avaient une si grande répercussion

dans la masse tranquille de la nation, démontraient que la stabilité du gouvernement reposait entièrement sur l'existence de son chef. Lui disparu, la France serait en proie à une effroyable convulsion, à un retour à l'anarchie, à la guerre civile. L'hérédité pouvait, seule, parer à tous ces malheurs. Et, maintenant, on regrettait de ne l'avoir pas admise deux ans plus tôt, lorsque l'on avait accordé au Premier Consul la durée viagère de son pouvoir. Les conspirateurs se lasseraient de préparer leurs crimes désormais inutiles, dès que le chef de l'État, victime d'un complot, ou tué dans une bataille, il se trouverait tout de suite un successeur désigné sur qui s'appuierait la nation.

Cette question d'hérédité, qui avait passionné naguère la famille Bonaparte, était donc plus instante que jamais, et ne rencontrait plus d'opposition. Mais, à cette heure troublée, elle avait pour tout le monde une signification beaucoup plus étendue qu'autrefois. C'était la monarchie que l'on voulait rétablir, une royauté ou un empire.

Les généraux s'étaient radoucis. L'aventure de Moreau leur avait démontré qu'il ne servait à rien de s'insurger contre le jeune maître, en qui se résumaient tous les pouvoirs. Leur condescendance, plutôt que leur résistance, leur serait profitable, et, à la réflexion, ils avaient fini par se convaincre qu'ils auraient de beaux avantages à recueillir, s'ils acceptaient la souveraineté de leur ancien émule. Autour d'un trône, il y aurait de grandes charges, une aristocratie nouvelle, une noblesse dont ils seraient les plus brillants chefs; si bien que, petit à petit, l'armée devint le foyer le plus ardent d'une restauration monarchique [1].

1. C'est ce que fait comprendre Thibaudeau en ses *Mémoires*. « Parmi les

Un homme surtout fut l'artisan de cette révolution. Fouché, qui désirait rentrer dans les bonnes grâces du Premier Consul et reprendre la direction de la police, intriguait au Sénat dont il était un des membres influents, afin de condenser sous sa main un parti puissant, et transformer la république en État héréditaire dont le chef serait le général Bonaparte.

Aux jours tristes qui avaient suivi la mort du duc d'Enghien, il s'était rendu à la Malmaison où s'était retiré son jeune maître, en proie au trouble de sa conscience, et il s'en était fait l'hôte assidu ; et soit près du général, soit près de son secrétaire, Menneval, qu'il savait honoré d'une estime particulière, il usait de toutes les ressources d'une dialectique serrée, de toute la finesse d'un génie diabolique pour déterminer le grand homme à céder à l'entraînement général.

Bonaparte était depuis longtemps convaincu. Fouché prêchait un converti. Mais il fallait faire les choses honnêtement et montrer de la retenue dans cet acheminement vers le pouvoir souverain. Alors, du cabinet du Premier Consul, partirent des correspondances pour les journaux anglais qui s'étaient laissé corrompre ; et ce désir latent d'une monarchie héréditaire, aussi bien dans le monde militaire, dans le monde officiel, que dans la masse du public, apparut, un jour, nettement formulé dans les gazettes de Londres. On y discutait ouvertement la nécessité de la transformation du consulat à vie en

hommes de la Révolution, dit-il, les uns, voyant qu'ils ne pouvaient plus arrêter ce mouvement, se taisaient, les autres le favorisaient, se consolant de la ruine de la République par les avantages personnels que leur offrait la nouvelle monarchie. On ne pouvait plus parler de liberté, sans être signalé comme un idéologue, un jacobin ou un terroriste. » (Thibaudeau, *Mémoires*, p. [illegible].

monarchie, afin d'assurer, malgré les plus fâcheux événements, la transmission régulière de l'autorité du chef, à son sucesseur, sans péril pour l'Etat.

Ces articles anglais produisirent un effet considérable. Ils répondaient aux soucis de l'heure présente, et ils corroborèrent, dans le Sénat, la propagande de Fouché. Bientôt les assemblées, alors réunies pour un cas de politique, se sentirent touchées par la grâce. Les collèges électoraux, les grandes villes, envoyèrent des adresses au Premier Consul. Le général Soult, à la tête d'un corps d'armée à Boulogne, fit savoir que ses soldats voulaient proclamer le général Bonaparte empereur des Français. L'amiral Gantheaume, qui présidait, en ce moment, le collège électoral du Var, écrivit, au nom des électeurs, une lettre d'adhésion à cette idée. Enfin Fontanes, le président du Corps législatif[1], en venant apporter au Premier Consul le Code civil, définitivement achevé, prononça un discours où il adulait, comme un monarque, le chef du gouvernement.

Il faut connaître la ferveur de cette flagornerie par quelques phrases détachées de ce discours. C'est un signe du temps... « Le double droit de conquérant et de législateur, dit-il, a toujours fait taire tous les autres ; vous l'avez vu confirmé dans votre personne par le suffrage national. Qui pourrait nourrir encore le criminel espoir d'opposer la France à la France ? Se divisera-t-elle, pour quelques souvenirs passés, quand elle est unie par tous les

1. « Cette nomination de Fontanes à la présidence avait été généralement désapprouvée. Fontanes était accusé d'avoir reçu jadis des subsides de l'Angleterre, qu'il avait attaquée dans son ode de Saint-Cloud. » (Miot de Melito, t. II, p. 122.

intérêts présents? Elle n'a qu'un chef, et c'est vous; Elle n'a qu'un ennemi, c'est l'Angleterre... Ceux qui conspirent, au sein d'une terre ennemie, renoncent irrévocablement à la terre natale; et que peuvent-ils opposer à votre ascendant? Vous avez des armées invincibles, ils n'ont que des libelles et des assassins; et tandis que toutes les voix de la religion s'élèvent en votre faveur, au pied de ces autels que vous avez relevés, ils vous font outrager par quelques organes obscurs de la révolte et de la superstition.....

Cambacérès ne se montrait pas aussi enthousiaste. Il résistait de toutes ses forces à cet élan, qui emportait la France vers la servitude. Il ne cacha point au Premier Consul sa répulsion pour le changement que tout le monde réclamait, faisant valoir à son illustre auditeur que la puissance dont il jouissait n'en serait point augmentée, et qu'en acceptant une couronne il se créait de nombreux ennemis : les républicains, car il y en avait encore, et les royalistes, indignés de voir passer, sur la tête d'un soldat, une couronne depuis tant de siècles attribuée aux Capets. Lebrun laissait faire. Il n'avait jamais cessé d'être royaliste, et il n'avait pas l'ambition de Cambacérès, qui redoutait, pour lui, la privation de ses honneurs et une déchéance douloureuse, lorsque le général Bonaparte serait assis sur un trône. Personne ne se faisait d'illusions, au surplus. Cambacérès savait bien que Bonaparte n'était pas homme à céder devant un avis, si le sien propre était contraire à celui qu'il recevait. Et puis il sentait Fouché lié à toute cette intrigue au Sénat, et on ne le vit plus, en cette occurrence, présider cette grande assemblée, où se discutaient les actes préparatoires de cette imminente révolution.

Jusque-là, quoique rien ne fût secret, rien n'était officiel. Le *Moniteur* s'était tu. On n'y avait vu ni les adhésions des corps électoraux et des grandes villes, ni les messages du Sénat, ni la réponse de Bonaparte. Le Premier Consul se résolut, enfin, à laisser l'opinion se manifester ouvertement, et le Tribunat, qui avait gardé le privilège des discussions publiques, fut invité à mettre à son ordre du jour cette question, brûlante pour tout le monde : Ferait-on un monarque du Premier Consul?

Pendant ce temps, on avait sondé les intentions des cours de l'Europe; et, en échange de certaines complaisances, on eut la certitude que la Prusse et l'Autriche reconnaîtraient le nouveau monarque.

Ce fut le tribun Curée qui fut chargé, au Tribunat, de prendre l'initiative de cette proposition; et à ce sujet, Carnot, alors tribun, prononça l'un de ses plus beaux discours.

Il ne voulait pas de la monarchie, disait-il, car il restait fidèle à ses convictions. Est-ce que, d'ailleurs, les peuples, sous un monarque, n'avaient pas été aussi troublés et aussi malheureux qu'avec un gouvernement républicain? L'Amérique, depuis vingt ans républicaine, ne jouissait-elle pas d'un régime pacifique et prospère? et invoquant le passé :

« La liberté fut-elle donc montrée à l'homme, disait-il, pour qu'il ne pût jamais en jouir? Fût-elle, sans cesse, offerte à ses vœux, comme un fruit auquel il ne peut porter la main sans être frappé à mort?... Non, je ne puis consentir à regarder ce bien, si universellement préférable à tous les autres, sans lequel les autres ne sont rien, comme une simple illusion. Mon cœur me dit que la liberté est possible, que le régime en est facile, et plus stable

qu'aucun gouvernement arbitraire, ou oligarchique... »

Il terminait ainsi :

« Toujours prêt à sacrifier mes plus chères affections aux intérêts de la commune patrie, je me contenterai d'avoir fait entendre, encore cette fois, l'accent d'une âme libre, et mon respect pour la loi sera d'autant plus assuré qu'il est le fruit de longs malheurs et de cette raison qui nous commande, impérieusement aujourd'hui, de nous réunir en faisceau contre l'ennemi commun, cet ennemi, toujours prêt à fomenter des discordes, et pour qui tous les moyens sont légitimes, pourvu qu'il parvienne à son but d'oppression universelle et de domination des mers... »

On écouta ces nobles paroles avec recueillement, mais sans effet sur les âmes. Le Tribunat, converti d'avance, se rallia à ceux qui soutenaient la nécessité d'une monarchie. Alors, tout se précipita. Le Sénat s'empressa de libeller le sénatus-consulte par lequel il reconnaissait, comme empereur des Français, Napoléon Bonaparte ; et, le 28 floréal an XII (18 mai 1804), à Saint-Cloud, en présence de tous les sénateurs, Cambacérès, gagné par les promesses séduisantes de son chef, salua du nom de « Majesté » le jeune général.

Voici quelle fut la réponse du nouveau monarque :

« Tout ce qui peut contribuer au bien de la patrie est essentiellement lié à mon bonheur.

« J'accepte le titre que vous croyez utile à la gloire de la nation.

« Je soumets à la sanction du peuple la loi de l'hérédité. J'espère que la France ne se repentira jamais des honneurs dont elle environnera ma famille.

« Dans tous les cas, mon esprit ne serait plus avec ma postérité, le jour où elle cesserait de mériter l'amour et la confiance de la grande nation. »

Et les cris de « Vive l'empereur ! » furent poussés avec énergie par tous ceux qui, jadis, fougueux jacobins, avaient déclaré tous les monarques infâmes.

En attendant le sacre, il fallut pourvoir aux grandes charges dont le trône allait être entouré. Les frères de Bonaparte, sauf Lucien boudant à Rome, Cambacérès et Lebrun furent élevés à la dignité de princes ; quatorze maréchaux furent créés, des grands-officiers de la couronne, des chambellans, des préfets du palais, un grand écuyer et des pages. Il en fut de même pour la nouvelle impératrice, Joséphine de Beauharnais.

LIVRE III

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

CHAPITRE I

A LA CAMPAGNE ; EN PROVINCE

Sommaire. — Intérieur de la maison des fermiers riches dans les campagnes. — Reprise des anciennes coutumes. — Les foires. — Les étrangers reviennent et réapparaissent sur les routes dans les provinces. — Les paysans quittent la carmagnole et le bonnet phrygien. — Les châteaux voisins de Paris. — Chez le marquis de La Fayette. — Les nouvelles mœurs décrites par Mme de Genlis. — La demeure à la campagne du petit bourgeois et du petit noble. — Aspect des châteaux royaux. — Les villes de province. — Les vieilles coutumes respectées. — Division dans la société bourgeoise. — Les fonctionnaires impuissants au rapprochement des gens que la haine sépare. — Le prestige de la royauté existe encore en province. — Misère des ecclésiastiques. — Joie des paysans au retour des desservants dans leur paroisse.

Les fermiers riches, acquéreurs de biens nationaux, ont profité, plus que les paysans pauvres, du coup d'Etat de Brumaire. Mieux instruits du rôle que joue Bonaparte à Paris, ils ont, tout de suite, confiance en lui, et rassurés sur la possession de leur fortune, ils l'exploitent avec intelligence ; ils l'augmentent chaque jour. Lady Morgan parle de maisons d'entre eux où l'on trouverait cent cinquante paires de draps, ce qui est certainement un signe de grande aisance. Les voilà, désormais, de petits bourgeois, dans leurs demeures reconstruites, à l'affût des nouvelles qu'apportent les courriers, plusieurs fois par semaine. Les fonctionnaires, d'ail-

leurs, les attirent à eux, car ils en ont besoin pour les élections, pour les renseignements locaux, exigés des préfets. Et puis, malgré l'envie qu'engendrent toujours les chances heureuses, ces paysans devenus riches, obtiennent de leurs inférieurs, du respect, de la considération. Ils font figure dans leur village. Sur eux, Bonaparte peut compter. Il les trouve toujours prêts à l'excuser ; toujours enclins à satisfaire à son ambition, parce que sa gloire et sa puissance forment l'appui de leur tranquillité. Ils furent des révolutionnaires. Nantis aujourd'hui, ils sont conservateurs et demandent le repos dans ce qui existe, orgueilleux d'être ce qu'ils sont, de posséder ce qui est à eux, quoique mal acquis ; et ils se complaisent dans leur maison, au milieu des fleurs qu'ils admirent, comme le ferait un bourgeois hollandais.

Une France rajeunie se forme, malgré les orages qui l'ont dévastée. Et ce n'est pas seulement la voyageuse aristocratique, dont les observations accusent l'émerveillement. D'autres voyageurs anglais, cités par Taine, ont porté le même jugement. Dès que les portes de la France leur furent ouvertes, ces voyageurs sont accourus, étonnés de trouver des hommes robustes, des travailleurs vigoureux et fiers, là où ils croyaient n'apercevoir que des populations anémiées et en détresse. En deux ans, sur les visages, toute marque de souffrance a disparu. Les hommes ne sont plus les mêmes qu'autrefois sous la monarchie, ayant gardé, au surplus, l'attitude un peu arrogante que leur ont imprimée leurs croyances républicaines. L'Allemand Kotzebue, parcourant les provinces, s'étonne que les valets et les postillons ne se découvrent pas, en entrant dans sa chambre.

Peu à peu, la vie reprend son cours ordinaire. Dufort de Cheverny, rentré d'exil et retiré à Blois, constate que les foires de ce chef-lieu sont restées les mêmes. En foule, les paysans viennent y vendre leurs denrées et leur bétail, y discutent leurs affaires et leurs intérêts, entrent chez le notaire, se reposent à l'auberge ; et si, ce jour-là, l'évêque Grégoire, le conventionnel et le régicide, officie dans sa cathédrale, ils s'y rendent, parce qu'ils honorent le prêtre pour la pureté de sa vie. L'office religieux, le paysan le réclame ; il en a besoin. Mais il ne veut rien payer pour le culte rétabli.

Petit à petit les transactions renaissent.

Les biens seigneuriaux sont affichés sur les murailles. De tous côtés, on vend les grandes demeures solidement bâties, desservies par des communs splendides, immenses écuries, vastes remises, entourées de jardins et de forêts que l'on va dépecer. Le prix du fermage très réduit a fait baisser la valeur des terres. C'est à quinze francs, ailleurs à treize francs, à sept francs, dans le Laonnois, que l'arpent est affermé. Au nord, au midi, sur les bords de la Seine et de la Loire, celui qui a de l'argent n'a que l'embarras du choix.

Et à mesure que les brigands disparaissent, que la sécurité s'établit, les voyageurs se montrent. Les routes, les mauvaises routes de France, où la poussière craque en été, sous le sabot des chevaux, où les flaques d'eau, en hiver, recouvrent des fondrières traîtresses aux voitures, ces routes sont suivies maintenant par de fortes berlines, des *dormeuses* à quatre ou à six chevaux, conduisant de hauts fonctionnaires ou de nobles étrangers qui vont, cahin-caha, d'hôtelleries en hôtelleries, dans les petites villes et dans les villages, jusqu'au but

de leur voyage. Un écuyer les précède. Mais les étrangers répugnent au sans-gène de leur hôtesse, à la malpropreté des chambres[1] et des servantes qui les accueillent. Ils voient, avec dégoût, le pain porté sur les tables au bras de femmes graillonneuses et les assiettes essuyées avec les serviettes qui ont servi au ménage des chambres. Kotzebue en est indigné. La curiosité retient quand même ces voyageurs. Ils veulent revoir cette France tant calomniée durant la Révolution ; en quel état de misère ou de relèvement elle se trouve. Ils sont les premiers à traverser les campagnes, les premiers qui s'ingèrent des mœurs de la nouvelle société. Tout leur est spectacle. Les ruines les affligent ; mais la nature leur sourit ; et s'ils sont arrêtés sur les routes, ce n'est que pour montrer leur passeport aux gendarmes.

Quelquefois, — mais alors le spectacle est navrant, — ils détournent la tête pour ne pas être trop émus par la file d'hommes enchaînés qui frôlent leur voiture ; car c'est la *chaîne* qu'ils ont devant les yeux, la chaîne des forçats et des déserteurs, que l'on conduit au bagne ; les mains prises, l'air minable, dolent, pitoyable, sous la conduite d'un garde à cheval, le sabre nu. Qui a vu ce spectacle une fois ne peut l'oublier. Heureusement que leurs regards sont distraits par les passants qui ont

1. Un voyageur anglais, John Carr, fait la description suivante d'une chambre d'hôtel au Havre (*Albert Babeau*, p. 103) :

« A l'intérieur, un grand et sale escalier nous conduisit au premier étage, dans une chambre élevée de plafond, dont toutes les fenêtres étaient ouvertes. Le sol était carrelé ; une table de bois blanc, quelques chaises communes, deux très beaux miroirs, garnis de chandeliers, composaient un mobilier bigarré... Nous étions accompagnés par notre hôtesse, le portier, deux cuisiniers avec des bonnets, jadis blancs, sur la tête, et de grands couteaux à la main, que remplacèrent bientôt deux femmes de chambre, tous se précipitant et se bousculant, tous parlant à la fois avec une rapidité et un bruit qui faisaient regretter de ne pas être sourd. »

quitté la carmagnole et le bonnet rouge. Les femmes s'attifent de nouveau de leur coiffure élégante, et si diverse. On revoit des Bretonnes, des Cauchoises, des Angevines, des Auvergnates, des Provençales, des Arlésiennes, et moins d'individus crasseux, barbus et farouches qui n'auraient voulu, en France, que des Jacobins et des sectaires de leurs idées[1].

Chateaubriand, en ses *Mémoires*[2], a donné quelques jolis récits de ses voyages en province. Il parle de ses déplacements du côté de Lyon, de ses stations dans les auberges, pleines de rouliers, où il voit, accrochées aux murs, des images multicolores, tirées de ses œuvres. C'est Atala, c'est Chactas, c'est le P. Aubry, rouges, verts, bleus !... On le connaissait donc, lui, et ses voyages en Amérique, et ses histoires romanesques !... Et les rouliers savaient qui il était !... Parmi tant de faits remarquables de ce temps-là, auxquels s'attachait la pensée de la foule, ce n'était pas un mince honneur !... et il s'en montre fier. Une autre fois, il descend le Rhône sur un bateau de poste. La tempête le force à s'arrêter à Tain. De nouveau, il se réfugie à l'auberge ; et de sa plume si vivante, il nous fait le tableau de la salle où il attend ; du foyer de la cheminée où se tient droit, en un coin, un conscrit, le sac au dos, et lui, assis devant une maigre flamme, écrivant sur un soufflet, tandis que l'hôtesse muette de vénération devant l'écrivain, fait taire le chien et le chat dont les jeux auraient nui à l'inspiration du poète. Plus loin, il traverse la Saône sur un batelet, abrité d'une toile, et il n'oublie

1. *Mercure de France*, t. VIII ; Mercier, t. VIII.
2. Chateaubriand, *Mémoires*, t. IV, p. 74 à 86.

pas, en son récit, sa nautonière de dix-huit ans, qui, après chaque coup de rame, rajuste à son corsage un petit bouquet de fleurs dérangé par l'effort.

Ailleurs, c'est la vie des châteaux voisins de Paris, que le grand écrivain nous détaille, la vie alors endeuillée de toutes les familles, victimes de l'émigration et de la Révolution. Il visite Champlatreux, où M. Molé replante ses allées, et élève des mansardes sur le château ; Mme de Sénozé, chez laquelle il rencontre M. de Tocqueville, le beau-frère de son frère ; Verneuil, qui a changé de maître et appartient à M. de Saint-Fargeau ; le Mesnil où vit M. de Rosambo, son parent ; Mézy, sur la route du Mesnil ou Mme de Mézy est accablée par la douleur que lui a causée la mort de sa jeune enfant, tombée d'une fenêtre, et Méréville, enfin, « une oasis, dit-il, créée par le sourire d'une muse ».

Dans ces demeures seigneuriales, la vie se continuait élégante, polie, aimable. Les châtelains se montraient affables pour les étrangers, et les recevaient somptueusement. Lady Morgan [1] parle de sa visite au château de Lagrange, chez le général de Lafayette [2], où la table, dès le matin, pour le déjeuner, était surchargée de mets choisis, de grosse viande, de poissons, de gâteaux. Lorsqu'elle entre dans le salon, en descendant de sa chambre, elle y trouve réunie toute la famille, composée de trois générations ; — on ne se séparait point alors,

1. Lady Morgan, t. I, p. 268, 290, 293.

2. L'illustre général s'était confiné à Lagrange et n'en sortait pas. Il avait refusé d'être sénateur, ayant déclaré loyalement à Bonaparte qu'il ne pourrait que lui faire opposition. Et il ne le voulait pas par reconnaissance, puisque c'est à lui qu'il devait, après Campo-Formio, d'avoir vu cesser son emprisonnement à Olmutz. Il administrait intelligemment sa belle terre de Lagrange qui lui avait été rendue. « Il venait rarement à Paris, dit Lacretelle, soupirant avec ses vieux amis, et ne cherchant pas à s'en former de nouveaux. »

comme aujourd'hui; — et, au moment de passer dans la salle à manger, le maître d'hôtel annonce aussi solennellement ce premier repas que le dîner de la veille. Toutes les formalités d'une politesse raffinée étaient immuablement respectées chez les grands seigneurs. Ensuite, à Plaisance, chez la comtesse d'Haussonville, elle constate, il est vrai, que la mode anglaise a transformé la disposition des jardins et du parc; mais chaque pièce, à l'intérieur du château, a conservé son grand air de beauté française. Sur les boiseries et les meubles massifs, les peintures finement brossées rappellent les héroïnes des contes de Marmontel. Et Chateaubriand ne se lasse pas de gémir sur cette nouvelle mode, adoptée pour les jardins[1]. Il déplore l'engouement général, lorsque lui-même, il l'avoue, a sacrifié à cette perversion du goût. Pas un banni, dit-il, qui n'ait tracé, à son retour, des tortillons de jardin. Seulement, on le sait, son génie se plaisait à ces longues tirades mélancoliques, qui lui attiraient des admirateurs; et il y persévérait. On sent, néanmoins, à le lire, qu'il ne pense pas tout ce qu'il écrit; car il se trouve heureux en parlant de la marquise de Custine, dont il accepte l'invitation à Fervaques, d'avoir couché dans le lit du Béarnais, d'avoir rencontré au château la duchesse de Châtillon, et Mme de Clermont-Tonnerre qui l'appelle son cousin; d'avoir connu, par elle, le grand peintre Neveu, et Saint-Martin, et Saint-Lambert et Mme d'Houdetot. Et, « quoique je sois bien aise, ajoute-t-il encore, en se lamentant, qu'une relique des temps voltairiens soit tombée sous mes yeux, je ne regrette point ces temps ».

1. Chateaubriand, *Mémoires*, t. IV, p. 73.

Ces retraites à la campagne seront bien éphémères. M[me] de Genlis[1] avoue que les plus tendres mères quittent leur château et viennent à la ville, pour y donner à leur fille des professeurs de chant et des maîtres de danse ; et, avec quelque méchanceté, elle ajoute : « Autrefois, quand on bâtissait, on voulait bâtir pour deux ou trois cents ans. On meublait la maison avec des tapisseries, qui devaient durer autant que l'édifice. On respectait ses plantations, comme l'héritage de ses enfants. C'étaient des bois sacrés. Aujourd'hui, on coupe ses futaies, et on laisse à ses enfants des dettes, des tentures de papier et des maisons neuves qui s'écroulent ! »

Autour des châteaux, s'espaçaient les chaumières des paysans ; et de toutes les portes de ces humbles demeures sortaient, en foule, des enfants nés des mariages précoces, que les lois révolutionnaires avaient fait contracter. La France se repeuplait. La sève de notre race s'était revivifiée dans le sang. A l'écart du village, dans le pli d'un terrain boisé de grands arbres, gîtait une maisonnette très basse, avec une porte étroite et une lucarne aveuglée de paille ; et pas un bruit n'en sortait. Là, habitait le sorcier, le guérisseur des maux de l'humanité, le divinateur des songes, l'expulseur des mauvaises influences du génie diabolique, errant toujours à travers le monde. Chez lui, on se rendait secrètement, ou bien, en cachette, il visitait le domaine des paysans et purifiait, par ses exorcismes, les étables où était enfermé le cheptel des fermiers.

Lamartine, en ses *Souvenirs* (t. III, p. 261), comme Chateaubriand, nous a donné la description des domaines seigneuriaux où vivaient non pas les

1. M[me] de Genlis, *Mémoires*, t. VI, p. 25.

nobles au nom illustre dans l'histoire de notre pays, mais de petites familles partageant la vie des paysans, quoiqu'elles eussent une origine distinguée. Il nous dépeint, dans le Midi, le château du Cayla, appartenant au père de Mlle Eugénie de Guérin; les cours, encombrées de fumier, que dominent quelques marches du perron par où on entre dans les cuisines; les claires-voies, fermant les cours, sans cesse ouvertes, afin que le passant pût venir puiser « le coup d'eau » dans le seau, pendu derrière la porte; et la cheminée, à large cintre, où un seul chenet supporte un tronc d'arbre brûlant éternellement par un bout; et la batterie de cuisine où luisent accrochés les cuivres étincelants; et le fauteuil de noyer où s'asseoit le maître, le soir, avant de faire la prière, au milieu de ses gens, avant de distribuer les ordres du lendemain pour la culture. Comme on avait vécu jadis, on vivait encore, sous le Consulat, avec les trois mille livres que rapportait le domaine. « C'est l'opulence de la contrée, dit le poète. Cela suffit pour vivre dans l'aisance relative, en y surajoutant le produit, en nature, du petit jardin, du champ réservé, de la vigne, du moulin, du verger en pente, qui donnent le blé de l'année, les pommes de terre, le maïs, les châtaignes conservées, les noix cassées par les maîtres et les serviteurs, pendant les veillées d'hiver sur la table solide de la cuisine; le vin, les légumes, les fruits, cueillis par la servante et les enfants, et soigneusement encaissés et visités dans le fruitier; tout ce qui est strictement nécessaire, en un mot, pour vivre largement et pour donner libéralement, aux malades, aux infirmes, aux pauvres du village, aux mendiants errants et réguliers des villages voisins. »

Ne peut-on pas se figurer maintenant l'état des campagnes de France, il y a un siècle?

En leur condition de ruine et de dévastation se maintenaient les châteaux royaux. Le gouvernement du Consulat s'était borné à réparer le palais de Saint-Cloud, qui avait le moins souffert des excès de la Révolution, et parce que Bonaparte avait voulu y fixer sa résidence d'été. Mais Sceaux, dont l'élégance et la beauté avaient égalé jadis celles de Saint-Cloud, n'était toujours, même en l'an XI, qu'un amas de décombres. Le château était abattu; le parc, dépouillé de ses arbres, affecté à la culture des céréales; les cascades démolies. Un seul bouquet de verdure, près de l'Orangerie, servait de retraite à un restaurateur, qui y avait ouvert, pour les Parisiens en fête, un bal champêtre. La ville de Versailles est déserte. Sur la façade du palais ont été brisés tous les emblèmes de la royauté. Les salles, dégarnies de leurs glaces et de leurs tableaux, n'inspirent plus de respect que par leur imposante étendue et leur hauteur. A Fontainebleau, les herbes folles et les gazons recouvrent les allées des jardins abandonnés. Le château de Meudon est démoli.

De même, Saint-Denis. Kotzebue décrit l'horreur de la basilique dévastée. Il reste ému à l'aspect de ces ruines, au milieu desquelles les colonnes gothiques ne supportent plus que des voûtes sans décors. La façade du monument n'est plus ornée que de statues mutilées, de saints décapités, et l'intérieur comblé de sacs de farine au-dessus desquels les oiseaux de proie volettent avec des cris aigus.

Mais la nature est toujours belle. Les Anglais qui ont visité Paris, tels que John Eyrs, ont vanté à l'envi la banlieue de la grande ville, et surtout les

Prés Saint-Gervais. Il les appelle le *Paradis des Parisiens*. Dans ce lieu de délices, ajoute-il, « tout est naturel, tout est fraîcheur, vie et beauté. Des allées de cerisiers forment des berceaux où une nouvelle Daphné fuit un nouvel Apollon. Des parterres de fraises parfument l'air, et des ruisseaux dont les eaux limpides se jouent sur un lit de graviers inspirent par leur murmure de tendres désirs! »

Quelle églogue !

Bientôt, après Brumaire, les villes de province reprennent leur calme somnolence d'autrefois. S'il n'arrivait des accidents imprévus, pour mettre en émoi les habitants, les jours se passeraient aussi tranquilles que dans les villages. Le service de la poste étant irrégulier, la curiosité se rabattait sur les faits d'alentour. Mlle de Chastenay écrit, qu'à Châtillon, le courrier ne passait que quatre fois par semaine. En ce temps-là, on dînait à six heures ; ensuite on jouait au reversis, dans un salon tapissé de bergame aux rideaux de siamoise flambée. A dix heures, on soupait ; et les bougies éteintes aux tables de jeu, on plaçait, jusqu'au départ, deux chandelles sur la cheminée. Le dîner ne se terminait jamais sans une chanson, presque toujours égrillarde. Durant le carnaval, les petits bourgeois se divertissaient à des bals d'abonnement, « assez peu élégants, mais suivis », dit cette dame. Au mardi gras, quelques-uns des hommes les plus gais se travestissaient en femmes, et l'auteur cite un médecin, qui, ce jour-là, faisait ses visites aux malades, en religieuse. Lorsque la province apprit qu'à Paris les bals de l'Opéra étaient revenus à la mode, ce fut

1. Mme de Chastenay. *Mémoires*. t. I. p. 441 et seq.

partout une fureur de bals travestis. Il y en eut jusqu'à Quimper-Corentin.

Mais ces plaisirs ne survécurent point au Consulat.

Dans l'intérieur des maisons bourgeoises, la dame du logis occupait ses journées à filer de la soie sur un rouet à manivelle. Arrivait le maître de céans!... La fileuse arrêtait son rouet, tendait les joues pour être baisée, et ensuite reprenait son ouvrage. De même, aux cuisines; les servantes vieilles ou jeunes filaient de la laine au rouet, et offraient également leur visage aux baisers, dès que paraissait le maître; et ensuite, elles remettaient en mouvement leur machine.

Tel était, d'après Mlle de Chastenay, le tableau de la vie bourgeoise à Auxerre, et vraisemblablement en toutes les provinces. Les villes demeurent figées en leurs habitudes surannées, depuis que le Consulat, par la fermeté de son gouvernement, fait des loisirs heureux aux gens paisibles. Et alors, on voit remettre en pratique les coutumes des vieux âges. A Abbeville, la municipalité prononce le bannissement d'une femme de mauvaise vie. Elle est amenée jusqu'à la porte de la ville, qui ouvre sur les champs; et, là, le concierge des fortifications, après l'avoir chassée violemment, referme sur ses pas les lourdes portes des murailles. Il y mit une telle ardeur que les ferrures rouillées cédèrent à la poussée et que les deux battants de la porte s'écroulèrent sur les curieux venus en nombre. Leur choc tua quatre personnes, et six furent grièvement blessées.

En ce silence étouffant et monotone de la province on ne s'émeut, on ne s'agite, qu'à l'annonce de quelque fait important. Si Talleyrand va prendre les eaux aux bains de Bourbon-l'Archambault, ou Mme Bonaparte à ceux de Plombières, les villes sur

leur passage sont en effervescence. Ainsi à Annonay, si on élève un monument, en l'honneur des frères Montgolfier, inventeurs des aérostats ; à Nancy, lorsqu'un officier russe épouse une Française, au temple décadaire ; à Orléans, si un Anglais, présenté après la paix d'Amiens, arrive à une fête de la Préfecture, en état d'ébriété tel que l'officier de gendarmerie est forcé de l'expulser ; à Angers, si quelques Chouans, condamnés à mort, sont passés par les armes ; si, à Beauvais, s'écroulent les voûtes du chœur de la cathédrale ; si, à Nantes, la salle d'artifice, dans le château, saute en l'air, par accident, et renverse les murailles de fond en comble ; si, à Bourges, l'hôpital est détruit par un incendie ; si, à Chartres, on célèbre la mémoire du général Marceau, volontaire à seize ans, général à vingt-trois, mort quatre ans après ; si un nouveau général, ou si un nouveau préfet, ont remplacé les anciens, au chef-lieu. Le premier dimanche que le général Thiébaut sortit sur le Mail, à Tours, où il était envoyé par le Premier Consul, pour commander le département, il y trouva une société choisie de jolies femmes, en promenade. Seulement, les arbres séculaires n'existaient plus. Sciés par les Jacobins, il avait fallu les remplacer par de jeunes arbres qui ne donnaient point encore d'ombrage. Et pour échapper à l'ennui stupéfiant de la province, les hommes de la société bourgeoise tâchaient de se rencontrer « aux cafés », que des industriels venaient d'ouvrir.

C'était, d'ailleurs, en cette société issue de la Révolution, — en province, comme à Paris, — un pêle-mêle bizarre, où l'on voyait des valets et des paysans, subitement enrichis par des spéculations heureuses, coudoyer les petits nobles, les mé-

decins, les hommes de loi. Dans certaines villes, pourtant, aucune personne de cette société ne se saluait, ni ne se visitait. Les haines violentes, conséquences des proscriptions et des condamnations capitales, prononcées par les révolutionnaires, n'étaient pas éteintes, et se rallumaient plus ardentes, au contact des hommes émergés du nouveau régime. La duchesse d'Abrantès[1], qui avait suivi, à Arras, le général Junot, son mari, parle de cet ostracisme, entre habitants, qui rendait la ville lugubre. Et c'était à la veille du sacre!... « On avait logé, dit-elle, des officiers dans quelques maisons de la ville. Dans ces maisons habitaient des familles nobles. Elles crurent avoir la peste auprès d'elles. » Ainsi, à Orléans[2], une femme de fonctionnaire disait : « Il n'y a, avec les natifs, aucun rapport possible, ou désirable. Ils ne conviennent pas plus à des étrangers que ces derniers ne peuvent leur convenir. Ils sont incapables d'avoir des égards ou d'en reconnaître. Ils ne s'allient qu'entre eux. Ils sont, d'ailleurs, presque toujours en deuil, et ne vivent qu'en famille, comme vivraient des races d'espèce différente. Ils n'ont, hors de là, que des relations d'affaires. »

Il aurait fallu supprimer les lieux sur lesquels pesaient les plus odieux souvenirs. La paix des esprits, l'assoupissement des consciences, ne pouvaient s'établir, en quelques mois, dans les cités du Midi où les plus atroces cruautés avaient été commises. Arnault[3], le sexagénaire, rappelle l'impression ressentie devant la tour de Tarascon, du haut de laquelle avaient été précipités, dans le Rhône,

1. D'Abrantès, *Mémoires*, t. VII, p. 211.
2. Général Thiébault, *Mémoires*, t. III, p. 347.
3. Arnault, *Souvenirs*, t. II, p. 224.

les prisonniers républicains par des hommes qui voulaient, disaient-ils, venger l'humanité. Et, devant cette tour, s'étendaient les promenades où les dames tarasconnaises, en toilette, étaient venues jouir de ce spectacle affreux; et, au pied de la tour, les roches dont les crevasses gardaient les traces sanglantes des corps humains, qui s'y étaient écrasés. Est-ce qu'un rapprochement pouvait se faire, entre les familles des victimes et celles des bourreaux? Elles demeuraient séparées d'un abîme qu'avaient creusé, entre elles, ces actes de sauvagerie.

Les nouveaux fonctionnaires cherchaient-ils à ramener ces esprits dévoyés par la haine? Ils l'auraient pu. Mais la plupart se montraient grossiers ou incapables; et, loin de rendre faciles les rapprochements, ils les éloignaient par leur maladresse. Presque tous affectaient une outrecuidance et une omnipotence blessantes. Le gouvernement consulaire, qui avait chamarré sur toutes les coutures le costume des officiers de l'armée, avait également rehaussé, d'un habit galonné et d'une épée au côté, tous ses fonctionnaires, — jusqu'aux greffiers des tribunaux; et, ainsi attifés, ils étaient inabordables.

Orgueilleux, cassants pour leurs administrés, ils s'aplatissaient devant Bonaparte; ce qui froissait ceux qui, sous le général, voyaient percer le dominateur absolu. Dès qu'il fallait voter pour le Premier Consul, toute la machine gouvernementale était mise en branle. Les registres, pour les signatures, étaient colportés de maison en maison, déposés chez les notaires, les percepteurs, les receveurs de l'enregistrement, dans les auberges, dans tous les lieux publics, traînant sur les tables, au milieu des verres, des bouteilles et de la desserte des repas. Pour plaire au maître nouveau, les villes s'endet-

taient, quoique leurs finances fussent en mauvais état. Faber affirme qu'une grande cité envoya son maire, à Paris, assister à la fête du Concordat, et se priva d'éclairer ses reverbères, durant tout un hiver.

Autre motif de froissement, en province : les visites domiciliaires, ordonnées pour la recherche des marchandises anglaises, qui parvenaient à franchir nos frontières. Alors, à toute heure du jour, dans les villes désignées par le service des espions, les agents du gouvernement s'introduisaient dans les maisons et visitaient tous les réduits, de la cave au grenier; ouvraient les chambres, et dans les chambres, tous les placards; dépliaient les étoffes, les vêtements, mettaient tout à sac, afin de trouver la marchandise incriminée.

Et puis, et puis encore, le prestige de la royauté persistait toujours. Kotzebue raconte que, dans les environs de Lyon, chez une receveuse des postes, il vit le portrait de Louis XVI, en bonne place sur la muraille, tandis que la plupart des femmes pauvres, sollicitant un emploi, se recommandaient de leur parenté avec l'ancienne noblesse, ou de leur descendance d'un chevalier de Saint-Louis. Et ces qualifications étaient efficaces.

C'est pourquoi les préfets avaient soin d'interdire aux journaux de leur département toute discussion religieuse qui envenimait les zizanies locales. Beugnot n'y manqua pas à Rouen; et, à Bordeaux, on s'empressa de dissoudre, au moment du Concordat, le concile où des évêques assemblés discutaient la teneur de certaines questions théologiques. Mais Avignon, toujours papale, applaudissait à l'amende de trois cents francs appliquée à ceux qui gardaient leur coiffure à l'église, pendant la célébration de la messe; mais les provinces les plus dévotes com-

patissaient à la misère des prêtres et tâchaient de leur venir en aide. Les rapports des envoyés du Premier Consul en province nous font connaître que les évêques ont des palais dont le mobilier est nul. Dans le salon de réception, il n'y a point de siège pour s'asseoir; les simples desservants, plus misérables encore, vivent d'aumônes; et ils ne peuvent suffire aux besoins religieux des habitants. Dans quelques départements, il y a cinquante prêtres pour cinq cent mille âmes. Les séminaires n'existent qu'en nombre restreint[1].

Avoir un prêtre dans leur paroisse était alors le grand désir des paysans. Quelques étrangers voyageant en France, sous le Consulat, ont assisté au retour de l'ancien desservant; et ils en ont fait un tableau aussi émouvant qu'un chapitre de roman. Le vieux prêtre, qui avait passé sa vie dans le village, revient, un jour, en compagnie du grand propriétaire voisin, visiter ses anciens paroissiens. Dès qu'il est reconnu, les vieillards, les femmes, les enfants, l'entourent et l'acclament. Les femmes lui présentent leur nouveau-né, et les enfants qui, pendant son absence, sont venus au monde, et, pour tous, elles demandent une bénédiction. On marche devant lui; on lui fait fête, on l'emmène dans les vieilles maisons où gisent des malades qu'il consolera, et on lui fait promettre de venir célébrer la messe, en son église, le dimanche suivant. Ému et convaincu, le vieux prêtre promet, et, le dimanche suivant, il trouve son église parée de fleurs, et la population du village réunie pour entendre la messe, et recevoir encore sa parole, du haut de la chaire, qui est toujours à sa place. A

1. Faber, p. 124 et 133.

la fin, un *Te Deum* est entonné par toutes les voix reconnaissantes, et, à l'issue de l'office, il est sollicité, avec instance, de revenir en son presbytère, qui n'a pas été vendu et que l'on nettoiera, et que l'on meublera, pour le bien recevoir. Lui, bientôt, se laisse persuader, et il revient, quoique fatigué par l'âge et miné par les privations subies durant son exil. Et, ce qui se passe en cette paroisse se passe en beaucoup d'autres.

Toutefois, aversion, dissentiment, zizanie, s'évanouissaient, après un attentat contre la vie de Bonaparte. La duchesse d'Abrantès voyageant de Paris à Dijon, après l'échauffourée du 3 nivôse, fut frappée de l'unanimité des villes dans la réprobation du complot. On se sentait menacé soi-même, par une menace contre la vie du chef du gouvernement, car on reconnaissait combien cette vie était précieuse à la paix publique[1].

Il en était de même, au passage d'un haut fonctionnaire. Toutes les bouderies tombaient. Le plaisir emportait les mauvaises dispositions de l'humeur chagrine. Il ne restait plus que le désir de l'amusement. Les jeunes femmes y contribuaient beaucoup. A Tours, en l'été de 1803, lors de l'inspection du Conseiller d'État, Regnault de Saint-Jean-d'Angély, ce fut, durant son séjour, une succession de bals, de dîners, de concerts, auxquels donnait un entrain endiablé la présence de Mme Regnault, venue de Paris avec son mari, pour jouir du triomphe de sa beauté. Sous son influence, la province perdit son caractère rancunier et maussade. Tout le monde rivalisait de bonne volonté, d'aménité, et de coquetterie. Mme Regnault fut satisfaite.

1. D'Abrantès, t. IV, p. 302.

CHAPITRE II

A PARIS

SOMMAIRE. — A Paris, les mœurs changent plus rapidement qu'en province. — Les hommes d'argent toutefois sont éloignés des Tuileries par le Premier Consul. — Le munitionnaire Ouvrard d'abord arrêté est bientôt relâché. — Etonnement de Miot de Mélito de retour à Paris. — Les allusions dans les pièces de théâtre. — Les fêtes du jour de l'an. — Réouverture des bals de l'opéra. — Les chefs-d'œuvre de l'Italie arrivent à Paris. — Reprise des cours de La Harpe. — Les lycées. — Occupations des femmes. — La passion des cartes. — « Les roues de fortune ». — Mystérieuses rencontres. — La promenade à Longchamps, vers l'an VIII. — Les lieux de plaisir. — Le petit Coblentz. — L'occupation favorite du Parisien : Manger. — Les femmes à la mode, en l'an VIII — Portrait de Mme Bonaparte. — Poursuite de Bonaparte par Mme de Staël. — La décoration des Tuileries. — Le luxe chez les femmes. — Chez Mme Récamier. — Chez la princesse de la Trémoille. — Chez un jeune homme. — Chez les bourgeois. — Chez les petites gens les plus pauvres.

A Paris, avec Bonaparte, les mœurs changèrent plus rapidement qu'en province. Comme on savait que, pour lui plaire, il fallait se donner tout entier au travail; que, pour obtenir ses faveurs, il fallait mener une conduite régulière, il y eut, tout de suite, à la cour consulaire, élimination des favoris du Directoire, gens tarés et vicieux. On abandonna, d'ailleurs, les anciens gouvernants aux moqueries de la gravure, à la causticité de la presse. La caricature s'empara de Rewbell, de Larevellière-Lé-

peaux; et personne ne défendit leur mémoire, ni leurs actes. On se montrait, chez les libraires, une estampe représentant Rewbell, affaissé sous la charge d'un bossu, image de Larevellière avec cette légende : *J'emporte mon magot*, Rewbell ayant acquis, dit-on, une grosse fortune par ses malversations au pouvoir. Barras, riche aussi, remuant et envieux, allait être forcé bientôt de vendre sa belle terre de Grosbois, pour vivre à Bruxelles, suivi de quelques favoris, avec lesquels il oublierait sa grandeur déchue. Et il l'oublia, dans des orgies renouvelées de celles du Directoire, à l'hôtel de Bellevue où il habitait, en attendant que fût meublé son hôtel situé au Parc. Si on le revit à Paris, ce ne fut qu'incognito, aux bals travestis de l'Opéra, où il assista plusieurs fois, déguisé en Turc. Son crédit était descendu si bas que, lors de la création du Sénat, il ne recueillit qu'une voix pour y être admis. Sieyès, triste et toujours amer, se résignait douloureusement à l'inaction, en sa terre de Crosnes, et ne se montrait à Paris que pour faire échec à Bonaparte, lorsqu'il y avait un vote à émettre au Sénat. Fouché l'accuse d'avoir cherché des compensations à la perte de son influence politique, en des « sensualités mystérieuses ». Tallien était toujours fonctionnaire en Égypte; le beau Fréron, l'ancien amoureux de Paulette Bonaparte, administrait une sous-préfecture à Saint-Domingue, où il devait bientôt mourir. Lacretelle vivait effacé à Paris, prenant des notes pour ses mémoires futurs. Les « muscadins » et les « incroyables » apaisés, coureurs de bals et passionnés pour la danse, n'avaient plus d'action sur le peuple, désormais enthousiaste du jeune Corse. Des émigrés, de passage à Paris, sous un nom d'emprunt, se faisaient humbles et sollici-

teurs soumis, pour obtenir leur radiation, ou la remise de leurs biens non vendus. Enfin, ce qui restait, en France, de l'ancienne noblesse, depuis les épreuves de la Révolution, se maintenait, sans bruit, dans ses terres. Aux premiers mois du Consulat, pas un membre de l'aristocratie ne se mit en évidence. Les Tuileries, ainsi que jadis le salon du petit hôtel de la rue Chantereine, n'étaient fréquentées par les aristocrates que du marquis de Caulaincourt, le père des deux officiers qui suivirent la fortune de Bonaparte, de M. de Montesquiou, des deux Ségur; et c'était bien tout. On les choyait, on les retenait, lorsque les autres visiteurs étaient partis; et, les huis fermés, le jeune général leur disait : « Eh bien! maintenant, causons de Versailles! » Il aimait, il recherchait les souvenirs de l'ancienne Cour; et ce fut la raison de la grande faveur, accordée à Mme de Montesson, la maîtresse, ensuite l'épouse morganatique du duc d'Orléans. Ailleurs, dans les cafés, dans les petits salons bourgeois, on ne parlait, à Paris, que de Bonaparte ou de ses frères, de ses familiers, de ses généraux, de ses ministres, des hommes politiques et des hommes de science dont le talent faisait la célébrité.

Dans ce monde officiel, — le seul qui marquait alors, — où les généraux occupaient la place enviée et la plus éclatante, ceux qu'on ne vit presque jamais furent les traitants du régime aboli, les agioteurs et les faiseurs d'affaires, qui étaient détestés du Premier Consul. Il sentait, en eux, des ennemis pour ses projets de restauration; il les accusait de miner sourdement la hausse de la rente, et il se défendait vaillamment contre leurs spéculations. Entre eux,

disait-il à Fouché, les Armand Seguin, Vanderberg, Collot, Hinguerlot, Ouvrard, les frères Michel, Bastide, Marion et Récamier ont plus de cent millions, et un crédit de quatre-vingt millions, sur esquels ils s'appuient, pour étouffer l'essor de la richesse nationale. Et, pour bien définir son antipathie contre les manieurs d'argent, il ordonna l'arrestation d'Ouvrard, arguant ses fournitures de bénéfices illicites[1].

Durant la Révolution, Ouvrard avait commencé sa fortune par l'accaparement des papiers ; puis, il avait fait un immense trafic de denrées coloniales alors qu'elles étaient en Europe, dans la dépendance des Anglais, maîtres de la mer. Lorsque Bonaparte devint Premier Consul, le financier avoua qu'il avait trente millions. Il était, à cette époque, munitionnaire général de la flotte française, et fournisseur de la marine espagnole. Sur soixante-trois millions de fournitures, le gouvernement consulaire prétendit que les exactions du munitionnaire étaient flagrantes, et ses gains d'un quart en plus de ce qu'ils auraient dû être. Ne pouvant les justifier, Ouvrard commença par fuir, et ensuite il se laissa conduire au Temple. Mais il récupéra bientôt sa liberté.

Après Brumaire, affirme Ouvrard, en ses *Mémoires*, Bonaparte lui avait demandé une avance de douze millions, et il les lui avait refusés. Ce fut la cause, ajoute-t-il, de la persécution dont il eut à souffrir tant que durèrent le Consulat et l'Empire. Le vrai, plutôt, c'est que Bonaparte supportait difficilement autour de lui une puissance qui pouvait contrebalancer la sienne, et qu'un homme, à la tête de mil-

1. Les gazettes ajoutent qu'il était accusé par le gouvernement d'avoir manqué à ses engagements, d'avoir contribué ainsi à la chute de Coni, en Italie, et à l'évacuation de Gênes, par l'armée de Masséna.

lions aussi nombreux, était, dans l'Etat, une force trop redoutable. A Collot, qui lui disait : « C'est mal débuter, général, que d'inquiéter ainsi tout le monde », Bonaparte répliquait : « Un homme qui a trente millions, et qui n'y tient pas, comme il le dit, est trop dangereux pour ma position[1]. »

Le financier avait été, sous le Directoire, un personnage de féerie, dont les chroniques avaient exalté la générosité et le faste. Sa résidence au Raincy[2], où il avait succédé au duc de Chartres, était pleine de chefs-d'œuvre des artistes qu'il subventionnait et faisait vivre; ses jardins, peuplés de marbres magnifiques; ses serres, des fleurs les plus rares; et ses commensaux, recrutés parmi les ambassadeurs des grandes puissances de l'Europe. Sa maison de banque avait l'importance d'un ministère. Pour s'attirer des obligés, il avait fourni le cautionnement d'un grand nombre de receveurs généraux et d'agents de change; et avant qu'il ne fût consul, Cambacérès, ancien magistrat, avait été, chez le puissant financier, le directeur du contentieux. En fallait-il davantage pour exciter l'animosité du chef du gouvernement[3]?

A ce moment-là, Bonaparte tâchait de remettre en honneur le respect de soi-même, la dignité de

1. Ouvrard, t. I.

2. Louis Lacour, *le Grand Monde*, p. 28.

Ouvrard possédait encore Marly, Lucienne, Saint-Gratien, Villandry, Châteauneuf, Preuilly, Azay... Vanderberg était le maître des Folies-Beaujon et tenait, en garantie de ses avances, le fameux diamant « le Régent ». Un autre financier renommé de ce temps était de Tilière, dont la fille épousa M. d'Osmond.

3. Constant, *Mémoires*, t. III, p. 62.

Constant, le valet de chambre de Napoléon, raconte les détails d'un repas qui eut lieu au Raincy, sous la présidence de Mme Tallien, qui était alors la maîtresse d'Ouvrard.

« Dans une orangerie, parée de marbre, on éleva une table sur une plate-forme, parallèle aux caisses de quelques beaux orangers, qui, char-

la personne, que les mœurs de la Révolution avaient si profondément avilis ; et pour y réussir, il donna un costume à tous les serviteurs de l'État. Il le fit brillant, galonné, magnifique, pour les fonctionnaires les plus élevés ; superbe, comme un habit de cour, qu'il devait remplacer. Les consuls, les ministres, les sénateurs, les députés, les tribuns, les conseillers d'État, voire les magistrats, furent couverts de velours et de broderies[1]. Les fonctionnaires galonnés prendraient alors d'eux-mêmes une idée supérieure. Et ainsi serait changé le vieil homme.

Bonaparte ne se trompait pas. Aussitôt accoururent chez les tailleurs, chez les chapeliers[2], les

gés de fleurs et de fruits, formaient une voûte de verdure d'où s'exhalait un délicieux parfum. Au milieu de la table, était un bassin de marbre rempli d'une eau limpide, avec un lit de sable d'or, et dans laquelle jouaient des poissons de toute couleur. Le déjeuner fut remarquable par la somptuosité, la profusion et l'arrangement des mets. Dans la pièce voisine où furent servis le café et les glaces, les murs étaient tapissés de pampres verts, et des rameaux de cette treille intérieure pendaient d'énormes grappes de raisin. Aux quatre coins de cette salle, il y avait quatre bassins de marbre d'où jaillissaient des fontaines de punch, d'orgeat et de fleurs d'oranger. Les fruits des deux hémisphères, les uns naturels, les autres en sucre couvraient des plats de riche porcelaine. Les vins les plus exquis, les liqueurs les plus fines, pétillaient dans des cristaux ; enfin, l'abondance de la vaisselle d'or et d'argent réalisait presque le luxe des fictions orientales. On était tenté de croire que l'homme qui déployait tant de magnificence avait trouvé la lampe d'Aladin. »

P. 64. — « Les voitures ne tardèrent pas à se succéder. Dans la première était le général Fitz Patrick ; dans une autre, le comte Markoff et le marquis de Lucchesini ; le premier, ambassadeur de Russie, le second, de Prusse. Vinrent ensuite les généraux Junot, Berthier, Lannes, Marmont, M. de La Harpe, M. de Narbonne, le prince Dolgorouki, le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne, et Adrien de Montmorency. Une fanfare de cors de chasse remplaça la cloche du château, et on se mit à table. »

1. *Le Moniteur*, 6 frimaire an VIII :

« On a présenté aux Consuls un modèle d'habit consulaire. Habit à la française, velours blanc, brodé d'or, pantalon bleu clair, épée perpendiculaire, bottes rouges, bonnet rouge. On observait à Bonaparte que le bonnet rouge lui irait mal ; « Aussi mal que les talons rouges », répondit-il. »

Quelque temps après (4 nivôse an VIII), *le Moniteur* écrivait :

« Les Consuls porteront un habit de velours bleu, avec une broderie en or, à peu près semblable à celle des généraux en chef. Les ministres, même costume avec broderie en argent. Les autres corps, en velours noir. »

2. *Le Bien informé*, 5 nivôse an VIII.

hommes les plus détachés autrefois de ces livrées honorifiques. Les Jacobins, pourvus de leurs fonctions nouvelles, se faisaient remarquer par leur hâte à endosser l'uniforme. Tous, chez leurs fournisseurs, montraient l'impatience d'une coquette. « Ils ont oublié leur crasse natale et leur vaste houppelande, disait *le Bien informé*. La poudre et les manchettes vont revenir à la mode, et les coiffeurs feront la nique à Marat. »

Ces observations étaient justes. Il semblait que les hommes de la Révolution n'attendissent qu'un signal, venu de haut, pour se façonner aux manières du passé, aux coutumes de la monarchie. En province, ce furent les maires et les préfets. Autour du Consul, ses familiers se confondirent en prévenances, s'effaçant et s'annihilant, pour attirer sa bienveillance. Si Bonaparte méprisait tous les hommes, c'est que les hommes lui en donnaient sujet. Berlier, Rœderer, Réal, Regnault de Saint-Jean-d'Angély, faisaient assaut de courbettes et de sourires devant lui. Aussi, l'homme puissant, adulé, flagorné, fut-il étonné d'apprendre que Ducis ne voulait point être sénateur, et refusait d'accepter sa nomination.

Miot de Mélito, revenant de Hollande, se présente, un soir, au Luxembourg, avant l'installation du général aux Tuileries, et il avoue qu'il fut surpris du changement radical opéré dans la tenue des anciens révolutionnaires. Pourtant, le nouveau régime ne datait que de quelques semaines. Le visage de Bonaparte s'était transformé, paraissait plus sérieux, plus sévère ; son regard plus impérieux ; son langage mûri par le commandement de ses deux années d'Egypte. On s'apercevait qu'une volonté ardente dominait cette nouvelle société,

que l'ordre était devenu la règle de ce gouvernement. Enfin, l'enthousiasme guerrier enflammait la jeunesse que l'âge appelait aux armes. L'espérance de victoires prochaines attirait vers le général, déjà légendaire, les descendants des grandes familles militaires. Les Choiseul, les Maupéou-Beaumetz, les Ségur, s'enrôlaient parmi les hussards volontaires, qui, tout à l'heure, seraient dirigés vers l'Italie; et, en attendant, ils allaient s'exercer chez le comte de Villemote, au manège des Tuileries. Le fils du général Dampierre devait être leur chef.

En ces premiers temps du Consulat, le gouvernement respectait les formes et les idées républicaines, et s'attachait à n'en rien laisser disparaître. On exigeait toujours une cocarde au chapeau, pour pénétrer dans le jardin des Tuileries. Lalande publiait son *Dictionnaire des Athées*. Les théophilanthropes et les sectateurs de la morale universelle célébraient leurs cérémonies, dans les églises catholiques. Les cartes à jouer républicaines étaient toujours tolérées, et l'on y voyait les rois, remplacés par quatre gueux, les reines, par quatre figures de la Liberté; les valets, par celles de l'Égalité. Fouché, le préfet de police, obéissant aux inspirations de son maître, n'assujettissait plus les filles publiques à servir d'espionnes; et, depuis l'administration de Lavalette, aucune lettre à la poste n'était remise à la police, avant la distribution aux destinataires. Enfin, Mialle, membre de l'Institut, était chargé d'une statue en marbre de la *Liberté*, pour décorer la salle d'audience du gouvernement.

Rassurée sur l'issue de cette nouvelle révolution, la population de Paris se livra tout entière à son entraînement aux plaisirs. Les salles de spectacle se

remplirent de désœuvrés venant applaudir aux allusions, sur les derniers événements de la politique. On jouait, au théâtre Favart, une pièce où l'un des personnages disait à son frère : « Va! le courage et la vertu triompheront du crime et de l'intrigue. » Et le public, appliquant la phrase aux deux frères à Saint-Cloud, à Lucien et au général, chaque soir, la faisait bisser. De même, des stances sur le vol qui étaient toutes d'à-propos [1]. Peu de temps après, les royalistes mirent à la mode un roman à clef où ils trouvaient un aliment pour leurs espérances. *Irma* fit fureur, parce que les aventures de l'héroïne semblaient n'être que la copie des infortunes de Madame Royale [2].

Et déjà l'hiver approchait.

Les fêtes du Jour de l'an s'annonçaient brillantes, comme au temps passé.

Les boutiques du Palais-Royal s'ornaient de splendides étalages, et les confiseurs vendaient leurs bonbons à la Bonaparte, doux et fondants, que les jolies femmes se disputaient. Les magasins de la *Barbe-d'Or*, rue Vivienne, celui des *Deux-Éléphants*, rue Neuve-des-Petits-Champs, le *Gagne-Deniers*, rue de Tracy, montraient leurs plus belles marchandises. Paris s'offrait à la province, et lui demandait en retour de venir à lui. Des voitures publiques furent annoncées pour Lyon et Montar-

1. *Journal de Paris*, an VIII :

Le vol pour qui veut s'élever
Est le moyen par excellence :
Aussi, chez nous, l'art de *voler*
S'exerce par excellence.
Qui ne *vole* que pas à pas
Passe toujours dans la misère ;
C'est pourquoi dans tous les États,
Les grands *voleurs* vont ventre à terre.

2. Fouché, *Mémoires*, t. I, p. 156.

gis, voitures suspendues à quatre roues, allant, en cinq jours, à Lyon; en un jour, à Montargis. D'autres partaient, tous les jours, pour Auxerre, et d'Auxerre pour Paris, en vingt-deux heures de voyage, au prix de vingt-deux francs, et de quatorze francs pour Sens, y compris les droits de barrière et le dixième[1].

On accourut de loin, alors, pour être témoin de la réouverture des bals de l'Opéra. On y accourut, en foule. La famille du Premier Consul et le Premier Consul lui-même, sous un domino impénétrable, voulurent jouir de ce spectacle qui rendait à Paris ses turlupinades, ses folies, ses danses échevelées. Les dominos se louèrent vingt-quatre francs, trente-six francs, quarante-huit francs, et au premier bal on réalisa trente mille francs de recettes. Il devait y en avoir six. Les gazettes affirmèrent que les six bals produiraient cent soixante mille francs. Tout de suite, les banquiers de jeu y transportèrent leur infâme roulette. Des notaires de Paris et des femmes masquées y perdirent des sommes considérables, et les jeux y furent interdits par la police.

1. On devait inaugurer bientôt les « vélocifères ». Le *Journal des Dames* de l'an XII en fait la description suivante :

« Ces voitures roulent sur quatre roues, sans moyeux et sont suspendues sur deux ressorts : un devant et l'autre derrière, au lieu de quatre sur lesquels, portent les voitures ordinaires. Il est impossible d'économiser davantage la matière qu'on l'a fait dans leur construction. Les caisses n'ont l'air que de boîtes, tant elles paraissent mignonnes; et jusqu'à ce qu'on ait vu six personnes trouver place dans ces berlines, et y être à leur aise, on doit regarder comme fort problématique qu'elles puissent en contenir deux. Ce qui les rapetisse si fort à l'œil, c'est que les sièges sont à la hauteur du plancher. Les jambes des voyageurs entrent dans un enfoncement pratiqué exprès. La confection en est très soignée et très propre dans toutes leurs parties. Enfin, il faut que ces voitures réunissent, à tous ces avantages, quelque vertu qui les fasse rouler pour peu qu'on y touche, car un homme d'une force médiocre conduit facilement, autour de la cour de l'hôtel où elles sont déposées, un vélocifère avec six personnes dedans. »

Pendant ce temps, le groupe de *Laocoon* arrivait d'Italie. Puis, on décaissa l'*Ariane*, le *Sardanapale*, la *Junon*, qui n'avaient point souffert du voyage. On exposa, ensuite, les Raphael, les quatre toiles de l'Albane ; plusieurs tableaux d'André del Sarte, celui du *Christ remis aux Saintes Femmes* ; deux de Van der Velt, dont l'un, *la Mort d'Abel*, est connu surtout par l'épigramme : *Primi parentes, prima mors, primus luctus.*

Tous ceux qui s'occupaient d'art, non pas les hommes de lettres, mais les peintres, les sculpteurs, les graveurs, les architectes, amoureux de la beauté antique, se montraient reconnaissants envers l'homme qui offrait à leur admiration ces chefs-d'œuvres de l'Italie. Eux seuls se laissèrent gagner au rebours des écrivains et des penseurs, puisqu'on ne leur demandait que de traduire, en peinture, par le marbre ou le bronze, les faits héroïques de notre histoire, ou d'embellir, par des monuments de pierre, la grande cité dont le nom se prononçait, avec respect, chez les peuples civilisés. C'était partout une fièvre de restauration pour les souvenirs de nos gloires, une ardeur, jamais assouvie, de nouveautés et de progrès.

Sur l'initiative de Lenoir, conservateur des musées français, on plaça une plaque rappelant la naissance de Molière, en 1620, au-dessus d'une boutique sous les piliers de la Halle. René Desfontaines, professeur de botanique au Muséum d'histoire naturelle, rapporta, de son voyage d'Afrique, le henné à fleurs blanches, qui devait rendre tant de services à la coquetterie des femmes. Monge se retirant, Guyton-Morveau prit la direction de l'Ecole polytechnique, tandis que La Harpe, rentré d'exil, rouvrait son cours, dans la maison Despréaux,

Chaussée-d'Antin, et le commençait par l'analyse de *Zaïre*.

La Harpe était revenu converti, et ses leçons, depuis lors, furent suivies avec zèle par le monde élégant. C'était une mode d'y assister, de lui rendre mille services obséquieux, comme de lui prêter un mouchoir parfumé pour étancher la sueur de son front, après l'effort d'une période enflammée, comme, à la fin de sa leçon, de lui offrir son manteau, de l'aider à s'en revêtir. Et toutes ces simagrées avaient lieu surtout au lycée Marbeuf, où il allait professer la morale.

Les lycées occupaient une grande partie de la journée des oisifs, de ceux qui se piquaient de bon ton et voulaient compléter leur instruction, si négligée durant les années de la Révolution. On appelait ainsi une vaste maison, distribuée en salons, richement décorés, où, dès le matin, on pouvait s'installer. Là, était réuni tout le confortable de la vie, sauf le lit, ajoutent *les Débats*, faisant la description de l'un de ces établissements si courus. Le premier salon, le plus beau, portait à son plafond une rose des vents qu'une girouette extérieure faisait mouvoir ; puis, en des vitrines, étaient classés des métaux, des coquillages, des insectes, des tortues. Le salon de lecture était rempli d'appareils de physique, et au milieu, se développait une immense lunette, montée sur son affût, que jamais personne ne dérangeait. A l'arrivée des souscripteurs, un garçon parcourait la maison à haute voix, annonçant la présence de M. Fourcroy, ou celle de M. de La Harpe, venus pour leur conférence. On se pressait alors autour de la table de l'éminent professeur, qui s'échappait ensuite par une porte dérobée, dès qu'il avait fini. Et les auditeurs rentraient

aux salons digérer cette nouvelle leçon [1]. Ailleurs, en certains lycées, les femmes péroraient avec audace. Le *Mercure de France* cite le nom de Mme Constance Pipelet [2] qui s'acharnait contre les maris et contre le mariage, en préconisant le divorce que ce journal ne manque pas de critiquer ; et il lui décoche la boutade suivante en guise de riposte :

Non, l'homme n'est pas ce que tu supposes,
Valet de sa maîtresse et tyran de sa femme !

Le féminisme contemporain date donc de loin.

Il y eut des lycées dans tous les quartiers de Paris. On leur donna bientôt le nom de *Bureaux d'esprit*, quoique ce fût, par la suite, un amalgame de toutes les distractions : des déclamations de poésie et des exercices de danse ; des leçons de chimie et des auditions de musique et des jeux aussi, tels que la bouillotte. Des excentriques, ou bien de petits hommes, des « ratés », — dirions-nous aujourd'hui, — s'empressaient de s'y montrer, de s'y faire en-

1. Le *Journal de Paris*, an VIII, donne le compte rendu d'une séance :
« Le lycée, ouvert successivement à Thelusson et à Marbeuf, a fait le 5 frimaire, l'inauguration d'un nouveau salon qu'il vient de consacrer aux Muses, rue Neuve-des-Petits-Champs, près la place des Victoires. La séance a été extrêmement brillante, tant par le choix des morceaux qui ont été lus que par la réunion même de l'assemblée, composée en grande partie de femmes charmantes, dont la décence le disputait à la grâce et à la beauté. C'est devant ces juges aimables et délicats qu'ont été lues d'abord deux fables de Saint-Marcel par La Chabaussière, puis un fragment du poème sur *le Mérite des femmes*, par Legouvé. Sans froide galanterie, sans fade encens, il a décrit le charme que la femme répand sur notre existence comme mère, comme épouse, comme amie, comme amante. Il l'a aussi peinte nous aiguillonnant par un regard vers la gloire et la vertu. Après ce morceau, le peintre de *Paul et Virginie*, l'aimable coloriste de toute la nature, Bernardin de Saint-Pierre, a lu une conversation entre Socrate et trois de ses juges lui proposant de le sauver s'il voulait s'avouer coupable. La séance a été terminée par une nouvelle épître de Vigée ayant pour titre : *Mes Conventions* ou *A Elle.* »

2. Elle devint plus tard princesse de Salm.

tendre[1]. Ils ne réussissaient qu'à se faire moquer. Ce fut le cas de Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, non pas un *raté*, celui-là, mais un excentrique, épris d'illogisme et d'originalité, qui attirait nombreuse assistance, devant laquelle il développait cette opinion que la terre ne tournait point autour du soleil, mais le soleil autour de la terre.

Les petites gens qui ne pouvaient aller aux lycées s'assemblaient au seuil de leurs portes[2]. Le plus habile lecteur prenait un livre et lisait à haute voix à son entourage très attentif, et presque toujours, les auteurs classiques, les *Fables* de La Fontaine, le *Télémaque* de Fénelon, les *Contes* de Voltaire, que l'on vendait aux Halles, au milieu des légumes et des viandes.

Pendant que les hommes sont aux lycées, les femmes emploient leur temps d'une autre manière. Beaucoup cherchent à revoir Mesmer, le célèbre thaumaturge, qu'elles savent de retour, car elles sont, comme aux villages, croyantes du surnaturel, désireuses d'inconnu et de romanesque, passant leur vie à interroger les cartes, auxquelles toutes demandent les secrets de l'avenir. Pas une qui n'en possède un jeu sur elle ; et les gazettes s'en moquent. Elles nous dépeignent la petite bourgeoise, la commerçante, oubliant son ménage et s'absorbant dans les combinaisons heureuses ou malheureuses des couleurs : du cœur ou du pique.

1. *L'Observateur français*, 1803, 30 juin :
« Rien n'est plus plaisant que d'entendre ces jeunes barbons, réunis en sanhédrin, réciter leur chef-d'œuvre du matin, se rendre avec usure les éloges qu'ils reçoivent avec nonchalance, déplorer la décadence du goût, la corruption des mœurs. »
2. Lady Morgan, t. I, p. 267.

Les petits événements, à leur foyer, leur sont indifférents : mais elles savent par le valet de cœur qu'elles auront, dans le jour, la visite d'un agréable jeune homme, ou par la dame de pique, qu'une rivale leur enlèvera l'ami préféré, l'amant chéri. Les « petites maîtresses », surtout! Dès leur réveil, elles se faisaient apporter, sur le lit, des cartes à caractères qu'elles battaient sans relâche, jusqu'à ce qu'elles eussent obtenu la réponse désirée. Ou bien encore, elles se livraient à des combinaisons de chiffres qui les occupaient, en vue d'un gain à la loterie. Prendraient-elles l'ambe, le terne, le quaterne? Elles en pesaient longuement les chances! Choisiraient-elles le terne des *Trois Mages*, très célèbre et très couru, ou bien le *Trésor des Mamelucks*, qui n'a que trois numéros et jamais ne passa trois tirages[1]? Cette passion est descendue jusqu'à la revendeuse qui, à côté de ses légumes, sur son éventaire, a placé un jeu de cartes ; la cuisinière, sur son fourneau ; l'ouvrière, sur ses genoux, parmi les étoffes qu'elle façonne.

Aussi qu'elle vogue aux « roues de fortune » où l'on allait recevoir le petit papier révélateur du numéro gagnant à la loterie!... Quelle foule autour

1. Le *Journal des Dames et des Modes*, 5 thermidor an X :

« Après le respect que l'on accorde aux cartes, vient celui que l'on a pour les rêves. Les rêves sont devenus, sans qu'on paraisse s'en apercevoir, une des branches les plus productives du revenu public... Chaque jour voit paraître une nouvelle édition des ouvrages qui ont pour objet l'explication des songes et l'examen de leurs rapports avec les combinaisons de la loterie. Ces sortes de manuels du peuple se débitent mieux à Paris que *le Petit Carême* de Massillon ou que les chefs-d'œuvre de Corneille ; et la capitale renferme des milliers d'habitants qui se piquent de les savoir par cœur. Demandez à la fruitière, au marchand de vin de votre rue, au portier de votre maison ce que c'est que de voir en songe des abricots, des abbés, des aveugles et des capucins, ce que c'est que de rêver qu'on mange des hallebardes ou des huîtres, ils vous répondront sans hésiter que les numéros 7, 45, 16, 72 et 26 sortiront au prochain tirage de la loterie. »

de ces beaux parleurs en plein vent, à qui on chuchotait quelques mots à l'oreille pour en recevoir une réponse ; et, après vous avoir considéré attentivement, ils vous énonçaient, en un brillant langage, les événements prochains de votre vie, sans hésitations, sans répétitions, sans moqueries : dignes et pénétrés de leur mission ! On se retirait, en leur glissant dans la main une pièce de monnaie qu'ils ne regardaient pas, et ils passaient à une autre personne, près d'eux, pour le même motif.

Cette crédulité facile des Parisiens favorisait l'audace des aventuriers. Un groupe se formait dans la rue autour d'une jeune femme accompagnant sa voix sur une mandoline. Un homme, tout à coup, paraissant ému, se tournait vers son voisin et lui avouait sa surprise. Cette femme misérable, il la reconnaissait pour la baronne X..., que la Révolution avait ruinée et rendue orpheline. On faisait une quête aussitôt. L'inconnu recevait les offrandes, les remettait à la chanteuse. Car c'était un compère, et ses mensonges avaient réussi.

Malgré l'activité de la police, Paris était toujours un lieu de mystérieuses rencontres, de périls redoutables. On y disparaissait aussi facilement qu'en province le sénateur Clément de Ris. A ce propos, Dufort de Cheverny[1] raconte une histoire dont il certifie l'authenticité. Vers la rue de Richelieu, dans le passage Saint-Guillaume, une femme accoste, un soir, un homme et l'entraîne dans une maison voisine. Mais, à des signes équivoques, le passant soupçonne un danger. Il s'échappe et va faire sa déclaration au bureau central. On cerne la maison. On y arrête une vingtaine d'individus

1. Dufort de Cheverny, t. II, p. 398.

sans aveu, assassins ou voleurs, et, dans les caves, on découvre les ossements d'un nombre infini de cadavres, à côté des objets volés. Depuis le commencement de la Révolution, les habitants de la maison se livraient à cette exploitation lucrative. Ils tuaient sans crainte.

Les étrangers surtout étaient une proie savoureuse pour les intrigantes qui pullulaient dans Paris. Un grand seigneur sans relations rencontrait un aventurier en promenade ou au théâtre. Il se liait tout de suite avec l'homme qui promettait de le distraire, de l'introduire dans les salons des femmes connues où il serait bien accueilli. La dame du logis était belle, d'une amabilité charmante. Elle plaçait son hôte ébloui devant une table de jeu, et, par ses tricheries, réussissait à le dépouiller de tout son avoir. Et comment reconnaître ensuite ces belles dames dans le monde et s'en défendre? Beaucoup se travestissaient en homme afin de faire un plus grand nombre de dupes.

Cette année-là, an VIII, à Longchamps, la promenade traditionnelle fut très suivie. Mais les voitures qui s'y montrèrent n'étaient pas aussi distinguées que l'auraient désiré les promeneurs, parce que le temps de s'en procurer de nouvelles à la place des anciennes avait manqué, et l'argent aussi. On put y admirer cependant de beaux chevaux de race française, les chevaux anglais étant proscrits. Les modes anglaises persistaient quand même. La couleur orange dominait partout: jusqu'aux gâteaux, jusqu'aux friandises, que l'on parait de cette teinte et qui avaient le goût de ce fruit.

Alors, par un beau soir de cette saison printanière, si un promeneur, se détachant de la foule des

jolies femmes répandues dans les Champs-Elysées, eût laissé à sa gauche l'*Elysée Bourbon* et plus loin *Idalie*, et si, sans s'arrêter près des arbres servant d'abri aux orchestres ambulants, il fût arrivé à la place Louis XV, il y aurait trouvé Corazza, le glacier, chez qui une glace coûtait 75 centimes. Ensuite, poursuivant son chemin, il serait entré au « Panorama », où, dans le même jardin, il aurait vu deux bals rivaux retenant les plus séduisantes danseuses, avec un orchestre de trompettes, de tambours et de trombones. Plus loin, sur les boulevards, ses yeux auraient été frappés par les illuminations du « Pavillon de Hanovre », étincelantes, éblouissantes, où pas une des femmes que l'on y rencontrait ne ressemblait à une autre, où, au contraire, tous les jeunes hommes semblaient la copie d'un seul.

De là, il aurait pu se rendre à Frascati, où une foule énorme, quatre mille personnes, disent les gazettes du temps, attendaient l'imprévu de la soirée, les arrivants, les femmes gracieuses, descendant sveltes et légères de leur voiture admirablement décorée ; et toutes habillées d'étoffes si transparentes que les grâces de leur personne étaient comme mises à nu[1].

Devant ces splendeurs, on sentait bien que la richesse n'avait point disparu de Paris ; seulement elle était concentrée aux mains des « nouveaux

1. John Carr, *les Etrangers à Paris*, p. 181 :
« Frascati est situé sur le boulevard des Italiens. C'était autrefois la demeure d'un riche noble qui, lui aussi, a été victime des confiscations révolutionnaires. Les rues qui y conduisaient étaient remplies de voitures. Un escalier mène à un beau vestibule et de là à une salle entourée de glace et décorée de festons, de fleurs artificielles. A l'extrémité s'élève une belle statue de la Vénus de Médicis. Auprès de cette statue s'ouvre une arcade donnant accès à une suite de six magnifiques pièces, superbement décorées, garnies également de glaces et de lustres de cristal taillé en diamants, qui brillaient comme autant de petites cascades étincelantes. Chaque chambre était comme un foyer de lumière; l'on y prenait des

riches », pour qui rien n'était trop beau ; en celles des fournisseurs, des agioteurs, des financiers, dont la fortune augmentait chaque jour, et qui, ne trouvant point de plaisirs ailleurs, venaient dépenser là tous les profits de leurs spéculations.

Dans le jour, après le dîner, qui se prenait de bonne heure, — sur les chaises du boulevard, entre la rue Grange-Batelière et celle du Mont-Blanc, se réunissaient tous ceux qui se targuaient de bon ton, d'aristocratie et d'élégance, les jeunes gens à la mode[1] et les femmes du bel air, ne trouvant rien de si agréable que de respirer la poussière soulevée de la chaussée, au milieu des filles sans mœurs en promenade pour chercher une proie ou une aventure. Ce lieu se désignait sous le nom de « Petit Coblentz », par allusion aux aristocrates, à la foule des émigrés qui peuplaient, à Coblentz, l'armée de Condé.

En descendant vers la Bastille, tout le long des boulevards, disait *le Publiciste*, on apercevait des guinguettes pleines de buveurs de bière, constructions bizarres, d'une architecture extraordinaire, afin d'attirer les clients ébahis. On y joue, on y chante,

glaces ou du café. On communiquait d'une pièce à l'autre par des arcades ou des portes à deux battants ornées de glaces. Le jardin, petit, mais disposé avec art, se compose de trois allées bordées d'orangers, d'acacias et de roses. A l'extrémité, s'élèvent une tour dressée sur un rocher, des temples et des ponts rustiques ; de chaque côté, de petits berceaux en labyrinthes. Une terrasse s'étend le long du boulevard dont elle commande l'aspect. Elle est bordée de beaux vases de fleurs et se termine à chaque extrémité par des sortes d'avenues décorées de miroirs. »

1. On les appelait alors les « toucheurs de bœufs », les « fils de boucher », parce qu'ils prisaient surtout la force musculaire. « Rome, dit un satirique du temps, en eût fait un athlète : le Bas-Empire, un moine ; Frédéric, un soldat, et Londres, un portefaix. Mais à Paris, c'est un homme à bonnes fortunes. Quoiqu'il soit sans esprit, sa jactance et son tailleur font qu'il n'est pas trop déplacé dans la bonne compagnie. Ses doigts sont chargés de bagues dont chacune est le souvenir d'une aventure scandaleuse, qu'il raconte lui-même avec des détails dont l'exactitude tient lieu d'élégance. »

on y rit, et l'on y coudoie souvent, au milieu des buveurs, quelque intrigante à la coiffure paysanne, au fichu savamment arrangé sur les seins, qui lui donneront une apparence de vierge, mais avec un regard agaçant, l'apparence également d'une grisette délurée.

La grande affaire pour tout le monde est le plaisir de la table, le moment du dîner. De quatre à sept heures du soir, dit *le Publiciste*, les salles des restaurants sont pleines, et chaque jour, de nouvelles salles sont ouvertes. On y mange, on y boit, avec ses amis, car plus rien déjà ne se combine, ne s'agence, ne se traite qu'autour de la table : la littérature, la politique, les affaires, les marchés. Manger et boire est devenu le principal souci de la journée, et à l'heure du dîner, il n'est point d'homme, à Paris, aussi important que le grand restaurateur Robert. « Que de gens, ajoute le journal, dont l'esprit, les talents et le bonheur sont dans l'estomac, et qui sont tentés de vous dire :

> Digérez-vous? Voilà l'affaire!
> L'homme n'est rien s'il ne digère;
> Car, sans cela, plaisirs et jeux
> S'envolent au pays des fables.
> L'esprit fait les mortels aimables;
> Mais l'estomac fait les heureux. »

Tant qu'il n'y eut point aux Tuileries une sorte de cour souveraine, organisée avec des officiers faisant office de chambellans, tant que Bonaparte, d'ailleurs, doutant de son omnipotence, mit une grande prudence et beaucoup de modération en ses exigences, la vie mondaine ne subit que de légères modifications. Elle ne fut qu'une suite de la vie sous le Directoire, avec plus de retenue dans les mœurs. Les salons qui étaient ouverts, les femmes qui avaient

brillé au premier rang gardaient toujours leur ancien prestige. Mme de Staël et Mme Récamier attiraient comme naguère tous les regards. Mme de Montesson ouvrait discrètement les portes de son hôtel aux plaisirs. L'influence de Mme Tallien seule pâlissait et s'atténuait, sans cesse, depuis qu'elle était devenue la maîtresse d'Ouvrard. Et malgré ses intrigues et malgré ses prières même, lors d'une entrevue avec Bonaparte, sous le voile d'un domino à rubans verts, au bal Mareschalchi, elle demeura proscrite des Tuileries. En un certain monde, on admirait encore les célébrités du Directoire, Mme Hamelin, Mme Visconti, Mme Cambys, Mme de Château-Renaud. Les jeunes filles, qui devinrent plus tard les grandes dames du Consulat, étaient toujours en pension, à Saint-Germain, chez Mme Campan, avec les sœurs de Bonaparte. Seule Hortense de Beauharnais en était sortie et vivait près de sa mère, avec qui elle faisait la joie des dimanches, à la Malmaison, où Bonaparte se livrait aux gamineries folles d'un jeune homme.

Durant ce premier hiver, dans l'appartement de Mme Bonaparte, Arnault, qui était l'un des favoris de la belle créole, amenait quelques-uns de ses confrères agréés par le général : Ducis, Lemercier, Legouvé, Bernardin de Saint-Pierre; et pendant que la maîtresse du lieu s'occupait avec ses laines à son métier de tapisserie, les hommes, entre eux, écoutaient une lecture faite par les écrivains distingués qui étaient présents. Ducis y récitait les belles scènes de son théâtre; Legouvé, son poème des *Sépultures* ; Bernardin de Saint-Pierre, son *Dialogue de Socrate*[1]. En ces jours-là aucun profane ne

1. Arnault, t. II, p. 293.

partageait le même honneur. Il n'y avait aux Tuileries que des hommes de lettres, charmés, d'ailleurs, par la présence de celle qui travaillait silencieusement en un coin du salon.

Arnault a tracé d'elle un portrait charmant, qui laisserait croire qu'en lui il y avait un autre sentiment que de l'admiration. « L'égalité de son humeur, dit-il de Joséphine, la facilité de son caractère, la bienveillance qui animait son regard et qu'exprimaient non seulement ses discours, mais aussi l'accent de sa voix, certaine indolence naturelle aux créoles, qui se faisait sentir dans ses attitudes comme dans ses mouvements, et dont elle ne se défaisait même pas entièrement, dans l'empressement qu'elle mettait à rendre un service, tout cela lui prêtait un charme qui balançait l'éclatante beauté de ses rivales (Mme Tallien et Mme Récamier[1]). »

Près d'elle était souvent, sur le même siège, son chien « Fortuné[2] », qu'elle faisait coucher en son lit et que le général fut forcé de subir. A « prendre ou à laisser », disait-il à Arnault; et ce fut lui encore qui se montra le plus accommodant, car le chien ne supporta le partage qu'avec peine, et lui

1. « Mince taille, souple et élégante, dit l'auteur des *Souvenirs de Mme Récamier* en parlant de la belle Juliette ; des épaules, un col de la plus admirable forme et proportion ; une bouche petite et vermeille, des dents de perle, des bras charmants quoiqu'un peu minces ; des cheveux châtains, naturellement bouclés ; le nez délicat et régulier, mais bien français ; un éclat de teint incomparable, qui éclipsait tout ; une physionomie pleine de candeur et parfois de malice et que l'expression de la bonté rendait irrésistiblement attrayante ; quelque chose d'indolent et de fier, la tête la mieux attachée. C'était bien d'elle que l'on eût pu dire ce que Saint-Simon a dit de la duchesse de Bourgogne, que sa démarche était celle d'une déesse sur les nues. Telle était Mme Récamier à dix-huit ans. »

2. « Cet affreux monstre de carlin, dit Mme d'Abrantès (t. III, p. 369), annonçait ma venue avec ses hurlements ordinaires. Je n'ai jamais connu de plus horrible bête. »

incrusta, d'une morsure aux mollets, la marque de sa colère.

En ce temps-là, enfin, Mme de Staël, tout à son ambition, rêvait de dominer le général, et, par lui, de diriger la politique du gouvernement. Elle avait fait nommer son ami le plus cher, — son amant, dit Barras, — Benjamin Constant, au Tribunat. Ce n'était pas suffisant. Elle voulait avoir prise sur Bonaparte lui-même. Elle s'imaginait qu'une femme d'intelligence supérieure comme elle se jugeait, de parole et d'imagination ardentes, réagirait forcément sur l'esprit d'un jeune homme qui n'avait fait que la guerre. Elle lui écrivit plusieurs fois, dit-on, sans obtenir de réponse. Enfin elle se fit présenter par Arnault à un bal chez Berthier. Elle raconte elle-même, qu'elle avait préparé d'avance son questionnaire et ses réponses. Et tout cet échafaudage croula, et, du même coup, ses espérances furent brisées.

Arnault (t. I, v, p. 26) décrit la scène :

« Mme de Staël, dit-il, déterminée à engager une discussion en règle, le pressait de questions et tout en lui faisant entendre qu'il était pour elle le premier des hommes : — « Général, lui dit-elle, quelle est la femme que vous aimeriez le mieux? — La mienne! — C'est tout simple. Mais quelle est celle que vous estimeriez le plus? — Celle qui sait le mieux s'occuper de son ménage! — Je le conçois encore. Mais, enfin, quelle serait pour vous la première des femmes? — Celle qui fait le plus d'enfants, Madame! » Et il se retira, en la laissant au milieu d'un cercle plus égayé qu'elle de cette boutade. »

Quand on restaura et meubla les Tuileries,

l'architecte Lecomte dut subir les volontés du maître. Bonaparte, toutefois, qui sentait son propre défaut de goût, laissa faire, à la fin, son architecte et surtout Joséphine, chez qui le sens délicat du beau était fort développé. A cet aménagement du palais des rois elle mit une grande discrétion. Le luxe n'y fut point criard. L'harmonie y apparut dans tous les détails. Et cependant il fallut céder à la mode du jour et accepter pour l'ameublement le ton jaune orange, la couleur anglaise. En son appartement particulier, sur les consoles, il y eut des bronzes dorés apportés de Versailles; peu de tableaux aux murailles; un beau Corrége, dans sa chambre : une *Vénus endormie*; des marbres et des mosaïques tirés de Florence; sur les cheminées, des vases de la manufacture de Sèvres; enfin, appliquées aux tentures, des palmettes, une mode, une folie, une rage de l'époque, — à ce point qu'une dame, en un salon bourgeois, refusa de boire son café parce qu'il manquait sur sa tasse l'effigie d'une palme[1].

Dans le monde des financiers, ce fut, au contraire, un luxe éblouissant, une profusion de dorures et de fleurs en leurs salons. Lorsque Jacques Récamier épousa, au mois d'avril 1793, Juliette Bernard, il habitait, rue du Mail. Plus tard, il acheta de Necker un hôtel, situé au n° 7 de la rue du Mont-Blanc; et l'architecte Bertaux fut chargé de le restaurer de fond en comble, et ensuite de le meubler. Bertaux associa Percier à son œuvre; et il n'y eut pas un seul objet de l'ameublement qui ne fût dessiné et composé en vue de cette splendide demeure. Les bronzes, les candélabres, les

1. D'Abrantès, *Mémoires*; Kotzebue, *Voyages en France*.

pendules, les bibliothèques, les fauteuils, les tables, les lits, furent modelés sur des types conçus et créés pour leur destination respective, avec l'empreinte et le style que la mode de l'époque exigeait ; et Jacob, le célèbre ébéniste, exécuta les meubles. Toutes les cheminées furent de marbre blanc, pour bien désigner la couleur préférée de l'admirable Juliette[1]. Les murailles furent tendues de soie, et les glaces recouvrirent, dans chaque pièce, le plus grand espace possible. Elles étaient immenses. Les escaliers furent garnis de fleurs abondantes, qui les firent ressembler à des serres.

Les décors étaient tout autres dans les grands hôtels de la noblesse, au faubourg Saint-Germain. En ces antiques demeures, qui avaient survécu à la Révolution, rien n'était changé, depuis l'extinction de la monarchie. Lady Morgan raconte la visite qu'elle fit, un soir, à la princesse de La Trémoille. Elle arriva en une rue obscure, une longue rue solennelle et froide, pareille à toutes celles du grand faubourg, mal éclairée de réverbères à la flamme vacillante. A la porte cochère, son domestique frappa un seul coup du marteau, et la porte lentement se développa sur ses gonds, afin de laisser entrer la voiture dans la cour où se trouvaient alignés déjà les carrosses et les cabriolets des autres visiteurs. Son domestique la précédant, il la conduisit, à travers d'immenses galeries, jusqu'à l'antichambre où

1. John Carr, *les Etrangers en France*, p. 177 :

« Sa chambre (de Mme Récamier), qui est une des curiosités de Paris, est disposée dans un style plein de goût et de magnificence. Le lit sur lequel cette charmante *statue* repose est un superbe sofa placé sur une estrade où l'on accède par des escaliers de bois de cèdre. De chaque côté s'élèvent des autels surmontés de vases de fleurs, dans le style d'Herculanum, et d'une grande lampe antique d'or. Le fond du lit est garni d'une immense glace et les rideaux de la mousseline la plus fine, festonnés de glands d'or, descendent, en draperies gracieuses, d'une couronne de fleurs en or. »

veillait le maître d'hôtel, à qui on déclina les noms et les titres de la grande dame anglaise. Alors, le domestique s'assit en un fauteuil, devant le poêle, tandis que le maître d'hôtel ouvrait à deux battants la porte de l'appartement, pour annoncer, à haute voix, la noble visiteuse. Toutes les pièces étaient brillamment éclairées par d'immenses lustres à bougies. Après la salle de billard, où jouaient, contre de jeunes hommes, des femmes élégantes; après des salons ornés de magnifiques tapisseries, elle parvint à la chambre à coucher où la princesse attendait, en son fauteuil, le salut de ses familiers. Tout le monde y parlait, sans agitation, sans gestes exubérants. Quelques hommes se soutenaient accoudés sur le dossier du siège de belles dames, avec qui ils échangaient, à mi-voix, de doux propos. Et la chambre était d'un aspect imposant, avec son alcôve au fond de laquelle reposait le lit recouvert de satin blanc et de dentelles de Bruxelles. Comme chez Mme Récamier, les murailles de la chambre étaient plaquées de soie, avec des ornements d'or et des torsades d'argent. La princesse ne se levait point à chaque visite. Elle se bornait à un sourire, à un signe de la main ou de la tête, à un petit *Comment ça va?* tout à fait charmant, ou donnait à quelques-uns sa main à baiser. Et de son fauteuil, elle surveillait le jeu de piquet de deux ducs, à la seule table où, durant son séjour, la noble Anglaise vit jouer, dans les salons aristocratiques; car, de préférence à tout, au lieu de jouer, on causait.

Chez un jeune homme du monde oisif, dans une *garçonnière*, dirions-nous aujourd'hui, on aurait trouvé un secrétaire, orné d'une pendule de Lepeaute; une cheminée dont la tablette en marbre

blanc était supportée par deux colonnes détachées. Au-dessus, des flambeaux à tête de sphinx; des coupes en matières précieuses, dans lesquelles on aurait vu, négligemment, une montre de Bréguet et des épingles enrichies de diamants.

Et si l'on veut connaître comment on se meublait dans les maisons bourgeoises, il faut consulter les *Petites Affiches*, et lire l'annonce des ventes après décès.

Voici la copie de l'une de ces annonces, après le décès du citoyen Raffy, rue Nicolas, faubourg Saint-Antoine. C'étaient des chandeliers ciselés et dorés, des flambeaux argentés; des glaces trumeaux; des entre-deux de croisées dans leur parquet; des consoles dorées; des meubles de salon, velours ciselé, cramoisi et blanc; des housses de lit et tentures de damas cramoisi; de bonnes couches; des sièges de différentes étoffes; bureaux, secrétaires, commodes de différents placages, armoires de chêne et de noyer, tables à jeu, etc., etc. Parmi les bijoux, une montre de Agéron, dans sa boîte d'or, boucles et moutardier en argent et différentes pendules; quelques tableaux, de bonnes estampes montées; et pour la garde-robe, des habits, vestes et robes de différentes étoffes de soie.

Et, parmi les livres, à une autre vente, voici les œuvres qui composaient la bibliothèque d'un bourgeois :

« Un *Dictionnaire du jardinier*; un *Cours d'agriculture*, in-4°; les *Œuvres complètes* de Rollin, in-4°, 22 volumes; les *Œuvres* de Plutarque, in-4°, 18 volumes; le *Dictionnaire* de Moréri, de Trévoux, 1777; le *Dictionnaire géographique*, 1768; les *Œuvres* de Voltaire et de J.-J. Rousseau, in-8°, et in-4°; le *Dictionnaire d'histoire naturelle*, 15 volumes; l'*His-*

toire de France, *d'Espagne*, *d'Angleterre*, in-4°; l'*Astronomie* de Bailly, in-4°; le *Voyage du jeune Anacharsis*, in-4° et in-8°; des *Mémoires sur les Chinois* et une *Histoire de la Chine*, in-8°; le *Cabinet des fées*, in-8°; la *Bibliographie instructive*, 7 volumes; *l'Académie des Inscriptions*, in-4°; le *Dictionnaire de l'Académie*, italien, anglais, in-4°; les *Cérémonies religieuses*, in-folio; le *Dictionnaire du Commerce*, 1748; le *Dictionnaire des mathématiques* de Montucla, in-4°; les *Œuvres* de Cochin, Mably, Raynal, Piron, Sainte-Foy, Helvétius, in-8°, etc., etc. »

En descendant plus bas encore, dans les petites maisons, situées derrière la montagne Sainte-Geneviève, on aurait trouvé de petits bourgeois, occupés à lire la *Vie des saints*, sortant rarement, pour une promenade au Jardin des Plantes ou au Luxembourg; se bornant, aux heures de loisir, à la culture de leur jardinet. C'est chez eux que le salon était en bois d'acajou, avec des rideaux de percale blanche, bordés de franges de couleur. Point de coussins moelleux, mais des carreaux de divan, rembourrés de crin; et, quelquefois, un trépied de forme antique, meublant un coin de la pièce.

Plus bas, enfin, au-dessous de ces petits bourgeois, parmi ceux que les événements politiques ont atteints, petits rentiers, ou petits commerçants ruinés par les agioteurs, on trouverait, dans les sordides maisons du faubourg Saint-Jacques, sous les combles, en d'infects taudis, des familles dénuées de tout, de meubles et de linge, et sans profession, parce qu'elles étaient riches naguère d'une aisance qui suffisait à leur vie. Elles ont eu six mille francs de rente; il ne leur reste plus rien, à

peine un matelas. L'Etat, en consolidant les rentes au tiers, et soldant ses dettes en assignats, les a réduites à la mendicité[1].

Et les journaux du temps continuaient à se plaindre de l'exagération maintenue dans le langage et dans les idées. On s'était habitué, sous la Révolution, à ces outrances qui s'imposaient partout; et le rôle de chacun semblait renversé. La jeunesse avait pris le pas sur la vieillesse que l'on se plaisait à rendre ridicule. Les pièces de théâtre travestissaient les vieillards en personnages grotesques, bafouilleurs, gâteux, qui ramassaient toutes les rebuffades; tandis que l'on montrait des gamines tenant tête arrogamment à de vieilles femmes. Durant les repas, parmi les gens vulgaires, beaucoup aimaient à rappeler les atrocités de la Terreur, au lieu d'échanger des propos aimables. Les esprits demeuraient hantés de la violence des passions d'autrefois. Et peu à peu, néanmoins, ces passions se calmaient.

Et la mauvaise foi s'étalait au grand jour. On citait, comme un modèle de vertu et de désintéressement, celui qui payait ses dettes et reconnaissait un dépôt qu'il avait reçu. Les usuriers n'avaient point honte de leur âpreté. Ils annonçaient aux *Petites Affiches*, qu'ils prêtaient à six et à huit pour cent par mois. Dans les familles, on choisissait, pour les enfants, les noms les plus sonores. C'était, pour les garçons, Achille, César, Adolphe; pour les filles, Yamina, Clémentine, Clara; jamais de Marguerite ni de Marie. Les tripots, les maisons de jeu étaient toujours plus fréquentés que les églises; et la foule s'indignait au théâtre que l'auteur d'une

1. *Semaines critiques*, p. 165.

pièce eût écrit qu'après avoir perdu son innocence une femme eût encore le goût de la vertu. La persistance en son vice lui eût semblé moins condamnable.

CHAPITRE III

LA COUR CONSULAIRE

Sommaire. — Après Marengo, la modification des mœurs est très rapide. — Une nouvelle société est formée par l'amalgame de toutes celles existantes. — La composition des fêtes mondaines. —Gaucheries des Jacobins dans les salons — Bassesse des républicains devenus courtisans. — La paix d'Amiens met le comble aux rivalités mondaines. — Le monde des salons. — Les fêtes de l'hôtel Recamier. — Le « danseur » de Trénis. — La cour consulaire. — Quatre préfets du palais ; quatre dames pour accompagner. — La première réception des ambassadeurs. — Jalousies à la cour consulaire. — Le théâtre à la Malmaison. — Etiquette exagérée à Saint-Cloud. — Arrivée de Fox à Paris. — Le poète Delille ; La Harpe ; critiques de Chateaubriand ; Mme de Genlis ; Talleyrand son portrait ; Fouché, son portrait. — Les libelles dans Paris. — Les publications en librairie. — Chateaubriand et l'abbé Morellet. — Portrait de Chateaubriand. — Les caricatures en librairie. — Les *Semaines critiques*.

Après Marengo, les mœurs se modifièrent plus rapidement. Durant l'absence du général, les intrigues brouillonnes de ses frères, celles de Bernadotte et de Carnot, l'agitation menaçante des Jacobins et des royalistes avaient préparé les esprits à un régime autoritaire. Les idées penchaient vers la monarchie. On désirait surtout la sécurité de l'avenir, et le retour du vainqueur ne fit qu'accélérer cet entraînement général. On l'acclama comme un sauveur. Alors, de tous côtés, s'organisèrent les plaisirs, et, chez les ministres, des fêtes officielles où se ren-

contrèrent beaucoup de gens qui, depuis longtemps, ne frayaient plus ensemble ; des nobles qui n'avaient point quitté Paris, les de Mun, de l'Aigle, de Noailles; des émigrés rentrés en grâce et dans leurs biens, ne cherchant qu'à s'attirer les faveurs du nouveau maître. Ce fut la renaissance de la vie mondaine, moins bruyante, moins tumultueuse que sous le Directoire. Le mélange des castes, la réunion de l'ancienne noblesse avec les hommes de talent qui s'étaient fait un nom, produisirent un changement dans les habitudes de cette nouvelle société, dans ses manières, dans ses idées même. Les « nouveaux riches » et l'élite républicaine, émergée de la foule, se copièrent tout de suite sur les hommes de bonne compagnie qu'ils fréquentaient. Et quoique les aristocrates, qui avaient dépouillé leur fierté passée, se moquassent entre eux des petites vanités des anciens révolutionnaires, ils ne manquaient pas de montrer beaucoup de bienveillance à leurs nouveaux amis. Lucien, comme ministre de l'Intérieur, ouvrit les superbes galeries de son ministère, l'ancien hôtel Brissac, à tout ce que Paris contenait d'illustre et de bien né; de même Talleyrand, ministre des Relations extérieures[1] ; de même Berthier, ministre de la Guerre[2]. Ces fêtes

1. Parmi les hommes connus, et presque tous les invités l'étaient à l'exception des jeunes gens, on remarquait l'ancien ami de Louis XVI, l'ex-chevalier de Coigny, Berlier, Dubouchet, Dumas, Portalis, Ségur l'aîné, La Rochefoucault-Liancourt, Crillon et, parmi les femmes, MMmes de Vergennes, de Castellane, d'Aiguillon, de Damas, de Lameth, de Caumont, de Noailles (*Journal des Débats*, an VIII).

2. Général Thiébault, *Mémoires*, t. III, p. 171.

De la manière suivante, il parle du premier bal chez Berthier, ministre de la Guerre :

« Ce fut la première fête à laquelle assistèrent le Premier Consul et sa famille, et pour bien marquer le grand nombre d'adhésions et l'empressement général en faveur du nouveau gouvernement et de son chef, on porta les invitations à un nombre immense. Comme l'étonnement, la curiosité, on pourrait dire la nouveauté et cent autres calculs firent que

commençaient par des séances de lecture. La Harpe, encore en faveur, y récitait des morceaux de sa traduction du Tasse; Garat et Mme Barbier-Walbonne chantaient; Vestris et Mlle Chameroy y apparaissaient ensuite en leurs danses variées. Le bal, enfin, terminait ces soirées, qui rendaient à Paris le goût des plaisirs distingués. Ce fut au premier bal donné par Lucien que Mme Méchin, revenant d'Italie avec son mari, se révéla tout à coup comme l'une des femmes les plus belles de ce temps. Blonde, d'un blond cendré très doux, la nuance de cette admirable chevelure se mariait agréablement à sa robe de mousseline des Indes, d'un tissu très fin. « Un bandeau d'or mis sur son front, dit la duchesse d'Abrantès, empêchait qu'on ne la prît pour une statue d'albâtre. » Ici où là, arrivaient quelquefois des incidents qui faisaient sourire les aristocrates mêlés à ces fêtes. Ainsi, Rapp, l'aide de camp de Bonaparte, prenant à bras-le-corps et soulevant le vieux marquis de Caulaincourt pour se mettre à sa place, à côté de Mme Junot, une nouvelle mariée. Ainsi, le général Lannes, à qui était présenté le vieux marquis, et lui disant, avec une rondeur toute militaire : *En quelle armée serviez-vous, mon vieux? Etiez-vous bipède ou quadrupède? Ah! diable, il me paraît qu'à présent vous êtes dans*

tout le monde accepta, l'affluence fut incalculable, et s'il n'y avait eu tant de milliers de témoins, oserait-on, sans crainte d'être taxé de duperie, dire que les voitures débouchant au Pont-Royal à neuf heures du soir, n'arrivaient à l'hôtel de la Guerre qu'à quatre heures du matin; et qu'une fois arrivé, il n'était plus possible de ravoir sa voiture; qu'une personne, logée rue du Bac, fut trois heures à avancer et à reculer avant de pouvoir sortir de sa porte cochère et prendre la file; que la faim finissant par se faire sentir, à la suite des haltes si longues et si répétées, et par l'effet d'une impatience trop forte, pour ne pas être digestive, tout ce qui se trouva de volailles, et de pâtés, et de viandes rôties et de gâteaux, de pain, voire même de cervelas, dans cette partie du faubourg Saint-Germain, fut mangé, dans cette terrible rue du Bac, et par les maîtres et par les valets. »

la royale pituite » : car le vieux marquis, à ces mots, n'avait pu réprimer un rire sonore, qui avait provoqué une quinte de toux inextinguible[1]. La foule était nombreuse à ces bals, et, comme aujourd'hui, on disait déjà : « La fête était charmante; on y étouffait. »

Les mœurs changeant, le costume de cérémonie fut changé et débarrassé de tout ce qui rappelait, chez les hommes, l'état militaire. Les bottes et le pantalon disparurent. Les souliers à boucles, les bas de soie et les culottes courtes furent de mode dans les salons, non sans tiraillements ni sans résistance pourtant, de la part des anciens Jacobins, admis aux Tuileries. Ils se sentaient maladroits et inélégants en ces habits qui leur rappelaient l'ancienne cour. Ils avaient bien accueilli, naguère, l'uniforme qui marquait leur situation comme fonctionnaires, afin de se faire distinguer de leurs inférieurs, et parce qu'il était commode à porter. Mais devant les aristocrates habitués à toutes les élégances, ils souffraient de leur gaucherie et de leur inexpérience à marcher avec l'épée qui battait leurs mollets, le tricorne sous le bras, un jabot et des manchettes de dentelles. Et ce fut pis encore pour supprimer la cadenette des soldats et des officiers généraux. Ceux qui attachaient un grand prix aux signes extérieurs, et qui voyaient la garantie du régime républicain dans le costume qu'avait consacré la Révolution, refusèrent de sacrifier les habitudes de leur vie aux désirs du Premier Consul. Il y fallut du temps, beaucoup de persuasion. Miot de Mélito affirme qu'il fut plus facile de changer l'effigie des monnaies.

1. D'Abrantès, t. III, p. 325.

Les étrangers de marque arrivés à Paris, les Allemands, les Russes, que l'on voyait aux Tuileries après la paix de Lunéville, s'y montrèrent constellés de leurs décorations et en habits de cour. Le marquis de Lucchesini surtout, ambassadeur de Prusse, courtisan hypocrite et flagornant le Premier Consul, que sournoisement il combattait, déployait, aux audiences et aux fêtes officielles, tout le luxe de sa toilette et la bigarrure de ses croix. « Il faut cela pour le peuple ; ça impose », disait Bonaparte, approuvant cette tenue chamarrée.

Dès lors on vit, dans les salons officiels les hauts fonctionnaires du Consulat se soumettre à la gêne du nouveau costume. Beaucoup y étaient impropres ou inhabiles, portant un col avec le frac ; celui-ci, une bourse à cheveux ; celui-là, une queue ; un autre de la poudre sur sa coiffure. « Il n'y manquait que la perruque, ajoute Thibaudeau. Chaque matin, dit-il, on regardait la tête du Premier Consul. Si on l'eût vue une seule fois avec de la poudre, c'en était fait d'une des modes les plus saines et les plus commodes de la Révolution. Les cheveux au naturel eussent été proscrits[1]. »

En ces réformes, Bonaparte fut aidé autant par la servilité des hommes que par l'admission des étrangers à ses réceptions. Plus il devenait absolu et manifestait hautement sa volonté, moins il trouvait de résistance. « Il était mieux obéi que Louis XIV », écrivait Mallet-Dupan en son *Mercure britannique*. Si bien que Joseph put dire, à propos des sénateurs qui devaient se partager, en dotation, les revenus affectés aux sénatoreries : « Il n'y a plus de républicanisme en France... Les plus répu-

1. Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 15.

blicains des sénateurs prennent un crayon pour calculer ce qui reviendra à chacun, dans le partage du dividende commun. » Et on les vit, dans toutes les fêtes, venir saluer Mme Bonaparte retirée au fond des salons, les accueillant d'un sourire sans se lever et les congédiant de même. Une reine ne se fût pas montrée plus hautaine. Il est vrai qu'en cela elle obéissait à Bonaparte.

La famille consulaire partagea bientôt cet engouement pour le plaisir. Joseph, à sa belle terre de Mortefontaine, affectait une courtoisie et un faste de grand seigneur; Elisa Bacciochi, à Neuilly, s'entourait de littérateurs et d'artistes; Caroline Murat, plus politique et plus ambitieuse, rêvant déjà à la hauteur d'un trône, belle et impérieuse, invitait à l'hôtel Thélusson, la plus magnifique des demeures particulières, les généraux amis de son mari et tout le monde officiel. La paix d'Amiens mit le comble à cette émulation et à ces rivalités mondaines. Les Anglais, que la guerre avait éloignés de Paris depuis douze ans, s'empressèrent d'y accourir. Jamais la grande cité n'avait été aussi brillante, aussi joyeuse, aussi visitée par les étrangers qu'elle le fut alors. On y vit réunis bientôt les personnages les plus éminents, de nobles lords, des princes russes, des comtes polonais, des barons allemands. Le luxe s'y étala d'une manière inouïe. Les lieux d'amusement étaient pleins; les théâtres débordaient d'une foule parée de toilettes éblouissantes par l'éclat des diamants. L'Opéra et le Théâtre-Français, où l'on voyait presque chaque jour Mme Bonaparte et sa fille Hortense, attiraient les étrangers désireux d'apercevoir l'homme dont toute l'Europe se répétait le nom, plus encore que d'applaudir au talent

des acteurs célèbres dont la renommée était connue. C'était lord et lady Chalmondeley; une mistress Harisson qui arrivait de l'Inde; la duchesse de Gordon et sa fille lady Georgina; le colonel James Green et lady Forster, qui fut, plus tard, duchesse de Devonshire; une Prussienne, Lisbeth de Blumenthal, que Mme d'Abrantès dit « charmante »; le baron de Schack, un Prussien grisonnant et très gros, mais toujours rieur et content; les comtes Zamoïski et Potocki; et, parmi les Russes, le prince de Troubetzkoy, le prince Galitzin, le baron de Strogonoff, enfin la princesse Demidoff, qui charmait tous les regards à la danse. Ses valses étaient légères et gracieuses, rapides et presque aériennes. Elle seule pouvait être comparée à Mme Récamier ou à Mme Hamelin[1].

Les grands financiers, les Seguin, Perregaux, Hinguerlot, Récamier, accrurent aussitôt la splendeur de leurs fêtes. On se disputa, dans le nouveau Paris, les invitations chez chacun d'eux. Mais les nobles étrangers[2] que la beauté de Mme Récamier

1. Lacretelle, *Histoire du Consulat*, p. 364 :

« On vit circuler dans les bureaux des Relations extérieures un flot de princes allemands qui venaient chercher des indemnités pour leurs possessions perdues dans la guerre et ne se faisaient pas scrupule de les obtenir souvent aux dépens de leurs voisins, de leurs illustres parents ou alliés et prenaient grand plaisir à les faire séculariser ou médiatiser. Si ce fut une fatale épreuve pour la bonne foi allemande, elle ne fut guère moins funeste à la probité de plusieurs fonctionnaires. Tous les personnages voués aux intrigues se mirent en mouvement pour ce commerce lucratif des principautés, de baronnies, d'abbayes, de territoires et de populations. Les spéculations de Bourse cédèrent le pas à cet agiotage diplomatique, à ces distributions de châteaux, de domaines et de couronnes de comtes, de marquis et de ducs. On vit des fortunes s'élever subitement très haut parmi ceux qui prenaient part à ces négociations. Elles furent souvent dépensées avec une extrême rapidité. Quelques intrigants de cette époque se reposaient après avoir gagné un million, et attendaient leur dernier écu pour recommencer le même genre de fortune. »

2. Dans une note des journaux, on trouve cette mention : « Le ministre de Prusse, le marquis de Lucchesini, vient de donner un bal magnifique dans son hôtel de la rue Saint-Florentin. Le corps diplomatique y assista. Les princesses Dolgorouki et Castel-Forte, Milady Shamley, Miss Saladin,

enthousiasmait, s'étaient fait ouvrir un crédit à la banque du mari, et dans ses salons éblouissants ils se pressaient à l'envi. La belle Juliette avait succédé à la royauté de Mme Tallien. Son sourire, son regard gagnaient tous les cœurs. Il suffisait qu'elle parût pour les enchaîner à sa suite. On se racontait l'émerveillement qu'avait produit jadis son apparition, en sa toilette blanche, à la promenade de Longchamps, les pieds à demi nus sur une peau de tigre, au fond de sa voiture découverte; on vantait sa quête à Saint-Roch où la foule, pour la voir, s'ameutait sur son passage, maintenue par Emmanuel Dupaty et Christian de Lamoignon; où la foule vidait ses poches dans sa bourse, plusieurs fois pleine, jusqu'à faire vingt mille francs; on attendait surtout le moment où, un châle en ses mains, l'agitant comme une bayadère devant son sultan, elle se livrait à sa passion de la danse qu'elle seule avait inventée, danse lascive et chaste tout à fois, mettant les grâces de son beau corps en valeur, ses bras adorables, son buste svelte et souple, ses jambes fines, ses pieds menus et cambrés. Elle semblait s'enlever du parquet, comme si elle eût eu des ailes, comme en un vol d'ange prenant son élan vers le ciel. C'est là, cette danse, que

Mme Visconti, Mme de Cottu et sa fille, la marquise de Gallo. Mme Henry d'Elbing et sa fille s'y faisaient admirer par leur beauté et leur grâce. » Quelque temps après, le comte de Cobentzel donnait un bal paré où assistaient quatre cents personnes. »

En ce qui concerne le salon des financiers, voici ce que dit Arnault (t. IV, p. 297) de Mme Hinguerlot : « Femme aussi bonne que spirituelle, aussi bonne que possible, et néanmoins assez maligne. Tout cela s'arrangeait en elle. Finesse, vivacité caractérisent l'esprit de cette dame et dominaient dans ses discours. Aussi sa société intime, qui se composait de gens d'un esprit analogue au sien, était-elle des plus aimables. Pour le prouver, il suffirait d'en nommer les principaux membres, Lenoir, Méhul, Digeon et quelquefois Hoffmann, noms auxquels je dois ajouter celui de Pérault, son frère, homme de l'originalité la plus piquante. »

Mme de Staël a dépeinte, en son roman de *Corinne*[1].

Chez le célèbre banquier, les fêtes n'étaient jamais les mêmes : un concert aujourd'hui, le lendemain un bal ou une lecture littéraire. Et tous les mondes y étaient représentés. On y rencontrait Boufflers, Brillat-Savarin, Joseph Chénier, Talleyrand, Narbonne, Murat, Lannes, Marmont. Un soir de lecture de poésie, on s'y montra Picard, toujours acteur, assis entre Mme de Staël et le cardinal Caprara.

La danse était, quand même, le plaisir le plus recherché des fêtes de cette époque, une danse compliquée et savante comme celle des ballerines. On admirait les grandes danseuses du monde parisien, les danseurs renommés des salons, autant qu'un général. On s'empressait autour de leurs évolutions, après les avoir attendus avec impatience ; et pour tous, danseurs ou danseuses, il n'y avait qu'un partenaire possible. Mme Hamelin n'eût pas accepté de partager sa danse avec un autre que M. de Trénis. Il était, alors, dans toute sa gloire d'homme du monde. Il dansait et ne savait faire que cela, et cette distinction suffisait à le classer. Au menuet, nul autre n'accomplissait « la révérence du chapeau » avec une courbette aussi moelleuse que la sienne, ni Gardel, ni Laffitte, ni Rastignac, ses rivaux[2]. Il s'y étudiait chez lui par-devant une glace, entre

1. Les *Mémoires d'une Inconnue* rapportent sur elle une anecdote assez piquante (p. 113) : « Un jour de grand bal chez elle, Mme Récamier se trouva mal, se retira, se mit au lit. La porte de sa chambre à coucher est rouverte. Un curieux s'approche, admire cette délicieuse figure que ne gâte en rien le négligé d'une malade. Un autre survient, puis dix, puis la foule. Les derniers venus montent sur des fauteuils pour avoir leur part du spectacle, et le bon M. Récamier fait poser des serviettes pour accorder le plaisir de ses hôtes et le soin de son mobilier. »

2. Général Thiébault, t. III, p. 173 :

« Ce pauvre Trénis, après avoir fait les délices des réunions les plus brillantes, avoir été l'orgueil des danseuses les plus célèbres par leur

deux fenêtres, jusqu'à ce qu'il l'eût réussie à son gré. Vain, au surplus, comme un comédien, disant de sa danse « qu'elle glissait comme de l'huile sur des roses » et répondant à ceux qui lui vantaient sa grâce : « Etiez-vous bien placé? » Il mourut fou et dans une misère lamentable.

Dans quelques salons équivoques où affluaient les étrangers, les manières et la tenue n'étaient pas toujours irréprochables; et les jeunes gens, couverts de bagues, affectant un laisser aller malhonnête, vaguaient, comme chez eux, dans les pièces de l'appartement, pour en critiquer les dispositions et les meubles, négligeant toutes les femmes et n'entourant que la plus belle jusqu'à l'étouffer. Lorsqu'arrivait, au milieu de la nuit, le danseur célèbre, on les entendait crier très fort : « La gavotte, la gavotte », formant cercle autour de lui et se hissant sur les chaises afin de mieux voir les pas cadencés de l'homme qu'ils admiraient. C'est dans ces réunions que se donnait libre cours la verve caustique des aristocrates. L'un d'eux disait d'une femme échappée de ses casseroles : « Cette dame plus propre au panier qu'aux paniers »; et Talleyrand, du chasseur qu'un autre avait juché derrière sa voiture : « Ça, un chasseur! Allons donc! plutôt un braconnier! » « Il fuyait, dit Bourrienne, les gens qui ne savaient pas marcher sur un parquet. » (*Mémoires*, t. V, p. 141.)

Jusque-là, Mme Bonaparte n'avait ouvert ses salons

beauté, leur grâce, leur fortune ou leur position sociale, est arrivé de cajoleries en cajoleries, et à travers les plus riches hôtels, les plus somptueux repas, à Bicêtre, où il est mort fou, oublié de tout le monde, n'étant plus qu'un nom de contredanse, comme le cotillon ou la poule, et dans une misère telle que Gassicourt allait deux fois par an lui porter quelques hardes, des bas, et substituer de gros souliers ferrés aux escarpins que les plus habiles cordonniers de Paris s'étaient disputé l'honneur d'exécuter. »

qu'à ses amis et aux fonctionnaires du Consulat. Le matin, en cachette, elle recevait pourtant quelques émigrés hautains venant près d'elle solliciter une faveur. Mais, jusqu'à la paix d'Amiens, durant deux années, il n'y eut aucune grande soirée officielle aux Tuileries. Bonaparte, en son orgueil de chef d'Etat, imbu de ses prérogatives et de sa supériorité sur les autres hommes, voulait qu'il y eût, pour lui comme pour sa femme, une démarcation bien tranchée, même à l'égard des plus grands seigneurs, et l'étiquette chez lui n'était point encore réglée. Le château était administré par un très honnète homme, M. Bénezech, et les aides de camp du Premier Consul avaient suffi à l'introduction de ses visiteurs.

A la paix générale, Bonaparte se résolut enfin à constituer une sorte de cour. Il y eut quatre préfets du palais, MM. de Cramayel, de Luçay, Didelot, de Rémusat, puis quatre dames pour accompagner sa femme, Mmes de Rémusat, de Talhouët, de Luçay, de Lauriston. Et Mme de Montesson, qui avait vécu à la cour de Louis XVI et qui possédait alors toutes les traditions monarchiques, fut priée d'indiquer à Mme Bonaparte les usages de Versailles, afin de les imposer aux Tuileries. Ainsi fut créée la Cour consulaire.

Ensuite eut lieu la première réception des ambassadeurs et la présentation par eux des étrangers de leur pays, de passage à Paris. Bonaparte n'aimait pas les étrangers, dit la duchesse d'Abrantès, et, parmi eux surtout, la princesse de Rohan, qui fut plus tard duchesse de Courlande et duchesse de Sagan. Mais il se résigna, par politique, à cette cérémonie. Il les admit aux Tuileries, ainsi que les nobles du faubourg Saint-Germain, dont il sentait l'anti-

pathie pour sa personne, parce qu'il n'avait jamais été de leur monde.

A dater de ce moment, dans l'entourage du Premier Consul, se manifestèrent les mesquines jalousies qui s'agitent toujours près d'un monarque. Cette jeune cour, réunissant tous les symboles de la royauté, engendra aussitôt des courtisans; et bientôt il fallut constater leur platitude et leur hypocrisie, ainsi que chez les courtisans de l'ancien régime. Partout le pouvoir souverain suscite les mêmes vices. La servilité fut cause de la dissimulation. Autour du maître, personne n'osa plus exprimer franchement sa pensée. Un dialogue avec Bonaparte n'avait lieu qu'en monosyllabes, afin de ne point se compromettre. Ces « oui » et ces « non » étaient odieux à Mme de Rémusat qui s'en plaint. Un silence général, dit-elle, glaça l'immense palais. (t. Ier, p. 190.)

Bonaparte souffrait de tant de respect. Il ne pouvait, cependant, n'accuser que lui-même et sa despotique influence. Alors, pour échapper à cet étouffement, il s'enfuyait soit à la Malmaison, soit à Saint-Cloud, lorsque ce palais eut été réparé. A la Malmaison, parmi ses familiers, et durant les premières années du Consulat, il se livrait à toute l'exubérance de son caractère. Ceux qu'il y attirait jouissaient d'une entière liberté, même lorsqu'il se mêlait à leurs jeux. Aux barres qu'il adorait, à la danse, le soir, après dîner, lorsqu'il ne se retirait point en son cabinet pour y travailler, il se montrait rieur, ardent, moqueur, tricheur aussi, car il n'admettait pas qu'il eût pu succomber. D'autres fois, on jouait la comédie, sous la direction de Talma et de Michot, qui venaient y surveiller les répétitions. Comme actrices, du côté des femmes, on distinguait Hor-

tense de Beauharnais et Caroline Murat; du côté des hommes, Bourrienne, un comte d'Almaviva supérieur; le préfet du palais, Didelot, un Crispin très gai; Junot et Eugène de Beauharnais. Le jour de la représentation, Bonaparte invitait à dîner quarante personnes, et cent cinquante au spectacle de la soirée.

A Saint-Cloud, cet abandon charmant disparut. La Cour consulaire y devint pointilleuse. L'étiquette y fut d'une sévérité plus rigide qu'à la cour d'un roi; les courtisans, d'une obséquiosité plus servile que chez les grands seigneurs d'autrefois.

Delille, qui vivait à Londres, attiré par l'éclat du gouvernement consulaire, rentra en France, au mois d'août 1802. Sa présence à Paris fut un événement, parmi les gens de lettres, parmi les gens du monde aussi, qui se disputèrent l'honneur de le recevoir. La foule, enfin, était avide de l'entendre réciter ses poésies, quoiqu'il eût une manie fort désagréable, durant son débit, de manger du fromage à la crème et de parler trop vite [1]. Telle fut néanmoins la vogue de ses poésies, que les libraires, malgré la misère du temps, ne craignirent point de les payer un prix très élevé [2]. Giguet et Michaud lui achetèrent, deux cent cinquante mille francs, la traduction de l'*Enéide* de Virgile avec les notes, et ses poèmes sur *l'Imagination*, *les Trois Règnes de la Nature*, *le Malheur*, *la Pitié*. Sa renommée de poète était arrivée jusqu'aux bureaucrates; ce qui est rare. Un jour, à la « li-

1. Kotzebue, t. II, p. 60.
2. *Journal des Débats*, 15 floréal an X :
« L'abbé Delille vient de recevoir de l'empereur et de l'impératrice douairière de Russie deux bagues estimées trente mille francs, avec une lettre très flatteuse, en réponse d'un envoi qu'il leur avait fait de deux exemplaires de sa dernière édition des *Jardins*. »

quidation générale », où il était pour un renseignement, l'un des commis lui fit passer l'impromptu suivant :

Poète harmonieux, dont la Muse facile,
Dans tes premiers essais,
Annonçait aux Français
Qu'ils auraient un jour leur Virgile,
. . . .
Heureux de te voir, de t'entendre,
Chacun t'offre ses soins et dit en secret :
Va ! ne crains pas de paraître indiscret ;
Nous ne pourrons jamais te rendre
Tout le plaisir que tes vers nous ont fait [1].

A la renaissance de la vie mondaine, La Harpe, comme l'abbé Delille, avait recueilli tous les hommages de la nouvelle société. Il ne tarda point, cependant, à être exilé, en un petit village, à vingt-cinq lieues de Paris. Il avait cru en la longanimité du pouvoir consulaire, et ses épigrammes frondeuses, en ses conciliabules mystiques et politiques, le perdirent [2]. Il mourut peu de temps après, en

1. Lacretelle, t. II, p. 11 :
Dans une entrevue avec le poète Delille, Bonaparte lui dit : « Eh bien ! monsieur Delille, vous battez-vous toujours avec votre femme ? » Le poète lui répondit :

J'adore mon martyre et bénis ma prison ;
Et je fais quereller la rime et la raison.

A une page précédente, Lacretelle avait écrit : « Delille eut le courage d'acquitter, dans le poème de *la Pitié*, la dette de la reconnaissance envers les princes, autrefois ses bienfaiteurs. Il se vit obligé de supprimer un passage où il peignait, avec feu, les Trois Condés et la bataille de Wissembourg. L'effet de la suppression fut que ces vers se reproduisirent partout. Pour plaire à Bonaparte, un Gascon fit une brochure sous ce titre : *Point de pitié pour la pitié*.
2. De Genlis, t. V, p. 125.
« Ce fut au milieu de l'impiété triomphante, écrit-elle, qu'il eut le courage de débiter ses grandes et belles leçons. Il essuya beaucoup d'insultes ; il fut poursuivi, persécuté, se fit de nouveaux ennemis. Il brava tout, supporta tout, pour soutenir la cause de la religion et de la vérité. »

pleine connaissance, récitant avec le prêtre la prière des agonisants. Fontanes, son ami, ne l'abandonna point après sa mort. Il ramena son corps à Paris, montrant quelque courage à honorer sa mémoire, par un service funèbre à Notre-Dame, puis ensuite, à l'Institut, en prononçant son éloge. Chateaubriand ne fut pas aussi généreux; il ne l'épargne pas, en ses *Mémoires*[1]... « J'avais connu, dit-il, M. de La Harpe en 1789. Comme Flins, il s'était pris d'une belle passion pour ma sœur, la comtesse de Farcy. Il arrivait avec trois gros volumes de ses œuvres, dans ses petits bras, tout étonné que sa gloire ne triomphât pas des cœurs les plus rebelles. Le verbe haut, la même année, il tonnait contre les abus, faisant faire une omelette chez les ministres où il ne trouvait pas le dîner bon, mangeant avec ses doigts, traînant dans les plats ses manchettes, disant des grossièretés philosophiques aux plus grands seigneurs, qui raffolaient de ses exigences. » Il est vrai que, si le grand mélancolique, l'homme qui ne fut jamais satisfait, eût été plus magnanime, nous n'aurions pas ce portait, si fortement buriné, de l'écrivain que Bonaparte avait éloigné de Paris[2].

Une femme, enfin, un personnage très en vue en ce temps-là, non à cause de sa beauté que les ans

1. Chateaubriand, *Mémoires*, t. IV, p. 112.

2. *Mémoires d'une inconnue* (Mme Cavaignac), p. 66.

Même sévérité de jugement. « Médiocre auteur, dit-elle, quoiqu'en réputation, alors, et même en première ligne. C'était bien, malgré son esprit, un des hommes les moins aimables, les plus désagréables qu'on pût voir. Parlant haut, parlant toujours, touchant sur tout, rapportant tout à lui, éprouvant le même plaisir à dénigrer les autres qu'à se vanter soi-même se croyant le premier homme du siècle, ou plutôt des siècles passés et à venir : il était dogmatique et haineux, aussi emporté, aussi fougueux dans son amour de la Révolution qu'il l'a été depuis, dans sa haine. Il venait nous lire ses tragédies, qu'il admirait tout seul et tout haut. A cinquante ans déjà, alors veuf ou divorcé, laid, petit et portant, pour se grandir, des talons de trois pouces qu'il faisait craquer en marchant, il s'avisa de vouloir épouser ma sœur. »

avaient fanée, mais à cause de son esprit et de la quantité de ses productions littéraires, Mme de Genlis, l'ancienne institutrice des princesses d'Orléans, réussit à se maintenir en faveur, près du Premier Consul. Elle lui écrivait de longues lettres, chaque mois, lui rapportait ce qu'elle savait des choses du jour, donnant des avis, discourant sur les idées propagées dans les salons où elle était reçue, accomplissant, en somme, une besogne louche et peu honnête. A titre d'indemnité, elle recevait une pension de six mille francs et un logement gratuit à l'Arsenal. Elle y réunissait beaucoup de monde, des musiciens, des poètes, des écrivains, des hommes du gouvernement, des nobles.

Quant à M. de Talleyrand, qu'elle voyait aussi, elle le recevait seul, pour se mieux pénétrer de son esprit et de sa conversation; car « ses ennemis, d'après elle, n'ont pas rendu justice à la bonté de son cœur ». N'est-ce pas trop abuser de la bonne grâce de ses lecteurs? Le pinceau de Greuze, en effet, a laissé une image intéressante de la jeunesse du personnage; et à le juger sur ce portrait, on y découvre autre chose que de la bonté.

Sans doute, en ce visage imberbe, d'un ovale régulier et poupin, on ne discerne pas encore un caractère compliqué et fourbe. Mme de Staël, l'amie et la protectrice de Talleyrand, disait pourtant qu'il avait tous les vices de l'ancien et du nouveau régime, c'est-à-dire libertin comme un grand seigneur, et vénal, avide, ambitieux, comme tous les intrigants du Directoire. Lord Landerdale avait été plus expressif, et disait que c'était de la... dans un bas de soie. Quoiqu'un peu vague, le portrait, peint par Greuze, n'en est pas moins éloquent. Cet aristocrate aventureux, qui ne pensa jamais qu'à soi

et à la satisfaction de toutes ses passions, ce prêtre renégat, poltron et fourbe, se devine déjà, dans ce visage agréable. On dirait d'une femme, avec le front bas, les cheveux longs couvrant les oreilles et descendant jusqu'au col de l'habit, partagés au milieu, comme pour des bandeaux de vierge. Le nez relevé à la pointe, indique la légèreté, la mobilité des idées; la bouche est sensuelle, avec une signification d'ironie qui se joint à l'énergie du menton, — un menton proéminent, creusé au milieu, large et fortement appuyé sur une immense cravate, la mode de l'époque. Fourberie féminine et volonté, n'est-ce pas tout l'homme? Les deux mains sont en évidence, et les doigts, menus et fuselés, attestent encore cette facilité pour le vice, ce désir de jouissances qui remplirent cette existence extraordinaire. Au total, à défaut de lignes profondément accentuées, il se trouve des indices très marqués, en cette image peinte, et des amorces pour l'avenir. On ne peut s'y méprendre. Le long buste, appuyé paresseusement au dossier d'un fauteuil, ne révèle rien qui ne soit confus et inquiétant. Cette pose est très démonstrative. L'observateur, détaillant le portrait, reste bientôt fixé sur des cuisses rondes, des cuisses féminines, des cuisses de voluptueux, tellement significatives qu'elles laissent douter du sexe de ce personnage, alors imberbe. Et l'on se redit encore : finesse et fourberie de femme. Barras, à la première visite de Talleyrand, crut voir entrer, chez lui, Robespierre. Il y revient plusieurs fois? il le redit en maintes pages de ses *Mémoires*. Il se croyait devant le farouche sectaire que le sang de ses amis mêmes ne put apaiser. Si cette ressemblance était si frappante, il faut croire que Robespierre avait une réserve de vices qui n'eurent

point le temps d'éclore ; ou bien que Talleyrand en avait d'autres, que son hypocrisie sut masquer. Ce que dit de lui Mme de Genlis n'est donc qu'un propos complaisant, une assertion amicale, qui n'a point d'autre valeur que d'être de bonne compagnie[1]. D'ailleurs, donne-t-elle sa pensée sincère? Il faut toujours se défier d'une femme parlant d'un homme! Talleyrand était poli avec elle, peut-être galant, et lui rappelait le monde où elle avait brillé jadis. Elle ne pouvait penser que du bien de ce ministre, qui était tout-puissant près de Bonaparte, et dont elle avait besoin pour ne pas tomber dans la misère. Et près de beaucoup de femmes, ce fut pour Talleyrand la même raison qui le fit réussir. Grand seigneur, se possédant invinciblement, fin et louvoyant entre tous les partis, ne se livrant jamais tout entier, même à Bonaparte, surtout à Bonaparte, et le traitant souvent en protecteur, il était devenu, sous le Consulat, un point de mire. Ses mots étaient admirés et colportés ; ses manières surveillées et copiées. Il relevait, par le prestige de sa naissance, la vulgarité de l'entourage militaire de son maître. Il illustrait ses subalternes ; il honorait les salons où il paraissait. Il eut sur les mœurs une extrême influence. Et voilà pourquoi il était recherché[2].

1 Sous le Consulat, Chénier, qui avait contribué à le faire rentrer en France, décocha, contre Talleyrand, l'épigramme suivante :

L'adroit Maurice, en boitant avec grâce,
Au plus dispos pouvant donner leçons,
A front d'airain unissant cœur de glace,
Fait, comme on dit, son thème en deux façons.
Dans le parti du pouvoir arbitraire,
Furtivement il glisse un pied honteux ;
L'autre est toujours dans le parti contraire,
Mais c'est le pied dont Maurice est boiteux !

2. L'Anglais John Carr fait ainsi la description de l'hôtel de Talleyrand (p. 227) : « L'hôtel de Talleyrand est superbe. Vingt voitures attendaient

Fouché, aussi fourbe que Talleyrand, d'un esprit moins subtil, eut aussi sa part d'influence sur les mœurs de cette époque. Mais il les corrompit et les rabaissa. Il ignorait la désinvolture aimable de Talleyrand, ses fines reparties, ses mots cruels dits avec tant d'à-propos et de grâce qu'on en pardonnait l'ironie cinglante. Ce qui le rendait fort, c'est qu'il voyait juste. Connaissant profondément les hommes, aussi bien que les partis politiques, il ne se trompait jamais dans ses diagnostics. L'argent fut son meilleur auxiliaire, et, au moyen de ses distributions clandestines, il pénétrait jusqu'au fond mystérieux de toutes les entreprises. Cet argent, il savait le soutirer habilement de toutes les maisons de jeu, établies à Paris. Il voulait tout savoir et il savait tout, même ce que pensait Bonaparte, ayant réussi à suborner Joséphine, à qui il remettait mille francs par jour, ainsi qu'à Bourrienne. De cette façon, il connaissait tous les secrets du cabinet de son maître et ceux de son alcôve. De formes épaisses, de manières brutales, il était mal à l'aise dans le monde, et le fréquentait peu, sachant bien que le monde viendrait le trouver dans son cabinet; et c'est ce qui avait lieu. Les émigrés et les plus farouches jacobins, toujours en quête d'un protecteur pour rentrer en grâce, s'adressaient à lui, sans qu'il se dérangeât, et par eux il apprenait tout ce qu'il voulait savoir. Mieux

dans la cour. Sous le péristyle étaient assis plusieurs Turcs, qui faisaient partie de la suite de l'ambassadeur turc récemment arrivé et qui avait, en ce moment, audience du ministre. Des valets nous font traverser plusieurs beaux appartements pour nous mener à une magnifique salle de réception où étaient réunis la plupart des ambassadeurs étrangers auprès de la Cour du Consul. Après avoir attendu quelque temps, les portes à deux battants du cabinet s'ouvrirent; l'ambassadeur turc sortit faisant de grands saluts, et suivi par Talleyrand dans un riche costume écarlate brodé, la chevelure frisée avec soin et un sabre étincelant à son côté. »

instruit que Bonaparte des ressorts de la politique, il ne lui cédait qu'en se défendant pied à pied, et d'un flegme imperturbable, il lui répondait sans gène et souvent d'une manière triomphante.

Jamais personne n'avait poussé la science de la police à un si haut degré de perfection ; et c'est à lui qu'il faut imputer cette crainte, planant sur tout le monde politique, cette crainte empêchant de penser haut dans un salon, parce que l'on redoutait un affidé de Fouché, dans l'interlocuteur qui était devant soi. Il avait su persuader la foule de son ubiquité par ses agents, de sa perspicacité infaillible. Quelqu'un, mandé au cabinet de Fouché, se sentait perdu. Il disait à Bonaparte : « Je n'ai pas l'art de lire dans les cœurs. Ainsi toutes les fois qu'en sacrifiant sa vie un homme voudra attenter à la vôtre, je ne connais aucun moyen de m'y opposer. Mais, ce dont je puis vous répondre, c'est que dans toute conspiration tramée par deux individus il y en aura un qui sera dans ma confidence. »

L'estampe de son portrait, qui précède ses *Mémoires*, nous montre un visage très marqué, au déclin de l'âge, la tête longue, le front très vaste, couvert de cheveux plats qui l'envahissent, et ne laissant voir que les proéminences énormes des arcades sourcilières; des yeux fatigués aux paupières plissées, des yeux que l'on sent néanmoins aiguisés, pénétrants. Les pommettes des joues sont proéminentes, encadrant un nez droit, long, régulier, mais sans caractère. Toute la vie du visage réside dans la bouche où deux lèvres fermement scellées se dessinent entre deux longs plis descendant des pommettes jusqu'au-dessous du menton. Ces lèvres sont larges, très hautes, donnant au bas de la figure

une signification de volonté puissante et d'avidité féroce. Le menton énorme exagère encore ce signe distinctif, ce caractère du personnage où la fourberie s'allie avec la finesse et l'inquiétude. L'inquiétude, c'est vrai, car, après quelques instants d'examen, on reconnaît sur cette physionomie la marque de la crainte mal dissimulée. Le personnage semble flairer ses entours, écouter un bruit insolite, une voix mystérieuse, et répondre à cette voix par un sourire narquois et gouailleur. Dépouillez-le de ses oripeaux, des croix, de l'habit chamarré dont il est revêtu; supposez-lui une soutane de prêtre, puisqu'il fut oratorien et professeur au début de sa carrière, et vous lui reconnaîtrez ce stigmate indélébile, que laisse la prêtrise sur tous ceux qui ont reçu les ordres, ce quelque chose d'obscur et d'indéfinissable, qui indique une vie intérieure plus dominante que la vie extérieure, la vie méditative, concentrée en soi-même, de tous les religieux. Homme inlassable, — comme ces termites qui s'arrêtent de ronger au plus léger bruit, mais recommencent aussitôt que le bruit a cessé, — sa physionomie ne décèle aucune conviction, n'affirme aucune qualité. On ne peut dire qui est ce personnage, mais plutôt ce qu'il n'est pas.

Ainsi se poursuivait la vie de chaque jour. Les étrangers continuaient à se montrer à Paris. Après les grands seigneurs ce furent les bourgeois. Ceux de Berlin y étaient aussi nombreux que ceux de Londres, venus avec leur famille, grandes filles et jeunes garçons, que l'on voyait circuler dans les rues, à pied, s'arrêtant aux étalages pour marchander les plus minimes objets. Et en même temps que les étrangers, les libelles et les brochures

contre le Premier Consul et son entourage se répandirent à profusion dans la grande ville. La police saisissait des voitures pleines de ces papiers expédiés de Londres, ou imprimés à Paris clandestinement. Ils reparaissaient quelques semaines après, excitant, chez Bonaparte, une colère intense. En dehors de ces libelles, les ouvrages scientifiques, les romans, les volumes de vers, ne diminuaient point. « Jamais, disent les journaux de l'époque, la librairie ne fut plus riche et les libraires plus pauvres. » Et cependant la lecture des romans n'était plus de bon ton, dans la société élégante. Elle les avait abandonnés aux valets et aux grisettes. Sauf *Fanchon la Vielleuse*, qui avait gardé sa grande vogue, les salons royalistes, comme celui de Mme de Luynes, ne lisaient que *Mademoiselle de La Vallière*, le récent volume de Mme de Genlis; les autres ne s'occupaient que des vers de l'abbé Delille, des leçons de M. de La Harpe, de la *Delphine* de Mme de Staël, ou bien de la mélancolique et tendre élégie d'*Atala*. Les éditions de ce chef-d'œuvre se succédaient; les formats se diversifiaient pour la commodité des lecteurs. Chateaubriand était sorti, tout à coup, de son obscurité. Alors, Fontanes, qu'il avait connu à Londres, l'avait présenté à Elisa Bacciochi, et, tout de suite, elle avait goûté le style imagé et biblique du jeune écrivain, dont elle avait fait son favori. Malgré cette haute protection, l'abbé Morellet ne craignit point de censurer la manière du nouveau poète, qui semblait n'avoir que des larmes au bout de sa plume. Les nomades eux-mêmes, les saltimbanques agrémentèrent leur parade d'allusions aux amours de la jeune Indienne. Tout le monde s'en mêlait. En ses *Mémoires*, l'illustre auteur insiste sur cet engouement qui, des

musées de cire de Londres, était tombé jusqu'aux boîtes en étalage sur les quais de Paris. Et pis encore : « Je vis sur un théâtre du boulevard, dit-il, une sauvagesse coiffée de plumes de coq, qui parlait de l'*âme de la solitude* à un sauvage de son espèce, de manière à me faire suer de confusion. On représentait aux *Variétés* une pièce dans laquelle une jeune fille et un jeune garçon, sortant de leur pension, s'en allaient par le coche se marier dans leur petite ville. Comme, en débarquant ils ne parlaient, d'un air égaré, que crocodiles, cigognes et forêts, leurs parents croyaient qu'ils étaient devenus fous. Parades, caricatures, moqueries, m'accablaient. L'abbé Morellet, pour me confondre, fit asseoir sa servante sur ses genoux et ne put tenir les pieds de la jeune vierge dans ses mains, comme Chactas tenait les pieds d'Atala, pendant l'orage. Si le Chactas de la rue d'Anjou s'était fait peindre ainsi, je lui aurais pardonné sa critique[1]. » Il avait été piqué au vif. Il s'arrête là; il se sent assez vengé[2].

Bientôt la publication du *Génie du Christianisme* corrobora la célébrité naissante de Chateaubriand. Ce livre eut le retentissement du premier, et vint à son heure, pour activer la renaissance des idées religieuses. Il servait ainsi la politique du Premier Consul, qui voulait rétablir le culte catholique; et pour l'en récompenser, le chef du gouvernement envoya Chateaubriand, comme secrétaire, à l'am-

1. Chateaubriand, *Mémoires*, t. IV, p. 5.

2. Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 136 :

Thibaudeau ne le ménage guère. Voici ce qu'il écrit de cet abbé : « Morellet, prêtre autrefois, philosophe athée et parasite, ne tenant à l'Église que par des bénéfices, économiste pensionné par l'État, pour composer un *Dictionnaire du Commerce*, dont il n'avait depuis trente ans fait que le discours préliminaire. On avait dit de lui, qu'il ne faisait pas le *Dictionnaire du Commerce*, mais le commerce du dictionnaire.

bassade de Rome. Le futur grand homme était alors l'hôte assidu de Mme de Beaumont, qu'il devait tant aimer. Chez elle, il rencontrait d'autres écrivains distingués, tels que Joubert, Fontanes, Molé, Pasquier, Chènedollé. Joubert sut l'attacher à lui plus que les autres et, néanmoins, le désir de se plaindre ou de critiquer est si fort chez le peintre d'Atala qu'il ne manque pas de faire connaître les petites manies du philosophe, son ami. Il déchirait, dit-il, les pages qui lui déplaisaient sur ses livres de lecture, de sorte qu'il n'avait, en sa bibliothèque à son usage, que des livres à la couverture trop large. Mlle de Chastenay, qui fut l'amie des deux hommes, prétendait que Joubert avait l'air d'une âme, ayant rencontré, par hasard un corps, et qui s'en tirait comme elle pouvait.

L'estampe, mise en tête des œuvres de l'illustre écrivain, représente un homme d'un âge mûr, un peu épais, dont le buste supporte une tête d'un ovale régulier, avec un beau front couvert d'une chevelure en broussailles et des pommettes très fortes sur lesquelles descendent de petits favoris qui ne dépassent point les oreilles. Ceux qui connaissent le type des visages bretons, ne peuvent se méprendre sur l'origine de Chateaubriand. C'est un Breton, certes, par la largeur des épaules et la figure ; un Breton, à l'aspect méditatif, dont les yeux, au regard vague, complètent l'apparence d'une nature mélancolique et rêveuse. Le nez est droit, aux narines larges, relevé, à la pointe, d'une saillie qui explique la tendance caustique et frondeuse des pensées. Mais la partie la plus développée de cette figure, celle par ou s'affirme le caractère de l'homme, est le menton, — énorme, charnu, d'une

ampleur extraordinaire, — signe d'une volonté inébranlable, ainsi qu'une bouche aux lèvres très arquées, très larges, très hautes, et jointes ensemble et comme scellées par une moue de dédain et d'ennui. Il bâillait sa vie, a-t-il écrit. C'est bien cette expression que donne l'image de sa personne. Ennuyé, maussade, il se montre, portant, sous le front, une rumeur de pensées qu'il savait discordantes avec celles de son temps et de son entourage. Tel est l'homme qui prit une si grande place plus tard, sous la monarchie légitime.

Les caricatures n'étaient pas moins répandues que les libelles : caricatures sur la vaccine, encore très contestée ; sur « les soirées de thé » ; sur le roi d'Angleterre et le traité d'Amiens ; sur les princes anglais envoyés en Hanovre, qui fuyaient devant nos armées. L'une surtout fit fureur, au commencement du Consulat, sur le czar Paul qui devait périr assassiné par les amis de son fils. Il était représenté en pied, portant, en l'une de ses mains, le mot *ordre*, dans l'autre *contre-ordre*, et *désordre* sur le front, en gros caractères. Le gouvernement consulaire n'étant point encore réconcilié avec l'empereur autocrate, la caricature ne fut point prohibée. Le czar Paul était-il fou ? qui sait ?... son caractère était en proie à une grande incohérence d'idées. Bonaparte disait de lui : « C'est peut-être un grand homme embarrassé[1]. »

Ce fut surtout contre les Anglais que s'exerça la verve de la satire. Kotzebue[2] parle des caricatures qu'il vit en un magasin de bric-à-brac. « Ici l'on voit, dit-il, le roi entre son bon et son mauvais

1. Munier-Desclozeaux, t. I, p. 200.
2. Kotzebue, t. I, p. 97.

génie. Il se jette entre les bras du mauvais. Ailleurs, un Anglais est à cheval sur un coq-dinde. A la selle sont attachés des paniers, remplis de bouteilles de vin, avec cette inscription : *l'attaque*. Le pendant de cette caricature est *la défaite*, où le même Anglais est représenté, se sauvant à cheval sur un cerf, et perdant son chapeau et sa pipe. Ici, c'est le Duc de Cambridge, qui part en poste, fouettant lui-même ses chevaux, ayant, derrière sa voiture, un tonneau avec cette mention : *sang hanovrien*. Ou bien, c'est une armée de grenouilles dont le général batracien, en uniforme anglais, est à cheval sur une écrevisse, pendant qu'un Français prend toutes les bêtes, l'une après l'autre, et les coupe en deux avec son grand sabre. Ailleurs, c'est un éléphant qui saisit avec sa trompe le vase du roi et le jette dans un puits où l'on peut lire ces mots : *Tu sauteras à la fin*. En une autre encore, le roi saute par-dessus le canal et perd sa couronne, en sautant; ou bien, il tient à la main une liasse de papiers où sont écrits les noms des pays qu'il gouverne. Comme ces papiers ne peuvent tenir tous en sa main, il en perd quelques-uns. Déjà le Hanovre est par terre; l'Irlande est près de tomber, et Malte va lui échapper. Là, enfin, les Anglais prennent la fuite devant un nuage de poussière, soulevé par un troupeau de moutons... », etc.

Les Semaines critiques donnaient aussi leur note : « Une caricature représente, disaient-elles, un jeune homme sous le costume complet d'un « incroyable ». Il abandonne le bras d'une jolie femme, se détourne et donne mystérieusement l'aumône à une pauvre rentière. Au bas est gravé : « Vous qui me critiquez, en feriez-vous autant? » Celles, vendues sous

le manteau, sont encore plus plaisantes. Au milieu d'une architecture qui décore un salon, destiné à quelque assemblée, si l'on en juge par les banquettes dont il est entouré, on a représenté une harpe, appuyée contre un fauteuil. Au bas sont écrits ces mots : « Où David ne siégera plus, que faire de la harpe[1]. »

1. Quant aux épigrammes, il en pleuvait sur le Sénat au moment des élections pour cette haute assemblée. Celle-ci entre autres :

C'est ainsi que le sortant peste
De ne point au Sénat rester.
Et que le sénateur, qui reste,
Contre les entrants va pester.
Faut-il pour cela que tout reste ?
Non. — Le restant qu'on voit pester
Ferait mieux, au lieu de rester,
De suivre le sortant qui peste.

CHAPITRE IV

DIVERTISSEMENTS ET PLAISIRS

SOMMAIRE. — Engouement pour le théâtre à Paris. — Mlle Contat. — Alexandre Duval. — Emmanuel Dupaty. — Les pièces de Corneille et de Molière corrigées. — *La Poissarde parvenue.* — Les loges de Bonaparte. — Les acteurs dans la société. — L'enterrement de Mlle Chameroy. — Rivalité entre Mlle Duchesnois et Mlle Georges. — Les grands seigneurs rentrés à Paris. — *L'Almanach national.* — Les calembours. — Les mystificateurs et les mystifications. — La nouvelle jeunesse dans les salons. — Mme Vigée-Lebrun. — Les habits noirs. — Les expériences d'électricité. — L'Espagnol incombustible. — Cambacérès et Lebrun. — Leur maison. — Dîners et soirées chez Cambacérès. — Sa vanité. — Ses promenades, le soir. — Les financiers chez Lebrun.

Tandis que les lycées, et les athénées ouverts après les lycées, débordaient de femmes élégantes, qui renonçant aux discours à la tribune pour elles-mêmes, se contentaient maintenant d'applaudir aux hommes de talent occupant la séance, les théâtres, de plus en plus suivis, se multipliaient en abaissant leur prix, afin d'attirer un plus nombreux public. La belle Grassini, venue à Paris avec le vainqueur de Marengo, fondait les « Bouffons-Italiens ». Le genre du théâtre Feydeau était modifié; l'Odéon incendié allait être reconstruit; le théâtre de l'Estrapade offrait à ses spectateurs des places à dix centimes, et, dans le faubourg Saint-Marceau, des

artistes amateurs : le héros, un garçon épicier, la princesse, une ravaudeuse, jouaient des pièces de comédie dans une vieille église délabrée. Sous cette ferveur populaire, le nombre des acteurs s'accrut à Paris à ce point que, ne pouvant trouver un emploi sur place, ils durent s'exiler à Saint-Pétersbourg. Quoi qu'on fît, et quoi qu'on jouât, les bancs étaient envahis dès l'ouverture des salles. L'admiration pour certains acteurs était telle qu'une représentation au bénéfice de M[lle] Contat donna dix-huit mille francs, et, pour Molé, trente mille francs.

Les habitués acceptaient tout. *Le Publiciste* écrivait : « On affiche une bonne pièce ; on en donne une mauvaise ; ils se taisent. On annonce Talma, et c'est Dupont qui joue ; ils se taisent. Les entr'actes sont éternels, et ils attendent. Les soldats de garde obstruent les passages, au lieu de les rendre faciles. On pousse, on est poussé, et on prend patience. Au lieu de prélever sur la recette de quoi rendre les dépendances de la salle propres et salubres, on ne dépense rien, ou presque rien, pour que les parts soient plus grosses ; et le « décadier » trouve que tout est au mieux. Il croit que le public est content, parce qu'il laisse faire, qu'il approuve et qu'il endure[1].

La liberté de la presse supprimée, le théâtre devint le refuge des allusions politiques, des critiques anodines, ou violentes, contre le Gouvernement. Les amis du Premier Consul, le public également qui lui avait gardé sa foi, applaudissaient aux vers des tragédies, qui s'appliquaient au grand homme ou à ses projets. Au deuxième acte d'*Hécube*, Priam dit à Achille :

D'un peuple généreux remplissez l'espérance !

1. *Le Publiciste*, 1[er] germinal an X.

Et la salle battait des mains à ce vers, indiquant ainsi à Bonaparte qu'il pouvait s'emparer du pouvoir suprême, but à peine déguisé de son ambition.

Mais les allusions ne prenaient pas toujours la même tournure. Tous les auteurs contemporains n'étaient pas de ses amis. Alexandre Duval venait d'achever une pièce... *Edouard en Ecosse*. Avant de la présenter au Théâtre Français, il la lut dans un salon où se trouvait Mlle Contat, qui, à maintes reprises, s'écria : « C'est charmant, c'est divin! » Mlle Contat était royaliste, et elle se montrait ravie des allusions faites aux Bourbons. Lorsque la pièce fut jouée, les royalistes, garnissant la salle, ne manquèrent point de manifester bruyamment leur joie à chaque passage qui chatouillait leurs espérances et leurs convictions. Bonaparte assista à la deuxième représentation; le duc de Choiseul également, dans une loge en face de la sienne; et les bravos et les vivats de l'aristocrate étaient autant de démonstrations hostiles au Premier Consul, qui comprit. Dès lors, maussade, il se désintéressa de la pièce qui, le lendemain, fut interdite. « A quoi bon tout cela? disait-il. C'est sans but! C'est même tendre un piège aux royalistes, car, à la fin, s'ils se montraient trop à découvert, il faudrait bien frapper dessus. » Alexandre Duval fut invité à voyager; il passa un an en Russie.

Ce ne fut pas la seule pièce qui fut proscrite et suscita des désagréments à son auteur. Emmanuel Dupaty avait apporté au théâtre : *l'Antichambre ou les Valets entre eux*. Les personnages de la pièce —, les valets, — étaient habillés de vêtements de la même couleur que ceux des Consuls. Arrivait un militaire. L'un des valets lui demandait qui il était.

« Je suis au service, répondait le soldat. — Et moi aussi, reprenait le Crispin galonné; nous sommes collègues. » C'eût été une raillerie pardonnable, si l'acteur, représentant le valet, n'eût mis son habileté à répéter les gestes de Bonaparte. Le Premier Consul, averti, manda Chaptal, le ministre de l'intérieur, qui ne connaissait pas la pièce. On s'adressa au chef de division, Arnault, qui répondit de même. Un employé subalterne était seul coupable du visa de la censure. Si Arnault n'eût pas été le beau-frère de Regnault de Saint-Jean d'Angely, qui avait toutes les faveurs du Premier Consul, il aurait été sacrifié à la colère du maître. L'infortuné Dupaty en subit seul les effets. Bonaparte voulait l'expédier à Saint-Domingue. Il se contenta de le maintenir quelque temps à Brest, parce que la pièce avait été faite avant le Consulat. Elle fut reprise, plus tard, sous le nom de *Picaros et Diego*; et Dupaty revint à Paris.

Ce fut une leçon.

Dès lors, le théâtre expurgé, émasculé, n'offrit plus aucun intérêt. Un jour, on voulut interdire la représentation de *Tancrède*, parce que l'intrigue de la pièce s'appuie sur un proscrit rentré en sa patrie. Une autre fois, après le Concordat, on parla de corriger *Tartufe*, à cause des prêtres dont les idées pouvaient être blessées par les vers cinglants de Molière. *Héraclius*, dit Bourrienne, ne parut que mutilé. Les pièces, au contraire, où la satire des mœurs était poussée à fond, ne trouvaient, contre elles aucun obstacle. Les « nouveaux riches », les parvenus, dont la vanité et l'orgueil excitaient les quolibets de la bonne société, furent moqués sans pitié; et nul ne pensait à restreindre la vivacité de l'ironie. La censure y eût applaudi plutôt. Une de ces

pièces obtint alors un beau succès, et sous le nom de *Madame Angot, ou la Poissarde parvenue*, elle nous a laissé une peinture exacte, quoiqu'un peu forcée, de la plupart des femmes qui cherchaient à s'imposer aux salons.

M[me] ANGOT. — Me v'là donc à la veille d'être la mère d'un chevalier. On a bien raison de dire qu'hasard fait tout. Il est vrai que l'argent ne nuit pas. Si M. Angot, défunt, ne m'avait pas laissé de ça, je ne me verrais pas aujourd'hui dans la passe de quitter mon commerce, et je ne pourrais pas de même, comme ainsi est, marier ma fille à un homme de qualité. Oh! queu mot flateur!

Adieu donc pour la vie
Baquets et tabliers;
Je nomme en compagnie
Mon fils, le chevalier.
Z'on viendra m'habiller.
Me caparaçonner,
Z'avec grand étalage
Des couleurs au visage,
Suivant le bel usage.
Et puis, sur mon genou,

(*Faisant le geste de passer la main sur le dos d'un petit chien.*)

Bizou, Bizou,
Mon petit chien, mon petit chien Bizou!

Voyez la comédie,
Madame, dira-t-on.
Pour être bien, ma mie,
Faut l'sapeau z'au ballon,
Au col le médaillon,
Ruban pour ceinturon.
Riches blouques pendantes,
Les lévites traînantes.
Et puis, sur mon genou,

(*Faisant le geste de passer la main sur le dos d'un petit chien.*)

Bizou, Bizou,
Mon petit chien, mon petit chien, Bizou!

Mais le naturel de la poissarde se montre, lorsque,

fortement émue, après une discussion, on lui dit : « Ne vous trouvez-vous pas mal? Voulez-vous mon flacon? »

Mme Angot répond : « Non, donnez-moi plutôt une goutte d'eau-de-vie! »

Une goutte d'eau-de-vie!... quelle jolie satire!

Les coupures, les restrictions, engendraient de nombreuses cabales, et la jeunesse se rendait aux théâtres, munie de soufflets à sifflet, que l'on plaçait dans la chaussure, ou bien, dans l'habit, sous les bras. Au moindre mouvement, le sifflet produisait un bruit strident. Mais, comme maintenant, comme toujours, la police arrivait à ses fins, — au silence.

Les loges de Bonaparte étaient d'un grand luxe, drapées de velours avec une étoile d'or, placée soit au-dessus, soit au-dessous de la loge. Là, il se tenait sérieux, presque immobile, ayant derrière lui ses officiers debout. Jamais il ne manifestait son sentiment sur la pièce. Ceux qui suivaient, sur son visage, les impressions ressenties n'y percevaient aucun signe d'émotion. Il demeurait glacial.

La foule y était gouailleuse, comme elle l'est encore aujourd'hui, et, au moindre incident, élevait la voix. Elle ne tolérait pas qu'une dame laissât pendre son écharpe hors de sa loge, ni que l'on tournât le dos à la scène; et pour être obéie, ses cris prolongés forçaient la police à soutenir ses exigences[1].

Et, cependant, quel que fût le goût, unanime alors pour tous les théâtres, on ne voyait jamais un acteur, ou une actrice, être reçus dans un salon,

1. Kotzebue, t. II, p. 256.

comme une personne de qualité. Ils étaient mandés à une soirée, pour jouer la comédie, ou chanter. On les payait et ils se retiraient. Garat, le chanteur célèbre, recevait, pour deux ariettes, quinze cents francs, somme énorme jadis. Mais il était admis, comme acteur seulement, au milieu de la société. Le temps de sa vogue et de sa royauté, à la Chaumière de Mme Tallien, était évanoui. C'est que les préjugés d'autrefois contre les comédiens avaient repris leur empire, depuis la résurrection des idées religieuses. Lorsque Mlle Chameroy, la danseuse de l'Opéra, mourut en couches, le curé de Saint-Roch, la paroisse de l'actrice, refusa de recevoir le corps à l'église et de présider à l'enterrement. Les amis de la morte trouvèrent heureusement meilleur accueil près du curé de l'église des Filles-Saint-Thomas; et le service mortuaire eut lieu avec toute la solennité désirable. Bonaparte, instruit de ce scandale, exigea de l'archevêque de Paris que le curé de Saint-Roch fût réduit à une retraite de trois mois; et, le lendemain, on lisait dans *le Moniteur* les lignes suivantes :

Le curé de Saint-Roch, dans un mouvement de déraison, a refusé de prier pour Mlle Chameroy et de l'admettre dans l'église. Un de ses collègues, homme raisonnable, instruit de la véritable morale de l'Evangile, a reçu le corps dans l'église des Filles-Saint-Thomas, où le service s'est fait avec toute la solennité ordinaire. L'archevêque de Paris a ordonné trois mois de retraite au curé de Saint-Roch, afin qu'il puisse se souvenir que Jésus-Christ commande de prier, même pour ses ennemis, et que, rappelé à ses devoirs par la méditation, il apprenne que toutes les pratiques superstitieuses, conservées par quelques rituels, et qui, nées dans des temps d'ignorance, ou créées par des cerveaux échauffés, dégradaient la religion par leur niaiserie, ont été proscrites par le Concordat et par la loi du 18 germinal.

Et tout rentra dans l'ordre, comme en un régiment.

Ce qui dura et, avec le temps, ne fit que s'accroître fut la rivalité entre deux actrices, deux tragédiennes célèbres, Mlle Duchesnois et Mlle Georges : la première, de grand talent que ne soutenait pas la beauté ; la seconde, d'une beauté majestueuse et sculpturale, que ne soutenait point le talent. Boparte s'était laissé prendre à la beauté de Mlle Georges. Il lui avait accordé ses faveurs ; et les ennemis du général, pour le molester, se déchaînaient contre l'infortunée tragédienne et encensaient à outrance sa rivale. Les hommes de lettres et les critiques avaient pris parti dans l'un et l'autre camp ; et les coups, de part et d'autre, étaient furieux. Mme Bonaparte, jalouse, ne manqua point de se ranger du côté de Mlle Duchesnois. Elle lui envoyait des châles magnifiques, des bijoux, d'autres présents, que les gazettes énuméraient. Ce fut un long déchaînement de vives critiques, de mots injurieux de l'un des camps à l'autre ; et simplement parce que Bonaparte s'était donné une préférée.

Ce fut à l'occasion des débuts de Mlle Georges, dans le rôle de *Phèdre*, que l'émeute gronda au parterre du Théâtre-Français. Mlle Duchesnois, charmeuse, tendre, passionnée, avait indiqué, dans ce rôle, avec la fougue de son talent, toute la violence qui enflamme cette tragédie de Racine. Ce n'était plus Phèdre, telle que l'avaient jouée ses devancieres ; ce n'était plus un amour particulier qu'elle exprimait, c'était l'amour simplement, une passion désordonnée, furieuse, et sans entrave, l'amour maître de l'esprit, du cœur, du sang même de sa victime, et qui la courbe à tous ses excès. La flamme était dans son regard, dans sa voix, dans

ses gestes: et le spectateur soulevé s'abandonnait, avec enthousiasme, à la noble tragédienne. Elle était laide! qu'importe! sa laideur disparaissait dans l'expression de son délire. On la nommait partout la grande actrice, l'incomparable artiste. On ne voulait qu'elle, dans ce rôle et dans celui de toutes les reines amoureuses.

Mlle Georges y parut, à son tour, pour ses débuts. Les partisans du régime consulaire devinrent aussitôt ses adorateurs, parce qu'ils connaissaient le caprice de Bonaparte. C'est pourquoi, lorsque le comité du Théâtre-Français, obéissant peut-être aux suggestions du château, déclara que Mlle Duchesnois ne remplirait, à l'avenir, que les rôles de coquettes amoureuses, et non celui des reines, attribué à Mlle Georges, le parterre du théâtre se souleva furieux. Les interpellations, les cris, les claquements de pieds, couvrirent la voix des acteurs. On voulait, on exigeait Mlle Duchesnois, dans le rôle de Phèdre. Geoffroy, dans ses feuilletons dramatiques au *Journal des Débats*, nous a dépeint ces zizanies, qui furent si violentes. « Il ne s'agit plus de savoir, écrivait-il, si Duchesnois a un vrai talent, d'examiner la nature et le caractère de son talent. Ses enthousiastes ont toujours regardé la réflexion comme un outrage; l'examen, comme un crime. Il faut adorer Mlle Duchesnois, et même l'aimer, si c'est possible. Il faut croire qu'elle est l'actrice unique, admirable, telle qu'il n'en a jamais existé et n'en existera jamais... De quoi s'agit-il donc, aujourd'hui? D'abord, d'empêcher que Mlle Georges ne joue une troisième fois le rôle de Phèdre, rôle de l'emploi pour lequel elle est reçue, rôle de début. Il s'agit, ensuite, de faire en sorte que ce rôle de Phèdre soit joué, sur-le-champ, par Mlle Duches-

nois, et lui soit, à l'avenir, donné en toute propriété, comme à la seule actrice capable de le bien jouer... Si l'on représente aux dévots de Mlle Duchesnois que c'est insulter, outrager Mlle Georges, ils répondent que l'amour-propre de Mlle Georges n'est rien en comparaison des intérêts de l'art... Il n'y a plus, en France, ni équité, ni principe, si Mlle Duchesnois ne joue pas Phèdre... et l'orange jetée hier, sur la scène, peut être regardée comme la pomme de discorde. » (4 ventôse an XI.)

En dehors de ces cabales, de ces querelles littéraires, en dehors de ces passions politiques, la vie se rattachait de toutes les manières à celle du passé. Dès que rentrait un émigré de grande famille, un Breteuil, un Calonne, les gazettes l'annonçaient, et, de même, les alliances qui unissaient entre eux les grands noms. On savait que ces petits événements mondains n'étaient plus indifférents à personne. On s'en occupait avec autant d'intérêt que s'il se fussent rapportés aux personnages marquants du nouveau régime. Ainsi du mariage de la veuve de Victor de Broglie avec le fils de Voyer d'Argenson; de celui de Mlle de Broglie, avec Victor de l'Aigle, au même titre que celui du fils de Lebrun, le troisième Consul, avec Mlle Barbé-Marbois, et de Mlle Lebrun, avec M. Godard de Plancy. On citait l'arrivée, à Bordeaux, de Lally-Tollendal avec lady Burnett, dont les romans étaient fort estimés à Londres; et l'on ne craignait plus de faire connaître le lieu de leur séjour, chez M. de La Tour du Pin, à Saint-André-de-Cubzac. Quatre cloches étaient baptisées, pour l'église Saint-Gervais à Paris, et on détaillait la cérémonie. Les prêtres, revêtus de leur costume, recommençaient à suivre

les condamnés à mort jusqu'à la place de Grève, devenu le lieu choisi pour le supplice de la guillotine; celui du fouet et de la marque imposé aux faussaires. Les brocanteurs de la rue de Thionville, ceux du palais du Tribunat, avaient encore leurs boutiques pleines des objets enlevés aux châteaux et aux églises. La police fit disparaître ces étalages. Les avocats, revenant à la dignité de leur profession, interdirent aux membres de leur corporation de se faire inscrire aux annonces des journaux, comme de vulgaires commerçants. *L'Almanach national*, enfin, pour la première fois, en l'an XI, indiquant la désignation officielle des consuls et des fonctionnaires les plus élevés du gouvernement, recommanda, il est vrai, l'appellation de « citoyen », mais ne proscrivit plus celle de « monsieur ». Et comme il fallait donner satisfaction aux vieilles habitudes du peuple, la police laissa la foire aux jambons se réinstaller, comme autrefois, au parvis de Notre-Dame. Mais c'est en vain que l'on voulut proscrire le duel. Il devint plus fréquent, plus inéluctable que jamais, et souvent suivi de mort[1]. On se battait dans les rues, en plein jour, et, le soir, à la lueur d'un réverbère, pour la cause la plus futile; quelquefois, par jactance, à la sortie d'un bal, ou bien pour un calembour, qui avait piqué la vanité d'un causeur.

Ce genre banal d'esprit était fort estimé, en ce temps-là[2], ainsi que les mystifications, sans les-

1. Menneval, t. III, p. 26 :

« Un duel eut lieu entre le général Régnier et le général Destang qui fut tué. »

2. *L'Observateur français*, juillet 1803.

« Les calembours sifflaient, volaient de bouche en bouche. C'était un feu roulant; c'était un transport universel. Le caractère et l'état n'y faisaient rien. On a vu des législateurs mettre des lois en calembours; des juges

quelles il n'y eut point de fêtes agréables. Le mystificateur faisait l'ornement et l'agrément d'un salon. Il y eut « les professionnels » de cet amusement, dont les supercheries étaient attendues avec autant d'impatience que la gavotte des danseurs. La maîtresse de maison, qui organisait sa soirée, après avoir fait ses invitations, se disait : « Ah! il faudra mystifier M. X... » Elle s'adressait alors à Musson, ou à Legros, ou à Thiémé, ou bien encore à Tousez, et, au bas de ses lettres d'invitation, elle faisait graver ces mots : « Il y aura mystification. » Qui serait mystifié ? on l'ignorait. Les mystificateurs, souvent deux ensemble, pour augmenter l'attrait, arrivaient travestis, méconnaissables, présentés aux invités comme des personnages importants. Ils avaient changé leur voix en même temps que leur physionomie, et avec le plus grand sérieux, au cours de la soirée, ils commençaient à débiter leurs mensonges. Ceux mêmes qui étaient dans le secret, se laissaient prendre aux fanfaronnades des trompeurs. Et quand la farce était dévoilée, c'était un rire universel auquel s'associait le mystifié.

Et le jeu continuait à exercer ses ravages dans la grande cité. Les journaux donnaient, comme certaine, l'existence, à Paris, de 42 roulettes, de 50 trente-et-uns, de 28 biribis et de 800 maisons ouvertes à la bouillotte. Ils citaient, ensuite, le quartier des Lombards, où les domestiques, devenus la proie des filous agioteurs, vendaient les pièces d'argent reçues pour le ménage, et recevaient, en échange,

prononcer des arrêts de mort en calembours ; des médecins ordonner l'émétique en calembours ; des femmes galantes écrire leurs billets doux en calembours, et enfin, qui le croirait? on a vu jusqu'à des gourmands laisser échapper une langue de carpe pour courir après un calembour. Il fut relégué bientôt dans le foyer du Vaudeville et de la Montansier. »

de la monnaie de billon, pour leurs achats; monnaie, à la fin, si abondante, que les petits commerçants, surchargés de gros sous, finirent par se plaindre à la police, qui fit disparaître ce trafic malhonnête.

Après la paix d'Amiens, les dîners et les bals furent innombrables, et le luxe s'accrut par la livrée donnée aux domestiques. Les nobles firent reprendre à leurs valets leur ancienne tenue. Les financiers en donnèrent une aux leurs. L'exemple était venu de Mme de Montesson, à la grande fête où elle avait convié tout le beau Paris, lors du mariage d'Hortense de Beauharnais avec le jeune frère de Bonaparte, — Louis. Puis, ce fut chez Mme Récamier où les salons étaient splendidement ornés. Chez l'une et chez l'autre, on vit, pour la première fois, une foule de valets en culotte courte, et en habit largement galonné, remplir les antichambres, et prêts à servir les invités. La jeunesse de vingt ans, la plus nombreuse alors, dans les fêtes, puisque la guillotine et l'exil avaient emporté la génération précédente, — cette jeunesse, ignorante des agréments du monde d'autrefois, et pour qui, jusque-là, tous les salons avaient été fermés, se trouva tout à coup éblouie par cette cohue de domestiques, paraissant d'autant plus dignes qu'ils se sentaient rehaussés d'un uniforme. Les salons, avec ce nouveau lustre, retrouvèrent tout leur charme et leur attrait perdus. Et, comme toujours, il y eut bientôt émulation pour le nombre des valets. Ce fut à qui en montrerait le plus; si bien que le gouvernement crut pouvoir frapper de fortes taxes ceux qui en exagéraient la quantité. Au troisième valet, l'impôt était de cent francs par tête.

Mme Vigée-Lebrun, une royaliste rentrée d'émi-

gration, ne manque pas, en ses *Mémoires*[1], de faire un triste retour sur la différence de ces fêtes mondaines avec celles d'autrefois. Au temps de la monarchie, dit-elle, toutes les têtes étaient poudrées, et les habits de gala étaient de soie ou de velours, pour les hommes et pour les femmes, tandis que les têtes plates, aux cheveux courts, les habits noirs du nouveau régime, donnent un aspect morose aux bals et aux soirées de théâtre. Il y avait, pourtant, quelques jolies femmes de l'ancienne noblesse, ses amies, qui se montraient aux salons de cette époque : la marquise de Grollier, Mme de Verdun, la comtesse d'Andlau et ses deux filles, Mme de Rosambo et Mme d'Orglande; la comtesse de Ségur, dont la gêne de famille était extrême; puis la comtesse de Canisy, « très belle femme, dit-elle, faite comme un modèle ». Ce qui achevait, enfin, d'assombrir ces réunions, c'est que les femmes étaient toutes d'un côté du salon, et les hommes de l'autre. Sauf dans une salle de bal, on ne voyait plus cette confusion aimable d'autrefois, où la petite voix des femmes et leurs sourires et leur grâce savaient aiguiser les prévenances et tenir en éveil la politesse des hommes.

On suivait alors avec empressement les leçons et les expériences d'électricité. Le galvanisme était devenu un objet de curiosité générale. La foule s'intéressait passionnément aux phénomènes constatés, sur le corps des grenouilles, préparé à cet effet. Et chacun de bien se tenir, devant les pointes de la machine électrique : Louis Bonaparte, surtout, qui était rhumatisant, et qui cherchait, dans les fortes décharges de fluide, un soulagement à ses maux.

1. Vigée-Lebrun, *Mémoires*, t. I, p. 115.

On accourait, enfin, à l'exhibition d'un jeune Espagnol[1] dont l'insensibilité physique était extraordinaire. Aux villages, on croyait aux maléfices des sorciers ; à Paris, le merveilleux enthousiasmait les gens du monde, qui s'étaient affranchis de l'influence de Voltaire. Le grand philosophe était délaissé. Et comme l'esprit humain a besoin d'un idéal, d'une foi qui remplisse son rêve, il se donnait à ce qui soulevait, en soi, le plus d'émoi : chez les paysans, c'était aux sortilèges ; chez les mondains, aux phénomènes révélés par la science nouvelle.

Cambacérès et Lebrun, les deux Consuls, n'eurent point l'action de Bonaparte, de Talleyrand ou de Fouché sur les mœurs et la vie de ce temps-là. Mais, ils servirent de ralliement à un grand nombre de fonctionnaires, et les réceptions de Cambacérès, ses dîners de fin gourmet, la manière de composer sa table, avaient imposé, à tous les repas de cérémonie, un grand luxe et une recherche excessive dans la somptuosité des services. Il s'était

1. *Mercure de France*, germinal an XI :

« Il existe dans ce moment à Paris un individu, né à Tolède, âgé de vingt-trois ans, affecté d'une insensibilité physique dont il n'y a, sans doute, aucun exemple. Ce jeune Espagnol a été soumis dans l'amphithéâtre de l'Ecole de médecine, en présence d'un très grand nombre de spectateurs, à des épreuves qui paraissent fabuleuses. Voici le témoignage du Dr Burard : 1° Il a plongé ses pieds et ses mains dans l'huile bouillante, chauffée à 85° de chaleur. Il a lavé son visage avec la même huile ; 2° il a lentement et à différentes reprises promené ses pieds et ses mains sur un fer très large et très épais, rouge et même blanchi par le feu ; 3° une spatule large et épaisse, rougie jusqu'au blanc, a été appliquée et promenée sur sa langue pendant quelques minutes ; 4° il a successivement pris et fait circuler dans sa bouche de l'acide muriatique, nitrique et sulfurique ; 5° une chandelle allumée a été pendant près d'un quart d'heure promenée sur ses jambes et sur ses pieds ; 6° il a plongé ses mains et ses pieds dans de l'eau chargée d'une grande quantité de sel et chauffée jusqu'à 70°, sans donner aucun signe de douleur et sans traces de brûlure ; il jouit d'une bonne santé. Sa peau est douce et souple comme celle d'une jeune personne. A Tolède, il se plaçait dans un four fermé et chauffé à 70°.

logé au Carrousel, en face des Tuileries, à l'hôtel d'Elbeuf. Dans la cour, dans les couloirs de l'hôtel, des sentinelles, sous le commandement d'un officier, veillaient sur sa personne. Pour l'introduction de ses visiteurs, deux chambellans, MM. de Châteauneuf et d'Aigrefeuille; pour son cabinet, deux secrétaires, MM. de Lavollée et Monvel, suffisaient à son état de maison. Deux fois par semaine, il recevait : le mardi et le samedi; et la soirée était précédée d'un dîner de vingt-cinq personnes où ne figuraient jamais que deux femmes, parmi les plus belles, les plus spirituelles, les plus renommées, qui auraient pu prétendre aux plus grands honneurs. Le dîner comportait plusieurs dizaines de plats, offerts aux convives par un maître d'hôtel, contrairement à l'usage chez les grands seigneurs de la monarchie, qui présidaient, eux-mêmes, au service de leurs hôtes. Mais, devant la place de Cambacérès, se trouvait un immense pâté de foies gras, ou de laitances de carpes, dont il se plaisait à offrir de menues parts à chacun de ses invités. Aux entremets, le pâté était suivi d'un soufflé à la vanille; et il en faisait aussi les honneurs.

On mangeait bien, car chaque plat était digne de la table d'un Lucullus, et les messageries et les voitures des postes lui apportaient, de tous les points de la France, les mets les plus délicats et les plus rares. De Strasbourg arrivaient les pâtés de foies gras; de Troyes, les hures de sangliers et leurs petites langues, dont la délicatesse est exquise, dit l'*Almanach des Gourmands*; de Lyon, les mortadelles; du Dauphiné, les bartavelles; de Cahors, les perdrix. Et malgré toutes ces succulences, on s'ennuyait à cette table, sous le regard bienveillant de l'amphitryon. La dignité, la gra-

vité du personnage retenaient l'expansion aimable de tous ces convives qui n'osaient, par une saillie d'esprit, faire vibrer le rire autour d'eux. On redoutait la désapprobation de l'homme sentencieux, toujours impassible, et on se maintenait à un ton compassé de politesse cérémonieuse qui empêchait l'enjouement. Les magistrats surtout fréquentaient les salons de Cambacérès, de graves et solennels magistrats, et ceux encore qui pouvaient se recommander d'une amitié avec l'éminent personnage, car il était serviable et plein d'aménité.

Il suffisait, pour lui plaire, de flatter sa vanité. Par ce côté, il était faible, par conséquent très sensible aux épigrammes et aux railleries dont certains journalistes le harcelaient. Il fit supprimer un journal où Isidore Langlois, un écrivain satirique, avait mis en lumière tous les ridicules de son caractère et de ses habitudes. Car on le rencontrait chaque jour, aux galeries du Palais du Tribunat[1], avec son habit de velours rouge à manchettes de dentelles, en perruque poudrée à queue, par-dessus laquelle était enfoncé profondément un immense chapeau à trois cornes. Ses culottes étaient courtes, et il marchait en souliers cirés de vernis anglais que fermait, sur le pied, une boucle d'or. Une épée se balançait à son côté. D'une myopie extrême, il tenait toujours, devant ses yeux, un binocle qu'il venait placer jusque sur les épaules des belles promeneuses à la vertu facile, folâtrant autour de lui, ainsi qu'autour de ses deux secrétaires et de d'Aigrefeuille, son compagnon assidu.

D'Aigrefeuille était en costume de velours bleu de ciel, orné de boutons de strass. Aux belles qui

1. Palais-Royal.

voltigeaient sur ses côtés, pareil à son chef, il souriait « avec sa grosse et ronde figure, toujours luisante comme s'il sortait de l'eau », écrit la duchesse d'Abrantès. Près d'eux, Monvel semblait l'homme fatal, en uniforme noir, des pieds à la tête, qui enlaidissait son visage déjà fort maussade.

Ainsi encadré, Cambacérès, tout bouffi d'orgueil, se prélassait en cette promenade favorite, excitant par derrière lui les moqueries et les quolibets de la foule. Son visage long et anguleux, son nez long, son menton proéminent, sous son immense chapeau, donnaient de lui l'impression d'un grotesque polichinelle; et n'eût été sa haute situation dans l'Etat, il aurait ameuté sur ses pas une foule irrespectueuse. On se retenait, cependant, à cause de sa fidélité à ses amis, de sa générosité native; très dissemblable, en tout, à Lebrun, égoïste, exclusif, ne pensant qu'à lui, à sa famille, à sa fortune et à son bien-être. Et Bonaparte disait : « Si l'on veut dîner bien, il faut aller chez Cambacérès; si l'on veut dîner mal, il faut aller chez Lebrun; et, pour dîner vite, il faut venir chez moi. » Car, on le sait, chacun de ses repas ne durait qu'un quart d'heure[1].

Les financiers venaient faire leur cour à Lebrun, ainsi que les royalistes, avec lesquels il avait gardé des relations, contractées au temps de Maupeou, dont il avait été le secrétaire. Bonaparte lui avait donné d'abord, comme résidence, le pavillon de Flore, aux Tuileries; puis Lebrun avait transporté son domicile à l'hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré. Chez lui régnaient les idées bourgeoises, les manières bourgeoises, et il ne s'attachait nullement

1. Lacretelle. t. I, p. 325; — d'Abrantès, t. IV, p. 168; — Chevalier Pasquier, t. I. p. 240.

comme son collègue Cambacérès, à la magnificence du costume. Il était simple et fuyait le faste. Très aimable et très accueillant aussi, quand ses politesses ne diminuaient ni la tranquillité de sa vie, ni la douceur de son existence.

CHAPITRE V

LE NOUVEAU PARIS

SOMMAIRE. — Le nouveau Paris; les quartiers commerçants. — Rivalité de luxe entre étalagistes. — Les restaurants; les beaux magasins; les cafés. — Café de *Valois*, des *Etrangers*, des *Mille-Colonnes*. — Le café du Panorama. — Les concerts. — Les boulevards jusqu'à la Bastille. — Les affiches : les maisons à vendre. — La place de la Bastille déblayée. — Le Luxembourg; ses promeneurs ; ses habitués. — Le faubourg Saint-Germain. — Paris, nouvelle Athènes. — Exagération du langage dans la bourgeoisie. — Les énigmes; coiffures à l'*énigme*. — L'égoïsme des jeunes gens ; leur place au théâtre. — La manie des bonbons. — Les visites au tailleur, au coiffeur; de la tournure et du genre. — Les nouveaux riches ; l'éducation de leurs enfants ; leur respect de la mode ; leurs chevaux, leurs voitures, leur mobilier ; les antichambres. — Les mœurs nouvelles de la jeunesse. — La rentrée des émigrés. — Les grandes mangeries; les deux déjeuners, le dîner, le thé; retour aux soupers supprimés. — Léger costume des femmes ; leur mélancolie. — Le suicide à la mode combattu par le *Mercure de France*. — Le culte du chien barbet. — Le règne des fleurs. — La recherche des étrangers, surtout des Russes. — Les livres lus par les femmes. — Les soirées égyptiennes. — Le divorce ; les écrits de M. de Bonald contre le divorce. — Le budget d'une coquette. — Le trousseau d'une jeune mariée. — L'éducation d'une jeune fille dans la bourgeoisie ; ce que coûte l'éducation de la jeune fille, sous le Consulat.

Et maintenant, on est à la veille de l'Empire. Il y a quatre ans que le Premier Consul dirige le gouvernement; et Paris n'est plus reconnaissable. C'est un Paris nouveau, dissemblable de l'ancienne

cité; un Paris où les extrêmes se coudoient : les pauvres gens et les gens les plus riches, ceux que la Révolution a ruinés et ceux qu'elle a enrichis, ceux qui travaillent et ceux qui s'amusent, ceux qui rêvent un nouveau changement dans l'Etat, et ceux qui s'en tiennent à ce qui est.

Ce n'est pas encore la cité irréprochable, la cité qu'a rêvée Bonaparte, qui la voudrait la plus belle de toutes. Ses boues dans les rues sont toujours abondantes ; les ordures au coin des bornes offusquent les yeux : écailles d'huîtres, détritus de cuisine. Mais, chaque jour, la police se montre plus exigeante et plus minutieuse, et les quartiers commerçants s'embellissent de la splendeur de leurs magasins. Les marchands rivalisent de luxe et d'élégance, pour leur boutique. Ce sont, partout, d'immenses glaces sur lesquelles les baguettes de l'encadrement paraissent invisibles. Les charcutiers, les pâtissiers, les confiseurs, imitent les bijoutiers et placent leurs marchandises sur des tablettes de cristal, où la lumière, descendue de magnifiques lustres, projette tout autour une éblouissante clarté. Et les vitrines les plus décorées sont celles des étalages de victuailles, celles de tout ce qui flatte la gourmandise des passants. Manger beaucoup est le vice du jour.

Les restaurateurs se multiplient dans toutes les rues de Paris et font fortune. Avant la Révolution, on ne parlait pas de Méot, de Robert, l'ancien cuisinier de l'archevêque d'Aix, de Rose, de Véry, de Leduc, de Brigault, de Legacque, de Beauvilliers, de Naudet, réputé pour ses ragoûts à l'ail, et de Edon, marmitons obscurs naguère, et depuis, maîtres queux renommés.

Au Palais du Tribunat, les marchands de comes-

tibles sont visités par d'innombrables acheteurs qu'attire le fumet exquis venant des cuisines. Chevet d'abord; puis Corcelet, dont la boutique termine la galerie des Bons-Enfants; et le célèbre fabricant de gaufres, Van Rosmalen; et le pâtissier Caria, et le confiseur Berthellemont. Et aussi, dans la rue de Richelieu, Mme Laban, la première entre toutes les crémières de Paris; rue de la Grande-Truanderie, Martignac, l'épicier le plus important de la ville, le successeur de l'illustre Pochet; à la Halle, Mme Dieu la grande marchande de marée, et M. Noël, le marchand de légumes, et M. Theurlot, le fruitier; rue Simon-le-Franc, M. Maille, le fabricant si connu de moutarde; rue Saint-Magloire, Malherbe, le charcutier, « l'un des plus habiles de la capitale, dit l'*Almanach des Gourmands*; et Corps, également charcutier, rue Saint-Martin, Corps, chez qui « les saucisses et les boudins sont de la crème en boyaux ». Alors, de quartier en quartier, ces étalages, courus et admirés, forment un centre, et, pour les commerçants qui s'installent, une raison de concurrence, un motif d'efforts à surpasser le rival plus heureux et déjà établi. Sur toute l'étendue de la grande cité, les beaux magasins se répandent, contribuant à la renommée des rues et à un décor toujours plus riche.

Et les cafés de même. Les anciens sont toujours très suivis. Mais d'autres s'y sont annexés. Au Palais du Tribunat, ils ont envahi tous les étages des bâtiments. On en trouve au premier, et au deuxième, et jusque sous terre. Jadis, le *Café de Foy* et le *Caveau* étaient les plus célèbres de ce palais. Bientôt, on cita de plus le *Café de Valois*, celui des *Etrangers*, celui des *Mille-Colonnes*, où des glaces habilement réparties multipliaient à l'infini les co-

lonnettes dorées montant jusqu'au plafond. Puisque ce lieu attire les oisifs, tous les plaisirs qui sourient aux sens, aux passions et aux vices, y ont trouvé un refuge, et ils y pullulent. Il y a dix-huit cafés, dix restaurateurs, une douzaine de pâtissiers et de marchands de comestibles; et des fruitiers, et des glaciers, et des confiseurs, et des magasins de vins, et des théâtres : celui de la Montansier, et les ombres chinoises de Séraphin; et des libraires, et des peintres en miniature, qui exécutent leur travail en une heure; jusqu'à des décrotteurs, avec ce quatrain :

O vous, qui redoutez les taches et la crotte,
Amateurs de journaux, de propreté, de vers,
Entrez ici; lisez; souffrez qu'on vous décrotte,
Et livrez à nos soins la botte et le revers!

Quelques années plus tôt, les humoristes des gazettes avertissaient les promeneurs des dangers de ce lieu si houleux et si fréquenté. « Malheur à vous, disaient-ils, si vous entrez dans ces boutiques! Fausses caresses, faux poids, fausses mesures, faux or, fausse monnaie! Malheur, si vous longez, le soir, ces galeries obscures! Il vous faut traverser l'écume de l'humanité, écume de la soldatesque, écume des sérails, écume des escrocs, écume de l'anarchie, écume des souteneurs, écume de la valetaille. » A la fin du Consulat, le palais a été purifié. La police a nettoyé, autant qu'elle a pu, ces écuries d'Augias. Les jardins, plantés d'arbustes en massifs, offrent une promenade agréable aux familles, qui viennent ensuite se désaltérer au *Café de Foy* dont la vogue balance celle de Frascati. Les roulettes et les maisons de jeu n'y sont point absolument proscrites, quoi qu'on ait fait; mais ceux

que la chance n'a pas soutenus, les hommes de tous les mondes, se dissimulent de leur mieux et disparaissent, confus de leur malheur, et ne troublent plus effrontément ceux qui, dans les jardins, recherchent le repos et la tranquillité[1].

De tous temps, les caprices de la mode furent éphémères. Les lieux de plaisir changèrent. On ne parlait déjà plus qu'en souvenir du *Café Venua*, situé près du « Manège ». Il avait excité naguère la curiosité de la foule et retenu ses préférences, ce café, se développant en long couloir, dont les frises étaient décorées de draperies voyantes, et les panneaux recouverts de petits cadres noirs renfermant des annonces en style poissard, celui du fau-

1. Pierre Jouhaud *Paris dans le XIXe siècle* parlait ainsi du Palais Royal :

« Les étrangers dont l'affluence est toujours si grande au Palais-Royal donnent à son commerce une activité qu'ils entretiennent seuls à peu près. Les habitants de Paris savent que chaque arcade revenant à mille écus au marchand, et quelques-uns en occupant trois ou quatre, il faut que la générosité des acheteurs paye les frais d'un loyer si considérable. Cela regarde donc l'étranger. Aussi n'épargne-t-on rien pour le séduire et pour faire habilement ressortir les objets qui ornent un magasin. Ici Cabasson et Quiclat font briller et le riche diamant et l'or artistement travaillés. Là, l'ingénieux Leroy offre à la beauté ces chapeaux élégants qui doivent lui donner un nouvel éclat. Plus loin Alexandre élève ces brillantes pyramides où la gaze légère le dispute à l'or et à la soie ; et pendant que, recueillant les nouveautés les plus piquantes dont il étale les pompeux frontispices, Chaumerot attire les curieux, non moins industrieuse et entourée d'amateurs plus nombreux, Mme Chauvet met à contribution et nos fertiles jardins et nos fécondes forêts. Elle étale avec luxe et le cerf.. et la hure délicate du sauvage habitant des bois, et la pêche parfumée, et les grappes d'un raisin que Fontainebleau à vu colorer.

« Quoique l'on voie régner dans toutes ces boutiques une assez grande activité, les propriétaires des nombreux cafés que l'on voit au Palais Royal sont encore ceux qui doivent le moins regretter leurs 3.000 francs par arcade. Le Parisien ne croit pas devoir varier ses habitudes, selon la baisse ou la hausse des denrées coloniales... Il prend de préférence, le matin, son chocolat au café Corazza, après dîner sa demi-tasse au café Peyron, et le soir sa glace au café de Foy.

Parmi les cafés que l'on trouve au premier étage, celui des « Mille colonnes » mérite une attention particulière. C'est à ce café qu'on voit cette célèbre limonadière, du *Joli café du Bosquet*, dont le nom a retenti si longtemps dans toutes les rues de Paris... »

bourg Saint-Marceau. Aux fenêtres étaient suspendus des rideaux d'étoffe commune à carreaux, et l'éclairage consistait en trois quinquets de mince apparence, ne distribuant qu'une lumière douteuse. Et pourtant, chez Venua, comme chez Méot, certains dîners avaient coûté jusqu'à dix mille francs. (*Observateur Français*, août 1803). La société oisive avait aussi déserté Tivoli où l'on ne rencontrait plus que de petites grisettes, venues avec leurs amoureux, — de jeunes employés de commerce. Il était de bon ton alors de chevaucher, le matin, vers le Bois de Boulogne, surtout vers Bagatelle, lieu charmant, plein d'ombrages[1], où l'on payait pour entrer 0 fr. 75, et pour se réconforter d'un verre de boisson médiocre, madère ou sirop, 2 fr. 50. Le château était encore tel que l'avait laissé le comte d'Artois, son ancien possesseur, et les jardins, magnifiquement dessinés, offraient des retraites attirantes, plus agréables que les massifs en broussailles du Bois de Boulogne, au milieu desquels s'entre-croisaient des allées peu nombreuses. *Parva sed apta*, disait l'exergue de l'entrée de Bagatelle.

Le soir, on se retrouvait aux *Folies-Beaujon*, ou bien au *Pavillon de Hanovre*, qui n'était plus un

1. Nogaret (*Aventures parisiennes*, t. II, fait la description de *Bagatelle* sous le Consulat... « Jetons, dit-il, un coup d'œil dans ce lieu pittoresque et si agréablement varié. Une vaste prairie s'offre, en entrant, dans le jardin anglais. Elle est bordée de bois, de coteaux et enrichie d'un petit lac sur lequel flotte une jolie pirogue. Dans le lointain on aperçoit un obélisque égyptien. A gauche se présente un chemin sinueux qui conduit à l'hermitage. Cet hermitage est protégé par une clôture fermée, ainsi que les portes, avec des branches d'arbre toutes brutes. On y voit une maison et un oratoire couverts de chaume : des arbres vivants sont les montants qui soutiennent ces bâtiments rustiques. Des galeries irrégulières, tapissées de mousse, un petit salon, une cuisine forment le rez-de-chaussée... En quittant ce séjour qui semble consacré à la méditation, l'on passe sur un pont rustique. On traverse de petits chemins agrestes et l'on aperçoit un obélisque qui s'élève au-dessus des arbres. »

lieu public; ou bien encore au *Café du Panorama*, admiré pour ses galeries qu'une porte, au fond, séparait du café. La porte ouverte, c'était, à droite et à gauche, de coquettes boutiques où se débitaient les riens qui plaisent tant aux femmes, des bonbons, de la tabletterie, toutes les nouveautés créées par le caprice d'un jour. Frascati était un peu délaissé, quoique maintenu, par Garchi, en une propreté souriante aux yeux, avec ses tables d'acajou, ses sièges massifs et confortables, ses glaces démesurées où se reflétaient innombrables les lumières des grands lustres de cristal. Maintenant, c'est-à-dire vers l'an XII, on y venait danser. De nobles étrangers, des Russes surtout, y conviaient à des fêtes dansantes les femmes distinguées de la société parisienne. La passion de la danse diminuait, malgré tout, et se trouvait remplacée par celle des concerts. La musique obtenait les faveurs du public. Des concerts s'étaient créés dans les beaux quartiers de Paris : rue Cerutti, à l'hôtel des Fermes; au Théâtre Olympique; dans la rue de Cléry; dans la rue de la Chaussée-d'Antin; rue Saint-Louis, au Marais; au Conservatoire; aux Bouffons, avec Garat et Mme de Saint-Aubin. Ce que voyant, Garchi donna des concerts à Frascati à trois livres par tête; et les femmes y accoururent de leur maison de plaisance, à plus de dix lieues du centre de Paris.

Entre la chevauchée du matin et les concerts du soir, les jeunes beaux, « les petits-maîtres », comme on disait alors, se rendaient aux Champs-Élysées, ou bien dans les jardins des Tuileries, dont les parterres fleuris exhalent les senteurs amères des résédas, en touffes, sous les fenêtres du Premier Consul. D'autres préféraient les boulevards, pour y admirer les petites grisettes, sémillantes prome-

neuses dans les contre-allées, découvrant leurs craquants et hauts souliers sous les yeux des jeunes hommes appuyés aux fenêtres du restaurant Hardy, ou du glacier Tortoni. Passaient ensuite les équipages des grands financiers qu'ils lorgnaient, chaperonnés de leurs valets en livrée, et quelquefois le général Marmont, dans une calèche attelée de quatre chevaux superbes, qui indiquaient manifestement la fortune de sa femme, la fille du banquier Perregaux.

Voulez-vous suivre ce promeneur qui descend vers la Bastille[1]?

Au boulevard Montmartre, il verra sur la chaussée des monceaux de livres mis en vente à deux liards la pièce : un livre d'église, à côté des *Contes* de La Fontaine, et des romans et toujours des romans. Les libraires en éditent quatre par jour. Sur la place des Innocents, s'il fait un détour, il apercevra, certains jours, une multitude de parasols de couleur, protégeant des boutiques éphémères, dans lesquelles on vend de la lingerie de hasard, que les artisans et les ouvriers viennent acheter pour changer leur linge de corps et leurs draps de lit.

En reprenant les boulevards, il passera devant les Bains chinois, devant le café Turc, devant le Pavillon indien aux persiennes closes. Au coin des rues, il entendra crier la voix des marchands de limonade et de sirop de groseilles. De tous côtés, sur les murailles, il lira des affiches annonçant des leçons d'écriture, des leçons de lecture, et surtout des maisons à vendre. Ce fut, en ce temps-là, un engouement extraordinaire, chez ceux qui avaient

1. Pujoulx, *Paris à la fin du XVIIIe siècle.*

de l'argent, pour ce trafic de maisons, que l'on achetait sans les visiter, et que l'on revendait presque aussitôt, dans la rue, à un passant liseur d'affiches, et toujours avec bénéfice. Et si l'on ne s'enrichissait point, c'est que l'on obéissait aux scrupules d'une conscience honnête.

Et les affiches étaient bizarres, pleines d'obscurités ou de réticences, pour mieux retenir l'attention. Celles-ci parmi les autres :

« *Vos désirs seront satisfaits!* changement d'adresse de la société Laurent qui fabrique du chocolat. »

Ou bien : « *Vérité! Question d'oxygène et de phlogistique. Voyez et croyez!* un homme a saisi une puce dans ses habits. Il l'a enchaînée, et, pour la punir de l'avoir mordu, il lui fait tirer un canon gros comme une aiguille. » (*L'Observateur Français*, août 1803.)

Arrivé à la Bastille, le promeneur apercevra une place que l'on déblaie de ses matériaux amoncelés, lourds arceaux de voûte brisés, piliers de massives portes, par le pic renversés, et, au milieu de ces décombres, un chantier de bois où s'approvisionnent les petits détaillants du voisinage.

Qu'il traverse la Seine, pour aller au Luxembourg. Dans les jardins aux allées sinueuses, ce n'est plus la vie active et débordante de l'autre rive du fleuve, mais la promenade languissante de groupes épars, que la misère a frappés : des auteurs non joués et mélancoliques de leur malchance ; des artistes incompris ; des musiciens méconnus, au chef couvert d'une perruque, gardée à demeure depuis des années, et qui s'en vont au soleil renifler leur prise de tabac. Et descendant au faubourg Saint-Germain, il ne verra plus que de rares écriteaux aux portes des grands hôtels. Presque tous se sont repeuplés ;

et les combles mêmes sont habités par de petits commerçants, voire par des ouvriers, qui entrent par la porte cochère pour monter chez eux, et en ressortent en même temps que l'ancien noble, installé dans les vastes appartements du bas. Une petite voiture traverse la rue. C'est une « demi-fortune » où une dame seule, quelquefois avec sa caméristе, est occupée à rajuster sa toilette et sa coiffure avant une visite. Il n'y a de place que pour elle dans la voiture; car partout on y voit des glaces, et de petits casiers pour les brosses, les peignes et les houppettes.

Dans le peuple, les expressions du langage restent choisies et bienveillantes. Une marchande de fleurs dit à une acheteuse, qui se plaint du prix trop élevé des roses : « Mais, Madame, par ce temps d'hiver, ces fleurs *précoces* sont très chères! » Et la femme d'un portier répond à lady Morgan, qui lui demande un service pour le soir : « Je suis toujours à votre disposition, Madame, à midi comme à minuit. » Et l'Anglaise s'étonne de cette bienséance dans le langage populaire. Paris lui semble toujours une « nouvelle Athènes », même après la Révolution. Au rebours, dans la bourgeoisie, le langage est émaillé de qualificatifs exagérés. Autour d'une dame, les assistants répètent : « C'est charmant! » — ou bien : — « Il n'y a rien au-dessus! » — ou bien : — « C'est une merveille! » un peu après : — « Il n'y a rien de comparable! » — ou encore : — « C'est un chef-d'œuvre! » Et l'on apprend que ces belles phrases s'appliquent, tout simplement, au bonnet de la maîtresse de céans. Un mot revient à tout propos aussi : celui de « folie »; un autre effleure, sans cesse, les lèvres des femmes langoureuses : celui de « mélancolie »; et quand on parle

d'une amie pauvre, on dit toujours : « ruinée par les circonstances », quoique les circonstances n'y soient pour rien. Vocabulaire courant, toutes ces expressions, comme le mot « dignité » accolé au danseur Vestris, et le mot « légèreté » au petit Dupont.

Puis, ce furent les énigmes qui s'emparèrent de tous les incidents de la vie. Il y eut, au barreau, des plaidoyers d'avocats, qui ne furent que des énigmes ; des pièces d'auteurs, énigmes aussi ; des conversations de jeunes gens bourrées d'énigmes, et, dans les journaux, des demandes de sphinx, pour expliquer toutes les énigmes dont on était enveloppé. L'énigme fut si goûtée, que les femmes adoptèrent, pour coiffure, un chapeau qui leur cachait le visage, et on l'appela une « coiffure à l'énigme ».

Déjà, dans les salons, les jeux étaient moins recherchés, souvent remplacés par la lecture de l'œuvre d'un homme de lettres présent. On comptait peu, d'ailleurs, sur l'amabilité des jeunes hommes. Il était de haut ton pour eux de se montrer égoïstes. Entraient-ils dans un salon avec une dame ? Ils cherchaient un siège pour eux-mêmes, ne s'occupant plus de leur compagne, ne se dérangeant pas pour un vieillard, et, loin d'être polis envers un étranger ou un provincial, n'éprouvaient de plaisir qu'à les mystifier. En promenade, ils daignaient à peine saluer une femme chez qui ils étaient reçus, faisant un signe d'intelligence à la soubrette rencontrée, donnant un coup de chapeau à leurs créanciers et une poignée de main à leur père. La jeunesse de cette époque ne s'occupe que d'elle-même, ne pense qu'à sa coiffure, à son mouvement d'épaules pour se dégager le cou qui doit pivoter mécaniquement dans une haute cravate. Au

théâtre, elle ne se place ni à l'orchestre, ni au balcon, mais au parterre ou dans une loge. A l'Opéra, tous les jeunes gens parlent et rient au récitatif; à Feydeau, ils ne se taisent que pendant les ariettes qu'ils écoutent; à la Comédie-Française, ils sortent avec fracas avant le dénouement, laissant aux étrangers le théâtre de la Montansier; aux grisettes, le Vaudeville; au faubourg Saint-Germain, l'Opéra-Comique.

Quand ils se montrent en promenade, ils veulent avoir le pied long et demandent à leur bottier de le faire paraître tel. Leurs habits, avec plus d'étoffe au collet que dans les pans, sont garnis de boutons de métal avec excès; cinq douzaines, disent les gazettes. Ils marchent la tête penchée, les bras courts attachés au ventre, la main droite gantée, la gauche dans le gousset, et non plus, comme avant, dans les fentes de leur brayette, — tandis que leur culotte est boutonnée au-dessus du mollet, de façon à simuler un genou cagneux. Ils portent une canne courte, flexible, une « badine », ou un petit parapluie, l'équivalent de la canne. S'ils vont dans le monde, leurs poches sont pleines de bonbons qu'ils distribuent à tout venant, « pistaches à la fanchon, pastilles galantes, globes à surprises, papillotes à rébus, dragées à la bonne aventure »; — mais la suprême politesse est d'offrir des pastilles à « l'horoscope » ou à « l'étoile ». Pour plaire, enfin, ils doivent être maigres, pâles, avec le stigmate, sur toute la personne, de la faiblesse ou de la désespérance.

S'ils parlent à une femme dans un salon, ils s'approchent d'elle jusqu'à lui frôler le visage du bout de leur nez, car ils n'ont plus de bésicles, qui, naguère, mettaient quelque distance entre les deux interlocuteurs. S'ils considèrent fixement celle qui

leur plaît, — ce qui est permis, — ils ouvrent, à défaut de besicles, une petite lorgnette dissimulée dans le creux de leur main et ils en usent à leur gré. S'ils font un présent à leur maîtresse, au jour de l'an, ils lui envoient un peigne d'acier dont le haut est formé de l'arc de l'amour, et chaque dent d'une flèche ornée à la pointe, parmi les barbes, d'une perle ou d'un diamant. S'ils montent à cheval, ils portent la pointe des pieds en dehors, à la mode anglaise, comme s'ils voulaient battre un entrechat. La selle où ils se tiennent est simple, sans sacoches pour les pistolets, sans courroie pour la redingote, confiée au jockey, à quelques pas en arrière.

Dans le jour, entre les heures de promenade, ils vont au tir, s'exercer à couper d'une balle la tête d'une poupée juchée haut, à cinquante pas de distance. Chez leur tailleur, ils s'inquiètent toujours de la dernière coupe des habits. Cette coupe est ridicule. Ils en demandent la raison et le tailleur de répondre : « Nous usons du ridicule pour varier la mode plus souvent. Jadis, sur le velours et la dentelle, nous avions de beaux bénéfices; maintenant nous spéculons sur le ridicule. Il ne dure jamais longtemps. » Chez le coiffeur, ils se laissent considérer, inspecter, tourner comme un mannequin. A sa demande, ils toussent, crachent, lèvent les yeux, font un pas, puis deux, et le coiffeur leur dit alors : « C'est bien, Monsieur, je vois ce qu'il vous faut ; un milieu entre Titus, Caracalla et Alcibiade. » Celui qui veut passer pour un élégant, à Paris, dit Kotzebue, doit être frisé par Armand, habillé par Catel, culotté par Henri et chaussé par le cordonnier Astchey.

Les femmes reprochent à tous ces petits-maîtres

leur vanité et leur outrecuidance. L'une d'elles écrit[1] : « Le premier jour de notre connaissance, je fus mise au courant de ses projets pour l'hiver. Je l'ai vu ensuite trois ou quatre fois chez moi. Il m'a amené son chien. Je suis instruite du nom de sa sœur et de la position de son château. S'il arrive à moi, au milieu de trente personnes, c'est pour m'apprendre le résultat de sa partie de chasse du matin, et me dire qu'il a versé, la veille, en cabriolet. Lorsqu'il s'approche de moi, en sortant de table, ce n'est point pour me demander si quelque chose m'a plu, mais pour m'informer de ce qu'il a trouvé de meilleur goût. » Ce n'est pas l'amour qui leur brise le cœur. Les gazettes du temps se plaignent, à toutes les pages, de l'arrogance de ces jolis messieurs. Mais pourquoi exiger davantage de celui qui ne s'endort au lit qu'avec les *Contes de Piron*, et garde, à portée de main, sur sa table de nuit, le *Portier des Chartreux*, *Félicia*, le *Recueil des anas*, les *Calembours*, *comme s'il en pleuvait*, et le *Portefeuille de Madame Angot*. Pour plaire, jadis, il fallait de l'esprit. A l'heure présente, on ne demande plus que de la *tournure* et du *genre*, deux mots qui se comprennent sans se définir.

C'étaient là « les petits-maîtres » de l'époque ; mais il y avait une autre jeunesse que lady Morgan avait remarquée dans les rues; de jeunes disciples de savants, de jeunes amoureux de philosophie et de science, inscrits à l'École polytechnique ou aux Facultés et qui, le matin, en habits négligés, « cravate noire et bottes à l'anglaise », dit la célèbre voyageuse, s'en allaient en courant, dans un cabriolet, ou bien à grandes enjambées dans les

1. *Journal des Dames et des Modes*, an X.

rues, assister aux cours de leurs professeurs. Sans doute, ajoute-t-elle, leur toilette vulgaire ne donne point aux rues l'aspect aristocratique des rues de Londres à certaines heures pendant lesquelles on voit apparaître les élèves riches des universités anglaises, « à l'habit propre et bien pincé ». Et, quoiqu'elle n'en tire aucune conclusion, on sent qu'elle préfère cette jeunesse française à la jeunesse anglaise, inutile, préoccupée avant tout de connaître « le vernis qui rend la botte plus luisante ».

En ces années de Consulat, la société dominante était celle des « nouveaux riches », et c'est chez eux qu'il y a le plus de fêtes et les plus belles, et les mieux ordonnées suivant la mode. Seulement, en ces salons, tout récemment ouverts, il y a des invités, beaucoup trop d'invités, mais point d'amis. La foule, ils la voulaient, pour se donner un grand air de noblesse; malheureusement, ils n'approchaient de leurs modèles qu'en copiant les Jodelet et les Mascarille de Molière. Ils recherchent la mode, et ils en exagèrent les usages; et, comme la bourgeoisie dont la plupart sont issus, ils poussent tout à l'extrême. Ils se passionnent pour l'acteur Brunet, pour le glacier Garchy, pour les chevaux de Franconi, pour les feuilletons de Geoffroy. Ou bien, c'est le contraire; ils renversent toutes choses. La folie n'est plus que de la sensibilité; l'obstination, de la constance; l'obséquiosité et la platitude envers les puissants du jour qu'un aimable entregent. Mensonges et dissimulation ne sont plus que de la politique, et l'avarice d'Harpagon, de l'économie. S'ils louent l'œuvre d'un artiste, c'est par imitation. Nous dirions aujourd'hui « snobisme ». Ils firent à Girodet un beau succès, lorsque,

pour se venger de Mlle Lange, il la peignit nue dans une mansarde, recevant, par la fenêtre du toit, une pluie d'or ; à Guérin, ensuite, pour son tableau d'Hippolyte accusant Phèdre de sa passion. L'un de ces parvenus, expliquant sa vie, disait : « Ce n'est ni Colin d'Harleville, ni Bernardin de Saint-Pierre que je voudrais encourager par mes richesses, mais Garchy ou Robert, ces excellents cuisiniers. A ma table, je n'ai pas besoin d'honnêtes gens, mais d'aimables convives, fussent-ils des parasites. Le bonheur est une sensation ; l'argent est un moyen ; les hommes des intruments. » Donc, ils n'avaient point d'amis, c'est entendu, et pour ces amphitryons on avait fait le quatrain suivant :

Mille fois, il m'ont tout promis;
Mais le siècle, en fourbes, abonde.
Et je ne hais rien tant au monde,
Que la plupart de mes amis!

Croyez-vous, après cela, qu'ils s'inquiètent beaucoup de l'instruction de leurs fils? Peu leur importe la science ; ils n'en ont cure. Dans les institutions scolaires, l'étude des langues, ou des mathématiques, est sacrifiée aux arts d'agrément. Les écoliers apprennent à faire des pirouettes, comme Vestris ou Dupont ; des saluts gracieux, comme de Trénis ; et après la distribution des prix, dans chaque maison d'éducation, le maître donne un bal où les jeunes élèves étalent, devant leurs parents, leurs sœurs, leurs cousines ou leurs invités, toutes les grâces apprises de leur maître de danse[1].

1. L'*Almanach des pauvres diables* traçait, au rebours, le portrait des gens pauvres ; on pourra mieux juger par là des nouveaux riches :
« Nous appelons « pauvres diables » : 1° tous ceux qui n'ont pas eu le

Et il fallait voir ces nouveaux riches, empressés d'acheter un nouvel attelage, lorsque la robe de leurs chevaux avait passé de mode; et, pour la même raison, changer la livrée de leurs valets. Ils eurent des chevaux noirs, ou des chevaux bais, quand ce fut la couleur favorite; leur cocher, des bas blancs et un chapeau rond, leurs laquais un grand chapeau à cornes, galonné et garni de plumes blanches, parce que c'était la nouveauté et la suprême élégance de l'an XII. Ils avaient eu d'abord des voitures très simples, des diligences et des berlines, peintes d'un ton vert bouteille et sans filets. La caisse était haute sur les essieux. Elle fut abaissée ensuite, à ce point que la voiture fit l'effet d'un traîneau. La peinture fut plus tard couleur d'écaille, avec de larges filets d'or au pourtour. L'intérieur fut recouvert de drap jaune, ou bien de maroquin rouge. Enfin, on lança les voitures bombées au-dessus, bombées par derrière, bombées sur les côtés. Ce fut une boule; et les suiveurs de la mode n'en eurent point d'autres.

Le quartier préféré des riches étant la chaussée d'Antin, tous voulurent y demeurer. Les quatre

bonheur de naître d'un fermier général gourmand et à grasse bedaine et dont les aïeux ne sont pas morts d'indigestion, en sortant de table, mais des blessures qu'ils reçurent sur le champ de bataille; 2° tous ceux qui n'ont pas acheté des châteaux avec des assignats et qui n'ont pas payé le prix de leurs acquisitions avec le montant des glaces d'un salon; 3° tous ceux qui n'ont point désavoué de dépôt ou qui, ayant emprunté en numéraire, n'ont pas remboursé en papier-monnaie; 4° tous ceux qui ont sacrifié deux tiers de leurs revenus pour être plus assurés de toucher l'autre, comme celui qui n'ayant que trois chemises en donne deux pour conserver celle qu'il a sur le corps; 5° tous les exilés qui n'ont rapporté en France que leur généalogie, qui dînent chez leur ancien cocher, ou reçoivent un franc par jour d'un ancien valet de chambre humain et reconnaissant; 6° ceux qui comptent sur les chances de la rouge et de la noire ou qui espèrent un terne à la loterie; 7° tous ces employés-commis, sous-commis, qui ne peuvent faire qu'un modeste repas, afin que leurs femmes et leurs enfants puissent déjeuner, avec du café au lait sans sucre... »

coins des bois de lit durent être sculptés en têtes de hibou; les leurs montrèrent aux angles l'effigie de cet oiseau de nuit. Naguère, les rideaux au-dessus des couchettes étaient accrochés aux serres d'un aigle; des piques eurent bientôt toutes les préférences. On annonça la suppression, dans les salons et les chambres, des fauteuils et des chaises, des sofas et des bergères, remplacés par des tapis, des ottomanes, des coussins et des tabourets; et quelques-uns de ces nouveaux riches, amoureux du changement, se hâtèrent d'introduire, chez eux, cette réforme. Aucun d'eux, enfin, n'admit plus, chez soi, le portrait en miniature abandonné aux petites gens. De même, les quinquets furent relégués dans les antichambres; dans les salons, on ne toléra plus que des lustres à bougies.

L'antichambre était le lieu commun à tous les valets. C'est là que la camériste travaille à l'aiguille sur les fanfreluches de sa maîtresse; que le valet de pied, à côté d'elle, lit le roman du jour; et que le maître d'hôtel, assis dans un fauteuil, attend les visites de « Madame » pour les introduire, battants de porte ouverts, dans le salon de cérémonie. Car lui seul se dérange quand vient un visiteur. La camériste ne se lève point; le valet de pied reste immobile; tous les deux assistent, en sournois moqueurs, à l'introduction des personnes au salon.

Ainsi, en quelques années, s'étaient perdus la simplicité des mœurs et le caractère des plaisirs en vogue, après les mois de Terreur. Dans le milieu que l'on appelait toujours « le monde », la jeunesse, privée de la tutelle des parents, — émigrés ou morts sur l'échafaud, — maîtresse d'elle-même, avait réglé sa conduite sur ses sentiments. Le jeune homme,

dépourvu de patrimoine, mais plein de vie et plein d'espérance, avait laissé son cœur parler librement; et marié avec celle qu'il aimait, ils jouissaient ensemble de l'heure présente, sans bruit, sans apparat, sans faste. S'ils voulaient changer de lieu, ils se contentaient d'un modeste cabriolet, et le soir s'arrêtaient, pour y coucher, dans la première auberge rencontrée. Ils étaient tout l'un pour l'autre. Ils ne demandaient rien de plus pour être heureux, aimant le présent pour ce qu'il leur donnait de jouissances permises. Il y eut, alors, durant quelques mois, durant une année peut-être, parmi cette jeunesse, des mœurs toutes nouvelles, non corrompues par les conseils de la vieillesse. Mais les émigrés rentrant rapportèrent les habitudes d'autrefois, avec leurs préjugés, avec leurs vices. Et presque aussitôt, cédant à leur influence, la jeunesse noble et la jeunesse bourgeoise, et, de proche en proche, la jeunesse de tous les mondes, poussée dans le tourbillon des plaisirs, copia ses mœurs sur celles des anciens nobles. Elle devint plus aimable peut-être, mais plus maniérée et plus vicieuse aussi.

Ce furent les grandes mangeries, les repas copieux si cultivés alors, qui transformèrent surtout les habitudes mondaines. Forcément, on fréquentait les salons des grands restaurateurs, alors que la société, qui se reformait, n'avait plus ni chez soi, ni tradition. Puis, l'intérieur des familles riches une fois organisé, comme les affaires prenaient la plus grande partie de la matinée, on s'accoutuma au léger déjeuner du matin pour faire, dans le milieu du jour, un second déjeuner à la fourchette. De là, le bouleversement des repas usités. Il n'y eut plus

de goûter, mais un dîner à sept heures du soir[1]; plus de souper à dix heures, mais un « thé » au milieu de la nuit : un « thé » aussi abondant et aussi solide que le dîner dont il ne se distinguait que par l'absence du potage et du bouilli. Tous les mémoires du temps marquent le regret que l'on eut de la suppression du souper, si agréable, si intime jadis, et pas trop substantiel avant la fin de la soirée. Il était suivi de courtes séances aux tables de jeux. Les cartes étaient une première distraction, et puis on dansait. Plaisir charmant, très gai, laissant aux invités la plus douce impression. C'était l'heure des confidences entre deux cœurs émus, et il s'en échappait souvent un aveu. Mais, lorsqu'on se mit

1. *Gazette de France*, an XII :

« Les feux d'artifice jouent un rôle dans nos repas à la mode. On les adapte aux plateaux qui décorent la table. A l'instant convenu, on met le feu à une mèche soigneusement cachée et qui dure pendant quelques minutes. Tout à coup, le temple se couvre de feux odorants et de toutes couleurs. Mille gerbes s'élancent jusqu'au plafond. Les convives, dont les yeux et l'odorat jouissent à la fois, sont placés sous une voûte d'étincelles flamboyantes. Le bruit, l'odeur et l'éclat de ce spectacle imprévu causent un enivrement universel que ne trouble la crainte d'aucun danger, car ces étincelles, malgré leur éclat, sont tellement innocentes, que les tissus les plus légers n'en reçoivent aucun dommage. »

— Les gourmets préféraient les petits repas aux grands. Dans le vaudeville de *Fanchon la Vielleuse*, l'abbé de Lattaignant parle ainsi des repas :

Je déteste la manie
De donner de grands repas ;
On dîne en cérémonie ;
On symétrise les plats ;
On y rit,
Sans esprit,
Mangeant froid, parlant de même
On perd, par ce faux système,
Les bons mots et l'appétit.
Petite table réveille
Les élus qui sont admis ;
On est près de la bouteille,
On est près de ses amis.
Le dessert,
Que l'on sert,
Aiguise encore la saillie ;
C'est alors que la folie
Vient apporter son couvert.

à manger, beaucoup au dîner, à manger beaucoup dans la nuit, le cœur fut opprimé par le ventre. Il n'y eut plus de sentiments, mais des sensations, dit l'*Almanach des Gourmands*. Car il était d'usage, pour un dîner de vingt-cinq personnes, de l'établir pour quarante, avec douze entrées, six hors-d'œuvre, deux relevés, quatre rôtis. C'est le détail que donnent les papiers de l'époque.

Pourtant, à la veille de l'Empire, on remit en honneur les goûters pour les enfants, avec abondance de pâtisseries, de gâteaux et de sirops. On se remit même aux soupers, qui prirent l'heure du « thé », l'heure du milieu de la nuit, et que l'on faisait entre soi, sans domestiques, les femmes assises, et les jeunes gens droits, accourant à leur appel pour les servir. Le caractère aimable de notre race reprenait le dessus. On souriait encore aux belles; l'égoïsme s'atténuait peu à peu; et l'on abandonnait le sans-gêne et la raideur britanniques, qui avaient été si bien accueillis à l'issue de la Révolution.

Les belles, alors, avaient beaucoup de travers et de petites manies, et jamais critiques ne furent mieux justifiées qu'à ce sujet. Leur costume léger, dépouillé de tous les accessoires du vêtement, réduit à une chemise et à une robe, attaquait gravement leur santé. Les plus robustes y purent seules résister. Et presque toutes étaient atteintes de rhume, ou de rhumatisme. Elles toussaient, elles gémissaient, elles se disaient mourantes; et, privées par la guerre de leur bien-aimé, elles s'abandonnaient languissantes à la mélancolie de l'époque. La mélancolie devint le ton habituel des femmes, dès que le génie de Chateaubriand et ses longues plaintes d'homme déçu eurent mis en relief cette

amère tristesse de l'âme. Au XVIIIe siècle, les jolies femmes avaient eu leur migraine et leurs vapeurs; celles-ci eurent une mélancolie persistante, malgré les dures moqueries de Mme de Genlis, en l'un de ses romans, où elle leur faisait honte de cette faiblesse. De la mélancolie, elles arrivèrent au suicide. On cita celles qui, par désespoir ou par ennui, recherchaient la mort. Elles étaient nombreuses, et les gazettes crurent devoir flageller cet engouement des jeunes femmes pour une fin prématurée.

Ce fut le suicide, en général, que les publicistes attaquèrent, devenu trop fréquent dans toutes les classes de la société. Un homme de lettres, du nom de Guillon, publia une étude très remarquée, sur cette question ; s'attachant à combattre les opinions de Montesquieu, de Rousseau, de Mme de Staël, favorables au suicide. Le *Mercure de France* en fit une analyse très substantielle et très élogieuse, appuyant les déductions de l'auteur, et combattant avec lui, d'abord l'autorité des exemples, et ensuite l'autorité du raisonnement. Qu'importe, disait le journal, les grands noms cités, en faveur du suicide! Les peuples de l'antiquité ont envisagé cette action avec horreur. Athènes livrait au bourreau les restes déshonorés du mort volontaire; Thèbes les livrait aux flammes; les Arméniens brûlaient la maison qu'il avait habitée. Quant au raisonnement fondé sur le droit de l'homme de se débarrasser d'un fardeau qui l'obsède, comme il se débarrasse « d'un charbon de feu qui le brûle », l'auteur et le journal se servent des raisons mêmes de ceux qui approuvent le suicide, pour le combattre. Le geste qui nous fait secouer le charbon de feu, disent-ils, est commandé par l'instinct, par l'amour de la vie. Il n'est pas d'instinct plus fort. Ce n'est donc pas celui-là qui nous

pousse au suicide et qui l'excuse. Il n'y a, pour ce genre de mort, qu'une lâcheté devant le malheur et devant la souffrance ; il n'y a, enfin, que les êtres, faibles de cœur et d'esprit, qui se tuent.

Il leur fallait un culte, à ces petites femmes mourantes ; un objet qui leur remplît le cœur. Elles adorèrent le chien, — le chien barbet qu'elles adoptèrent, après le carlin, trop maussade ; le barbet, parce que, disait-on, l'un d'eux s'était laissé mourir devant la tombe de sa maîtresse. Et puis, elles eurent des fleurs dans toutes leurs chambres ; des fleurs communes, des fleurs rares, qui arrivaient de Nice, par les courriers, comme aujourd'hui. Pour occuper leur vie, en automne, elles prirent un maître d'équitation ; en hiver, un maître de danse ; au printemps, un maître de botanique ; en été, un maître de natation ; mais elles ignoraient l'orthographe. Si elles vont en promenade, elles se font suivre d'un valet ; de deux, si elles le peuvent ; et, quand elles sont riches, elles poussent leur caprice jusqu'à joindre un nègre aux deux blancs, qui suivent.

Au bal, elles arrivent la gorge nue, les bras nus, presque nues aussi pour le reste, sous une étoffe transparente et molle. Elles frissonnent, elles tremblent ; la mort les attend à la sortie. Qu'importe ! elles ont montré leur nudité, dans toute la splendeur de leurs formes irréprochables. Si elles dansent, ne croyez pas que ce soit pour leur plaisir mais pour se montrer, car elles ont un séduisant partenaire, et elles savent qu'elles-mêmes sont très remarquées.

Celles-là sont les mondaines, les coquettes, les femmes de plaisir, celles qui, pour prolonger leur jeunesse, se couvrent le visage, en se couchant,

d'une tranche de viande crue, et ne s'endorment que les mains suspendues par des sangles pour les avoir toujours blanches. Ah ! ne leur parlez pas des choses de leur ménage ! A celles-ci, et même à d'autres !... Les plus modestes bourgeoises ne daignent plus s'abaisser jusqu'au raccommodage de leur linge. Leur aiguille n'est faite que pour les travaux d'ornement, pour la tapisserie, ou la broderie. Les Anglaises, venues en France, s'étonnaient d'entendre les moins riches parler de leur ravaudeuse et de leur couturière, comme les plus grandes dames et les plus riches. Sortent-elles accompagnées d'un homme, c'est, autant que possible, d'un étranger. Elles accaparent les Russes. Et comme elles n'ont plus de réticule, c'est l'homme qui est chargé de tout ce que contenait jadis ce petit sac important. Elles mettent leurs billets doux et leur bourse entre leurs seins ; et lorsqu'elles ne veulent pas de leur mouchoir à la main, c'est à leur chevalier servant qu'elles le confient. Si bien que, pour porter toute leur bagatelle, — éventail, volume de roman, étui à cure-dents, bonbonnière, casse-noisettes, souvenirs, — les hommes ont fait ouvrir des poches sur le côté de leur habit.

Si vous entrez dans leur chambre, et que vous inspectiez les rayons de l'étagère, ils sont souvent dépourvus de livres, ou bien vous y trouvez *Sophie*, unie à *Atala ; Justine*, avec *Télémaque ;* les *Folies du jour*, par-dessus les *Enfants de l'abbaye ;* et les *Liaisons dangereuses*, déposées sur les *Contes moraux* de Marmontel. Mais, chez toutes, vous découvrirez, sous le chevet du lit, ou sous le mouchoir, *l'Art de tirer les cartes*. Si vous vous approchez d'un groupe, vous entendrez ces phrases, qui vous paraîtront étranges. L'une dira : « cette femme donne

dans le *repentir* » ; ou, « cette autre a de beaux *sentiments* » ; ou bien, « telle femme a quitté les sentiments, elle n'a que du *tempérament* ». Vous croyez comprendre. Pas du tout. Le « tempérament » est la touffe de cheveux qui surmonte la tête ; « le sentiment », la mèche qui tombe le long des joues[1].

1. Voici, d'après le *Journal des Dames et des Modes*, messidor an XI, quel devait être le budget d'une coquette à cette époque :

« 365 bonnets, capotes ou chapeaux, 10.000 francs ; 2 schalls de cachemire, 1.200 francs ; 600 robes, 25.000 francs ; 365 paires de souliers, 600 francs ; 250 paires de bas blancs, autant de couleur, 3.000 francs ; rouge et blanc, 300 francs ; 12 chemises, 300 francs ; 2 voiles, 4.800 francs ; corsets élastiques, perruques, ridicules, éventails, ombrelles, 6.000 francs ; essence, parfums et autres drogues pour paraitre jeune et jolie, 1.200 francs ; bijoux et autres bagatelles, 10.000 francs ; meubles grecs, romains, étrusques, turcs, arabes, chinois, persans, égyptiens, anglais et gothiques, 50.000 francs ; 6 chevaux de selle, 2 de mains, 10.000 francs ; voitures françaises, anglaises, espagnoles, 25.000 francs ; maitre de danse, 3.000 francs ; maitre de français, 300 francs ; 1 lit, 20.000 francs ; articles dans les journaux, loges aux spectacles, concerts, 30.000 francs ; courses de bienfaisance et de charité, 100 francs ; total : 190.800 francs. »

— En regard, il est intéressant de rapporter les détails du trousseau d'une jeune mariée riche, extrait des *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès (t. III, p. 274). C'est d'elle-même qu'elle parle, de son trousseau, lors de son mariage avec le général Junot, un aide de camp de Bonaparte et son ami.

« Lorsque j'entrai dans le salon, qui cependant était assez grand, je me trouvai comme la colombe, en sortant de l'arche, ne sachant pas où mettre le pied. D'une immense corbeille, ou plutôt une malle, en gros de Naples rose, brodée en chenille noire, portant mon chiffre et fortement parfumée de « peau d'Espagne », malgré sa grandeur, étaient sortis une quantité immense de petits paquets, noués avec des faveurs roses ou bleues. C'étaient des chemises à manches gauffrées, brodées, et brodées comme brodait Mlle L'Olive, des mouchoirs, des jupons, des canezous du matin, des peignoirs de mousseline de l'Inde, des camisoles de nuit, des bonnets de nuit, de toutes les couleurs, de toutes les formes, et tout cela brodé, garni de Valenciennes et de Malines ou de points d'Angleterre. A cette époque, dit-elle en note, on ignorait même l'existence du tulle. Les seules dentelles communes, que l'on connût, étaient les dentelles de Lille et d'Arras, qui n'étaient portées que par les femmes les plus ordinaires.

A cette époque, on n'avait pas encore la très bonne habitude de ne point donner de *corbeille*. On employait 50 ou 60 louis à en faire une très riche, pour contenir les objets précieux donnés par le mari : et cette *corbeille*, après être restée sur la commode de la jeune femme pendant six mois ou un an, montait au garde-meuble où les rats la mangeaient, malgré tous les symboles, tous les myrtes, les lauriers brodés sur l'enveloppe... C'était dans cette corbeille que se trouvaient les schalls de cachemire, le

La distraction la plus recherchée était une soirée égyptienne. Après le dîner, on quittait les salles pleines de lumières, et le maître de la maison conduisait les invités dans la pièce la plus obscure et la plus retirée de l'appartement. Il plaçait, l'une près de l'autre, sur des sièges, et les coudes se touchant, les dames présentes ; et, dans les ténèbres, il commençait à débiter, d'une voix caverneuse, l'histoire la plus terrifiante qu'il connût. Aussitôt, toutes de sentir le frisson courir sur leur épiderme, et l'épouvante envahir leur âme ; et ces sensations se

voiles de points d'Angleterre, les garnitures de robes en points à l'aiguille et en points de Bruxelles, ainsi qu'en blonde pour l'été. Il y avait aussi des robes de blonde blanche, dentelle noire ; des pièces de mousseline de l'Inde, des pièces de velours en étoffe turque, que le général avait rapportées d'Égypte, des robes de bal pour une mariée, une robe de *présentation*.

Ici une note. — Cette robe avait cela de curieux que, comme on ne portait pas encore un costume spécial pour le château, ce qui n'arriva que sous l'empire, Mme Germain s'était cependant crue obligée, sur ce mot — *robe de présentation* — qu'avait dit ma mère,de faire une robe différente des autres. En conséquence cette robe était à queue. Cela n'était pas extraordinaire, alors. On les portait toujours ainsi, le soir. Mais elle était de la même forme que les robes de Mlle Contat, ou de Mlle Lange, sur la scène. Elle était ouverte, et laissait voir une jupe de crêpe lamée d'argent. La robe était d'une riche étoffe de Lyon, imitant le brocard d'argent de l'Orient. Je n'ai jamais porté ce singulier vêtement, comme on se peut l'imaginer. *Et la duchesse d'Abrantès continue...* Des robes de mousseline de l'Inde, brodées en lames d'argent, et puis des fleurs de chez Mme Roux, des rubans de toutes les largeurs, de toutes les couleurs : des sacs, des éventails, des gants, des essences de Farjeon, des sachets de peau d'Espagne et d'herbes de Montpellier. Enfin, rien n'avait été oublié. De chaque côté de la corbeille étaient deux *sultans* (le sultan était une corbeille recouverte d'une étoffe de soie). Dans le premier, étaient deux nécessaires : l'un comprenant tout ce qu'il faut pour la toilette des dents et des mains, en objets en or émaillé de noir ; l'autre, contenant tout ce dont une femme se sert pour travailler : un dé, des ciseaux, un étui, un poinçon, tout cela en or également, et entouré de perles fines. Dans l'autre sultan était l'écrin, et une lorgnette, en écaille blonde et or, avec deux rangées de diamants. L'écrin renfermait une fort belle rivière de chatons, une paire de boucles d'oreilles, également en chatons, montés en forme de roue, comme c'était la mode alors ; six épis et un peigne, moitié perles et moitié diamants. Dans le même écrin, était un médaillon carré, entouré de perles fines, dans lequel était le portrait du général Junot, peint par Isabey. Mais, en bonne foi, il était de taille à être attaché plutôt dans une galerie, que pendu au cou. Enfin, c'était la mode, et Mme Murat avait un portrait de son mari, également peint par Isabey, et encore plus grand que le mien. Dans le même sultan rose, et à côté de l'écrin, étaient de superbes topazes

communiquant par le voisinage de l'une à l'autre, l'horreur et la crainte allaient en augmentant, jusqu'à ce que, tous les nerfs affolés, elles demandassent grâce et le retour à la lumière. Les romans de Mme de Radcliffe, où l'intérêt s'appuie sur les fantômes et les revenants, donnaient une grande vogue à ces soirées curieuses, où le Premier Consul prenait un grand plaisir, aimant à conter aussi des histoires emplies d'horreur.

C'est parmi ces femmes, amoureuses des plaisirs et de la toilette, que le divorce exerça ses ravages. La loi, votée en 1792, donna d'abord satisfaction à celles pour qui le mariage était un joug abominable. Mais le caprice s'en mêla, malgré la réprobation générale du monde, puisque Barras, — lui Barras, « le roi des pourris », — ne parlait des divorcés, au temps du Directoire, qu'avec une sorte de dégoût. L'exemple, ensuite, acheva de discréditer l'indissolubilité du lien entre époux. Les journaux annoncèrent bientôt, en grand nombre, la rupture des mariages que l'on croyait les plus fermes et les plus

que le général avait rapportées d'Egypte, et dont la grosseur était fabuleuse ; des cornalines orientales à plusieurs couches, et d'une épaisseur extraordinaire, et des pierres gravées antiques. Tout cela n'était pas monté. Dans le même *sultan* était la bourse, dite *Bourse des épousailles*. Elle était en chaînons d'or, rattachés les uns aux autres par une petite et très délicate étoile émaillée de vert. Le fermoir était également émaillé. La somme, en billets de banque, moins 50 louis, en jolis petits sequins de Venise, qui couvraient les billets de banque.

Le matin, à peine 9 heures furent-elles sonnées, que l'on commença la toilette demi-habillée que je devais faire pour aller à la mairie. J'avais une robe de mousseline de l'Inde, brodée au plumetis, et en points à jour, comme c'était alors la mode. Cette robe était à queue, montante et à longues manches ; le lé de devant entièrement brodé, ainsi que le tour, le corsage et le bout des manches qu'on appelait alors *amadis*. La fraise était un magnifique point à l'aiguille. Sur ma tête, j'avais un bonnet en points de Bruxelles monté par Mlle Dépeaux. Au sommet du bonnet était attachée une petite couronne de fleurs d'oranger, d'où partait un long voile, en points d'Angleterre, qui tombait à mes pieds et dont je pouvais presque m'envelopper... Cette toilette était celle adoptée pour les jeunes mariées... »

respectés. Kotzebue s'en étonne, en ses souvenirs de voyage. Et le scandale devint si effrayant, que les écrits commencèrent à réagir contre la loi nouvelle. Bonald, un inconnu alors, écrivain de race et logicien très sûr, publia une étude sur le divorce, et il apportait, contre cette nouveauté, des raisons si convaincantes, que son nom, tout à coup, devint célèbre, comme celui de Chateaubriand après le *Génie du Christianisme*.

Il ne faudrait pas juger de toutes les femmes de ce temps-là, sur ces portraits. La société bourgeoise contenait, à Paris, comme en province, des foyers austères où les mœurs étaient décentes, où les usages, sans trop de rigueur, gardaient le décorum de la bonne éducation; où l'on pouvait être libre sans être grossier; où l'on pouvait, en visite, prendre le siège qui convenait, voire une chaise de paille, mettre le coude sur la table, le pied sur le garde-cendre, et ne point offusquer ses voisins si cette licence était prise sans affectation. Les parents obtenaient encore de leurs enfants un respect justifié; la mère, la confiance de sa fille, avec qui elle ne partageait point ses plaisirs, avec qui elle ne discutait pas la renommée de leurs amis. On savait, en ces familles, montrer de l'indulgence pour les femmes au cœur faible, pourvu qu'elles missent à leur passion beaucoup de retenue. Dans les causeries, enfin, — causer étant le plaisir le plus agréable au milieu de ces familles bourgeoises, — aucun des assistants ne cherchait à accaparer l'attention sur soi, et on y considérait, autant que la richesse, le talent de l'artiste et la célébrité du savant. C'est la remarque unanime de ceux qui voyagèrent en France sous le Consulat.

Et, cependant, beaucoup de pères de famille sacrifient, chez leurs filles, la science aux arts d'agrément. L'un d'eux écrivait à la *Gazette de France* (floréal an XI) « qu'il fallait bien suivre la mode, afin de pouvoir les marier », et il énumérait les dépenses faites pour l'une d'elles, de la manière suivante, ajoutant « que l'arithmétique et l'orthographe n'étaient qu'un luxe dont elle pouvait se passer ».

« Mémoire soldé pour le compte de ma fille :

« Article premier. — Maître de danse trois fois par semaine (celui-ci ne vient qu'en voiture et il prend 6 francs par leçon), pendant huit ans, 6.912 francs;

« Art. 2. — Maître de piano (celui-ci va en cabriolet et prend le même prix), pendant douze ans, 10.368 francs;

« Art. 3. — Maître à chanter (aussi en cabriolet et même prix), pendant huit ans, 6.912 francs;

« Art. 4. — Maître de dessin (tantôt à pied, tantôt en fiacre), deux fois la semaine, à 3 francs par leçon, pendant deux ans, 576 francs;

« Total pour les arts d'agrément réunis : 24.768 fr.

« Art. 5. — Maître d'écriture, d'arithmétique, d'orthographe (celui-ci vient à pied et prend 1 fr. 50 par leçon), pour six mois, 72 francs;

« Art. 6. — Maître de géographie et d'histoire, comme cy-dessus, 72 francs;

« Art. 7. — Maître d'italien, maître d'anglais, maître d'allemand pour trois mois : total pour ces maîtres réunis, 576 francs;

« Maître de français, par-dessus le marché;

« Total pour les connaissances utiles, 720 francs. »

Que de critiques amères soulevaient alors chez les moralistes ces habitudes funestes dans les fa-

milles! Exciter à ce point, disaient-ils, les sens des jeunes filles, réveiller leurs désirs endormis, leur sensibilité, leur imagination et, par tout ce que l'art peut donner à l'âme d'ardeur nouvelle, les préparer aux passions, n'était-ce pas une grande faute? Les jeunes filles sont trop malléables. La danse, le dessin, la musique, les troublent, les agitent. Il ne faut faire à ces leçons d'agrément, ajoutaient-ils, qu'une part très petite, ou bien renoncer à voir les jeunes filles longtemps vertueuses. Et sur ce point, dans la petite bourgeoisie, les idées étaient pareilles et les critiques insistaient sur l'étrangeté du costume des femmes.

CHAPITRE VI

LES MODES

Sommaire. — Les modes : les coiffures ; le spencer ; le schall. — Coiffures à la Titus ; le turban. — Les bijoux ; le corail ; les médaillons ; le peigne d'acier. — La beauté est une dot. — La mode chez les hommes plus changeante que chez les femmes. — Le frac, les bottes ; une tête à caractère. — La jeunesse mal élevée. — Les linons et les mousselines. — Le *coup de vent.* — La mode pendant la fin du Consulat. — Le règne des schalls. — Pierres antiques et coquilles. — Robes à queue. — Le blanc partout. — La toilette à l'*enfant.* — La mode de la pâleur. — L'oiseau du paradis. — Devises pour les maisons. — Le salut chez les femmes. — Le Ranelagh, théâtre de l'élégance. — L'habit des hommes change de couleur ; le dos rond, puis la taille cambrée. — Les rotondes. — Les soirées des *petits-maîtres.* — Leur fatuités. — Les caricatures. — Lassitude dans la société.

Avec l'abolition de l'ancien régime, et sous les menaces des Jacobins, au début de la Révolution, l'habillement avait été uniforme pour tout le monde. La peur imposa la Carmagnole. Puis, sous l'influence du peintre David, les modes devinrent bientôt, pour le costume et l'ameublement, une imitation des costumes et des meubles grecs et romains. Non chez les hommes pourtant, mais chez les femmes. Il y avait, en ce temps-là, après les événements de la Révolution, beaucoup plus de jeunes femmes que de

femmes âgées ; et les premières tenaient à ces essais nouveaux qui laissaient transparaître, pour l'émerveillement des yeux, toute la beauté de leurs formes. Presque nues, elles semblaient, disait Prudhomme dans le *Miroir de Paris*, sortir d'une baignoire. Elles n'en étaient que plus orgueilleuses si on les trouvait belles, et elles s'attachèrent au vêtement qui excitait, pour leur personne, l'admiration des spectateurs.

Ce qui change de mois en mois, on peut dire de semaine en semaine, c'est la coiffure, car l'ensemble du costume ne se modifie que lentement; et, en compulsant les gravures de l'époque, on ne trouve qu'une différence peu appréciable entre l'habillement des femmes en l'an IX et celui des femmes en l'an XII. Elles ont les bras nus, le dos et la poitrine nus; les deux seins libres entièrement, soutenus par une légère ceinture. La robe, sans jupons, est d'une étoffe mince, de linon ou de mousseline, pour mieux s'appliquer sur les cuisses ; courte par devant, afin de laisser voir le pied à peine couvert, comme on le disait alors, « d'un soupçon de chaussure ». On acceptera pourtant le spencer anglais, en drap, en velours ou en soie ; puis, le spencer abandonné, on mettra par-dessus la robe une tunique fendue sur le devant, qui descendra seulement aux genoux.

Bientôt, le schall commence à plaire aux plus élégantes et il devient, ainsi que le voile, un des fondements de la parure d'une jolie femme.

Pour la coiffure, lorsqu'on laissera les perruques, elle sera celle qui portera le nom de « coiffure à la Titus », c'est-à-dire les cheveux coupés court, frisés en boule, et sur le front de longues mèches encadrant le haut de la tête d'anneaux moel-

leux. A son tour, la « Titus » cesse de plaire et les coiffeurs ramassent les cheveux en turban, qu'ils surmontent d'une aigrette, portant le nom d'« esprit ».

Les bijoux se font en corail, grosses perles rouges qui éclatent partout, en pendeloques aux oreilles, en serpents sur les bras. Mais les colliers sont formés de quatre tresses d'or soutenant un médaillon ovale, de cornaline rouge et d'une grosseur énorme; et c'était le plus souvent, en ce médaillon, le portrait du mari de la jeune « beauté », peint par Isabey. Si on agrafe le schall sur la poitrine, c'est avec un diamant, et le voile est retenu sur le derrière de la tête par un peigne d'acier orné de diamants aussi.

Les cheveux ne sont plus huilés, mais pommadés. Le parfum choisi n'est plus le musc, mais la rose; la couleur préférée pour les robes, le bleu turc; pour les schalls, amaranthe. « Telles étaient, en l'an X, ces « Malvina » du Consulat, écrit le *Journal des Dames*, ces Malvina qui s'habillaient en divinités et dansaient comme des anges, valsaient de si bon cœur, le buste et les bras nus, sans souliers ou à peu près, avec une robe à fourreau et à longue jupe, dont les ondulations faisaient valoir successivement tous les trésors. Celles qui avaient les bras de Corinne les faisaient jouer sur la harpe. »

Elles sont coquettes, ardentes à la toilette, audacieuses dans leur déshabillé, parce qu'alors la beauté est une dot. Que de femmes pauvres à cette époque! La fortune est concentrée chez quelques privilégiés, chez ceux qui, durant la Révolution, se sont enrichis par des moyens, malhonnêtes le plus sou-

vent; et pour attirer leurs regards, les belles ne veulent plus rien cacher de leur personne[1]. Si elles portent le voile qui s'ajuste sur la tête, si elles consentent à dissimuler leur visage sous le tissu nuageux de la dentelle, elles montrent davantage le reste, le buste et même les jambes, à travers les fentes de la jupe. C'est à ce point qu'une femme peut dire à l'un de ses amants : « Vous me trouverez chaque jour en cet endroit. Vous me reconnaîtrez à mes jarretières qui sont vertes, à mes bas à coin « aurore », à mes souliers de satin blanc. » Et quel que soit le monde, de la femme la plus riche jusqu'à la plus modeste ouvrière avec son tablier à ruches, toutes obéissent à ces lois rigoureuses de la coquetterie, toutes et surtout celles qui n'ont jamais su correctement parler, et que Prudhomme entendait au sortir du théâtre, marquises pourtant, mais anciennes servantes, qui disaient : « Laquais, aveignez l'escalier que je monte dans ma carriole ! »

1. On fit alors la chanson suivante :

Grâce à la mode,
On n'a plus d'cheveux,
Ah ! qu'c'est commode
On n'a plus d'cheveux ;
On dit que c'est mieux.

Grâce à la mode,
On va sans façon,
Ah ! qu'c'est commode !
On va sans façon,
Et sans jupon !

Grâce à la mode !
On n'a plus d'fichu,
Ah ! qu'c'est commode
On n'a plus d'fichu,
Tout est déchu !

Grâce à la mode,
On n'a plus d'corset,
Ah ! qu'c'est commode !
On n'a plus d'corset ;
C'est plutôt fait.

Grâce à la mode,
Un'chemise suffit ;
Ah ! qu'c'est commode !
Un'chemise suffit!
C'est tout profit !

Grâce à la mode,
On n'a qu'un vêt'ment :
Ah ! qu'c'est commode !
On n'a qu'un vêt'ment,
Qu'est transparent.

Grâce à la mode,
On n'a rien d'caché :
Ah ! qu'c'est commode !
On n'a rien d'caché
J'en suis fâché.

Chez les hommes, la mode était plus changeante que chez les femmes. La forme de leur chapeau, le collet et les basques de leur habit, la culotte, les bottes subissaient des variations continuelles. La coiffure se maintint cependant à la « Titus », surtout au début du Consulat. Mais l'ensemble de l'habillement d'un « petit-maître » ne rappelait aucun souvenir de l'antiquité, comme celui des femmes : il n'était ni grec, ni romain. C'était l'incohérence même, un choix singulier de toutes les formes des costumes européens : un gilet hongrois, un habit anglais, des cheveux romains et un chapeau russe.

Les changements se faisaient principalement au collet de l'habit et aux basques. Le collet, tantôt très haut au-dessus du col, tantôt rabaissé ; et, en dessous, des plis nombreux et flasques dans le dos donnaient aux jeunes gens une tournure ridicule. Longtemps, les revers de l'habit, « du frac », disait-on, furent boutonnés sur un gilet dépassant le bord de ces revers, — un gilet rouge à liséré d'or. Les bottes furent copiées sur les bottes russes, larges et de tige basse, — à la Suvarow, — laissant voir des bas mal tirés et plissés sous la boutonnière de la culotte, aux genoux. Puis, de larges, les bottes devinrent étroites, hautes, avec des retroussés en cuir jaune ; enfin, les basques du frac furent raccourcies et écartées, afin de montrer les fronces de la culotte que l'on avait juponnée.

Et tout cela, parce que la danse exerçait encore son empire despotique sur les jeunes beaux, qui voulaient être plus agiles dans leurs pirouettes et leurs entrechats. La danse avait perverti jadis toute la population parisienne. On avait dansé partout, même dans les mansardes, même dans les arrière-boutiques des marchands de vin ; et les

humoristes de l'époque disaient qu'un bon danseur, d'entrechats en entrechats, et d'un bal à un autre, aurait pu faire le tour de Paris sans sortir d'une salle de danse.

Ce que recherchait le mondain pour lui-même, c'était une tête à « caractère ». On rencontrait certains d'entre eux chez les coiffeurs, discutant la taille de leurs cheveux. Et en quel langage!... L'un avait apporté chez son perruquier une tête d'Antinoüs en cire : « Laissez cette tête ici, disait le perruquier; je l'étudierai et demain je serai chez vous à midi. » (C'est le journal qui le fait parler.) « Remarquez, disait le jeune homme, cette mèche *timide;* et celle-ci, comme elle est *vive*, *spirituelle*, *sensible*. En voilà une autre que je n'aime pas autant ; elle est plus *libertine* que *voluptueuse*. Mais regardez avec quelle adresse, en la croisant, par cette mèche *attentive*, l'artiste a sauvé l'*étourderie* qui en résultait. »

Et néanmoins, malgré ces recherches outrées de distinction, jamais la jeunesse n'avait été plus indiscrète et plus mal élevée. « Un petit-maître » se présentait devant les femmes[1] une main passée dans le pont-levis de sa culotte, la coiffure dégouttante d'huile, se dandinant sur les jambes, avec un morceau de bambou qu'il rongeait avec grâce. Il affectait un air inattentif et impudent, car c'est ainsi qu'il devait être pour être un jeune homme à la mode. Le *Journal de Paris* ajoute : « Un homme à la mode doit avoir le dos rond et la figure carrée, la vue basse et la taille haute, la main courte et le pied long. Qui n'est pas ainsi constitué doit

1. Pujoulx, *Paris à la fin du XVIIIe siècle*.

s'abandonner aux artistes en crédit pour le devenir. »

La seconde moitié du Consulat fut, comme la première, pour la toilette des femmes, une suite de changements ininterrompus qui n'en modifièrent point le caractère antique. Les chapeaux d'une élégante devinrent plus garnis, plus luxueux et de formes très diverses. Les turbans furent longtemps recherchés, et presque toujours de satin blanc. Les spencers disparurent; les tailles s'allongèrent, les tuniques et les jupes également. Le soir, les femmes eurent des douillettes pour protéger leur nudité contre les morsures de l'air. Pour les garnitures, on essaya l'emploi des rubans; mais les anciennes étoffes de robes furent maintenues, malgré les efforts de Bonaparte qui désirait voir employer les soies et les velours. Les linons, les mousselines, les dentelles, résistèrent à tous les assauts; et les femmes, à peine vêtues, continuèrent à mourir de la poitrine en quittant les salles de danse. Beaucoup n'avaient pas atteint leur vingtième année, comme Mme de Noailles, comme Mme de Juigné, comme Mlle Chaptal, qui n'avait pas seize ans.

Les coiffures à la « Titus » ne furent pas aussi ridicules qu'autrefois. On se bornait à tondre les cheveux des deux côtés de la tête, au-dessus des oreilles, laissant croître de nombreuses mèches au sommet, pour les rouler en touffe, que l'on appela un « coup de vent ». Pour une grande parure, on piqua des fleurs dans les cheveux, des roses, puis des marguerites; et il fut d'une grande distinction d'avoir, en outre, entre les seins, un énorme bouquet de violettes.

Les schalls ne subirent aucune déchéance. Ils

étaient devenus partie intégrante de l'habillement: les femmes ne les quittaient pas, même en entrant au bal. Elles les gardaient à la main, ou bien les déposaient sur le dossier de leur siège. Ils furent tantôt carrés avec des glands d'or, tantôt longs. La couleur et le tissu variaient, voilà tout. En hiver, quelques femmes reprirent des palatines, mais sans les manchons qui ne furent admis qu'à la suite, après dix ans d'éclipse. Les bijoux de corail cédèrent, enfin, aux diamants et aux topazes, que les joailliers mariaient avec les chaînes d'or. Puis, les pierres antiques et les coquilles gravées succédèrent aux topazes.

En ce temps-là, « les petites maîtresses », — car, c'est d'elles que l'on parle, quand il s'agit de modes, — mirent leur honneur à ne rien porter qui parût neuf. Elles chiffonnaient, elles froissaient l'étoffe de leurs robes, avant de les revêtir. Elles n'eurent plus de réticules ; elles n'eurent plus de chiens, mais des chats. Elles essayèrent ensuite des coiffures à « la Ninon », gros rouleaux de cheveux qu'elles laissèrent tomber le long des joues jusque sur les épaules. Mais cette coiffure n'eut qu'une durée très éphémère et elles revinrent à leur coiffure en turban. De même, elles avaient voulu des robes sans queue ; mais la queue des robes retrouva bientôt sa faveur ancienne et s'allongea plus que jamais. Et les bas blancs dominaient sans rivaux. Le blanc partout, car les ombrelles étaient de percale blanche.

Pendant quelques mois ce fut, tout à coup, de grand ton de s'habiller « à l'enfant », c'est-à-dire de serrer la robe qui n'était qu'une grande blouse, sans plis et sans corsage, par une large ceinture de ruban, sous les seins. Les petites maîtresses n'acceptaient une caméristе que si elle savait les habiller de cette

façon, et draper élégamment la jupe sur le corps. Puis, tandis qu'il avait été de mode de paraître de santé solide, de manger beaucoup, de boire des liqueurs fortes, d'avoir des couleurs et de ne rien redouter de la froidure, il y eut revirement chez les mondaines élégantes, et elles ne se montrèrent que dans leur lit, débiles, languissantes, et, quand même, les bras nus appuyés sur des coussins et la poitrine découverte, les cheveux parés pour le cercle des jeunes gens qui entouraient leur lit.

Ensuite, et à cause du tableau de Gérard qui avait exposé une Psyché aux chairs blanches et molles, elles adoptèrent, pour le visage, une pâleur extrême, n'usant que de blanc, délaissant le rouge que, naguère, elles employaient à outrance. Elles quittèrent les douillettes, et portèrent les redingotes. On y mit quelques collets dans le haut. Bientôt il y en eut jusqu'à trente-six, et les gazettes écrivaient, qu'entre toutes ces petites femmes trottinant pour leurs courses du matin et le commissionnaire du bout de la rue, il n'y avait aucune différence. Chez elles, en négligé, on les vit en tablier : et tel fut l'engouement à ce sujet, que les petites maîtresses s'ingénièrent à trouver une coupe inédite, pour cet objet de leur toilette. En promenade, au lieu de mitaines de dentelles, elles eurent des gants « peau de chien », de couleur carmélite. Un jour, un singulier caprice leur obséda l'esprit. Elles voulurent ressembler aux nonnes, et quelques-unes affectèrent de se nouer la taille d'un cordon pareil à celui de Saint-François et, ainsi attifées, de se montrer au Ranelagh et même à Coblentz. A leurs souliers, on ne vit plus de lacets s'enroulant autour de la cheville ; un gros nœud de rubans au-dessus du pied leur suffit. La panne, dont les hommes se faisaient des culottes, fut employée

par elles à se faire des chapeaux, qui devinrent très communs. Puis, elles cirèrent leurs cheveux avec une pommade spéciale qui leur donna un reflet lustré. Pour coiffure, elles avaient eu des croissants, des lyres, des couronnes, des turbans, des diadèmes. Le bon ton de l'an XII fut de porter sur la tempe gauche « un oiseau du paradis renversé dont le bec se cache sous l'oreille, dont les yeux, en diamant, ornent le vide que laisse le *coup de vent*, et dont la queue déployée et flottante orne et ombrage le front ». La petite maîtresse, qui va en visite, laisse dans l'antichanbre toute sa défroque, disent les gazettes du temps : son chapeau, sa redingote, son schall, et elle n'entre, dans la chambre de son amie, qu'avec sa « chemise ». Sa chemise, c'est sa robe. Presque toutes ont des alliances en diamants, suivant la mode ; des boucles d'oreilles de corail, en forme de poires, très volumineuses ; des petites montres de cou et des cassolettes à odeur, tantôt carrées, tantôt ovales. Si elles sortent en « demi-parure », comme on l'écrit, c'est avec une robe de percale blanche, brodée de boules de neige en coton blanc. Dans leurs chambres, elles n'ont qu'une fleur, un hortensia ou un héliotrope ; mais la rampe de l'escalier est surchargée de roses, en avalanche, et toutes les amies, en le descendant, les peuvent cueillir à leur fantaisie. Au fronton de leurs petits hôtels, on peut lire une devise : « Aux Muses » ; « A la retraite » ; « A l'oisiveté » ; et même « A l'amour ». Quand elles saluent, ce n'est plus comme autrefois, les bras pendants et attachés à leur robe ; elles inclinent la tête, en reculant le buste, et en relevant leur jupe avec grâce. Et c'est là le difficile. Si elles se promènent au bois de Boulogne, c'est dans une voiture à quatre roues. La capote doit s'ouvrir et se

fermer à volonté. Les roues doivent être de ton rouge, noir et or ; les coussins et l'intérieur de la voiture de tons clairs, jaune ou rouge. Les chevaux de l'attelage, noirs, seront précédés d'un écuyer, ce qui est le suprême honneur. Celles qui ne peuvent se montrer en voiture s'habillent en amazones, et vont se promener, le matin, aux Champs-Élysées, en bottines lacées par devant, avec une cravache à la main, au lieu d'un livre qu'elles avaient naguère.

Cependant les promenades à Longchamps cessèrent d'être courues, non pas à Longchamps qui n'existait plus, mais dans les allées qui avoisinaient la maison. On ne vit plus autant de voitures de toutes couleurs se suivre à la file, et des jeunes gens courant de l'une à l'autre, empressés, curieux, pour lorgner les belles créatures qui se montraient étalées dans toute la beauté de leur personne sur des coussins douillets. Ces promenades perdirent leur vogue, comme l'avait perdue Frascati ; comme la perdirent les Bouffons, où l'on n'allait plus qu'en costume négligé. Le Ranelagh était alors dans toute sa splendeur, suivi, fréquenté, le jeudi surtout. Les jeunes gens y venaient jouer aux barres, plutôt afin d'y attirer les belles dames qui s'y rendaient pour y être admirées, lorgnées, fêtées. C'est là, écrivent les gazettes, que l'on voit « les habits les plus récemment arrivés de Londres ou de Hambourg, — les deux centres d'émigrés ; — c'est là que parut, sans doute, le premier schall de cachemire, et la plus belle robe de Malines ; c'est là que les tailleurs font leurs observations ; c'est là que les marchands de modes font des découvertes nouvelles ». Le Ranelagh était devenu le théâtre de l'élégance.

Pour les hommes, en ces dernières années du

Consulat, les variations du costume furent fréquentes. La couleur des habits, la couleur du pantalon ou de la culotte, la couleur des bas changèrent souvent. L'habit fut brun, puis noir; la redingote chamois, puis d'un ton gris cendre. Les pantalons, pendant un temps, succédèrent aux culottes, et les culottes, à leur tour, chassèrent les pantalons. Il y eut des culottes vertes et des bas verts; puis des bas couleur de chair. En l'an XI, les « fracs » étaient courts, et dans la belle saison les pantalons furent larges, blancs, sur des guêtres de nankin. Il fallut, enfin, que le chapeau eût un luisant très marqué et pour l'obtenir, on brossait le poil après l'avoir mouillé[1]. Les journalistes en belle humeur écrivaient : « Nos jeunes gens ont composé leur costume de ville d'un mélange de costume de théâtre. Ils ont pris l'habit d'un scapin ; pour pantalon, le sac de Sganarelle; le chapeau à plumes du marquis et les bas couleur de chair d'un danseur. Ajoutez la coiffure acteur tragique, et vous aurez un petit-maître de l'an XI. » Mais, le costume d'étiquette, par l'exemple de la tenue imposée aux Tuileries, dans les salons de Mme Bonaparte, se composait de l'habit noir, de la culotte courte avec l'épée d'acier et du chapeau à claques. On estimait, de la manière suivante, la valeur de cet habillement. Pour l'habit de ville, 200 francs; pour la redingote par-dessus, 200 francs; pour le gilet 30 francs ; pour le pantalon, 70 francs; pour une paire de bottes, 60 francs ; pour la chemise, la cravate, les bas 60 francs ; pour le chapeau rond, 30 francs ; au total, 650 francs, et autant pour l'habillement du soir, y compris l'épée et les boucles d'or et d'argent des souliers.

L'année suivante, en l'an XII, le collet de l'habit

d'un petit-maître dut imiter le bec-de-lièvre; la cravate se nouer sur le côté, avec de longs bouts tombant jusqu'au dernier bouton du gilet; la chemise être unie, bien tirée, au rebours de la culotte qui devait montrer une multitude de plis. Pour le gilet, on en eut deux au moins; trois, quatre même, l'un sur l'autre, étaient de la suprême distinction. Beaucoup de jeunes gens, à cette époque, abandonnèrent le pantalon; d'autres reprirent le spencer laissé l'année précédente; mais, pour être distingués, tous portèrent un solitaire à l'index, des glands d'or à l'intérieur de leur chapeau, et, après avoir eu le dos rond, ils ne marchèrent plus que la taille très cambrée.

Au bal, le véritable élégant n'arrivait que coiffé à « la Titus », les cheveux poudrés et parfumés avec un chapeau sans plumes, à poils en dedans, bordé d'une ganse d'acier ou d'une ganse d'or; puis un gilet de basin à baguettes d'or ou d'argent; enfin la culotte de satin et non de drap de soie; des bas de soie d'un blanc cendré, des souliers à demi couverts ornés de boucles en torsade d'or et d'argent mélangés, avec un habit noir, mais plus souvent un habit lie de vin, un peu foncée, pour être plus remarqué.

Sur les cheveux, il ne met plus ni pommade, ni aucune huile, des parfums seulement. La mode d'avoir deux montres fut réduite à une seule, et pour deux montres quand même, on n'eut plus qu'une seule chaîne. Les oreilles furent percées, mais sans le port d'anneaux. La redingote, en pardessus, prit le nom de *rotonde*. On en eut plusieurs : une, de ton blanc gris, pour le matin, sans habit; une, ton pêche à mettre par-dessus le frac; une,

d'alpaga, pour protéger, le soir, le costume d'étiquette, large et à grands collets; enfin, une, ton feuille morte, pour monter à cheval. S'il prise, l'élégant doit avoir une tabatière d'or guillochée; les poches de sa culotte sont doublées de soie, de la couleur de la culotte même, et ses gilets sont couverts de broderies.

Alors, après une chevauchée, très courte, au Bois, il va dîner chez Nicolle, au boulevard, regrettant la mort de Rose, restaurateur si habile. Il sort, pour prendre son café, chez Mme Hardy; de là, il se dirige vers « les Français » afin d'assister au *Mariage secret*. Saint-Phal ne peut l'émouvoir; il déplore la perte de Molé qu'il n'a jamais vu. Il bâille, s'ennuie jusqu'à la fin, puis entre chez Garchy prendre un sorbet, jusqu'à ce qu'il se décide à s'habiller, pour la soirée où il dansera toute la nuit. C'est seulement à minuit que, pour lui, la vraie journée commence. Suivant la mode, il ne porte ses souliers que durant huit jours; son habit, trois semaines; son chapeau, un mois. Ses fournisseurs lui en donnent d'autres, à la place des anciens, qu'il leur laisse. Telle est la coutume. Et faisant de leur toilette le mobile de toutes leurs actions, les jeunes gens en sont plus que ridicules ou bizarres. Pas un d'eux n'est aimable. Ils sont fats, d'une fatuité à déconcerter leur plus ferme prôneur. On les voit entrer dans un salon, dévisageant d'un regard impertinent toutes les femmes assemblées; se chuchotant entre eux, à l'oreille, des mots qui les font sourire; se rengorgeant dans leur cravate pour se mieux poser en admiration et se retrouver soi-même dans tout le mérite qu'ils s'attribuent. A un certain signe, à un mouvement de la tête, à un tressaille-

ment des épaules, ils semblent dire : « Que celle-ci est laide! que ce vieillard est sot! nous seuls sommes aimables. »

Ce n'est pas contre eux, pourtant, que les caricatures exercent leurs satires. Deux eurent un grand succès que les papiers de l'époque nous font connaître. La première représentait un mari, sous les traits d'Esope, portant le carlin, le réticule et le parapluie de sa femme, traînant sa petite fille par la main, tandis que suit par derrière l'épouse donnant le bras à un jeune homme charmant avec qui elle se moque du mari, empêtré dans son chargement. Une autre représentait une femme d'un âge mûr, dans une toilette outrageusement ridicule : grosse, laide, habillée d'une robe décolletée et minaudant avec un jeune homme qui voltige près d'elle, tandis que les deux filles, deux grandes filles, en âge d'être mariées, marchent à pas comptés, tristes et dans un costume modeste. C'est qu'en ce temps-là les faveurs et les grâces sont pour la jeunesse; que les hommes et les femmes se désolent d'être négligés à cause de leur âge et veulent, de toutes manières, paraître jeunes. De vieilles femmes prennent des leçons de danse afin d'avoir accès dans les quadrilles et de trouver un valseur : et les hommes s'efforcent de montrer toute la vigueur du bel âge. Chacun veut prouver que son feu n'est point éteint.

Est-ce de la sagesse?

Et la caricature se moque de cette ardeur factice, de cette effervescence éphémère.

A cette fin du Consulat, les plaisirs étaient devenus moins bruyants, moins excentriques. Les mascarades des jours gras furent languissantes et les

bals de l'Opéra moins suivis. On se recevait entre soi, en famille. L'animation, le tumulte des fêtes des premières années s'apaisaient depuis le départ des étrangers que la guerre imminente avait éloignés. Une lassitude régnait dans toutes les classes de la société, et les émigrés, rentrés en nombre, contribuaient à reformer une aristocratie exclusive, qui nuisait aux plaisirs si facilement partagés autrefois. A la veille de la guerre, la France était inquiète. On attendait.

Ce fut à ce moment que les grands corps de l'Etat résolurent de proclamer Bonaparte, empereur. Si le procès fait à Pichegru, à Georges, à Moreau, avait désorienté l'opinion; si la mort du duc d'Enghien avait stupéfié, sur le moment, la population de Paris, cette émotion fut très éphémère. Après tout, le duc d'Enghien n'était qu'un des Bourbons, disait le peuple qui ne les aimait point. On voyait plus loin. On cherchait le repos définitif de la France, dût-on même y sacrifier la liberté qui déjà n'existait plus que de nom. Les grands corps de l'Etat étaient peuplés de gens repus, et fatigués par les grandes commotions révolutionnaires. Ils voulaient jouir maintenant des biens acquis, sous l'égide d'une main puissante et forte, sous la protection d'un homme d'épée qu'ils considéraient comme invincible; et la création d'une monarchie impériale leur offrait, avec ces garanties, de nouvelles sources de richesses et de faveurs. Il faudrait une noblesse pour illustrer le trône, et c'est avec eux seulement qu'on la pourrait créer. Ils prendraient alors la place de ces nobles que, jadis, ils avaient jalousés d'un cœur si féroce. Plus les hommes étaient

médiocres, et plus ils étaient disposés à sacrifier leur indépendance, considérant comme nécessaire de suivre l'inspiration que leur avait soufflée Bonaparte; ils se sentaient l'échine assez souple pour plier devant une volonté souveraine. Les mœurs n'étaient pas plus abaissées ni plus dissolues qu'autrefois; l'énergie n'avait pas disparu des âmes du peuple; mais tout le monde était possédé du dégoût des changements, et puisque Bonaparte était au pouvoir, disait-on, il fallait l'y laisser.

Et l'ambition du Premier Consul agissant, l'empire remplaça la République.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

PARIS

LIVRE II

LA RENAISSANCE DE LA FRANCE

CHAPITRE I

I. — DU 18 BRUMAIRE A MARENGO (9 NOV. 1799-14 JUIN 1800)

Pages.

CHAPITRE II

DE MARENGO A LA PAIX D'AMIENS (14 JUIN 1800-25 MARS 1802)

CHAPITRE III

DU TRAITÉ D'AMIENS (25 MARS 1802) A SA RUPTURE (13 MAI 1803)

CHAPITRE IV

DE LA RUPTURE DU TRAITÉ D'AMIENS A LA PROCLAMATION DE L'EMPIRE

(13 MAI 1803-18 MAI 1804)

LIVRE III

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

CHAPITRE I

LA VIE A LA CAMPAGNE

CHAPITRE II

A PARIS

CHAPITRE III

LA COUR CONSULAIRE

CHAPITRE IV

DIVERTISSEMENTS ET PLAISIRS

CHAPITRE V

LE NOUVEAU PARIS

CHAPITRE VI

LES MODES

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, rue Gambetta, 6

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57.



